

MANUEL

D'HISTOIRE ANCIENNE

DE L'ORIENT



Paris. — Imprimerie JULES BONAVENTURE,
quai des Augustins, 55.

MANUEL

D'HISTOIRE ANCIENNE

DE L'ORIENT

JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES

PAR

FRANÇOIS LENORMANT

Sous-bibliothécaire de l'Institut.

TOME DEUXIÈME :

BABYLONIENS. — MÈDES. — PERSES.
PHÉNICIENS. — CARTHAGINOIS.

PARIS
A. LÉVY FILS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE SEINE, 29.

1868

Babylone, nous l'avons montré, devint dès le début une dépendance de Ninive. Mais elle garda dans cette nouvelle condition ses rois particuliers, à l'état de vassaux du monarque d'Assyrie. Même à cette époque où son astre s'était fort éclipsé, elle pouvait comme importance et comme population balancer Ninive ; aussi n'était-ce pas une possession commode et facile à tenir dans l'obéissance. Ville essentiellement indocile, Babylone se révoltait à chaque instant contre ses maîtres, aspirait à l'indépendance, et pendant les six siècles que dura l'empire assyrien, nous voyons à chaque instant ses princes guerroyer contre leurs suzerains.

C'est ainsi que dans le cours du XIIIe siècle les monuments mentionnent les querelles des rois de Babylone Karatadas, Pournapouriyas et Karahardas avec les souverains ninivites Assourbelnisisou, Bousour-Assour et Assouroubalat, qui pourtant s'intitulaient déjà « rois d'Assyrie et de Chaldée. » Vers 1100, Mardochidinakh, révolté contre son suzerain Teglathphalasar Ier, marche sur Ninive, s'en empare et enlève des temples les statues des dieux, qu'il transporte à Babylone comme trophées. Cet événement amena la révolution qui fit monter sur le trône d'Assyrie la dynastie de Belkatirassou. Les premiers princes de cette nouvelle dynastie, peut-être son fondateur lui-même, s'occupèrent tout d'abord de faire rentrer Babylone dans l'obéissance. Nous n'avons aucun document sur les guerres qui les conduisirent à ce résultat, mais ce que nous savons seulement, c'est que le succès fut complet et que la grande ville chaldéenne fut assez rudement châtiée pour n'avoir plus renouvelé de tentative de révolte pendant deux siècles. Ses princes, pendant tout cet intervalle de temps, ne furent en réalité que des satrapes héréditaires du monarque ninivite. Mais en suivant l'histoire de l'Assyrie, nous avons vu les mouvements de Babylone et de la Chaldée recommencer sous

Salmanassar V, à tel point que ce roi fut obligé de fortifier d'une manière formidable la ville frontière d'Ellassar et d'y établir une nombreuse garnison pour tenir le pays en bride. Pendant la révolte d'Assouridinakhé et la guerre civile qui en fut la conséquence, la Chaldée avait échappé à ses dominateurs septentrionaux et proclamé son indépendance en élevant au trône un nommé Mardochbalatirib; il fallut que Samas-Hou, à son avénement, en refît la conquête. Houlikhous III, son successeur, pour s'assurer la possession de Babylone tout en donnant satisfaction aux instincts d'indépendance du peuple de cette ville, épousa une princesse de sa famille royale, Sammouramit, qui régna de nom à Babylone, tandis que son mari régnait à Ninive. On fit alors de grands travaux dans la cité chaldéenne, principalement la construction des digues de l'Euphrate.

II. — Trente-quatre ans plus tard, Phul-Balazou, le Bélésys des Grecs, prince de Babylone, se joignit, ainsi que nous l'avons raconté, à l'insurrection du Mède Arbace et du Susien Soutrouk-Nakounta contre Assourlikhous, le Sardanapale des Grecs, et prit part à la destruction totale de Ninive (788). Il avait été de tous les confédérés le plus tenace, le plus acharné à la ruine de la puissance assyrienne ; quand Ninive fut tombée, les Mèdes et les Susiens se contentèrent d'avoir reconquis leur propre indépendance; Phul, au contraire, s'empara de l'Assyrie et des provinces occidentales de l'empire, qu'il rendit pour quelque temps vassales de Babylone. Ce fut alors qu'il fit une expédition dans le royaume d'Israël. En 769 l'Assyrie lui échappa; Teglathphalasar II, descendant de l'ancienne maison royale, y fut proclamé roi, chassa les Chaldéens et rétablit aussi son autorité sur les provinces occidentales, l'Osrhoëne et la Syrie. Mais Phul maintint la complète indépendance du royaume de Babylone, son œuvre, que les Assyriens ne

paraissent pas alors avoir osé attaquer sérieusement. Phul mourut en 747.

Son successeur, Nabonassar, pour effacer le souvenir de la domination étrangère, brûla tous les documents de l'histoire des rois de Ninive qui avaient régné sur Babylone, et voulut commencer une ère nouvelle, à laquelle il donna son nom. L'ère de Nabonassar débute à son avénement, en 547; à partir de cette époque, l'astronome grec Ptolémée nous a conservé un canon des rois de Babylone dont les données sont pleinement comfirmées par les monuments.

Cependant, après Nabonassar le royaume de Babylone tomba rapidement en décadence; il fut en proie à des désordres que nous ne connaissons que d'une manière imparfaite. Le canon de Ptolémée enregistre alors quatre rois en douze ans, ce qui indique suffisamment un temps de troubles et de révolutions. Les rois d'Assyrie, redevenus plus puissants que jamais, en profitèrent pour réclamer leurs anciens droits de suzeraineté; en 709 Sargin, après une bataille sanglante, reconquit Babylone et la Chaldée. A dater de ce moment l'histoire de l'État babylonien n'est connue que par ses rapports, presque toujours malheureux, avec l'empire assyrien, par ses révoltes incessantes et infructueuses. Le véritable héros national de cette époque, l'indomptable champion de l'indépendance de Babylone est Mérodach-baladan, détrôné une première fois par Sargin, puis de nouveau, à plusieurs reprises, en lutte avec lui et avec son fils Sennachérib, infatigable dans sa haine contre le joug assyrien, toujours vaincu et se relevant toujours, s'échappant des prisons où les rois d'Assyrie l'enfermaient pour revenir se mettre à la tête des Babyloniens, n'abandonnant enfin les armes qu'avec la vie. Assarahaddon, le quatrième fils de Sennachérib, était vice-roi de Babylone au nom de son père quand il succéda au trône de Ninive. Pendant les soixante années qui sui-

virent, les deux États demeurèrent le plus souvent unis, et ils l'étaient encore quand, vers 626, le Chaldéen Nabopolassar reçut de l'avant-dernier roi d'Assyrie, Assouridilili II, la mission d'aller gouverner Babylone et la Chaldée, et de préserver ce pays de barbares qui le menaçaient alors.

§ 2. — Nabopolassar.

(625-604)

I. — Le véritable fondateur de la puissance chaldéo-babylonienne fut Nabopolassar. Babylone, qui, sous ses obscurs prédécesseurs, était sujette des Ninivites, sort enfin de cet état de dépendance et s'élève au plus haut point de pouvoir et de grandeur. « Je vais, » disaient quelques années auparavant au nom du Seigneur les prophètes, menaçant à la fois des châtiments divins Ninive et le royaume de Juda, « je vais susciter les « Chaldéens, cette nation cruelle et d'une incroyable vi- « tesse, qui court toutes les terres pour s'emparer des « demeures des autres. Elle porte avec elle l'horreur et « l'effroi; elle ne reconnaît point d'autre juge qu'elle- « même; elle réussit dans ses entreprises. Ses chevaux « sont plus légers que les léopards et plus rapides que « les loups qui courent le soir. Sa cavalerie se répandra « de toute part, et ses cavaliers voleront comme l'aigle « qui fond sur sa proie. »

Envoyé à Babylone comme satrape ou préfet, car depuis 22 ans Assouridilili avait privé cette orgueilleuse cité du droit d'avoir son prince à elle et en avait fait une dépendance directe du trône de Ninive, Nabopolassar, qui sans doute, pour obtenir cette faveur, avait joué auprès du monarque assyrien le rôle de courtisan, conçut aussitôt le projet de se substituer à son maître et d'af-

franchir pour toujours son pays natal. Il députa vers le roi des Mèdes, qui venait de se créer un empire considérable et une puissance militaire de premier ordre, en conquérant toutes les contrées qui avaient formé pendant plusieurs siècles les provinces septentrionales de la monarchie assyrienne et en pénétrant jusque dans l'Asie Mineure. Ce roi était Cyaxare, ainsi que nous l'apprend Hérodote; Eusèbe et George le Syncelle le nomment Astyage, mais cette appellation paraît avoir été chez les Mèdes un titre ou un surnom, et non pas un nom propre. Nabopolassar ourdit avec lui un complot contre la puissance ninivite, et pour sceller l'alliance maria son fils Nabuchodonosor ou plus exactement Nabuchodorossor comme l'écrit Bérose (le dieu Nébo protége ma race), avec la fille du roi de Médie. Bientôt la mort du roi assyrien leur fournit l'occasion qu'ils attendaient pour se déclarer. Cyaxare vint mettre le siége devant Ninive, et Nabopolassar, se proclamant roi, lui envoya de nombreuses troupes auxiliaires pour l'aider dans son entreprise.

II. — Nous avons déjà raconté comment l'invasion des Scythes, en fondant subitement sur la Médie et en l'asservissant momentanément, sauva pour quelque temps de la destruction la capitale de l'Assyrie. Babylone et la Chaldée demeurèrent à l'abri des ravages des Scythes; Nabopolassar fut donc plus heureux que son allié; s'il dut renoncer pour le moment à la prise de Ninive et laisser subsister encore pendant dix-neuf ans un fantôme de monarchie assyrienne, il demeura paisible possesseur de ses états, et mit ce temps à profit pour affermir l'indépendance qu'il avait conquise, ainsi que pour fonder sur des bases solides la puissance de la royauté babylonienne. Bientôt il joignit à la Chaldée la Susiane ou pays d'Elam, qui avait perdu son existence nationale depuis la défaite du roi Tiouman par Assour-

banipal et était devenue une simple satrapie assyrienne. Puis, profitant de la faiblesse et de l'inaction d'Assaracus dernier monarque ninivite, il conquit la portion occidentale et araméenne de la Mésopotamie, c'est-à-dire l'Osrhoëne, et réduisit le descendant de Sargin et de Sennachérib à la possession de l'Assyrie proprement dite. Mais il ne fit pas franchir l'Euphrate à ses armées, évitant d'entrer en lutte, avant que Ninive ne fût définitivement tombée, avec le roi d'Égypte Néchao, qui à ce moment, vainqueur à Mageddo de Josias, roi de Juda, conquérait toute la Syrie et prenait sa part des dépouilles de l'empire assyrien.

III. — Tandis qu'il étendait ainsi son territoire et substituait graduellement la domination de Babylone à celle de Ninive, Nabopolassar s'occupait activement de rendre l'antique splendeur à sa capitale, qui avait beaucoup souffert dans les dernières guerres et dont la plupart des édifices tombaient en ruines. Nabopolassar avait épousé une princesse qu'Hérodote appelle Nitocris et que son nom purement égyptien (Neth-aker, la Neith victorieuse) semble indiquer comme née sur les bords du Nil et appartenant à la famille royale, originaire de Saïs, qui régnait alors sur la terre des Pharaons. Nitocris ne paraît pas avoir eu dans l'Etat, à côté de son mari Nabopolassar, une situation moins considérable que Sammouramit (la Sémiramis d'Hérodote) à côté de Houlikhous III. Il semble que ce fut elle qui dirigea les grands travaux exécutés alors à Babylone, car Hérodote, si exact et si bien informé de toute l'histoire du royaume chaldéen à cette époque, lui en attribue la gloire, tandis que Nabuchodonosor, dans ses inscriptions officielles, le rapporte à son père.

« Parmi plusieurs ouvrages dignes de mémoire, dit Hérodote, Nitocris fit celui-ci. Ayant remarqué que les Mèdes, devenus puissants, ne pouvaient rester en repos

et qu'ils s'étaient rendus maîtres de plusieurs villes, elle se fortifia d'avance contre eux autant qu'elle le put. Premièrement, elle fit creuser des canaux au-dessus de Babylone; par ce moyen, l'Euphrate, qui traverse la ville par le milieu, de droit qu'il était auparavant devint oblique et tortueux, au point qu'il passe trois fois par Ardéricca, bourgade d'Assyrie; et encore maintenant ceux qui se transportent de la Méditerranée à Babylone rencontrent, en descendant l'Euphrate, ce bourg trois fois en trois jours.

« Elle fit faire ensuite de chaque côté une levée digne d'admiration, tant pour sa largeur que pour sa hauteur, bien loin au-dessus de Babylone; et à une petite distance du fleuve, elle fit creuser un lac destiné à recevoir ses eaux quand il vient à déborder. Il avait 420 stades de tour : quant à la profondeur, on le creusa jusqu'à ce qu'on trouvât l'eau. La terre qu'on en tira servit à relever les bords de la rivière. Le lac achevé, on en revêtit les bords de pierre. Ces deux ouvrages, savoir l'Euphrate rendu tortueux et le lac, avaient pour but de ralentir le cours du fleuve en brisant son impétuosité par un grand nombre de sinuosités, et d'obliger ceux qui se rendraient par eau à Babylone d'y aller en faisant plusieurs détours, et de les forcer, au sortir de ces détours, à entrer dans un lac immense. Elle fit faire ces travaux dans la partie de ses états la plus exposée à l'irruption des Mèdes, et du côté où ils avaient le moins de chemin à faire pour entrer sur ses terres.

« Ce fut ainsi que cette princesse fortifia son pays; quand ces ouvrages furent achevés, voici ceux qu'elle y ajouta : Babylone est divisée en deux parties, et l'Euphrate la traverse par le milieu. Sous les rois précédents, quand on voulait aller d'un côté de la ville à l'autre, il fallait nécessairement passer le fleuve en bateau, ce qui était, à mon avis, fort incommode. Nitocris y pourvut; le lac qu'elle creusa pour obvier aux débordements du

fleuve lui permit d'ajouter à ce travail un autre ouvrage qui a éternisé sa mémoire.

« Elle fit tailler de grandes pierres, et lorsqu'elles furent prêtes à être mises en œuvre, et que le lac eût été creusé, elle détourna les eaux de l'Euphrate dans ce lac. Pendant qu'il se remplissait, l'ancien lit du fleuve demeura à sec. Ce fut alors qu'on en revêtit les bords de briques cuites en dedans de la ville, ainsi que les descentes des petites portes à la rivière (la rive de l'Euphrate de l'un et de l'autre côté était bordée d'une muraille d'enceinte qui enfermait chacun des deux quartiers de la ville). On bâtit aussi au milieu de Babylone un pont avec les pierres qu'on avait tirées des carrières, et on les lia ensemble avec du fer et du plomb. Pendant le jour on y passait sur des pièces de bois carrées, qu'on retirait le soir, de crainte que les habitants n'allassent de l'un à l'autre côté du fleuve pendant la nuit, afin de se voler réciproquement. Le pont achevé, on fit rentrer l'Euphrate dans son ancien lit, et ce fut alors que les Babyloniens s'aperçurent de l'utilité du lac, et qu'ils reconnurent la commodité du pont. »

IV. — En 607, Nabopolassar, qui se sentait déjà vieux et affaibli, qui voyait en même temps une lutte sérieuse avec la monarchie égyptienne devenir imminente, par suite des progrès de Néchao, lequel, maître de toute la Syrie, menaçait déjà l'Euphrate, crut devoir associer à son pouvoir un prince plus jeune et plus actif. Nabuchodonosor régna conjointement avec son père durant les trois années qui suivirent, ce qui a donné lieu à une double manière de compter les dates du nouveau règne, les uns prenant pour point de départ cette association, les autres partant de la mort de Nabopolassar.

L'année 606 avant Jésus-Christ fut décisive dans l'histoire de la monarchie chaldéenne fondée par Nabopolassar; c'est, en effet, à dater de cette année qu'elle de-

vint définitivement la souveraine de l'Asie antérieure et qu'elle fit passer dans ses mains la totalité de la suprématie guerrière et politique qui avait d'abord appartenu à l'Egypte, puis à l'Assyrie, résultat dû à deux grandes guerres que la royauté de Babylone soutint à la fois en 606, et qui toutes deux se terminèrent pour elle par d'éclatantes victoires.

Les Mèdes étant enfin parvenus à se débarrasser des envahisseurs Scythes et à reprendre, avec leur pleine indépendance, leur liberté d'action, Nabopolassar renouvela son alliance avec Cyaxare, et tous les deux reprirent l'entreprise qu'ils avaient dû abandonner dix-neuf ans plus tôt contre Ninive. Elle était devenue plus facile encore, car la monarchie assyrienne avait été depuis lors en s'affaiblissant toujours, entre les mains incapables et débiles d'Assaracus, et avait successivement perdu toutes ses provinces. Cependant au dernier moment, quand les armées coalisées des Babyloniens et des Mèdes se présentèrent sous les remparts de Ninive, l'antique courage des Assyriens parut se réveiller. La ville résista avec vigueur et opiniâtreté; il fallut un siége très-long pour la réduire; mais à la fin elle fut prise et complétement ruinée, avec un systématique acharnement. Les vainqueurs se partagèrent le territoire de l'Assyrie; les Mèdes eurent les montagnes septentrionales et orientales, c'est-à-dire la moindre partie de la contrée; le roi de Babylone joignit à ses états toutes les immenses plaines de la région méridionale, qui en étaient limitrophes et qui constituaient la portion la plus étendue à la fois et la plus fertile de l'Assyrie.

Tandis qu'il s'occupait lui-même de l'entreprise contre Ninive, Nabopolassar confia à son fils la tâche la plus difficile, celle qui demandait le plus de vaillance et d'activité, la tâche d'arrêter les progrès de Néchao, qui venait de former le siége de Karkémisch, afin de s'emparer du passage de l'Euphrate et de recommencer en

Mésopotamie les expéditions conquérantes des Thouthmès, des Séti et des Rhamsès. Nabuchodonosor, placé à la tête de l'élite des armées chaldéennes, marcha contre les Egyptiens et leur fit essuyer une éclatante défaite sous les murs de Karkémisch. « Depuis ce temps-là, dit « la Bible, le roi d'Egypte ne sortit plus de son royaume, « parce que le roi de Babylone avait emporté tout ce qui « était à son ennemi, depuis le Torrent d'Egypte jusqu'au « fleuve de l'Euphrate. » Nabuchodonosor poursuivit son adversaire l'épée dans les reins jusqu'à la frontière de l'Egypte; mais, ayant appris devant Péluse la mort de son père (604), il revint sur ses pas pour prendre possession d'un trône qui, tout récemment élevé, pouvait se trouver ébranlé par un changement de règne. Dans ces circonstances, raconte l'historien babylonien Bérose, il mit ordre aux affaires d'Egypte, de Syrie et des pays adjacents, et confiant à des chefs dévoués la conduite des nombreux prisonniers qu'il emmenait, ainsi que le commandement des garnisons laissées dans les provinces conquises, il partit avec une faible escorte, traversa le désert à grandes journées et arriva ainsi directement à Babylone, où le chef de la caste des Chaldéens lui remit le gouvernement, qu'il exerçait comme régent depuis la mort de Nabopolassar.

§ 3. — Nabuchodonosor.

(604-561)

I. — La défaite du roi d'Égypte avait préparé la ruine du royaume de Juda, seule portion de la Palestine qui ne fût pas encore soumise à la domination de la monarchie chaldéenne et qui eût échappé aux conséquences de la bataille de Karkémisch. Deux ans après que la

mort de son père l'eût laissé seul en possession du pouvoir (602), Nabuchodonosor, revenu en Syrie, attaqua Joakim, roi de Juda, lui imposa un tribut et emmena à Babylone de nombreux otages, avec une partie des vases sacrés du temple de Jérusalem; mais trois ans ne s'étaient pas encore écoulés que le prince hébreu se révoltait, comptant sur l'appui de l'Égypte, qui ne fit rien en réalité pour le soutenir, et mourait presque aussitôt, laissant sur la tête de son fils Jéchonias tout le poids des suites de sa rébellion. Jéchonias ne régna que trois mois. Nabuchodonosor envoya contre lui son armée, puis se rendit lui-même en Judée, et le jeune roi de Juda se vit obligé de se remettre entre les mains de son ennemi avec toute sa maison (599). Nabuchodonosor ne se contenta pas de ces captifs royaux; il entra dans Jérusalem, dépouilla le temple et le palais de tous leurs trésors, emmena prisonniers les plus vaillants hommes de l'armée, au nombre de dix mille, avec une partie des artisans, entre autres les forgerons et les armuriers (précaution soupçonneuse, pour que le pays ne pût pas se remettre sérieusement en état de défense); il ne laissa enfin dans la ville que les gens les plus pauvres. Il transféra aussi à Babylone Jéchonias avec sa mère, ses femmes et ses eunuques, et il y enferma dans une étroite prison l'infortuné roi de Juda. Puis, affectant de laisser à la nation une ombre d'indépendance, il plaça sur le trône de Jérusalem l'oncle du jeune prince, Sédécias.

Ce prince, non moins aveugle que ses prédécesseurs, resta sourd aux avertissements de Jérémie, qui lui conseillait une politique de prudence et de soumission envers le monarque de Babylone. Étant parvenu à ourdir une coalition avec le roi d'Égypte et les cités phéniciennes, il se crut en état de secouer le joug et se mit en rébellion ouverte par le refus du tribut de vasselage (590). Nabuchodonosor irrité marcha de nouveau contre Jérusalem, mais il dut presque aussitôt lever le siége de cette ville

pour aller offrir la bataille au pharaon Ouahprahet, qui s'avançait au secours de Sédécias.

Le roi d'Egypte s'étant retiré sans coup férir, les Chaldéens revinrent en Judée, prirent les villes de Lachis et d'Asécha, et reparurent devant Jérusalem. Durant dix-huit mois, les Hébreux de la capitale repoussèrent toutes les attaques; mais la famine triompha de leur constance. Les Assyriens pénétrèrent par une brèche dans la ville, d'où le roi chercha à s'enfuir avec quelques serviteurs vers le Jourdain; mais il fut pris par les Chaldéens dans la plaine de Jéricho et amené au roi de Babylone, qui fit mourir ses fils en sa présence, lui creva les yeux à lui-même et l'emmena chargé de chaînes à Babylone (588). Un mois après, Nabuzardan, commandant des gardes du monarque babylonien, entra dans la ville, et aussitôt l'œuvre de destruction commença. Le temple du Seigneur et le palais royal furent brûlés; le grand-prêtre fut égorgé avec soixante des principaux habitants, et toutes les familles de la classe supérieure qui ne s'étaient pas cachées dans le désert furent emmenées en captivité.

Nabuchodonosor avait nommé un Hébreu, Godolias, à la dignité de gouverneur du territoire de Juda, mais celui-ci fut au bout de quelques mois assassiné par un personnage de la maison royale, nommé Ismaël. Les principaux Juifs demeurés dans le pays, craignant la vengeance de Nabuchodonosor, se retirèrent en Égypte, où ils espéraient trouver quelque sécurité. Mais Ouahprahet, qui leur avait donné asile, attira sur ses états la colère du monarque babylonien. La partie orientale du Delta fut envahie et livrée aux ravages de l'armée chaldéenne.

II. — L'altier roi de Babylone n'était point encore satisfait; il aspirait à la conquête de la Phénicie, dont les immenses richesses attiraient ses convoitises. Depuis longtemps aussi la grande voix des prophètes avait an-

noncé au peuple de Tyr, en possession depuis six cents ans de l'hégémonie sur les autres villes, les malheurs qui le menaçaient. « Voici, disait Ézéchiel, que j'amènerai contre Tyr Nabuchodonosor, roi de Babylone, roi des rois, avec sa cavalerie et ses chars. Il élèvera des tours de bois, des chaussées en terre contre les remparts, il fera frapper ses béliers. » Les Tyriens résistèrent longtemps, avec la constance et l'opiniâtreté qu'ils avaient jadis montrée contre Sargin, et le siége de leur ville ne dura pas moins de treize ans. Mais à la fin Tyr fut emportée d'assaut par le roi de Babylone en personne (574), qui traita les Tyriens comme les Juifs et transporta en Chaldée les familles les plus distinguées du pays. Les colonies que Tyr possédait alors sur la côte septentrionale de l'Afrique et en Espagne, comme Carthage, non encore indépendante, et Gadès (aujourd'hui Cadix), reconnurent la suzeraineté du vainqueur de leur mère-patrie. De là l'origine des fabuleux récits qui plus tard firent aller Nabuchodonosor en personne à la tête de ses légions jusqu'aux Colonnes d'Hercule, et lui attribuèrent la gloire d'avoir soumis les Ibères d'Espagne les armes à la main.

Tyr une fois prise, Nabuchodonosor, avant de retourner à Babylone, attaqua les peuples de l'Idumée, de Moab et d'Ammon, qui s'étaient associés à la dernière tentative de soulèvement du royaume de Juda, et les contraignit à la soumission. Ces guerres, qui avaient été aussi annoncées par les prophètes, terminèrent la série des conquêtes du roi chaldéen dans l'Asie occidentale.

III. — Rentré dans ses États, Nabuchodonosor ne se rendit pas moins célèbre par son administration intérieure que par ses conquêtes au dehors. La guerre avait mis en son pouvoir des richesses immenses et d'innombrables captifs, qu'il employa à ces grands travaux d'em-

bellissement et d'utilité publique qui firent de Babylone la plus célèbre ville du monde.

« Elle est si magnifique, dit Hérodote, qui l'avait visitée dans le cours du v[e] siècle avant l'ère chrétienne, que nous ne connaissons pas une ville qu'on puisse lui comparer. Située dans une grande plaine, Babylone a une forme carrée; chacun de ses côtés a 120 stades de long. Un fossé large, profond et plein d'eau règne tout autour; on trouve ensuite un mur de 50 coudées royales d'épaisseur sur 200 en hauteur.

« Il est utile d'ajouter à ce que je viens de dire l'emploi qu'on fit de la terre des fossés, et de quelle façon la muraille fut bâtie. A mesure qu'on creusait les fossés on en convertissait la terre en briques, et lorsqu'il y en eut une quantité suffisante, on les fit cuire dans des fourneaux; ensuite, pour les relier entre elles, on se servit de bitume chaud, et de trente en trente couches de briques, on mit des lits de roseaux entrelacés ensemble. On bâtit d'abord de cette manière les revêtements du fossé. On passa ensuite aux murs que l'on construisit de même. Au sommet et sur le bord de cette muraille, on éleva des tours qui n'avaient qu'une seule chambre les unes vis-à-vis des autres, entre lesquelles on laissa autant d'espace qu'il en fallait pour faire tourner un char à quatre chevaux. Il y avait à cette muraille cent portes de bronze massif comme les jambages et les linteaux.

« L'Euphrate traverse Babylone par le milieu et la partage en deux quartiers. Ce fleuve est grand, profond et rapide; il vient de l'Arménie et se jette dans la mer Érythrée. L'une et l'autre muraille forment un coude sur le fleuve, et à cet endroit commence un mur de briques cuites dont sont bordés les deux côtés de l'Euphrate. Les maisons sont à trois et quatre étages. Les rues sont droites et coupées par d'autres qui aboutissent au fleuve. En face de celles-ci on a pratiqué, dans le mur construit le long du fleuve, de petites portes pareillement de

bronze par où l'on descend sur ses bords. Il y en a autant que de rues de traverse.

« Le mur extérieur sert de défense. L'intérieur n'est pas moins fort ; mais il est notablement moins étendu. Le centre des deux quartiers est remarquable : l'un, par le palais du roi, dont l'enceinte est grande et bien fortifiée; l'autre, par le lieu consacré à Bel, dont les portes sont d'airain et qui subsiste encore actuellement. »

La grande enceinte de Babylone, suivant les mesures de M. Oppert, qui a complétement élucidé les questions relatives à la topographie de la vieille cité chaldéenne, renfermait un espace de 513 kilomètres carrés, c'est-à-dire un territoire grand comme le département de la Seine, quinze fois l'étendue de Paris en 1859, sept fois celle du Paris actuel. La seconde enceinte, plus restreinte, renfermait un espace de 290 kilomètres carrés, beaucoup plus grand que la ville de Londres.

Mais ces enceintes étaient bien moins les remparts d'une ville proprement dite qu'un immense camp retranché. Le territoire qu'enfermait la seconde, et à plus forte raison celui de la première, était loin d'être tout entier habité. Quinte-Curce parle de 90 stades de pourtour pour l'étendue couverte de maisons ; le reste était cultivé et pouvait, pendant longtemps, fournir aux défenseurs de la ville les moyens d'éviter une famine, en même temps que le prodigieux développement de l'enceinte extérieure rendait un investissement impossible. Aristote, voulant donner une idée d'une ville telle qu'il la concevait, dit : « Ce n'est pas par des murs qu'on fait une ville. On n'aurait alors qu'à entourer le Péloponèse d'un mur. Ce serait la même chose que Babylone ou toute autre ville dont le pourtour renferme plutôt un peuple qu'une cité. »

IV. — On a trouvé plus haut l'indication des travaux considérables qui avaient été exécutés à Babylone sous

Houlikhous III et Sammouramit, puis sous Nabopolassar et Nitocris. Nabuchodonosor surpassa toutes les œuvres de ses prédécesseurs ; sous son règne, Babylone devint la première ville du monde. Il refit presque entièrement la cité royale, bâtie sur la rive orientale de l'Euphrate, qui avait été le premier noyau de Babylone au temps des vieux monarques kouschites. Un nouveau palais y fut construit par ses ordres, conçu dans des proportions gigantesques et beaucoup plus somptueux que l'ancien ; on en reconnaît l'emplacement dans le tumulus du Kasr, un des débris les plus considérables qui subsistent sur l'emplacement de Babylone. Dans la vaste enceinte de ce palais et sur le bord même du fleuve, Nabuchodonosor fit élever et planter, comme une montagne artificielle, les fameux *jardins suspendus*, qui devaient rappeler à la reine Amytis, Mède d'origine, les pittoresques aspects de son pays. C'était une succession de terrasses étagées les unes au-dessus des autres, comme celles de l'Isola Bella dans le lac Majeur ; un soubassement énorme portait le tout, et de vastes souterrains étaient ménagés sous chacune des terrasses plantées ; le site de cette construction, qui excita les admirations unanimes de l'antiquité, a été reconnu par M. Oppert dans le tumulus d'Amram. Dans la cité royale se trouvait l'édifice que les inscriptions elles-mêmes désignent comme le plus antique de la ville proprement dite de Babylone, la pyramide à degrés que l'on appelait « le temple des bases de la terre » ou bien encore *Bit saggatou*, « le temple qui dresse sa tête. » Les prêtres chaldéens prétendaient y montrer le tombeau du dieu Bel-Mérodach, et il y avait un oracle fameux. Cette pyramide, œuvre de la dynastie kouschite, était en ruines à force de vétusté; Nabuchodonosor la répara et la reconstruisit en partie. « *Bit saggatou*, dit-il dans une inscription, est « le grand temple du ciel et de la terre, la demeure du « maître des dieux, Mérodach. J'en ai restauré le sanc-

« tuaire, le lieu de repos de la souveraineté, en le revê-
« tant d'or pur. » A côté il éleva une seconde pyramide à degrés, sur le même plan, pour servir de temple à la déesse Zarpanit.

Tandis que ces travaux s'exécutaient dans la cité royale, la partie de Babylone appelée Hallat ou « la cité profane, » et dont la ville actuelle de Hillah occupe l'emplacement, fut plus que doublée par les nombreuses colonies de captifs que le monarque conquérant y transporta de tous les pays soumis par ses armes. C'est là que s'établirent les Hébreux emmenés de Jérusalem et du pays environnant. Ils y avaient le privilége, accordé sans doute à toutes les autres communautés d'exilés, de posséder des juges nationaux, ce qui prouve que dans le système gouvernemental du royaume de Babylone, comme dans celui de la Gaule mérovingienne et dans celui de la Turquie actuelle, la loi était personnelle et non territoriale. Ils y jouissaient aussi de la plus entière liberté dans l'exercice de leur culte, car Ezéchiel put remplir au milieu d'eux sans aucune entrave sa mission prophétique, bien qu'il annonçât publiquement le peu de durée de la puissance chaldéenne ; et ce fut à Babylone que furent composés, pour être chantés dans les réunions religieuses, certains psaumes comme l'admirable *Super flumina Babylonis*, où les vengeances divines étaient invoquées pour châtier les oppresseurs d'Israël. Quelques Juifs parvinrent à des fonctions très-élevées de l'administration sans cesser de professer leur culte, comme Daniel, qui fut un des ministres du roi ; ils devaient seulement, en entrant dans les charges publiques, prendre un nom babylonien, ce qui était la marque d'une sorte de naturalisation.

V. — Les murailles des enceintes de Babylone furent l'œuvre de Nabuchodonosor, et des inscriptions commémoratives que l'on a récemment retrouvées furent gra-

vées pour transmettre à la postérité le souvenir de ce gigantesque travail. On remarquera la parfaite concordance des données qu'elles fournissent avec la description d'Hérodote, que nous avons citée plus haut.

« Imgour-Bel et Nivitti-Bel, les grandes enceintes de « Babylone, je les ai bâties en carré..... J'ai maçonné « en bitume et en briques les escarpes des fossés qu'on « avait creusés..... J'ai fait ajuster dans les grandes « portes des battants en bronze, des rampes et des grilles, et j'ai agrandi les rues de Babylone de façon à en « faire une merveille. Je me suis appliqué à protéger « Babylone et Bit-saggatou (la pyramide); et dans les « terrains les plus élevés qui sont tout auprès de la « grande porte d'Istar, j'ai construit en bitume et en « briques, depuis le bord de l'Euphrate jusqu'au-dessous de la grande porte, dans toute l'étendue des rues, « de puissantes forteresses. J'ai établi leurs fondations « au-dessous du niveau des eaux; j'ai fortifié avec art « ces enceintes.... J'ai fait mesurer Imgour-Bel, le grand « mur de Babylone, l'inexpugnable, qu'aucun roi avant « moi n'avait fait : 4,000 mahargagar, voilà la superficie « de Babylone. » Ce chiffre correspond exactement aux 480 stades de circuit indiquées par Hérodote.

VI. — La construction des murailles eut pour résultat de réunir à la ville de Babylone proprement dite, dans une même enceinte, la première Babel, antérieure même à Nemrod, la ville qui avait vu la confusion des langues et à laquelle le souvenir s'en attachait, Borsippa, située à quelque distance sur la rive occidentale de l'Euphrate et qui jusqu'alors avait possédé une existence séparée. C'est là qu'il restaura la Tour de Babel, convertie depuis un temps immémorial en un monceau de décombres, et qu'il y établit le grand temple de Bel, appelé par les Babyloniens *Bit-zida* et « la tour des sept sphères célestes. » Nous avons cité dans notre premier chapitre les passages

les plus saillants de l'inscription où Nabuchodonosor raconte cette restauration et rapporte, au sujet de l'origine du monument, une tradition exactement semblable à celle de la Bible. Hérodote, qui vit le temple de Bel tel que l'avait arrangé le grand conquérant chaldéen, le décrit en ces termes. « C'est un carré régulier qui a deux stades en tous sens (270 mètres). On voit au milieu une tour massive, qui a un stade (135 mètres), tant en longueur qu'en largeur ; sur cette tour s'en élève une autre, et sur cette seconde encore une autre, et ainsi de suite, de sorte que l'on en compte jusqu'à huit. » Le soubassement avait 75 pieds de haut, et au dessus chacun des étages 25 pieds ; de sorte que le tout faisait une hauteur de 250 pieds. Des fouilles pratiquées par M. le général Rawlinson ont permis de constater que les sept étages, couronnés par le sanctuaire du dieu, avaient, comme ceux de la *zikurat* du palais assyrien de Khorsabad, des revêtements aux couleurs des sept corps sidéraux, mais disposés dans un autre ordre, c'est-à-dire en commençant par le bas, noir (Saturne), blanc (Vénus), pourpre (Jupiter), bleu (Mercure), vermillon (Mars), argent (la Lune) et or (le Soleil). Cet ordre, en partant du sommet, est celui des jours de la semaine.

« Dans la tour supérieure, continue Hérodote, est une chapelle, dans cette chapelle un lit bien garni, et près de ce lit une table d'or. On n'y voit point de statues, personne n'y passe la nuit, qu'une femme du pays que le dieu désigne.

« Dans ce temple il y a une autre chapelle, en bas, où l'on voit une grande statue d'or qui représente Jupiter (Bel-Mérodach) assis. Près de cette statue est encore une table d'or. On voit, hors de cette chapelle, un autel d'or, et un autre autel très-grand, sur lequel on immole du bétail. Les Chaldéens brûlent aussi, sur ce grand autel, tous les ans, à la fête du dieu, mille talents pesants d'encens. »

Tous ces renseignements se trouvent confirmés par le prophète Daniel, dont le livre contient encore d'intéressants renseignements sur le culte de Bel dans ce sanctuaire dont l'antique Tour de Babel, le plus vieux monument du monde, avait fourni le noyau. Suivant l'écrivain sacré, soixante-dix prêtres étaient attachés au service du temple, et tous les jours on offrait au dieu douze grandes mesures de farine du plus pur froment, quarante moutons et six grands vases de vin. Il y avait aussi dans ce temple, probablement dans le sanctuaire inférieur, un grand serpent que les Babyloniens adoraient comme l'image vivante de Bel, et que Daniel lui-même tua sous les yeux du roi.

VII. — Les inscriptions cunéiformes de Nabuchodonosor nous fournissent encore de très-précieux détails sur l'administration intérieure de ce souverain, sur les dépouilles enlevées aux populations conquises, qui lui servirent à construire tous les édifices dont s'enorgueillissait la grande cité chaldéenne. Elles énumèrent les temples anciens qu'il restaura et les nouveaux qu'il éleva, non-seulement à Babylone et à Borsippa, mais à Cutha et dans nombre d'autres villes de la Chaldée ; car toutes avaient énormément souffert sous les derniers monarques assyriens, qui avaient châtié avec tant de rudesse leurs tentatives d'indépendance, et toutes se relevèrent de leurs ruines en même temps que la capitale, sous Nabuchodonosor. A Babylone même ce prince, nous l'apprenons par ses inscriptions, acheva les quais de l'Euphrate, commencés par son père Nabopolassar et sa mère Nitocris. Non content d'orner et d'embellir « la « ville de sa royauté, » comme il l'appelle dans ses monuments, et les autres cités soumises à son sceptre, il songea aussi à la fertilité de la Babylonie et à l'extension de son commerce. Il répara et remit en état le fameux canal royal ou Naharmalcha, créé treize cents ans au-

paravant par le roi Hammourabi, mais qui, avec le temps, s'était si bien obstrué que cette réparation fut considérée par les historiens comme une véritable création. Il fit creuser un lac immense au-dessous de Sippara, pour servir de réservoir à l'arrosement de la plaine. Enfin il assura la navigation du golfe Persique en créant à l'embouchure du fleuve un vaste port à Térédon (appelé par les Babyloniens dans leur propre langue Tirat-Dounyas).

VIII. — Nabuchodonosor fut donc réellement un grand roi; mais l'orgueil le perdit et le conduisit à la démence, comme d'autres grands génies, également infatués de leurs succès. Déjà, dans l'inscription commémorative de la restauration de la Tour de Babel, il disait : « Mérodach, le grand seigneur, m'a lui-même « engendré. » Un peu plus tard, quand toutes ses grandes œuvres furent accomplies, il se crut un dieu, il voulut que chacun se prosternât devant sa propre statue, qu'il venait de faire faire en or. Trois Hébreux lui résistèrent; et, témoin du miracle par lequel Dieu les avait préservés des flammes, le roi de Babylone, dit la Bible, rendit hommage au Dieu d'Israël. Mais son orgueil n'en subsista pas moins, et un jour qu'il se promenait dans son palais, il commença à dire : « N'est-ce pas là cette « grande Babylone dont j'ai fait le siége de ma royauté, « que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance et « dans l'éclat de ma gloire ? » Alors un prophète lui fut envoyé pour lui dire : « Voici ce qui t'est annoncé, ô « Nabuchodonosor; ton royaume va passer en d'autres « mains. On va même te chasser de la compagnie des « hommes; tu habiteras avec les bêtes de la campagne, « et sept espaces de temps se passeront sur toi, jusqu'à « ce que tu reconnaisses que le Très-Haut a un pouvoir « absolu sur les royaumes des hommes et qu'il les donne « à qui il lui plaît. »

Ce décret fut aussitôt accompli. Nabuchodonosor,

frappé de la plus abjecte démence, fuit la société des hommes et, imitant les animaux, chercha à se nourrir d'herbes comme eux; son corps, privé de soins et exposé aux intempéries, devint hideux.

Un personnage, nommé Bellabarisrouk, dont nous ignorons l'origine et dont le fils était gendre du roi, suivant d'assez grandes vraisemblances l'archi-mage ou chef de la caste des Chaldéens, se saisit alors du pouvoir, probablement comme régent de l'empire, pendant la folie du souverain; une inscription montre cependant qu'il prit le titre de roi et consomma ainsi une véritable et complète usurpation. Ce ne fut qu'au bout de sept mois[1] que Nabuchodonosor revint à lui et put reprendre l'exercice du pouvoir. Peu de temps après il mourut, après quarante-trois ans de règne (561), en prédisant, dit-on, la ruine de l'empire babylonien.

§ 4. — Les successeurs de Nabuchodonosor. — Chute de l'empire de Babylone.

(561-533)

I. — Il n'était pas besoin d'un don surnaturel de prophétie pour prévoir que l'empire de Babylone, parvenu à un si haut degré de splendeur, était bien près de sa perte et que sa puissance ne mettrait pas à s'écrouler plus de temps qu'elle n'en avait mis à s'élever; il suffirait pour cela d'un esprit sagace et clairvoyant. Cet empire n'avait en effet par lui-même aucun élément sérieux de durée; le colosse, ainsi que dans la vision expliquée

[1] L'historien juif Josèphe a mal interprété ici les paroles de la Bible et énormément exagéré le temps de la folie de Nabuchodonosor, en la prolongeant pendant sept années..

par Daniel, avait des pieds d'argile. La nation babylonienne n'était pas assez énergique et assez militaire pour être capable de maintenir, comme les Assyriens, pendant plusieurs siècles sa domination sur cent peuples divers. Toute sa force guerrière consistait dans les hordes de cavaliers que fournissaient les tribus de l'Irâk-Araby et les populations de la Basse-Chaldée, hordes éminemment propres à couvrir en très-peu de temps une immense étendue de territoire avec l'impétuosité d'un torrent qui a rompu ses digues, mais non à conserver longtemps ces contrées et à y asseoir une domination solide. On observe en effet toujours dans l'histoire que les peuples dont la puissance militaire réside exclusivement dans la cavalerie sont capables de grandes et rapides conquêtes, mais ne parviennent jamais à les garder longtemps.

En même temps, dès le moment de la mort de Nabuchodonosor, des bruits menaçants commençaient à se répandre à Babylone. On disait qu'un nouveau peuple dominateur se révélait. Déjà le royaume des Mèdes était ébranlé par ce peuple, naguère encore son vassal. Les Perses, ainsi s'appelaient les nouveaux conquérants, étaient sortis de leurs âpres montagnes sous la conduite d'un jeune chef, que ses débuts dans la guerre élevaient déjà au rang des grands capitaines. Aussi les prophètes israélites annonçaient-ils d'une voix éclatante que la superbe Babylone aurait bientôt le sort qu'elle avait fait subir à Jérusalem. « Descends, assieds-toi dans la pous-« sière, s'écriaient-ils, vierge fille de Babylone, assieds-« toi par terre et non sur un trône, fille des Chaldéens! « On ne t'appellera plus délicate et voluptueuse. Prends « les meules et mouds du blé; ôte ton voile et relève ta « robe; découvre ta cuisse pour passer les torrents; « montre ta nudité, que l'on voie ta honte! »

II. — Nabuchodonosor eut pour successeur son fils

Evilmérodach. Ce priuce est signalé dans l'histoire sacrée par un trait d'humanité. Il fit au début de son règne sortir de prison le roi de Juda Jéchonias, qui gémissait depuis trente-sept ans dans les fers, lui donna un rang supérieur à celui des autres rois captifs qui séjournaient dans cette capitale, l'admit à sa table et lui assigna une pension. Mais le reste de son règne ne correspondit pas à cette action honorable. Bérose le signale comme ayant foulé aux pieds toute loi et toute retenue. Un parti se forma contre lui; il fut assassiné par son beau-frère, le gendre de Nabuchodonosor et le fils du Bellabarisrouk qui avait usurpé le pouvoir pendant la folie du grand conquérant chaldéen (559), lequel portait le nom de Nergalsarossor (le dieu Nergal protége le roi), altéré en Neriglissor dans les fragments de Bérose. Evilmérodach n'avait régné que deux ans.

Cette tragédie domestique valut à Nergalsarossor un sceptre dont il usa sans dignité, et qu'il conserva peu.

Le gendre du vainqueur de Jérusalem se construisit un nouveau palais à Babylone en dehors de la cité royale, sur la rive occidentale de l'Euphrate; il plaça des statues d'argent massif dans les différents sanctuaires de la pyramide du tombeau de Bel. Il régna quatre ans seulement et périt dans une grande bataille contre Cyrus et les Perses, vainqueurs de la Médie, auxquels il avait voulu disputer la possession de ce pays, jadis soumis aux rois d'Assyrie (555).

III. — Le fils et successeur de ce prince est appelé Laborosoarchod dans les fragments de Bérose; il est probable qu'il s'appelait réellement Bellabarisrouk comme son grand-père. C'était un enfant, et il n'occupa le trône qu'un petit nombre de mois. Les chefs de la caste des Chaldéens l'en précipitèrent, indignés des instincts vicieux et cruels qu'il témoignait déjà. Ils proclamèrent alors un des leurs, nommé Nabonahid (le dieu Nébo est

majestueux), le Labynète d'Hérodote, fils d'un certain Nabobalatirib (555). Celui-ci régna pendant les dix-sept dernières années de l'empire babylonien, et, circonstance assez curieuse, il portait à la fois deux noms, car il s'appelle sur les monuments tantôt Nabonahid et tantôt Nabouimtouk[1]. A Babylone même, il refit les quais de la cité royale. Une inscription curieuse, de la dernière année de son règne, découverte à Chalanné par le voyageur anglais M. Loftus, nous le montre faisant son *mea culpa* pour avoir négligé le culte des dieux et entreprenant de relever le temple de Sin pour obtenir la protection de ce dieu. Tout indique dans cette inscription l'œuvre d'un prince menacé d'un grand et pressant danger. Et en effet, l'année même dont date le monument de Chalanné, en 538, Cyrus, qui s'était déjà rendu maître de tout le reste de l'Asie, s'avança contre lui à la tête des Mèdes et des Perses, annonçant la résolution de réunir le royaume de Chaldée à ses états.

Nabonahid s'avança à la rencontre de Cyrus, mais il éprouva une défaite complète et alla, suivi d'un petit nombre de soldats, se renfermer dans Borsippa, tandis que Cyrus mettait le siége devant Babylone. Il résulte de ce fait, rapporté par Bérose, que le dernier monarque chaldéen ne s'était pas senti en mesure de défendre efficacement l'immense périmètre de la première enceinte élevée par Nabuchodonosor, laquelle enveloppait à la fois Babylone proprement dite et Borsippa, et qu'il l'avait laissé franchir sans obstacle à l'armée perse.

[1] L'identité de Nabonahid et de Nabouimtouk, soutenue pour la première fois par M. le général Rawlinson et repoussée encore aujourd'hui par M. Oppert, a fini par rallier presque tous les assyriologues. Elle paraît bien nettement indiquée par les inscriptions, et du reste dans certains des fragments de Bérose on trouve pour le nom de ce prince une forme grecque, Nabonidochus, qui est un compromis entre Nabonahid et Nabouimtouk.

Babylone, couverte par sa seconde enceinte et par l'inexpugnable citadelle que lui formait la cité royale, n'était pas facile à réduire ; pourvus de vivres pour plusieurs années, ses habitants dédaignaient un assiégeant moins bien approvisionné qu'eux-mêmes. Mais le temps fixé par la Providence pour le châtiment de la ville chaldéenne était arrivé. Cyrus, qui tout récemment avait épuisé par des canaux le Gyndès, affluent du Tigre, résolut de reproduire le même travail et d'entrer dans Babylone par le lit de l'Euphrate. Il ouvrit les écluses qui faisaient déverser les eaux du fleuve dans le lac artificiel creusé par Nitocris, et ses troupes, descendant alors dans l'Euphrate, où elles n'eurent de l'eau qu'au-dessus du genou, s'engagèrent dans la ville ou plutôt entre ses deux quartiers. Les habitants pouvaient encore les prendre comme dans un filet, en fermant sur eux les portes d'airain de leurs quais, et les accabler du haut de leurs murs. Mais ils célébraient alors une fête, et dans leur tumultueuse insouciance ils laissèrent occuper par l'ennemi le centre de la ville, avant que les quartiers éloignés en fussent seulement instruits. Ainsi se vérifièrent les prophéties qui annonçaient le desséchement du fleuve de Babylone, l'orgie de ses guerriers et de ses prêtres suivie du sommeil de la mort, ses portes ouvertes devant les ministres de la justice divine, et *Cyrus* (nommé par Isaïe, contemporain d'Ézéchias) prenant possession de cette orgueilleuse cité dont Jérémie avait *décrit* la prise au temps de sa plus haute puissance.

Nabonahid, en se retirant à Borsippa, avait laissé dans Babylone même son fils Belsarossor (le dieu Bel protége le roi), le Balthasar du livre de Daniel[1], associé

[1] Baruch et le livre de Daniel appellent Balthasar « fils de Nabuchodonosor, » ce qui, jusqu'à ce qu'on eût retrouvé son nom dans les inscriptions cunéiformes, a causé le tourment de tous les commentateurs. Mais ici « fils » est employé dans le sens général et poétique de « successeur. » Au reste, quand il s'agit

par lui à la royauté. C'est au milieu même de la nuit de fête pendant laquelle les Perses surprirent Babylone, qu'il faut placer la scène du festin de Balthasar, racontée d'une manière si saisissante dans le livre de Daniel. Le fils de Nabonahid ayant profané dans cette orgie les vases sacrés du temple de Jérusalem, un signe effrayant — des doigts écrivant sur la muraille les trois fameux mots: *Mané*, *Thécel*, *Pharès* — lui annonça le châtiment que lui réservait la Providence. La nuit même, en effet, il fut tué par Darius le Mède, l'un des généraux de Cyrus, que ce prince avait chargé de conduire l'expédition nocturne et qui reçut, en récompense de son succès, la satrapie de Babylone [1].

Nabonahid échappa au sort funeste de son fils. Il n'attendit pas dans Borsippa un siége qui n'eût probablement pas été long et se rendit à Cyrus, qui l'envoya en Carmanie, où il finit ses jours. Dès lors le royaume babylonien avait cessé d'exister, quoique la ruine de la ville elle-même ait été graduelle et lente.

des données historiqnes contenues dans le livre de Daniel, il ne faut jamais oublier ce fait capital que nous ne possédons plus le texte original du livre, mais seulement un remaniement écrit en partie en syrochaldaïque, et fait vers le IIe siècle avant l'ère chrétienne par un arrangeur fort ignorant de l'histoire, qui a commis plusieurs confusions manifestes dans les noms des rois babyloniens.

[1] Le nom de Darius le Mède a été comme celui de Balthasar une véritable *crux interpretum*. Il n'est pas de conjecture qu'on n'ait faite à son sujet parce qu'on croyait lire dans la Bible qu'il devint roi après la mort de Balthasar. Mais le texte dit seulement : « Et Darius le Mède entra en possession du royaume, » ce qui peut aussi bien s'entendre d'une investiture comme satrape que d'un avénement comme roi. Au reste, si l'on voulait absolument maintenir le sens autrefois attribué à cette phrase, Darius le Mède ne saurait être que Darius fils d'Hystaspe, dont l'auteur du remaniement du livre de Daniel aurait substitué le nom à celui de Cyrus, car il était en effet beaucoup plus célèbre au IIe siècle av. J.-C.

IV. — Babylone resta sous les rois de Perse une des capitales de leur empire. Plusieurs fois la fière cité essaya de relever la tête, car elle ne se résignait pas facilement à la perte de son indépendance ; mais les révoltes n'eurent d'autre résultat que d'appeler sur ses habitants les vengeances des vainqueurs. Lors des troubles qui suivirent la mort de Cambyse (522), un certain Nidintabel s'y fit proclamer roi en se donnant pour Nabuchodonosor, fils de Nabonahid. Quatre ans plus tard (518), Darius, fils d'Hystaspe, ne parvint à reprendre Babylone, après un siége de vingt mois, que grâce à la trahison de Zopyre. L'année suivante, nouvelle insurrection, bientôt vaincue, d'un nommé Arakhou, lequel se fit encore passer pour le fils de Nabonahid. Les Babyloniens ne se donnaient pas la peine d'examiner les prétentions de ces imposteurs : il leur suffisait qu'ils proclamassent l'indépendance et appelassent le peuple aux armes contre les Perses. En 508, une nouvelle insurrection eut plus de succès que les précédentes : elle arracha pour vingt ans Babylone et toute la Chaldée au joug des Perses, dont les monuments s'y interrompent pendant ce long intervalle. Mais Darius la vainquit enfin en 488, et, pour rendre toute révolte de Babylone désormais impossible, renversa ses tours, ses murs, ses fortifications immenses. Quelques années après, Xerxès continua l'œuvre de son père et soumit la cité chaldéenne à un véritable pillage ; il enleva la statue d'or du dieu Nébo et les trésors du tombeau de Bel-Mérodach.

Le vainqueur des Perses, Alexandre, adopta une autre politique ; frappé de la beauté et des avantages de la situation de Babylone, il songea à la faire sortir de ses ruines ; mais le grand homme mourut avant d'avoir achevé son entreprise.

Les Séleucides voulurent avoir une capitale bâtie par eux-mêmes et portant leur nom ; ils fondèrent Séleucie

sur les bords du Tigre, et les priviléges qu'ils accordèrent à ceux qui venaient s'y établir firent déserter Babylone. La nouvelle capitale eut jusqu'à 600,000 habitants. Cette prospérité ne dura pas plus longtemps que celle des nouveaux maîtres de l'Orient. Quand les Parthes eurent saisi l'empire de l'Asie, ils firent contre Séleucie ce que Séleucus Nicator avait fait contre Babylone, ils fondèrent une nouvelle cité, Ctésiphon; celle-ci, à son tour, fut remplacée par la ville arabe de Bagdad, la capitale des khalifes, qui subsiste encore, tandis que les autres sont en ruines ou ont disparu. Bagdad, la dernière venue, aurait la même grandeur que ses sœurs aînées, malgré les dévastations de Houlagou et de Tamerlan, si le commerce du monde n'avait pas pris d'autres voies.

Du temps de Pline, Babylone était déjà déserte. Aujourd'hui, il ne reste plus de l'immense cité qu'un amas de décombres et un inépuisable magasin de matériaux où les populations voisines viennent incessamment prendre ce qui est à leur convenance, surtout de belles briques cuites au feu et parfaitement moulées, des dalles de marbre et des tuiles vernissées. Les collines de débris qui marquent les emplacements de ses principaux édifices, des palais, des jardins suspendus, de la pyramide de Bel et de la Tour des Langues, servent d'abri aux bêtes fauves du désert. Ainsi s'est accomplie à la lettre la prophétie d'Isaïe : « Je vais susciter contre « Babylone les Mèdes, qui ne chercheront ni l'or, ni « l'argent, mais qui perceront de leurs flèches les petits « enfants et n'épargneront pas le sein qui les nourrit. « Et cette Babylone si fière entre tous les empires, la « gloire et l'orgueil des Chaldéens, sera ce que le Sei- « gneur a fait de Sodome et de Gomorrhe. Elle ne sera « plus habitée dans la suite des générations. On ne « verra même pas l'Arabe y dresser sa tente, ni le pâtre « s'y reposer. Les bêtes féroces y auront leurs de-

« meures ; les maisons seront remplies de serpents, les « autruches y habiteront, et des monstres affreux se « montreront dans ces palais de volupté. »

§ 5. — La Caste des Chaldéens.

I. — La civilisation de Ninive et celle de Babylone étaient la même. Entre l'Assyrie et la Chaldée il y avait conformité complète pour toutes les choses fondamentales et essentielles. Ce que nous avons dit dans notre chapitre précédent au sujet des mœurs, des coutumes et de la religion des Assyriens trouve donc ici encore son application, et nous devons nous borner à quelques indications rapides relativement au petit nombre de points sur lesquels le génie et la civilisation des deux grands peuples mésopotamiens s'écartaient l'un de l'autre et avaient une physionomie particulière.

La population, à Babylone et en Chaldée, n'était pas de pure race sémitique comme dans l'Assyrie. La masse principale des habitants, les classes inférieures, surtout la population des campagnes, y présentait un amalgame des deux éléments qui jadis s'y étaient disputé la suprématie, les Kouschites, issus de Cham, du sein desquels s'était élevé Nemrod et les Sémites du rameau d'Assur. La classe supérieure et dominante, véritable caste fermée, se composait des Chaldéens proprement dits, dont nous avons essayé plus haut d'établir l'origine étrangère et conquérante, en les rapportant à la race touranienne. Ils s'étaient emparés de la possession exclusive du sacerdoce et par là dominaient l'Etat. Les écrivains classiques nous fournissent quelques détails sur leur organisation, leurs fonctions et leur pouvoir.

II. — « Les Chaldéens, dit Diodore de Sicile d'après

Ctésias qui les avait vus à Babylone, sont les plus anciens des Babyloniens; ils forment dans l'Etat une classe semblable à celle des prêtres en Egypte. Institués pour exercer le culte des dieux, ils passent toute leur vie à méditer les questions philosophiques, et ils se sont acquis une grande réputation dans l'astrologie. Ils se livrent surtout à la science divinatoire et font des prédictions sur l'avenir; ils essayent de détourner le mal et de procurer le bien, soit par des purifications, soit par des sacrifices, soit par des enchantements. Ils sont versés dans l'art de prévoir l'avenir par le vol des oiseaux; ils expliquent les songes et les prodiges. Expérimentés dans l'inspection des entrailles des victimes, ils passent pour saisir exactement la vérité. Mais toutes ces connaissances ne sont pas enseignées de la même manière que chez les Grecs. La science des Chaldéens est une tradition de famille; le fils qui en hérite de son père est exempt de toute charge publique. Ayant pour précepteurs leurs parents, ils ont le double avantage d'apprendre toutes ces connaissances sans réserve, et d'ajouter plus de foi aux paroles de leurs maîtres. Habitués au travail dès l'enfance, ils font de grands progrès dans l'étude de l'astrologie, soit à cause de la facilité avec laquelle on apprend à cet âge, soit parce que leur instruction dure plus longtemps.... Les Chaldéens, demeurant toujours au même point de la science, reçoivent leurs traditions sans altération; les Grecs, au contraire, ne songeant qu'au gain, créent toujours de nouvelles sectes, se contredisent entre eux sur les doctrines les plus importantes et jettent le trouble dans l'âme de leurs disciples, qui, ballottés dans une incertitude continuelle, finissent par ne plus croire à rien. »

Voici, d'après le livre de Daniel, quelles étaient les attributions des Chaldéens; elles répondaient vraisemblablement à autant de classes distinctes et plus ou moins élevées dans la hiérarchie. Il y avait les scribes

sacrés, interprètes des écritures; les tireurs d'horoscope ou interprètes des astres; les magiciens ou ceux qui prononçaient les formules magiques; les conjurateurs ou ceux qui avaient le pouvoir de conjurer les puissances malignes. Cette science divinatoire leur assurait une immense influence et les rendait, pour ainsi dire, maîtres de la destinée de chacun. Ils annonçaient ordinairement dans des almanachs, dont l'usage paraît remonter jusqu'à eux, tout ce que nos almanachs populaires annoncent encore aujourd'hui : les accidents de la température, les catastrophes physiques et les événements de l'histoire. Les Chaldéens ne résidaient pas uniquement dans Babylone; ils étaient disséminés dans la Babylonie entière. Ils avaient dans divers lieux des écoles plus ou moins florissantes : au rapport de Strabon, celle de Borsippa était la plus célèbre.

III. — Mais les Chaldéens ne se bornaient pas à leur rôle de prêtres et d'astrologues et à l'influence sans bornes qu'il leur valait sur l'État et sur les individus. Ils s'étaient constitués en classe politique absolument dirigeante. C'étaient des membres de leur caste qui commandaient les armées, qui occupaient tous les premiers postes du pouvoir. C'était de leurs rangs qu'étaient sorties toutes les maisons royales qui se succédèrent à Babylone, soit comme vassales des Assyriens, soit, après Phul, dans une pleine indépendance. A la tête de leur hiérarchie et de leur caste était un archimage; c'était, après le roi, le premier personnage de l'empire; il accompagnait le souverain partout, même à la guerre, pour diriger ses actions d'après les présages et les règles sacerdotales. Quand le roi mourait et que son successeur ne se trouvait pas là pour prendre immédiatement les rênes du gouvernement, c'était lui qui exerçait la régence pendant l'interrègne, comme il arriva entre la mort de Nabopolassar et l'avénement de Nabuchodonosor.

§ 6. — Commerce de Babylone.

I. — Babylone était naturellement appelée, par sa situation géographique, à une grande prospérité commerciale. Placée au point de jonction de la haute Asie et de l'Asie inférieure, à portée de deux grands fleuves qui la mettaient en communication avec le golfe Persique et la mer des Indes, elle devait être de bonne heure l'entrepôt des caravanes de l'Orient et de l'Occident, et en même temps le rendez-vous des navigateurs venus des cités de l'Afrique, de l'Arabie et de l'Inde. Tout atteste, en effet, que cette ville fut, dès la plus haute antiquité, l'un des principaux centres du commerce de l'Orient.

Babylone recevait les produits des différentes contrées de l'Asie et vendait en retour à celles-ci les produits de son industrie particulière. Parmi les objets qu'elle fabriquait en grande quantité dans ses nombreuses manufactures, les tissus de laine et de lin occupaient le principal rang. Les robes et les tapis n'étaient fabriqués nulle part avec une plus grande finesse et de plus vives couleurs qu'à Babylone. Ces manufactures si renommées ne se trouvaient pas seulement dans la capitale de l'empire, mais encore dans d'autres villes et bourgs de la Babylonie. Suivant Diodore de Sicile, il y avait sur les bords de l'Euphrate et du Tigre un grand nombre d'entrepôts destinés à recevoir, soit les produits du pays, soit ceux des contrées étrangères. Au temps de Strabon, les plus importantes manufactures de lin étaient à Borsippa, alors de nouveau distincte de Babylone.

Outre les robes et les tapis, les Babyloniens confectionnaient aussi avec beaucoup d'art et de soin des objets de luxe, tels que des armes ciselées, des meubles, des

bijoux, des amulettes, des cylindres de pierre dure gravés en creux qui servaient de cachets.

En échange de ces objets, Babylone recevait des diverses contrées de l'Asie tous les produits nécessaires aux besoins et au luxe d'une grande capitale. L'Arménie lui envoyait ses vins par l'Euphrate, dont Hérodote a décrit la navigation d'une manière si intéressante. L'Inde lui fournissait des pierres précieuses et ses grands chiens, dont le goût était si répandu en Babylonie et en Perse, que Tritantémis, satrape de Babylone sous les Achéménides, avait consacré à l'entretien de ces animaux quatre villes ou bourgades de son gouvernement, et qu'il avait, en retour, exempté ces villes de tout autre tribut. De ce pays, ainsi que de la Perse, venaient aussi des étoffes de laine d'un grand prix. De l'Arabie et de l'Ethiopie on lui apportait les parfums, les épices, l'or, l'ivoire et l'ébène.

II. — Babylone était en communication avec les différentes régions qui lui fournissaient leurs produits par plusieurs grandes routes auxquelles elle servait de point de jonction. L'une de ces routes, partant de Babylone même, se dirigeait au nord, passait par Ecbatane, capitale de la Médie, puis, se prolongeant à l'est, traversait la ville de Rhagæ, franchissait le fameux défilé des Portes Caspiennes, d'où elle descendait dans l'Hyrcanie, et de là se rendait par Hécatompylos jusqu'à la ville qui fut appelée plus tard Alexandrie d'Arie. Là elle se divisait en deux branches, dont l'une prenait la direction du nord vers la Bactriane, et l'autre inclinait vers le sud, conduisant dans l'Inde par la Drangiane et l'Arachosie, en passant par les villes de Prophthasia, d'Arachotos et d'Ortospana. Dans ce dernier endroit elle se divisait encore en trois chemins, et c'est pour cela qu'il est appelé par les géographes anciens le *trivium* de la Bactriane. Le premier chemin, se dirigeant à l'est et en

droite ligne, s'avançait dans l'Inde en traversant les villes de Peucéla et de Taxila. De Taxila, la route tournant au sud traversait l'Hydaspe, l'Hyphase, et de là allait jusqu'au confluent du Gange et du Jomanès à Palibothra. La seconde voie partie d'Ortospana arrivait au même terme, en traversant l'Arachosie ; la troisième, remontant au nord, entrait dans la Bactriane et se continuait par Marachanda jusqu'au Iaxarte.

Une autre route mettait Babylone en relation avec les pays riverains de la Méditerranée. Elle se dirigeait droit au nord dans la Mésopotamie, arrivait à l'Euphrate, près d'Anthémusia, et de là tournait à l'ouest vers la mer. Une dernière route gagnait d'abord Suse, remontait au nord, en traversant l'Assyrie, vers l'Arménie, dont elle empruntait la partie méridionale, franchissait l'Euphrate, parcourait la Cilicie et entrait, par le défilé des Portes Ciliciennes, dans la Cappadoce. De là elle se rendait en Phrygie et aboutissait à Sardes dans la Lydie. « Sur toute cette route il y avait, dit Hérodote qui l'avait parcourue en grande partie, des maisons royales ou stations qui servaient à loger les voyageurs avec toute leur suite. » C'étaient les caravansérails d'aujourd'hui. On comptait, ajoute l'historien grec, onze cents stations depuis Sardes jusqu'à Suse. Cette route est encore celle que suivent maintenant les caravanes qui partent de Smyrne pour Ispahan.

III. — L'Euphrate était la voie naturelle du commerce que Babylone entretenait avec l'Arménie et les pays du Caucase. On transportait les marchandises, d'après ce que raconte Hérodote, sur des radeaux de forme ronde soutenus sur des outres gonflées, comme les *kéleks* qui servent encore aujourd'hui à la navigation du Tigre. On abandonnait ces radeaux au cours du fleuve ; quand on était arrivé à Babylone et quand on avait vendu ses marchandises, on dégonflait les outres et on les empor-

tait avec soi par la voie de terre, ainsi que les bois du radeau.

De grands travaux avaient été entrepris en vue de faciliter la navigation du fleuve; des digues avaient été élevées pour contenir ses eaux et les empêcher de se répandre dans l'intérieur des terres; des canaux sillonnaient le pays dans tous les sens et portaient partout la fécondité, ou faisaient communiquer entre eux les divers cantons de la Mésopotamie. Quelques-uns de ces canaux, entre autres le canal royal ou *Naharmalcha*, étaient si larges et si profonds, qu'ils pouvaient porter des navires marchands. Au moyen de ces dérivations nombreuses, on avait ralenti le cours du fleuve et brisé son impétuosité. Ce système de canalisation avait encore un autre but : il aidait à la défense du pays contre les invasions des peuples voisins.

La capitale de l'empire possédait aussi, au temps de sa prospérité, une puissante marine; ses vaisseaux allaient chercher à travers le golfe Persique les denrées précieuses du midi, les produits de l'Arabie et de l'Inde. Si l'on en croit Strabon, les Babyloniens avaient des comptoirs, des colonies dans ces parages; et Gerrha, un des plus riches entrepôts du monde, était, suivant le célèbre géographe, une colonie de Chaldéens. Les perles si riches et si abondantes du golfe Persique, les magnifiques plantations de l'île de Tylos, ne pouvaient manquer d'attirer leurs marchands. De cette île provenaient les cannes légères si fort recherchées dans toute l'Assyrie. C'est ainsi que les denrées, les produits de l'Asie et de l'Afrique affluaient à Babylone, et que de là ils se répandaient dans toutes les parties de l'empire.

§ 7. — **Religion**.

I. — La religion de Babylone était essentiellement la

même que celle de l'Assyrie; elle avait remonté le cours du Tigre et son berceau primitif avait été bien évidemment la Chaldée, au temps antique du premier empire Kouschite de Nemrod. Mais bien que toutes les données fondamentales du système religieux et tous les personnages divins fussent les mêmes chez les Assyriens et les Babyloniens, il y avait entre les deux peuples des différences de race et de génie qui amenaient certaines différences dans la religion.

Ainsi les Chaldéens avaient été conduits, dès les époques les plus anciennes, de l'astronomie à l'astrologie, qui avait pris chez eux un développement plus grand que jamais chez aucun autre peuple. « Suivant eux, dit Diodore de Sicile, les astres influent d'une manière absolue et décisive sur la naissance des hommes et déterminent leur bon ou leur mauvais destin. Les changements qui surviennent dans le ciel sont autant de signes de bonheur ou de malheur pour les pays et les nations, aussi bien que pour les rois ou les individus. Les astres deviennent ainsi les interprètes des volontés divines, ou, pour mieux dire, des arrêts du destin. » Avec de semblables préoccupations, leurs idées religieuses devaient nécessairement avoir revêtu une forme astronomique et astrologique bien plus accentuée encore qu'à Ninive. Aussi les Chaldéens concevaient-ils la hiérarchie divine dans une relation presque exclusive avec le monde sidéral. Au-dessous des deux triades supérieures, dont l'une était essentiellement cosmogonique et l'autre cosmique, au-dessous des divinités des cinq planètes, ils admettaient douze conseillers des dieux, dont chacun présidait à un mois de l'année et à un des douze signes du zodiaque. Puis à ces divinités principales se rattachaient d'autres puissances distribuées dans un ordre tout à la fois scientifique et religieux, et entrant comme éléments essentiels dans le culte des Chaldéens. Ce panthéisme sidérique n'était pas seulement répandu dans la Chaldée,

mais il avait gagné de proche en proche les pays voisins, où il avait profondément pénétré les croyances nationales. C'est ainsi que, suivant le témoignage du livre des Rois, les Israélites, en rapport fréquent avec Babylone, offraient de l'encens au soleil, à la lune, aux douze signes dn zodiaque et à toute l'armée céleste. Nous savons aussi que certains rois de Juda avaient consacré des chevaux au soleil, à l'imitation des Babyloniens.

II. — Un tel système était trop savant, trop compliqué, pour répondre aux besoins grossiers, aux passions sensuelles de la foule. Mais c'étaient dans les formes que ces conceptions raffinées et scientifiques prenaient dans le culte populaire, que se manifestait à quel degré la grossièreté chamite primitive était restée profondément empreinte dans le peuple de Babylone, tandis qu'au contraire, en Assyrie, le génie sémitique du peuple avait donné aux mêmes conceptions tout le caractère de spiritualisme et d'élévation dont elles pouvaient être susceptibles. Tout prouve, en effet, que le naturalisme le plus effréné et le plus éhonté jouait un grand rôle dans le culte de Babylone. Les récits des historiens profanes, ceux des prophètes hébreux, les monuments nationaux, tels que cylindres et pierres gravées de diverses natures, témoignent de la quantité et de la variété des idoles qu'on adorait dans le pays.

Un des faits dominants dans l'organisation extérieure et publique du culte national en Chaldée était la localisation du culte de chaque personnage divin dans une ville déterminée, où il était regardé comme le premier et le plus grand des dieux, quelle que fût d'ailleurs sa place dans la conception systématique et générale de la hiérarchie du panthéon babylonien. Cette faculté pour chaque personnage divin, même d'un ordre secondaire, de devenir, dans le lieu où il recevait spécialement les

adorations, le premier des dieux, est, du reste, un fait qui se reproduit dans toutes les religions panthéistiques. Dans l'esprit de ces religions, en effet, l'unité divine, la substance première est un être insaisissable, invisible, qui se manifeste dans une grande variété d'attributs, tous personnifiés, tous divinisés, et qui se réfléchit dans une multitude de symboles. Ces symboles, la nature les fournit, l'homme les observe et les imite. Des corps immenses, tels que le soleil, la lune, la terre; des phénomènes tout-puissants, tels que la foudre, les volcans, les déluges, sont les expressions les plus étendues de la divinité; mais ces expressions ne sont jamais complètes. L'homme, pas plus par la pensée que par les yeux, ne peut percevoir l'unité divine; la pluralité, inséparable de cette unité, ne lui permet de voir à la fois qu'une des faces de l'être divin. Aussi, tout symbole, toute figure, tout nom, toute manifestation, toute émanation de la divinité, portent-ils en eux-mêmes un double caractère; positivement ils n'expriment qu'une des qualifications de l'être divin; virtuellement, ils en font pressentir l'unité et l'étendue.

Le dieu qui dans la ville même de Babylone et dans celle de Borsippa était le principal objet du culte, était Bel-Mérodach avec son épouse Bilitta ou Mylitta, la grande déesse nature, qui revêtait les deux formes contraires de Taauth et de Zarpanit, l'une grave et l'autre voluptueuse, comme les deux Vénus, céleste et vulgaire, de la mythologie classique. Mylitta avait un temple magnifique au centre même de Babylone, et une coutume infâme obligeait chaque femme du pays à y sacrifier sa pudeur, en se livrant, une fois en sa vie, à un étranger. A Chalanné, le dieu de la ville, dès le temps du vieux roi Ourcham, était Sin, le dieu-Lune; à Sippara et à Larsam, c'était Samas, le Soleil; dans Arach et à Nipour, Mylitta-Taauth, « déesse du firmament. » A Cutha on adorait Nana ou Zarpanit sous le surnom de Succoth-Benoth,

qui avait trait aux prostitutions en l'honneur de cette déesse.

III. — Le culte matérialiste et profondément immoral de la Babylonie devait naturellement exciter une profonde horreur chez les adorateurs de Jéhovah. De là leurs véhémentes invectives contre les idoles des Chaldéens. De là ces éloquentes apostrophes, qui offrent en même temps la peinture si vive d'un culte entièrement naturaliste et souvent obscène, qui n'était guère, d'ailleurs, qu'une exploitation permanente de la superstition populaire au profit de la caste sacerdotale.

« Vous verrez à Babylone, dit Baruch, des dieux d'or « et d'argent, que l'on porte sur les épaules, et qui se « font craindre par les nations.

« On emploie l'or pour ces dieux, comme on le fait « pour une jeune fille qui aime la parure. On met sur « leur tête des couronnes d'or, mais il arrive quelque- « fois que les prêtres de ces dieux leur dérobent l'or et « l'argent, et s'en servent pour eux-mêmes. Ils le don- « nent à des femmes impudiques qu'ils entretiennent, « et après que ces mêmes femmes le leur ont rendu, ils « en parent encore leurs dieux ; ils couvrent d'habits ces « dieux d'argent, d'or, de bois, comme on en revêt des « hommes.

« L'un de ces dieux (Nébo) porte un sceptre, comme « un homme qui a le gouvernement d'une province. « L'autre (Bel-Mérodach) a une épée ou une hache à la « main, mais il ne peut s'en servir pour se défendre « contre les voleurs.

« Ils allument devant eux des lampes, et en plus grand « nombre que pour eux-mêmes ; mais ces dieux n'en « peuvent voir aucune, et ils sont comme des poutres « dans une maison.

« Ils disent que les reptiles qui sortent de la terre

« leur lèchent le cœur par respect, lorsqu'ils les rongent « effectivement, eux et leurs habits.

« Les prêtres vendent les offrandes et en disposent « comme il leur plaît ; leurs femmes en prennent aussi « tout ce qu'elles veulent et le mettent en réserve, sans « en rien donner aux pauvres et aux mendiants.

« Ces prêtres ôtent à leurs dieux les vêtements qu'on « leur a donnés, et ils en habillent leurs femmes et « leurs enfants.

« On voit aussi chez eux des femmes liées de vœux in- « fâmes, et de cordons qui en sont le symbole. Elles sont « assises dans les avenues, brûlant pour leurs dieux des « noyaux d'olive. »

§ 8. — Cosmogonie.

I. — Les Chaldéens, comme tous les peuples, s'étaient préoccupés du problème de l'origine du monde. Ils avaient une cosmogonie savante, exposée dans les livres d'Oannès. Les principaux traits nous en ont été conservés dans les extraits de Bérose donnés par les chronographes byzantins. Ils méritent d'être rapportés ici.

Nous avons déjà fait voir, dans notre chapitre précédent, que les trois émanations divines successives constituant la triade la plus élevée dans la religion chaldéo-assyrienne, Oannès, Ao et Bel, représentaient la genèse du monde matériel émané de la substance de l'être divin : d'abord le chaos primordial, la matière increée, issue du principe fondamental et unique de toutes choses ; puis l'intelligence ou le Verbe, qui l'anime et la rend féconde ; enfin le démiurge qui l'ordonne et en fait sortir l'univers organisé, se confondant lui-même avec cet univers. Voici maintenant comment le dernier acte de cette trilogie, la naissance de l'univers

organisé, son passage de l'état d'*être indéterminé* ou de *non-être en puissance d'être* (il faut se servir ici des termes de la philosophie hégélienne, qui a renouvelé de nos jours les conceptions des antiques panthéismes païens) à l'état d'*être déterminé*, son *devenir*, en un mot, était raconté symboliquement dans les livres sacrés et représenté dans les peintures intérieures du temple de Bel à Borsippa. Les acteurs du mythe cosmogonique sont Bel et son épouse, les personnages de la troisième émanation divine. Nous citons le texte même des fragments de Bérose.

« Il y eut un temps où tout était ténèbres et eau, et « dans cette eau s'engendrèrent des animaux mons- « trueux, nés spontanément, et des figures les plus « diverses : des hommes à deux ailes, et quelques-uns « avec quatre, à deux faces, à deux têtes, l'une d'homme « et l'autre de femme, sur un seul corps, et avec les « deux sexes en même temps ; des hommes avec des « jambes et des cornes de chèvre ou des pieds de cheval ; « d'autres avec les membres postérieurs d'un cheval et « ceux de devant d'un homme, semblables aux hippo- « centaures. Il y avait aussi des taureaux à tête « humaine, des chiens à quatre corps et à queue de « poisson, des chevaux à têtes de chien, des hommes et « d'autres animaux à tête ou à corps de cheval et à « queue de poisson, d'autres quadrupèdes aux formes « confondues, des poissons, des reptiles, des serpents, « et toutes sortes de monstres merveilleux réunissant « dans leur figure des éléments de divers règnes, dont « on voit les images dans le temple de Bel. Une femme « nommée Omorca présidait à cette création ; elle porte « dans la langue des Chaldéens le nom de Taauth [1],

[1] Le texte porte Thalatth, nom qui ne s'est pas retrouvé dans les inscriptions cunéiformes. Mais maintenant que l'on commence à bien connaître les appellations originales des divinités

« chez les Grecs, c'est la mer et la lune. Les choses « étant en cet état, Bel survint et coupa la femme en « deux ; la moitié inférieure de son corps devint la terre, « et la moitié supérieure le ciel, et les êtres qui vivaient « en elle disparurent. Ceci est une manière figurée « d'exprimer la production de l'univers et des êtres « animés, de la matière humide. Bel alors se trancha sa « propre tête, et les autres dieux ayant pétri son sang « avec la terre, il en naquit les hommes, qui pour cela « sont doués d'intelligence et participent de la pensée « divine. Bel, ayant divisé les ténèbres, sépara le ciel et « la terre et ordonna le monde ; et tous les êtres animés « qui ne pouvaient pas supporter l'action de la lumière « périrent. Bel, voyant que la terre était déserte « quoique fertile, commanda à l'un des dieux secon-« daires de se couper la tête à lui-même, et pétrissant « le sang qui coulait avec la terre, il en créa les ani-« maux qui peuvent vivre au contact de l'air. Bel forma « aussi les astres, le soleil, la lune et les cinq pla-« nètes. »

II. — Le récit de Bérose, emprunté aux livres d'Oannès, continuait ensuite en racontant l'histoire primitive de l'humanité, jusqu'à la dispersion des peuples. Ici la tradition babylonienne, au milieu de ses rêveries mythologiques, offre les plus saisissantes analogies avec les souvenirs de la révélation patriarcale conservés dans le livre de la Genèse. Le nombre des patriarches antédi-

chaldéo-assyriennes, il devient évident qu'il faut corriger dans le fragment de Bérose Θαυάτθ au lieu de Θαλάτθ, car il s'agit ici de la déesse que mentionne aussi — sans aucun doute d'après Bérose — le philosophe Damascius, Bilit ou Mylitta Taauth, l'épouse de Bel, la mère des dieux et de tous les êtres, la grande déesse-nature de Babylone, la matière passive et féconde que le démiurge organise et d'où il tire l'univers.

luviens, la tradition du déluge, celle de la construction de la tour de Babel et de la confusion des langues, sont identiques des deux côtés.

« Il y eut à l'origine à Babylone, dit Bérose, une « grande quantité d'hommes de nations diverses, qui s'y « réunirent et colonisèrent la Chaldée. Ils vivaient à la « manière des brutes, sans mœurs et sans loi, lorsque, « la première année, de la mer Érythrée (le golfe Per- « sique) sur la plage de la Babylonie sortit un monstre « appelé Oannès, ayant la forme d'un poisson, portant « sous sa tête de poisson une autre tête d'homme et des « pieds d'homme attachés près de sa queue de poisson ; « il avait la voix et le langage des hommes, et on voit « encore son effigie représentée. On raconte que ce « monstre passait le jour au milieu des hommes, sans « jamais prendre de nourriture, enseignant aux hommes « les lettres, les sciences et tous les arts utiles, la ma- « nière de bâtir des villes, d'élever des temples, les « lois, la géométrie, le secret de semer et de récolter, « enfin tout ce qui constitue la civilisation, à tel point « que depuis lors on n'a rien inventé de plus. Au cou- « cher du soleil cet Oannès rentrait dans la mer et y « passait la nuit, car il était amphibie. Oannès écrivit « un livre sur la genèse du monde et sur les règles de « la civilisation qu'il laissa aux hommes. »

Venait ensuite chez l'historien chaldéen le récit des dix premiers rois antédiluviens de Babylone, Alor, Alapar, Almélon de Sépharvaïm (ce nom d'une ville chaldéenne mentionné par la Bible paraît ici traduit en grec par le Pantibibla que donnent les extraits de Bérose), Amménon, Amélagar de Sépharvaïm, Daon de Sépharvaïm, Aédorach de Sépharvaïm, Amempsin de Larsam, Otiarte de Larsam et enfin Xisuthrus. La légende cosmogonique leur attribuait, à tous ensemble, 432,000 ans de vie, et plaçait sous eux quatre nou-

velles apparitions successives d'Oannès et une de Bel-Dagon, dont chacune avait valu à l'humanité un livre expliquant et complétant celui du premier Oannès.

III. — « Sous Xisuthrus, lisons-nous dans les extraits de Bérose, « arriva le grand déluge. Saturne (c'est ainsi que les Grecs traduisaient le nom de l'Ilou chaldéo-assyrien) « lui apparut dans son sommeil et lui annonça « que le quinzième jour du mois Dæsius les hommes « seraient détruits par un cataclysme ; il lui commanda « donc de prendre les écrits qui traitaient du commencement, du milieu et de la fin de toutes les choses, et « de les enfouir en terre dans la ville du Soleil, appelée « Sippara, puis de construire un navire et d'y monter « avec ses parents et ses amis, d'y déposer des provisions de toute nature, d'y embarquer les animaux « quadrupèdes et volatiles, enfin de s'abandonner aux « flots. Comme Xisuthrus demandait où il devait diriger « sa navigation, il lui fut répondu d'invoquer seulement « les dieux, et qu'il sauverait ainsi le genre humain. Il « obéit et fabriqua un navire long de cinq stades et large « de deux ; il y déposa tout ce qui avait été ordonné et y « fit entrer sa femme, ses enfants et ses amis les plus « intimes. Le déluge vint, et quand il eut cessé, Xisuthrus lâcha quelques oiseaux, qui, faute de trouver « où se nourrir et où se reposer, revinrent rapidement « au navire. Au bout de quelques jours, Xisuthrus les « lâcha de nouveau ; ils revinrent encore, ayant de la « boue aux pieds. Enfin, lâchés pour la troisième fois, « ils ne revinrent plus, d'où Xisuthrus comprit que la « terre avait reparu, débarrassée des eaux. Il fit une « ouverture dans les parois du vaisseau et vit qu'il « était demeuré à sec auprès d'une montagne ; alors il « descendit à terre avec sa femme, sa fille et le timonier « du navire, adora la terre, éleva un autel et offrit aux « dieux un sacrifice, à la suite duquel il disparut, ainsi

« que ceux qui étaient descendus avec lui. Ceux qui « étaient demeurés dans le vaisseau, ne le voyant pas « retourner, descendirent à leur tour, et se mirent à le « chercher en l'appelant à grands cris par son nom; « une voix du ciel leur répondit en leur recommandant « la piété, vertu qui avait valu à Xisuthrus d'être « transporté au milieu des dieux. Elle leur recommanda « aussi de retourner à Babylone, conformément aux « ordres du destin, et de retirer de terre les écrits « enfouis à Sippara, pour les communiquer aux « hommes, ajoutant que le lieu où ils se trouvaient « était l'Arménie. Alors ils sacrifièrent aux dieux et « revinrent à pied à Babylone. Les débris du navire de « Xisuthrus existent encore en Arménie, dans le pays « des Gordyéens, et les dévots en enlèvent des parcelles « d'asphalte, qui servent de talismans préservateurs. « Quant aux hommes, étant retournés dans la Baby- « lonie, ils exhumèrent les écrits enterrés à Sippara, « bâtirent des villes et reconstruisirent Babylone. »

IV. — Ce n'est plus aux chronographes grecs, c'est à l'historien arménien Moïse de Khorène que nous devons la conservation de la suite du récit de Bérose : « Avant la « tour et avant que le langage des hommes fût devenu di- « vers, après la navigation de Xisuthrus en Arménie, « Zervan, Titan et Japétosthe gouvernèrent la terre. « S'étant partagé le monde, Zervan, enflammé d'or- « gueil, voulut dominer les deux autres; Titan et Ja- « pétosthe lui résistèrent et lui firent la guerre, parce « qu'il voulait établir ses fils rois de tout. Titan, dans ce « conflit, s'empara d'une certaine portion de l'héritage « de Zervan; leur sœur Astlik, en s'interposant, apaisa « la querelle par ses douceurs. » Japétosthe rappelle immédiatement le Japhet de la Bible; un autre fragment, que rapporte aussi Moïse de Khorène, assimile Zervan à Sem; quant à Titan, ce nom grec semble une

traduction de l'épithète de Nemrod, « le rebelle, » par laquelle les Sémites désignaient l'auteur de la prépondérance primitive de la race chamite à Babylone, clairement indiquée dans le récit de Bérose par la conquête d'une partie de l'héritage de Zervan, faite par Titan.

V. — L'histoire des temps primitifs et fabuleux, préface de l'histoire primitive, se terminait, dans l'ouvrage du prêtre chaldéen qui avait rédigé en grec les annales de son pays, par la tradition de la tour de Babel et de la confusion des langues. Nous avons déjà cité, dans le premier chapitre de ce manuel, la mention si précieuse qui en est faite dans l'inscription de Nabuchodonosor relative à la restauration du monument auquel se rattachaient tous ces souvenirs. Voici comment Bérose racontait l'événement; ce qu'il dit est tout à fait d'accord, et avec la Bible, et avec les paroles de Nabuchodonosor : « Au temps où les hommes étaient encore « tous réunis ensemble et parlaient la même langue, ils « se mirent à construire une tour immense pour escala- « der le ciel. Alors les dieux firent souffler de terribles « tourbillons de vent qui renversèrent les échafaudages « et la tour elle-même, et confondirent les langages « des hommes en faisant parler chacun différemment; « c'est de là que vint le nom de Babylone. » Un récit exactement semblable est rapporté par Moïse de Khorène, non plus d'après Bérose, mais d'après un autre ouvrage grec, d'origine chaldéenne, dont il avait sous les yeux une version syriaque.

§ 9. — Arts.

I. — Babylone, tous les écrivains de l'antiquité sont d'accord pour l'attester, fut toujours très-supérieure à

Ninive en ce qui est de la culture littéraire et des sciences. Toutes les notions scientifiques des Assyriens et les ouvrages fondamentaux de leur littérature, au premier rang les livres religieux, leur venaient de la Chaldée. Mais au point de vue des arts plastiques, les Babyloniens, à aucune époque, n'eurent le génie de leurs voisins ninivites, et ils demeurèrent toujours fort au-dessous d'eux. L'Assyrie avait été le berceau d'un des grands arts de l'antiquité, d'un art qui eut la plus profonde et la plus décisive influence sur les débuts de celui des Grecs; Babylone et la Chaldée n'eurent rien de pareil.

Sans doute Babylone avait depuis les premiers jours de son existence, depuis le temps de la tour de Babel, qui en avait été le plus ancien type, une architecture à elle particulière, architecture puissante et grandiose par la masse même de ses conceptions, peu variées du reste, car temples, palais ou jardins suspendus y rentraient toujours dans la donnée de la pyramide à degrés ou des terrasses superposées, en retraite les unes sur les autres. Tel avait été — nous l'avons montré plus haut — le type général des édifices du premier empire sémitique de Chaldée, dont un certain nombre ont persisté jusqu'à nos jours. Tel fut, sans modification aucune, mille ans plus tard, lorsque la royauté babylonienne reprit son ancien éclat et conquit la prépondérance dans l'Asie occidentale, le type invariable des grandes constructions de Nabuchodonosor. Cette architecture, qui ne connaissait d'autres matériaux que la brique crue ou cuite, exerça — nous l'avons aussi montré — une influence absolue sur celle de l'Assyrie, qui la copia jusque dans le choix de ses matériaux, bien qu'elle en eût eu facilement d'autres à sa disposition. Cependant il semble que les Assyriens varièrent la forme de leurs monuments et leurs lignes extérieures un peu plus que les Babyloniens.

II. — Mais si les Assyriens copiaient l'architecture de Babylone, ils avaient une sculpture qui était bien à eux et dans laquelle ils excellaient. L'imitation de la figure humaine, et en général de toute la nature vivante, était poussée chez eux au plus haut degré de perfection. Chez les Babyloniens, au contraire, il n'en était pas de même, et depuis l'époque où fut gravé le cylindre du vieux roi Ourcham jusqu'au temps de Nabuchodonosor, l'art plastique ne paraît pas avoir fait chez eux de sérieux progrès. Un savant éminent, Étienne Quatremère, a déjà depuis longtemps remarqué que les proportions de la statue colossale élevée par Nabuchodonosor, telles qu'elles sont données dans le livre de Daniel, « accusent une ignorance complète, un oubli entier « des rapports entre les différentes parties du corps « humain, » puisque sa hauteur était égale à dix fois sa largeur. Et ces proportions sont bien celles que l'on peut observer dans le petit nombre de monuments d'art babylonien parvenus jusqu'à nous. Sans doute, les proportions réciproques des diverses parties du corps humain ne sont pas aussi savamment calculées, aussi exactement observées dans les œuvres de la sculpture assyrienne que dans celles de l'art égyptien; mais les erreurs qu'on y observe ne sont rien à côté de celles vraiment monstrueuses qui semblent avoir été de règle dans la plastique de Babylone. L'art babylonien et l'art assyrien sont, du reste, si parfaitement indépendants l'un de l'autre, que dans la représentation de la figure humaine ils paraissent avoir pris pour point de départ les types de deux races différentes. Dans les sculptures de l'Assyrie, les figures sont généralement trapues; dans les œuvres babyloniennes, elles sont démesurément allongées et fluettes.

Ce que nous possédons jusqu'à présent en fait de monuments de l'art de Babylone se réduit à des cylindres et à d'autres pierres gravées, ainsi qu'à un petit nombre

de briques émaillées portant des sujets symboliques et religieux. Non-seulement les figures y sont beaucoup trop allongées, mais leurs gestes sont gauches et faux, les compositions rudimentaires ; tout y est froid, maladroit, sans vie ; on sent un art qui n'est pas parvenu à sortir des langes de l'enfance. Les cylindres babyloniens sont toujours d'une exécution plus grossière que ceux que leur travail rapporte à l'Assyrie.

III. — La peinture, soit sous forme de fresques, soit sous celle de revêtements en briques émaillées, était le principal élément de décoration des édifices de Babylone. Ctésias décrit longuement celles du grand palais royal, qu'il attribuait à Sémiramis, tandis qu'elles étaient en réalité du règne de Nabuchodonosor. Elles représentaient les mêmes scènes de chasse et de guerre que les sculptures des palais assyriens, et la prise de Jérusalem y était sans doute figurée. Bérose, dans un des fragments que nous venons de citer, donne quelques indications sur les peintures religieuses et cosmogoniques du temple de Bel, dont elles décoraient sans doute le sanctuaire. Beaucoup de ces peintures, en émail sur briques, revêtaient les parois extérieures des constructions, qui portaient aussi de grandes inscriptions cunéiformes peintes dont l'usage ne paraît jamais avoir été adopté en Assyrie.

La sculpture coloriée était aussi employée dans la décoration de quelques édifices babyloniens, comme le palais royal, où l'on en a trouvé de nombreux débris. Mais cette sculpture n'était pas exécutée en pierre comme dans les palais de l'Assyrie ; elle était en briques émaillées. On prenait une plaque d'argile d'une dimension assez grande pour pouvoir y composer le sujet tout entier que l'on voulait figurer. On modelait cette plaque d'argile en bas-relief, et on la coupait ensuite par des rectangles de la hauteur de huit centimètres et

de la largeur de dix ou douze, dont chacun formait une brique. Ces morceaux, munis d'une marque de pose, étaient alors couverts séparément de couleurs vitrifiables et ensuite cuits au four. Plus tard, on les rassemblait en les unissant les uns aux autres avec du mortier, et dans ce travail de reconstruction du sujet l'ouvrier était guidé par les marques de pose. C'était le premier rudiment de ces mosaïques en bas-relief que les Grecs et les Romains exécutèrent quelquefois, et avec une si grande habileté.

Les pierres de diverses natures, en général les roches volcaniques, telles que le basalte, n'étaient employées dans les monuments babyloniens que pour les statues isolées. On a trouvé dans les ruines du palais de Babylone, au Kasr, un groupe colossal de ce genre représentant un lion qui dévore un homme. Cette unique sculpture babylonienne, conservée jusqu'à nos jours, qui paraît avoir occupé une place d'honneur dans le palais de Nabuchodonosor, est de la plus étrange grossièreté.

CHAPITRE IX

LES MÈDES ET LES PERSES. — SOUVENIRS PRIMITIFS DE LA RACE ARYENNE. — LES IRANIENS. — ZOROASTRE. — EMPIRE DE MÉDIE. — ENFANCE ET AVÉNEMENT DE CYRUS.

§ 1. — Les Aryâs et les Yavanas.

I. — Les plus antiques souvenirs de la race japhétique ou indo-européenne ne nous reportent pas beaucoup antérieurement aux environs de l'an 3000 avant l'ère chrétienne. Cette race était alors encore concentrée tout entière non loin du premier berceau de l'humanité post-diluvienne, du point de départ des Noachides, dans la Bactriane, pays que l'on est en droit de considérer comme la plus ancienne demeure historique de la race à laquelle nous appartenons, comme la ruche d'où ses diverses tribus ont essaimé successivement.

Bien que réunis encore dans une même contrée et formant un seul ensemble, les principaux rameaux issus de Japhet avaient alors déjà une existence individuelle et parlaient des dialectes séparés, mais se rattachant à une langue commune, dont chacun est devenu plus tard, après la dispersion des tribus, la souche d'une langue à

part ou d'un groupe de langues. En outre de ces distinctions de tribus, bien moins profondes qu'elles ne furent plus tard, la race indo-européenne ou japhétique présentait dès lors aux regards de l'observateur une division nettement tranchée, qui la séparait presque en deux nations : à l'orient, les Aryâs ou « anciens, » dont les descendants habitèrent la Perse, l'Inde et toute la vaste région connue des géographes classiques sous le nom d'Ariane ; à l'occident, les Yavanas ou « jeunes, » ancêtres des nations qui émigrèrent vers l'Europe, et dont les Ioniens conservèrent le nom jusque dans les âges classiques.

II. — On peut parvenir à déterminer, malgré les obscurités presque impénétrables d'un sujet sur lequel il n'existe aucun témoignage positif d'une date un peu haute et dans l'étude duquel l'hypothèse est un des principaux instruments d'investigation, la position respective que les diverses tribus des Aryâs et des Yavanas occupaient dans la patrie commune de la Bactriane, antérieurement au départ pour l'occident des nations qui peuplèrent l'Europe. Les Aryâs, nous l'avons déjà dit, tenaient la partie orientale du pays. Un de leurs rameaux, les Iraniens — qui occupèrent ensuite la Perse et la Médie — devaient habiter le nord-est, avoisinant la Sogdiane vers le Belourtagh ; même, poussés par l'accroissement de leur population, ils s'étaient étendus vers l'est jusqu'aux hautes vallées des montagnes, d'où ils redescendirent un peu plus tard dans la Bactriane quand l'émigration des Yavanas eut laissé des cantons fertiles de ce pays dégarnis d'habitants ; c'est ainsi que s'expliquent leurs anciennes traditions sur une époque où une nécessité divine les força de quitter temporairement l'*Aryana Vaêga* ou Ariane primitive, séjour de délices, pour un pays au climat rigoureux où il y avait, dit un de leurs livres sacrés, « dix mois d'hiver et deux seulement

d'été. » A côté des Iraniens, au sud-est, probablement dans les heureux districts du Badakchan, se trouvaient les tribus qui conquirent plus tard l'Inde et y devinrent les castes supérieures, appuyées alors aux versants de l'Hindou-Kousch, qu'il leur fallut traverser ou tourner pour arriver dans le Caboulistan et pénétrer de là dans l'Inde du nord. Cette position resserrée dans le fond de la Bactriane et fermée par les hautes chaînes du côté où l'émigration aurait pu s'effectuer naturellement, explique pourquoi les Aryâs restèrent plus longtemps que les autres tribus japhétiques dans les demeures premières de la race. Les Yavanas occupaient la moitié occidentale de la Bactriane de la manière suivante. Au sud-ouest, et vers les sources de l'Artamis et du Bactrus, devaient résider les tribus pélasgiques, d'où descendirent les Grecs, les Latins et les autres Italiotes, ainsi qu'une partie des populations de l'Asie Mineure; c'est de là que ces tribus s'avancèrent d'abord dans la direction de Hérat, pour continuer ensuite leur migration vers l'Asie Mineure et l'Hellespont, par le Khorassan et le Mazenderan. La tribu qui devait former le grand peuple des Celtes occupait la région de l'ouest, du côté de la Margiane. Parfaitement libre de ses mouvements du côté de l'occident, elle dut être une des premières à émigrer sous la pression de l'accroissement de la population dans les autres tribus. Les Celtes, suivant toutes les probabilités, s'étendirent d'abord vers Merv et l'Hyrcanie; puis, contournant au sud la mer Caspienne, ils firent une halte au pied du Caucase, dans les pays fertiles de l'Ibérie et de l'Albanie, dont les noms même semblent être restés comme une trace de leur établissement temporaire. Plus tard, poussés en avant sans doute par des colonies iraniennes, par les Géorgiens descendus des montagnes de l'Arménie, et par des tribus venues du nord, ils franchirent les défilés du Caucase, contournèrent la mer Noire au nord, gagnèrent le Danube et re-

montèrent son cours pour pénétrer au centre de l'Europe et ne s'arrêter définitivement qu'aux limites extrêmes de notre occident. Cette longue migration ne s'accomplit pas tout d'une haleine, et, sur cette route lointaine, bien des noms de pays, de fleuves et de peuplades d'ailleurs peu connues témoignent des établissements fondés par les Celtes, et envahis plus tard, en tout ou en partie, par le flot germanique qui leur succéda.

Pour en revenir à la Bactriane et aux antiques demeures des tribus japhétiques, qui s'y trouvaient encore rassemblées un peu plus de 3000 ans avant Jésus-Christ, il ne nous reste plus qu'à placer le long du cours de l'Oxus, qui faisait la limite de la contrée au nord, les tribus germaniques et slaves, s'étendant vers le sud au cœur du pays dans les fertiles vallées des affluents du grand fleuve, en contact par conséquent dans trois directions avec les autres tribus. De bonne heure ces deux races fécondes traversèrent l'Oxus pour s'étendre à l'aise dans les vastes régions de la Scythie et y demeurèrent, pendant bien des siècles peut-être, avant de se diriger vers l'Europe, où les poussa graduellement l'invasion des peuples touraniens. Ce dernier mouvement doit avoir commencé bien avant notre ère, en partant probablement des régions situées entre le Tanaïs, le Tyras et l'Ister, jusqu'au-delà de l'Hæmus, car, au temps d'Alexandre, la masse des peuples germaniques s'était avancée déjà de la mer Noire jusqu'au Rhin et à la Baltique. Les Lithuano-Slaves répandus plus loin au nord et à l'est vinrent ensuite, et, trouvant l'Europe déjà occupée en grande partie, s'arrêtèrent dans les régions du nord-est.

III. — La philologie comparative, s'attachant aux mots de la langue comme aux seuls monuments qui subsistent de cette époque primitive des populations japhétiques, est parvenue à reconstituer en grande partie le tableau de leur état social avant qu'elles ne se fussent disper-

sées. C'est à M. Pictet, de Genève, que revient l'honneur d'avoir poussé le plus loin et développé de la manière la plus complète ces recherches de « paléontologie linguistique, » comme il les a appelées lui-même par une expression très-heureuse. Le point de départ en a été cette remarque ingénieuse et certaine que les mots qui se retrouvent à la fois dans le sanscrit, langue sacrée de l'Inde, dans le zend, antique idiome des Iraniens, et dans les langues de l'Europe, sans avoir sensiblement changé de forme et de signification, donnent la mesure du degré de civilisation qu'avaient atteint les diverses tribus des Aryâs et des Yavanas, lorsqu'elles vivaient encore côte à côte dans la Bactriane et qu'elles n'avaient pas quitté leur patrie commune pour se diriger vers les différents pays qu'elles habitèrent plus tard.

Tous les mots qui se rapportent à la vie pastorale sont les mêmes dans les différents groupes des langues indo-européennes; d'où l'on est en droit de conclure que cette vie était principalement celle des Japhétites dans les contrées arrosées par l'Oxus. Les animaux domestiques leur étaient presque tous connus : ils avaient des bœufs, des chevaux, des chiens, des brebis, des porcs, des chèvres, des oies. La comparaison des mots nous apprend encore que ces populations savaient atteler les chevaux et les bœufs à des chars, mais ne pratiquaient guère l'art de l'équitation, à peine connu des Grecs de l'âge homérique. Elles avaient appris à travailler certains métaux, l'or, l'argent et le bronze, mais non encore le fer; elles fourbissaient des armes et façonnaient des objets de parure. Elles savaient construire des demeures fixes, et les premiers éléments de l'agriculture ne leur étaient point inconnus. Mais les tribus japhétiques de cette époque ne remuaient encore que faiblement le sol pour lui confier la semence, et c'est seulement après leurs migrations qu'elles apprirent de peuples plus avancés à manier la charrue, à semer les différentes espèces de

graines, à cultiver les légumes, à planter la vigne et à presser l'olive pour en retirer de l'huile. Le grain faisait la base de la nourriture des Japhétites primitifs, et c'est par ce mode d'alimentation que celles de leurs tribus qui se dirigèrent vers l'Occident se distinguaient des peuplades sauvages qui les y avaient précédées, réduites à vivre de faînes et de glands; l'usage des viandes leur était aussi connu, et ils les assaisonnaient avec le sel. Enfin ils ne se servaient pas seulement de chars, ils avaient aussi des embarcations; toutefois, c'étaient encore de frêles esquifs, qu'ils ne savaient gréer ni de mâts ni de voiles.

IV. — Chez les Japhétites primitifs de la Bactriane, la famille se montre à nous respectée et ses liens tout-puissants sont la base de l'organisation sociale. Le mariage est un acte sacré et libre que précèdent des fiançailles et que symbolise l'union des deux mains. L'époux, en présence du prêtre, soit que le sacerdoce devienne isolé, soit qu'il repose sur la tête du chef de famille ou de tribu, l'époux prend la main droite de l'épouse dans sa main droite en prononçant certaines formules sacrées; l'épouse est emmenée sur un char traîné par deux bœufs blancs; le père de la mariée offre à son gendre une vache qui, dans l'origine, était destinée au festin des noces, qui, plus tard, est consignée dans la maison du mari; c'est la dot, *godâna*, « le don de la vache, » signe de la richesse agricole. Puis les cheveux de l'épouse sont partagés avec un dard; on la conduit autour du foyer domestique et on la reçoit à la porte de sa nouvelle demeure en lui présentant l'eau et le feu. Des vestiges incontestables de ces cérémonies symboliques des âges primitifs se retrouvent dans les mœurs antiques de toutes les nations indo-européennes. Une fois introduite au foyer de son époux, l'épouse, chez les Japhétites primitifs, est traitée avec les égards, avec la dignité dus à celle

par qui doit se perpétuer la race. Elle y est seule, car la polygamie est un vice de décadence que le contact de civilisations corrompues pourra introduire dans l'Iran et dans quelques autres contrées ; mais en général les fils de Japhet sont, de tous les hommes, ceux qui ont le plus fidèlement gardé le précepte qui devait revivre avec l'Évangile : *solus cum sola*, de même qu'ils sont ceux chez qui la condition de la femme a été la plus haute et la plus honorée. Elle subit sans doute dans sa maison l'autorité maritale, mais cette autorité se tempère par l'amour mutuel, par le respect d'un côté et la protection de l'autre. C'est sous l'influence heureuse de ces sentiments qu'est accueillie la naissance de l'enfant, de celui « qui donne la joie, » *harschayitnu*, « qui accroît le bonheur, » *nandavardhana*, « qui chasse le chagrin, » *kleçapahâ*. Cette allégresse s'étend du fils à la fille ; elle aussi est appelée *nandanâ*, « celle qui réjouit ; » et entre le fils et la sœur s'établissent les doux nœuds si bien exprimés par les noms de « celui qui soutient » et de « celle qui est bonne, qui est amicale. » En même temps, les fonctions domestiques se distinguent : le fils est « le protecteur, le nourricier, » la fille est « la gardienne des troupeaux, celle qui trait les vaches. »

V. — En se développant, la famille a formé la tribu ; c'est la réunion des frères, ainsi que l'indique son nom grec de φρατρία ; le clan est une parenté à l'origine des nations japhétiques, comme il le sera encore plus tard dans l'Iran, dans l'Inde, en Irlande et en Écosse, et chez les Slaves. A la tête de la tribu est un chef, le patriarche, l'aîné, le père de famille, investi d'un pouvoir absolu et de droit divin qui se conservera dans celui du *paterfamilias* romain. Toutefois, il ne décide pas tout de sa seule autorité, un conseil l'entoure, composé de sept anciens, tous pères de famille, et ce conseil délibère avec lui. Au-dessus des chefs de clan apparaît le roi, dont le

nom, conservé dans le grec, βασιλεὺς, veut dire « celui qui a été élevé sur la pierre. » Ce nom rappelle aussitôt à l'esprit les vieillards de l'Iliade, conseillers de Priam, « assis sur des pierres polies, » et la pierre des rois d'Irlande, *lia fail*, qu'on garde encore dans l'abbaye de Westminster; les anciens rois de Suède étaient intronisés sur une pierre à Upsal; à Samarcande on montre une pierre carrée de marbre bleuâtre, *kouk tach*, sur laquelle le khan s'assied le jour de son avénement. Le roi, chez les nations primitives de la race de Japhet, fait la paix et la guerre, il commande aux guerriers, qui déjà connaissent les principales armes offensives et défensives, la pique, le javelot, la flèche, l'épée, l'arc et le carquois, aussi bien que le casque et les diverses pièces de l'armure. L'art des batailles commence, les villages et les bourgades s'entourent d'enceintes rustiquement fortifiées, l'étranger vaincu est prisonnier et devient esclave.

Le roi rend également la justice; mais, chose singulière, la décision, dans les cas douteux, est remise au jugement de Dieu; l'*ordalie* germanique retrouve là ses origines. C'est l'épreuve du feu, d'abord, la plus employée, puis l'épreuve de l'eau et de l'huile. « Que le « juge fasse prendre du feu à celui qu'il veut éprouver « ou qu'il ordonne de le plonger dans l'eau, disent les « vieilles lois indiennes de Manou, échos de la tradition « antérieure. Celui que la flamme ne brûle pas et que « la flamme ne fait pas surnager, doit être reconnu « comme véridique. » Et en effet, dans le plus ancien poëme épique de l'Inde, le *Ramayâna*, la belle et vertueuse Sita passe par le feu pour dissiper les injustes soupçons de son royal époux Rama. Voici comment se pratiquait l'épreuve du feu, transportée par les tribus japhétiques à la fois dans l'Occident et dans l'Inde : une tranchée remplie de charbons ardents était creusée et l'accusé devait la traverser; c'est le mode conservé par les Germains jusqu'au seuil du moyen âge; ou bien neuf

cercles concentriques étaient tracés à un intervalle de seize doigts l'un de l'autre ; on faisait rougir un fer de lance ou une boule de métal de cinq livres ; il fallait porter cet objet brûlant sans être blessé dans les huit premiers cercles, et le jeter dans le neuvième ; l'herbe devait en être brûlée ; cette épreuve a été fréquemment employée dans l'Inde, c'est aussi la *gestatio ferri* des Scandinaves, le « jugement par le fer » (*ienordal*) des Anglo-Saxons, et un précieux passage de Sophocle en indique l'emploi chez les Hellènes des âges les plus anciens. Quant au jugement par l'eau, on jetait un anneau dans l'eau bouillante, et il fallait le retirer sans se brûler, genre d'épreuve que nos Francs avaient encore conservé quand ils envahirent la Gaule et que Grégoire de Tours décrit sous les rois mérovingiens ; ou bien on était plongé, lié, dans un bassin d'eau froide et on ne devait pas surnager ; c'est « l'ordalie par l'eau » (*wasser-ordel*) du moyen âge germanique.

VI.—La religion primitive des Japhétites, dont les hymnes sacrés ou Védas, conservés traditionnellement par les tribus qui conquirent l'Inde, nous font connaître une forme dérivée déjà, mais très-voisine encore des données originaires, et qui a été le point de départ de toutes les mythologies des peuples indo-européens, particulièrement de celle des Grecs, reposait sur une conception monothéiste. Pour les ancêtres de notre race, tout venait de l'être céleste, de l'être par excellence, du Dieu, *Dewâ*, le Θεὸς des Grecs, le *Deus* des Latins. Cet être divin était considéré comme « le vivant, » *Asoura* chez les Indiens, *Ahoura* chez les Iraniens, *Esus*, chez les Celtes, *Æsar*, chez les Etrusques, « l'esprit, » *Manyou* dans les Védas, *Mainyou* chez les Iraniens, « l'esprit divin et éternel qui pénètre l'univers, » *Nara*. Un des hymnes du Rig-Véda, se servant d'expressions presque bibliques, dit que le dieu que l'on invoque « est le seul maître du monde ; il

« remplit le ciel et la terre; il donne la vie, il donne la « force; tous les autres dieux désirent sa bénédiction; « la mort et l'immortalité ne sont que son ombre; les « montagnes couvertes de frimas, l'océan avec ses flots, « les vastes régions du ciel proclament sa puissance. « Par lui, ont été solidement fondés le ciel, la terre, « l'espace, le firmament; il a répandu la lumière dans « l'atmosphère. Le ciel et la terre frémissent de crainte « en sa présence. Il est dieu au-dessus de tous les « dieux. » Les Hébreux seuls ont parlé dans les choses religieuses un plus sublime langage, et une si haute conception de la divinité mise en regard du grossier naturalisme des plus fameux sanctuaires de l'Asie sémitique ou chamitique montre d'une manière éclatante la supériorité morale et la tendance éminemment spiritualiste de la race de Japhet.

Mais cette notion de l'unité divine, reste des croyances primitives de l'humanité et de la révélation originelle, était chez les Japhétites primitifs, comme chez toutes les autres nations de l'antiquité qui n'avaient pas reçu les mêmes secours du ciel que les Hébreux pour la conservation du dépôt de la vérité, défigurée par l'esprit du panthéisme et par la personnification des attributs, des qualités et des manifestations de l'être divin en autant de dieux différents, émanés de sa substance. Le dieu créateur était confondu avec l'univers créé par lui; son unité se décomposait en une pluralité de personnages tenus aussi pour divins, ainsi que l'indique le nom à la fois un et pluriel *Viçve Dewas* employé quelquefois par les Védas. Sans doute, la conception première de l'unité demeurait derrière ces personnifications secondaires, et un hymme du Rig-Véda dit formellement que « les sages donnent plusieurs noms à l'être qui est « un, » suivant la manière dont il se manifeste et le point de vue sous lequel on l'adore. Mais l'existence de ces personnifications distinctes et revêtues d'une exis-

tence individuelle constituait une altération déplorable de la conception originelle et l'oblitérait complètement dans le culte populaire, en conduisant à l'abîme du polythéisme et de l'idolâtrie. Chacune des qualifications et des attributions de l'être divin considéré comme le premier principe : *Pragâpati*, le maître des créatures ; *Pourouscha*, l'âme suprême ; *Asoura*, l'esprit vivant ; *Dakcha*, le puissant par la volonté, la sagesse ; *Mitra* ou *Aryaman*, le bienveillant, le dieu ami ; *Dhâtar*, le créateur ; *Savitar*, le producteur ; *Tvaschtar*, le formateur ; chacune des forces de la nature et chacun des phénomènes physiques dans lesquels il se manifeste extérieurement, comme *Agni*, l'élément igné, le principe de vie ; *Indra* la force vive de ce principe, qui se révèle dans le feu et dans l'éclair ; *Varouna*, le ciel ; *Souryâ*, le soleil, etc., est adoré comme un être à part, formé de la substance du premier être. Et la tournure essentiellement anthropomorphiste du génie de la race indo-européenne tendait à prononcer plus peut-être que chez aucun autre peuple la distinction entre ces personnages secondaires, qui à l'origine se ramènent à la même et unique source, car elle leur donnait immédiatement dans l'imagination populaire et dans les expressions du langage une existence tout à fait à part et une forme déterminée ; la même tendance transformait tous les rapports que la conception religieuse établissait entre eux, soit dans l'ordre moral, soit dans l'ordre physique, en mythes, c'est-à-dire en histoires dramatiques qui avaient pour acteurs des personnages vivant d'une vie semblable à celle des hommes ; c'est ainsi que naquirent ces fables auxquelles la poésie des Grecs, et aussi celle de l'Inde, donnèrent un si grand éclat et prêtèrent des formes si brillamment variées.

Les Egyptiens, nous l'avons montré, avaient vu les manifestations les plus saisissantes et les plus hautes de l'être divin dans les phases de la course journalière et

annuelle du soleil; c'est sur ce fondement qu'ils avaient construit l'édifice de leur religion. Les Babyloniens, et leurs élèves les Assyriens, avaient cherché surtout ces manifestations dans les corps sidéraux et les légions de l'armée céleste; aussi leur culte avait-il revêtu un caractère astronomique et astrologique qui fait sa physionomie propre. Les Japhétites primitifs n'étaient pas assez savants pour concevoir de semblables systèmes. Les manifestations où ils reconnurent le pouvoir de l'être divin et dans lesquelles ils adorèrent ses attributs, celles qu'ils personnifièrent et qui devinrent le point de départ de leur mythologie, furent les phénomènes purement atmosphériques d'où dépend la fertilité de la nature, l'action directe du soleil sur la vie végétative, les vents, les vapeurs humides, les nuages, la foudre, la pluie. Parmi ces phénomènes ils furent surtout frappés, on le voit clairement dans les hymnes des Védas, par ceux qui semblaient révéler dans la nature une lutte, un antagonisme de deux phénomènes ou de deux principes opposés, la lutte du jour et de la nuit, des rayons solaires et des nuages ou des brouillards, l'éclair frappant la nue et en faisant jaillir les torrents de la pluie fécondante qui y étaient auparavant emprisonnés, phénomènes physiques auxquels ils furent naturellement conduits à assimiler, dans l'ordre moral, cette lutte du bien et du mal dont l'homme ne peut manquer d'être le témoin s'il vit quelque temps sur la terre. De l'observation de ces phénomènes de lutte et d'antagonisme, qu'ils s'efforcèrent de concilier avec la conception de l'unité de substance et de principe, et à laquelle durent se joindre quelques restes des notions de la révélation primitive sur l'antique « ennemi, » le tentateur, révolté contre l'Eternel, sortit le germe fondamental de la doctrine du dualisme, particulièrement développée chez tous les Aryâs et qui devint plus tard la base essentielle du système religieux chez les Iraniens. On admit l'exis-

tence de deux principes éternellement en lutte dans le monde, bien qu'émanant tous deux de la même substance première et s'y confondant, principes dont l'antagonisme faisait la vie et la durée de l'univers. Ce fut dans les Védas et dans l'Inde le combat d'Indra le lumineux contre Vritra le ténébreux, chez les Iraniens celui d'Ahouramazda contre Agrimainyous, auquel la réforme de Zoroastre donna une si capitale importance.

VII. — Le culte extérieur et surtout le sacrifice jouaient un rôle capital dans la religion des tribus japhétiques primitives. Le sacrifice est pour eux l'œuvre par excellence (*kratu*), à tel point qu'il est considéré lui-même comme participant de la nature divine; il comprend les rites, les offrandes et aussi les hymnes et les prières, et dans les hymnes on trouve à la fois le dogme et la morale.

Le sacrifice se célèbre sur les hauts lieux, à ciel ouvert, dans une enceinte fermée et palissadée, d'où l'œil peut plonger dans l'empyrée et y suivre les mouvements des astres. Au milieu s'élèvent trois autels de terre: le premier, au centre, est le trône d'Agni; à droite et à gauche, les deux autres sont réunis au premier par une courbe qui les relie. C'est le *trivêdi*, qui est entouré d'un tapis d'herbe sainte, *kouça*. Les prêtres s'approchent; ils sont au nombre de sept. Ils allument le feu, symbole et substance d'Agni, qu'on se procure par le frottement de deux branches sèches; sur ce feu l'offrande est déposée; c'est le *havis*, le beurre clarifié, qui est répandu sur le foyer, qui l'alimente et qui se consume avec lui. En même temps on apporte le *sôma*, le breuvage divin, la liqueur du dieu des batailles, qui anime le courage et l'exalte jusqu'à l'ivresse; c'est le suc fermenté que l'on tire de la tige et des feuilles de l'*asclepias acida*; il remplace le vin dans un pays où le vin et la vigne sont encore absolument inconnus. Le

sôma est mêlé aux gâteaux d'orge ou de froment. Telle est la matière du sacrifice que dévore le foyer de l'autel. D'ordinaire cette matière suffit; ce n'est que dans les cérémonies solennelles que le sacrifice devient sanglant; on immole alors le plus noble des animaux domestiques, c'est le sacrifice du cheval (*açwaméda*), que les Scandinaves continuèrent à célébrer jusqu'à leur conversion au christianisme.

A l'holocauste se joint la prière, l'hymne qui interprète les symboles, l'hymne qui est la louange (*stouti*) et qui ajoute à l'offrande matérielle l'offrande spirituelle. Il a été enseigné par *Vâé*[1], la parole sainte, le Verbe, le « premier des êtres parlants, » le « trésor de la prière, » que le quatrième hymne du Rig-Véda célèbre en ces termes magnifiques : « Je suis reine et maîtresse « des richesses, je suis sage... Celui qui naît, qui res- « pire, qui entend, mange avec moi les mets sacrés. Les « ignorants me détruisent. Ainsi, écoute-moi, je dis « une chose digne de foi. Je dis une chose bonne pour « les dieux et pour les enfants de Manou (les hommes). « Celui que j'aime, je le fais terrible, pieux, sage, « éclairé..... Je parcours le ciel et la terre. J'existe dans tous les mondes et je m'étends jusqu'aux cieux. Telle que le vent, je respire dans tous les mondes. Ma gran- « deur s'élève au-dessus de cette terre, au-dessus du « ciel même. »

VIII. — Les tribus japhétiques, avant leur dispersion, possédaient déjà une cosmogonie pleine d'antiques souvenirs des premiers âges, et analogue par bien des côtés aux traditions bibliques, mais altérée par la conception panthéistique, qui nie la création pour y substituer l'émanation, et fait de la matière une partie de la substance divine.

[1] C'est le latin *vox*.

« Rien n'existait au commencement, » dit le dixième hymne du Rig-Véda, « ni l'être, ni le non-être, point de « ciel, point de firmament. Qu'est-ce qui couvrait tout? « Quel était le réceptacle de tout? Était-ce l'eau, le pro- « fond abîme? La mort n'existait pas alors, ni l'immor- « talité. Le jour ne luisait point dans la nuit. Seul le « Un respirait en lui-même sans souffle, et il n'y avait « rien d'autre au-delà de lui. L'obscurité régnait au « commencement, entourant tout de ténèbres, comme « un océan sans lumière. Le germe caché dans son en- « veloppe sortit seul par la force de la chaleur. Le *désir* « en surgit d'abord et fut la première semence de l'es- « prit. Tel est le lien que les sages, en méditant, ont « reconnu dans leur cœur entre l'être et le non-être. »

C'est, sous une forme moins anthropomorphique et plus métaphysique, la donnée même du début de la *Théogonie* d'Hésiode : « Au commencement fut le Chaos, « puis la Terre, au vaste sein, base inébranlable de tous « les êtres, le ténébreux Tartare dans le fond de ses « abîmes, et l'*Amour,* le plus beau des dieux immor- « tels. » C'est aussi ce que chante un des chœurs les plus poétiques d'Aristophane : « Il existait le noir Chaos « et la Nuit, et, au commencement, le noir Érèbe et le « Tartare ; mais ni la terre, ni l'air, ni le ciel, n'étaient « encore. Dans le cercle infini de l'Érèbe, avant tout, la « Nuit aux ailes noires produisit un œuf non couvé, « d'où, par la révolution du temps, jaillit l'Amour, père « des désirs, battant son dos de ses ailes dorées, et sem- « blable lui-même aux tourbillons de la tempête. Accou- « plé au chaos volatil et ténébreux, dans la profondeur « du Tartare, il enfanta... le ciel, l'océan, la terre et la « race incorruptible des dieux immortels. » On le voit, la légende cosmogonique conçue par les Japhétites primitifs avec la donnée du chaos primordial, mais faisant sortir ce chaos par voie d'émanation de l'essence divine et représentant le monde organisé comme en

sortant à son tour par une nouvelle émanation, avait été portée par les tribus dispersées loin du centre commun, aussi bien dans la Grèce que dans l'Inde.

Il en fut de même du souvenir du déluge, qui tenait bien évidemment une grande place dans les légendes des Japhétites primitifs de la Bactriane. « Un matin, dit « un poëme sanscrit de l'âge des Védas traduit par « M. Max Müller, on apporta à Manou de l'eau pour se « laver; et quand il se fut lavé, un poisson lui resta dans « les mains. Et il lui adressa ces mots : Protége-moi et « je te sauverai. — De quoi me sauveras-tu? — Un dé- « luge (*âugha*) emportera toutes les créatures; c'est là « ce dont je te sauverai. — Comment te protégerai-je? « Le poisson répondit : — Tant que nous sommes petits, « nous restons en grand péril; car le poisson avale le « poisson. Garde-moi d'abord dans un vase. Quand je « serai trop gros, creuse un bassin pour m'y mettre. « Quand j'aurai grandi encore, porte-moi dans l'Océan. « Alors je serai préservé de la destruction. — Bientôt il « devint un grand poisson. Il dit à Manou : Dans l'année « même où j'aurai atteint ma pleine croissance, le déluge « surviendra. Construis alors un vaisseau et adore-moi. « Quand les eaux s'élèveront, entre dans ce vaisseau et « je te sauverai.

« Après l'avoir ainsi gardé, Manou porta le poisson « dans l'Océan. Dans l'année qu'il avait indiquée, Manou « construisit un vaisseau et adora le poisson. Et quand « le déluge fut arrivé, il entra dans le vaisseau. Alors le « poisson vint à lui en nageant, et Manou attacha le « câble du vaisseau à la corne du poisson, et par ce moyen « celui-ci le fit passer par-dessus la montagne du nord. « Le poisson dit : Je t'ai sauvé, attache le vaisseau à un « arbre, pour que l'eau ne l'entraîne pas pendant que tu « es sur la montagne; à mesure que les eaux baisseront, « tu descendras. Manou descendit avec les eaux, et c'est « là ce qu'on appelle *la descente de Manou* sur la montagne

« du nord. Le déluge avait emporté toutes les créatures, « et Manou resta seul. »

Manou est donc sauvé; aussitôt il offre le sacrifice, qui « sera le type de tous ceux des générations futures. » Par ce sacrifice il obtient une fille nommée Idâ, qui devient surnaturellement la mère de l'humanité. Manou garde le titre de « père des hommes » (*manouschpitar*), à qui même son nom sert désormais d'appellation; car les hommes sont *Manôr apatya*, « la descendance de Manou, » et Manou veut dire « l'être intelligent, l'homme. »

Les Grecs avaient deux traditions différentes sur le cataclysme qui détruisit l'humanité primitive. La première se rattachait au nom d'Ogygès, le plus ancien roi de l'Attique, personnage tout à fait mythique et qui se perd dans la nuit des âges; son nom même était dérivé de celui qui désignait primitivement le déluge (en sanscrit *âugha*). On rapportait que, de son temps, tout le pays fut envahi par le déluge, dont les eaux s'élevèrent jusqu'au ciel et auquel il échappa dans un vaisseau avec quelques compagnons. La seconde tradition est la légende thessalienne de Deucalion. Zeus ayant résolu de détruire les hommes de l'âge de bronze dont les crimes avaient excité sa colère, Deucalion, sur le conseil de Prométhée, son père, construit un coffre dans lequel il se réfugie avec sa femme Pyrrha. Le déluge arrive; le coffre flotte au gré des flots pendant neuf jours et neuf nuits, et est enfin déposé par les eaux sur le sommet du Parnasse. Deucalion et Pyrrha en sortent, offrent un sacrifice, et repeuplent le monde, suivant l'ordre de Jupiter, en jetant derrière eux *les os de la terre*, c'est-à-dire des pierres, qui se changent en hommes. La tradition grecque a ceci de remarquable qu'elle indique, comme le récit de la Genèse, le motif moral du déluge, la destruction des hommes pervertis, dont la légende indienne ne disait mot.

Chez les Celtes de la Grande-Bretagne, même tradition : « La première des catastrophes, disent les antiques poésies du pays de Galles, fut le débordement « du *Llynn llion* ou lac des flots, et la venue d'une inondation (*bawdd*) générale, par laquelle tous les hommes « furent noyés, à l'exception de Dwyfan et Dwyfach, qui « se sauvèrent dans un vaisseau sans agrès; et c'est par « eux que l'île de Bretagne fut repeuplée. » Dans les mythes de l'Edda scandinave, les trois fils de Borr, Othin, Vili et Vé, petits-fils de Bure, le premier homme, tuent Ymir, le père des géants de la glace, dont le corps leur sert à construire. Le sang s'écoule de ses blessures en telle abondance que toute la race des géants s'y noie, à l'exception de Bergelmir qui se sauve dans un bateau avec sa femme, et qui reproduit la race détruite. Les Lithuaniens, l'une des nations issues du sang de Japhet dont la langue est restée la plus voisine de l'origine, racontaient avant leur conversion au christianisme que le dieu Pramzimas, voyant la terre pleine de désordres, envoya deux géants, Wandu et Wêjas, l'eau et le vent, pour la ravager. Ceux-ci bouleversèrent tout dans leur fureur, et quelques hommes seulement se sauvèrent sur une montagne. Alors, pris de compassion, Pramzimas, qui mangeait justement des noix célestes, en laissa choir près de la montagne une coquille, dans laquelle les hommes se réfugièrent et que les géants respectèrent. Echappés au désastre, ils se dispersèrent ensuite, et un seul couple très-âgé resta dans le pays, se désolant de ne pas avoir d'enfants. Pramzimas leur envoya son arc-en-ciel pour leur rendre l'espérance, et leur prescrit de sauter sur *les os de la terre*, car la légende lithuanienne emploie ici précisément la même expression que la légende grecque de Deucalion. Les deux vieux époux firent alors neuf sauts, et il en résulta neuf couples qui devinrent les aïeux des neuf tribus lithuaniennes.

On le voit, chacune des nations japhétiques qui, parties du berceau commun de la Bactriane, se sont dispersées dans les directions les plus opposées sur la surface du globe, a brodé suivant son génie propre des ornements plus ou moins puérils sur le fond de la tradition du cataclysme, emporté par elles de la contrée où elles vivaient d'abord toutes ensemble. Mais ce fond, plus ou moins déguisé par la broderie, reste constamment le même et reproduit tous les traits essentiels du récit biblique : un déluge formidable détruisant la race humaine pour châtier ses déportements, un seul juste choisi par la divinité pour échapper avec sa famille à ce désastre et devenant la souche d'une nouvelle humanité.

§ 2. — Les Aryâs après l'émigration des tribus occidentales.

I. — L'émigration vers l'occident des tribus japhétiques qui devaient former la population de l'Europe ne se fit pas en un seul jour et ne fut pas le résultat d'un même exode. Elle dut se produire graduellement par l'effet de l'accroissement numérique des Aryâs proprement dits, qui, arrêtés à l'est par l'obstacle infranchissable d'énormes montagnes, repoussaient peu à peu les diverses tribus des Yavanas vers l'ouest, où celles-ci trouvaient devant elles des espaces libres et immenses pour y aller chercher de nouvelles demeures. Il vint cependant un moment où ce mouvement d'émigration, commencé progressivement, se précipita sous l'action d'une cause plus déterminante que nous ignorons, et où tout ce qui restait des tribus ancêtres des nations de l'Europe partit à la fois pour chercher fortune, laissant les Aryâs orientaux seuls en possession de la fertile

contrée qui avait été le berceau de la race. Ce fut alors que les Iraniens descendirent des froides vallées du Belourtagh où ils avaient été refoulés, et, trouvant le champ ouvert devant eux, revinrent sous le climat plus heureux de la Bactriane ; ce fut alors aussi que les Aryâs de l'un et de l'autre rameau, débordant au-delà des limites de la contrée qui avait suffi jadis à toutes les tribus japhétiques primitives, occupèrent au nord la Sogdiane, de l'Oxus à l'Iaxarte, et au sud la province spécialement appelée Arie par les géographes classiques. Ce grand mouvement de populations se produisit 3000 ans environ avant l'ère chrétienne.

II. — L'époque du retour des Iraniens vers leurs demeures primitives et de la première expansion des Aryâs en dehors des frontières de la Bactriane est représentée dans les légendes populaires de l'Iran, recueillies par Firdousi qui en fit son *Livre des rois*, par le règne mythique de Djemschid (Yima-Kchaëta), déjà mentionné dans les livres de Zoroastre. Djemschid personnifie la société des Aryâs qui commence à s'organiser d'une manière plus parfaite qu'à l'époque primitive, perfectionne son agriculture, commence à posséder de grandes villes, et constitue plus puissamment sa religion, mais en l'entraînant plus avant dans les voies du naturalisme, car la légende iranienne, animée de l'esprit du zoroastrisme, reproche à Djemschid d'avoir terni sa gloire par l'établissement de l'idolâtrie.

Immédiatement après cette époque, la tradition de l'Iran, qui, bien qu'ayant revêtu des formes absolument fabuleuses, doit reposer sur quelques souvenirs historiques fort altérés, place une conquête étrangère, qui semble indiquer un moment où le premier empire Kouschite de Babylone, fondé par Nemrod, aurait étendu par la force des armes sa domination jusque sur la contrée habitée par les Aryâs, comme le firent plus tard

quelques-uns des monarques assyriens. Ce n'est, en effet, qu'à un événement de ce genre que peut se rapporter le personnage mythique du conquérant *arabe* Zohak, tyran sanguinaire, corrupteur des mœurs, propagateur d'une religion obscène et monstrueuse contre laquelle se révoltaient les instincts moraux des tribus japhétiques; de ce Zohak qui, comme le Moloch phénicien et l'Adrammelech de Sepharvaïm dans la Chaldée, réclamait sans cesse des victimes humaines pour nourrir les deux serpents qui se dressaient sur ses épaules.

Mais la réaction du génie propre et du sentiment d'indépendance des Aryâs ne tarda pas à éclater et à briser le joug des Chamites babyloniens. « Il y avait à Ispa« han (!), raconte la légende iranienne, un homme qui « était père de deux jeunes gens beaux de visage et « doués du plus heureux naturel. Un jour on saisit ces « deux jeunes gens et on les tua, sans s'inquiéter de leur « père ni de leur famille, pour nourrir de leur cervelle « les serpents de Zohak. Cet homme se nommait Cavêh. « Il était forgeron et travaillait sous un auvent devant « sa maison, quand on vint lui annoncer que ses enfants « avaient été pris et mis à mort. Au même instant il « sortit de son auvent, et, dans son trouble, il se mit à « courir par la ville avec la pièce de cuir que portent les « forgerons pour garantir du feu leurs vêtements. Et il « se mit à pousser des cris et des gémissements dans « Ispahan, et les hommes se réunirent autour de lui. « Or, les habitants d'Ispahan étaient fatigués de la « cruauté de Zohak; ils se levèrent en masse avec le « forgeron Cavêh, lequel attacha au bout d'un bâton « cette pièce de cuir qui le couvrait jusqu'aux pieds et « en fit son étendard. » Vainqueur des étrangers de Zohak, Cavêh plaça sur le trône Féridoun, le petit-fils de Djemschid. Nous avons cité cette légende, dont l'auteur musulman du XI[e] siècle a transporté la scène à Ispahan, capitale de la Perse de son temps, non pas

qu'on puisse la regarder comme réellement historique, mais à cause de l'importance qu'elle acquit à une certaine époque. Quand les rois Sassanides eurent détruit l'empire des Parthes et rétabli la religion de Zoroastre dans toute sa pureté, ils firent, en souvenir de cette légende, fabriquer un étendard de cuir, qu'ils couvrirent de pierres précieuses et qu'ils appelèrent « l'étendard de Cavêh. » On ne le déployait qu'aux occasions solennelles et décisives, quand le roi lui-même se mettait à la tête de ses troupes; il était regardé comme le palladium sacré de la monarchie, de la nationalité et de la cause du zoroastrisme. Sa prise par les Arabes à la bataille de Kadésieh entraîna immédiatement la déroute de l'armée d'Yezdegerd et la ruine de la monarchie persane, tombée sous les armes de l'islamisme.

III. — C'est presque aussitôt après la délivrance des Aryâs de la tyrannie de Zohak, sous le règne même de Féridoun, aussi mythique que ceux de ses prédécesseurs, mais représentant très-probablement une époque de l'histoire, que la tradition iranienne fait commencer la longue lutte, incessamment renouvelée pendant des siècles et des siècles, des Aryâs contre les Touryâs ou Touraniens, c'est-à-dire les peuples tartaro-finnois. Nous avons eu déjà l'occasion de parler de l'antique puissance des nations touraniennes ou des Scythes d'Asie, auxquels l'historien Justin, en général si bien informé, attribue 1500 ans de prépondérance sur une grande partie du continent asiatique. Nous avons aussi parlé de leur vieille civilisation longtemps méconnue et dont la science moderne commence à retrouver les vestiges, civilisation étrange et incomplète, marquée par un sabéisme grossier, un *chamanisme* analogue à celui que professent encore aujourd'hui la plupart des populations tartares, et que professaient jadis les Finnois, une tendance éminemment matérialiste, un défaut complet d'élévation

morale, mais en même temps un développement extraordinaire de certaines connaissances, de grands progrès dans certains côtés de la culture matérielle tandis que d'autres restaient à un état tout à fait rudimentaire, civilisation enfin à laquelle les populations du bassin de l'Euphrate et du Tigre, de l'Arménie et de la Susiane durent leur écriture cunéiforme. Leur divinité principale était le grand serpent dont Zoroastre fit l'emblème d'Ahriman, le principe du mal, serpent que la légende iranienne appelle Afrasiâb et qui semble avoir, dans la langue antique des Touryâs, porté le nom de Farroursarrabba. La tradition iranienne recueillie dans le *Livre des rois* et les livres zends du zoroastrisme représentent la guerre des Aryâs et des Touryâs comme une guerre de frères ennemis, et en effet nous avons montré dans notre premier chapitre que les populations tartaro-finnoises devaient, suivant de grandes vraisemblances, être regardées comme un rameau de la race de Japhet plus anciennement détaché que les autres. Mais la guerre n'en fut pas moins acharnée et haineuse. Elle avait dès l'origine un caractère religieux au moins autant que national, et elle le prit encore plus après Zoroastre. Elle était d'ailleurs dans la force même des choses, car les Aryâs et les Touryâs étaient limitrophes, la tendance irrésistible de leurs migrations les poussait dans la même direction, ils aspiraient à la possession des mêmes contrées fertiles et bénies du ciel. Reléguée dans l'âpre région des plaines, au nord des Aryâs, la masse principale des tribus touraniennes convoitait les heureuses vallées de la Bactriane et méditait d'en chasser ceux qui les détenaient. A l'ouest, un de leurs rameaux était descendu dans le Kurdistan actuel, la Médie et la Susiane, et précisément une partie des Aryâs se dirigeait graduellement de ce côté, à mesure que l'accroissement de la population la poussait en avant. C'est au nord, dans la Sogdiane et sur la ligne de l'Iaxarte; à l'ouest, dans la Margiane et

l'Hyrcanie, qu'Aryâs et Touryâs durent se trouver d'abord en contact et en antagonisme; c'est en effet dans ces régions que la légende iranienne place le commencement de la lutte, et elle y montre les Touraniens ayant d'abord le dessus.

IV. — A cet âge de l'histoire des Aryâs, compris entre la migration des tribus occidentales qui allèrent gagner l'Europe et la division des tribus orientales en deux grands rameaux, dont l'un se dirigea vers la Médie et la Perse et l'autre vers l'Inde, appartiennent les plus antiques morceaux du recueil des Védas. Ils nous montrent un état de société pareil encore à celui de l'âge antérieur et la même religion. Seulement la population augmente rapidement, les villes grandissent, l'agriculture se développe, progresse et tend à prendre le dessus sur la vie pastorale. Aussi la société commence à s'organiser hiérarchiquement; il s'y forme petit à petit des classes, des ordres, qui ne sont pas encore des castes aux limites infranchissables, de l'une à l'autre desquelles on peut encore passer, mais dans lesquelles généralement les professions sont héréditaires. Ces classes sont celles des prêtres, des guerriers et des agriculteurs, que l'on distingue quelquefois en pasteurs et laboureurs. Ce sont les trois ordres que l'Avesta reconnaît chez les Iraniens et que plus tard on considéra comme descendant de trois fils de Zoroastre, ceux dont Hérodote signale l'existence chez les Perses de son temps. Dans l'Inde, sous l'influence de l'esprit brahmanique et au milieu des événements de la conquête, ces ordres des anciens Aryâs devinrent des castes, les trois castes supérieures, tandis que la population vaincue de la race de Cham, les Dasyous ou Nârikas (non Aryâs) furent cantonnés dans les castes inférieures et méprisées.

§ 3. — Zoroastre.

I. — C'est alors que nous devons placer la grande réforme religieuse que suivirent les Iraniens et dont la gloire s'attache au nom de Zarathustra (splendeur d'or), plus connu sous la forme hellénisée de Zoroastre. Tous les écrivains de l'antiquité s'accordent à placer le personnage de Zoroastre dans une très-haute antiquité. Pline le dit de mille ans antérieur à Moïse (ce qui paraît bien être assez exactement la date réelle); Hermippe, qui traduisit ses livres en grec, le faisait remonter à 5,000 ans avant la prise de Troie; Eudoxe à 6,000 ans avant la mort de Platon; Xanthus de Lydie enfin à six siècles seulement avant Darius Ier de la dynastie des Achéménides. La science moderne, après les savantes études d'Eugène Burnouf et de M. Spiegel sur les livres originaux du zoroastrisme, conquis au prix de tant de difficultés dans l'Inde par Anquetil-Duperron, arrive aujourd'hui, par une série de preuves et de déductions dont l'exposé ne saurait trouver ici sa place, à la conclusion qu'ont formulée également M. Spiegel et M. Oppert, c'est-à-dire que, si la date précise où vécut le fondateur de la religion du dualisme n'est pas possible à fixer encore faute d'éléments de précision, cette date est certainement fort élevée, bien que n'atteignant pas les limites fabuleuses des indications d'Hermippe et d'Eudoxe, et que toutes les vraisemblances concordent pour la rapporter aux environs du xxve ou du xxvie siècle avant Jésus-Christ, à l'époque adoptée par Pline.

II. — Nous ne savons rien de positif sur la vie de Zoroastre, sinon qu'il fut l'auteur de la doctrine religieuse à laquelle son nom est resté attaché. On ignore même

quelle fut sa patrie; mais du moins le théâtre de ses prédications et des succès de sa doctrine est positivement déterminé par la concordance des témoignages des livres de l'Avesta, des écrivains classiques et des auteurs de l'Orient musulman. Ce fut la Bactriane, alors gouvernée par le roi Hystaspe (en zend *Vistaçpa*; en persan *Goustasp*), fils d'Aurvadaçpa (dans les auteurs persans du moyen-âge *Lohrasp*), fils de Kava Ouçrava (*Kaï-Khosrou*), fils de Kava Ous (*Kaï-Kaous*), fils de Kava Kavâta (*Kaï-Kobad*), fondateur de la dynastie des Kéaniens. Les écrivains persans du moyen-âge, derniers échos de traditions populaires toutes mythiques, auxquelles Pline et Eubule, dans l'antiquité, faisaient déjà allusion, attribuent à Zoroastre une série de prodiges et de miracles sans fin. A l'âge de trente ans il reçoit sa mission d'Ormuzd lui-même, qui converse avec lui dans l'antre d'une montagne où il demeure retiré pendant vingt ans. Il se rend ensuite à la cour du roi Hystaspe, qu'il convertit à force de miracles, et bientôt toute la Bactriane professe sa religion, mais une partie des populations aryennes refuse de l'admettre. Le réformateur périt enfin dans une invasion des Touraniens, ennemis nés du nouveau culte, qui se jettent sur la Bactriane, en prennent d'assaut la capitale et profanent les temples du feu. Mais cette tradition n'était pas la seule qui eut cours dans l'antiquité; d'autres légendes, non moins autorisées, donnaient un autre caractère à la figure de Zoroastre : elles en faisaient une sorte de Moïse, chef politique en même temps que législateur religieux. Trogue-Pompée, que nous ne connaissons malheureusement que par son abréviateur Justin, l'un des historiens de l'antiquité classique les plus remarquables par la finesse et la sûreté du sens critique, qui savait particulièrement bien choisir ses sources d'information et possédait une érudition merveilleusement variée, disait que Zoroastre avait lui-même gouverné les Bactriens, sans doute après la mort d'Hystaspe, et qu'à

leur tête il avait prêché sa nouvelle religion les armes à la main, cherchant à l'imposer par la conquête aux autres Aryâs.

III. — La vie de Zoroastre est donc enveloppée de ténèbres qui demeureront probablement toujours impénétrables, et nous ne connaissons ce législateur religieux de l'Iran que par son œuvre. Celle-ci est grande, élevée, digne d'une profonde admiration. La doctrine de Zoroastre est sans contredit le plus puissant effort de l'esprit humain vers le spiritualisme et la vérité métaphysique, sur lequel on ait essayé de fonder une religion en dehors de la révélation et par les seules forces de la raison naturelle ; elle est la doctrine la plus pure, la plus noble et la plus voisine de la vérité parmi celles de l'Asie et de tout le monde antique, à part celle des Hébreux, basée sur la parole divine. C'est la réaction des plus nobles instincts de la race japhétique, la race spiritualiste et philosophique par excellence entre les descendants de Noé, contre le panthéisme naturaliste et le polythéisme, sa conséquence inévitable, qui s'étaient graduellement introduits dans les croyances des Aryâs et y avaient oblitéré les souvenirs de la révélation primitive. Aussi Zoroastre, dans son indignation contre le polythéisme et l'idolâtrie, transporte-t-il, par un procédé semblable à celui des prophètes d'Israël et des Pères de l'Eglise, les appellations des personnages divins de la religion védique aux esprits mauvais. Les dieux de cette religion, Dévas, deviennent chez lui les démons; deux des plus importants, Indra et Siva, sont transformés en ministres du principe du mal. Zoroastre, dans sa doctrine religieuse, tend au monothéisme pur ; il s'élève d'un vol puissant vers ce dogme de la vérité éternelle, mais, ne faisant appel qu'aux seules forces de sa raison, privé du secours surnaturel de la révélation, il se heurte au formidable problème de l'origine du mal ; c'est l'écueil

sur lequel se brise son essor ; incapable de le franchir, il retombe sur la conception funeste du dualisme.

§ 4. — La religion de Zoroastre.

I. — La religion prêchée par le législateur de la Bactriane s'appelle le *mazdéisme* ou la « science universelle. » Elle a été révélée par la « Parole excellente, pure et agissante, » parole que Zoroastre a transmise aux hommes et qui est « la bonne loi. » Cette loi s'appelle Zend-Avesta, c'est-à-dire « loi et réforme, » car Zoroastre a toujours présenté sa doctrine comme un renouvellement de celle qui existait chez les Aryâs aux âges primitifs, avant l'invasion et la tyrannie de Zohak.

Le Zend-Avesta, l'ensemble des écrits constituant la loi religieuse des Mazdéens et attribués à Zoroastre, comprenait, au temps des rois Sassânides, les plus fervents adeptes qu'ait jamais possédés cette doctrine, 21 *naçkas* ou livres. La plus grande partie de cette collection a péri dans les persécutions acharnées que les musulmans, après la conquête de la Perse, firent subir à tout ce qui rappelait l'ancien culte. Un seul des livres qui la composaient est parvenu jusqu'à nous dans son intégrité, c'est le *Vidaêvadâta*, « la loi contre les démons, » en persan *Vendidad*. Le *Yaçna* et le *Vispered* sont des collections de fragments. La réunion du *Vendidad*, du *Yaçna* et du *Vispered* constitue le recueil appelé *Vendidad-Sadé*. D'autres collections de fragments forment un autre recueil, du nom de *Yescht-Sadé*. C'est là tout ce qui est parvenu jusqu'à nous en fait de débris des livres zoroastriques dans le texte zend original. Mais nous avons en outre la traduction d'un écrit de la même origine, traitant de la cosmogonie, le *Boundéhesch*, traduction

faite en pehlevi, la langue vulgaire de la plus grande partie de la Perse sous les Sassanides.

Sans doute, l'état dans lequel le texte des débris du Zend-Avesta se présente à nous ne remonte pas plus haut que l'âge des Sassanides, où l'antique loi des Mazdéens fut écrite avec un nouvel alphabet et soumise en conséquence à un travail de transcription pareil à celui qu'Esdras fit subir au Pentateuque. Sans doute ce texte présente plus d'un vestige d'interpolation et d'altération. Mais le fond et les parties essentielles remontent à la plus haute antiquité; la preuve en est dans leur langue même, le zend, antique idiome de la Bactriane, l'un de ceux de la famille indo-européenne qui nous reportent le plus près des formes primitives, bien plus haut par exemple que le perse des inscriptions cunéiformes des Achéménides. Ces fragments ne sont pas l'œuvre de Zoroastre lui-même, mais ils datent de bien longtemps et représentent encore le véritable esprit de sa doctrine. La critique moderne ne serait même pas éloignée de regarder comme émanant directement du célèbre législateur les *Gathas* ou chants placés à la fin du *Yaçna*, qui offrent un caractère d'archaïsme et de simplicité beaucoup plus grand que les autres morceaux, et où tous les points fondamentaux de la religion sont, dn reste nettement indiqués.

II. — La doctrine mazdéenne repousse de la manière plus expresse l'idée de l'émanation dans l'origine du monde; les quelques passages où l'on voit apparaître une trace de cette idée sont le résultat d'une corruption postérieure, et la critique les rejette unanimement comme contraires à l'esprit essentiel et originaire de la religion. La doctrine de la création est au contraire exprimée de la façon la plus formelle dans maint et maint passage, et creuse dès l'abord un abîme entre l'enseignement de Zoroastre et les autres religions antiques, car elle re-

pousse absolument toute conception panthéistique. La création est l'œuvre d'Ahouramazda (Ormuzd), « l'être créateur, » appelé aussi « l'esprit saint » *Çpenta mainyous*), le principe du bien, représenté par la lumière, par le soleil, par le feu, qu'on appelle son fils; il est le véritable dieu de la religion de Zoroastre, celui que le législateur considérerait comme unique, et le souverain maître de toutes choses, si le problème de l'origine du mal ne venait pas toujours se dresser devant son esprit et l'arrêter dans l'élan de sa tendance vers le monothéisme. « J'invoque et je célèbre, dit le *Yaçna*, le créa-« teur Ahouramazda, lumineux, resplendissant, très-« grand et très-bon, très-parfait et très-énergique, « très-intelligent et très-beau, éminent en pureté, qui « possède la bonne science, source de plaisir, lui qui « nous a créés, qui nous a formés, qui nous a nourris, « lui le plus accompli des êtres intelligents. » Créateur de toutes choses, Ormuzd est lui-même incréé et éternel; il n'a pas eu de commencement et il n'aura pas de fin. Il a accompli son œuvre de création en prononçant la « Parole, » le « Verbe créateur qui existe avant tout, » *Honover*. Mais ici, à l'occasion de cette doctrine si remarquable et si près de la vérité complète, il nous faut citer le texte même du *Yaçna*.

« Zoroastre demanda à Ahouramazda :

« Ahouramazda, esprit très-saint, créateur des mondes « existants, véridique! Quelle fut, ô Ahouramazda, la « Parole qui exista avant le ciel, avant l'eau, avant la « terre, avant la vache, avant l'arbre, avant le feu, fils « d'Ahouramazda, avant l'homme véridique, avant les « Daêvas et les animaux carnivores, avant tout l'uni-« vers existant, avant tout le bien créé par Mazda et « ayant son germe dans la vérité.

« Alors Ahouramazda répondit :

« Ce fut la totalité du Verbe créateur, très-saint Zo-« roastre, je te le dirai. Elle exista avant le ciel, avant

« l'eau, avant la terre, avant la vache, etc. (comme ci-« dessus).

« Telle est la totalité du Verbe créateur, ô très-saint « Zoroastre, que quand même elle n'est pas prononcée, « ni récitée, elle compense cent autres prières émanées « qui ne sont pas prononcées, ni récitées, ni chantées. « Et celui qui, dans ce monde-ci qui existe, ô très-saint « Zoroastre, se souvient de la totalité du Verbe créateur, « ou la profère quand il s'en est souvenu, ou la chante « quand il la profère, ou la célèbre quand il la chante, « je conduirai son âme trois fois à travers le pont du « monde meilleur, vers la meilleure existence, vers la « meilleure vérité, vers les meilleurs jours.

« .... J'ai prononcé cette Parole qui contient le Verbe « et son effet pour accomplir la création de ce ciel, avant « la création de l'eau, de la terre, de l'arbre, de la vache « quadrupède, avant la naissance de l'homme véridique « à deux pieds. »

Aussi la fameuse et antique « prière des vingt-et-un mots, » qui remonte à Zoroastre lui-même et que ses sectateurs doivent répéter cent fois par jour, est-elle ainsi conçue : « De même que le Verbe de la Volonté « suprême, ainsi l'effet n'existe que parce qu'il procède « de la vérité. La création de ce qui est bon dans la pen-« sée ou dans l'action appartient dans le monde à Mazda « et le règne est à Ahoura, que son propre Verbe a con-« stitué le destructeur des méchants. »

III.—Voilà certes une doctrine bien haute, d'une grande correction, qui touche presque à la vérité complète et tend directement au monothéisme absolu. Cependant Zoroastre, par une chute étrange, sort brusquement du dogme de l'unité divine, qui semblait la conséquence nécessaire de la conception d'Ormuzd. Le problème de l'origine du mal est le plus terrible de tous ceux qui se posent nécessairement à l'intelligence humaine dès

qu'elle se met à réfléchir sur les causes premières; c'est celui qui déroute le plus la raison. La philosophie, livrée à ses seules forces, a toujours été impuissante à la résoudre; seule la doctrine juive et chrétienne, illuminée par un rayon d'en haut, a pu en donner la clef. Ainsi que nous l'avons déjà dit, ce problème fut l'écueil sur lequel sombra la conception religieuse de Zoroastre.

Sachant s'élever au-dessus des phénomènes physiques dont la contemplation avait tout primé dans l'établissement des religions païennes et avait conduit Egyptiens, Babyloniens et Aryâs au panthéisme, préoccupé avant tout de l'ordre moral et métaphysique, le réformateur religieux de la Bactriane ne pouvait manquer de voir se dresser devant son esprit, comme une inconnue menaçante et irréductible, la question de l'origine et de l'existence du mal. Ses aspirations étaient trop hautes, trop morales, pour qu'il pût en accepter la monstrueuse solution dans laquelle avaient roulé les systèmes panthéistiques des bords du Nil et de l'Euphrate, celle qu'Héraclite renouvela plus tard parmi les philosophes grecs: l'identité fondamentale des contraires, du bien et du mal, différents et opposés seulement dans l'apparence. Il lui était également impossible d'admettre que le Dieu qu'il concevait éternellement bon, pur, juste et parfait, eut créé le mal et l'eut placé lui-même dans le monde. Un secours surnaturel aurait pu seul tirer Zoroastre des difficultés d'un tel problème, et ce secours lui manqua. Réduite à elle-même, sa pensée fut égarée par le souvenir d'une doctrine que nous avons vue tenir une place capitale dans la religion des vieilles tribus japhétiques, celle de la lutte permanente de deux principes rivaux, issus de la même source, dont l'antagonisme produit l'existence et la durée de l'univers. C'est surtout dans les phénomènes de l'ordre physique que les anciens Aryâs avaient vu cette lutte; mais, par une pente assez naturelle,

ils y avaient assimilé celle du bien et du mal. Zoroastre la transporta dans l'ordre moral et métaphysique, et elle devint la base de son système de dualisme. En face d'Ormuzd, le dieu bon, le principe du bien, il admit l'existence d'un principe opposé, contre lequel Ormuzd doit lutter constamment pour conserver son empire, principe égal à lui en puissance et d'une nature semblable, «l'esprit mauvais, » Agra-Mainyous, en persan Ahriman. C'est cet esprit qui a créé le mal moral et matériel, et la mort. La création était sortie des mains d'Ormuzd pure et parfaite comme lui-même ; c'est Ahriman qui la pervertit par son action funeste et qui travaille chaque jour à la pervertir et à la renverser, car il est le destructeur (*pauroumarka*) en même temps que l'esprit mauvais. Ahriman est éternel dans le passé comme Ormuzd ; il n'a pas eu non plus de commencement et ne procède d'aucune essence antérieure. Mais l'instinct moral de Zoroastre n'a pas pu se résoudre à regarder sa puissance comme éternelle dans l'avenir, ce qui était pourtant la conséquence logique de la manière dont il concevait. Cet être qui n'a pas eu de commencement aura une fin. Un jour viendra, à la fin des siècles, où trois prophètes issus de Zoroastre, Oukhsyad-éréta, « la vérité croissante, » Oukhsyad-érémâs, « la lumière croissante, » et Açtvad-éréta, « la vérité existante, » apporteront au monde les trois derniers livres du Zend-Avesta et convertiront tous les hommes au mazdéisme ; alors le mal sera définitivement vaincu et anéanti, la création redeviendra aussi pure qu'au premier jour, et Ahriman disparaîtra pour jamais.

Telle est la doctrine véritable de Zoroastre sur ce point, celle qu'on peut avec toute certitude considérer comme l'orthodoxie mazdéenne ; les sectes assez nombreuses qui plus tard, comme le manichéisme, ont soutenu l'éternité du principe mauvais dans l'avenir comme dans le passé et la continuation indéfinie de sa lutte

contre le bon principe, étaient des sectes hérétiques par rapport à la pensée du fondateur de la religion.

IV. — Mais comment concilier l'existence de ces deux êtres absolus, égaux, semblables, coéternels? Zoroastre semble avoir évité l'examen de ce nouveau problème. C'est pour le résoudre que se forma plus tard la doctrine des Zarvaniens, véritable corruption du dogme primitif de Zoroastre, qui semble avoir commencé à paraître vers le temps d'Alexandre, qui se développa dans le cours du moyen-âge, surtout au contact des musulmans et des sectes panthéistes du schiisme qui pullulaient en Perse, doctrine que professent enfin de nos jours les Guèbres ou Parsis de Bombay, derniers sectateurs des idées de l'antique prophète de la Bactriane. Elle suppose antérieurement à Ormuzd et à Ahriman et au-dessus d'eux un personnage unique, source de tout, « le Temps sans bornes, » Zarvân-akarana, qui aurait fait sortir de son sein par voie d'émanation les deux principes, pour les y absorber un jour de nouveau avec tous les êtres qui peuplent le monde. Cette monstrueuse conception, qui ramène le mazdéisme à un panthéisme absolu, qui substitue l'émanation à la création et réduit Ormuzd au rôle d'un démiurge organisateur de l'univers préexistant en puissance, au lieu du rôle de véritable créateur que lui assignait Zoroastre, qui assimile l'être en soi, la divinité, à la matière incréée, au chaos supposé éternel, qui détruit toute distinction dans l'ordre moral entre le bien et le mal, émanés l'un et l'autre de la même substance divine et destinés à s'y confondre de nouveau, par conséquent distincts seulement temporairement et en apparence; cette monstrueuse conception, dis-je, qui a désormais prévalu parmi les sectateurs du culte mazdéen, est absolument contraire à l'esprit même de la réforme de Zoroastre; on n'en découvre aucun vestige dans les morceaux réellement anciens du Zend-Avesta,

et la science moderne s'est regardée comme en droit d'affirmer qu'elle n'avait jamais fait partie des enseignements du législateur religieux des Iraniens. La doctrine des Zarvaniens, comme l'ont reconnu MM. Spiegel, le baron d'Eckstein, Oppert, est le résultat d'une influence, d'une infiltration adultère des idées du panthéisme grossier et matérialiste de la Chaldée dans la religion de Zoroastre, qu'il a dénaturée sur ce point capital. Mais il faut reconnaître qu'une étrange erreur métaphysique dans la doctrine véritablement zoroastrienne permettait de greffer assez facilement sur elle cette conception étrangère. En effet, Zoroastre ne paraît pas avoir compris que la notion de *temps* impliquait une notion essentielle de fini ; il l'a confondue avec celle de l'éternité. Le législateur religieux de la Bactriane n'a pas su concevoir la pensée d'un commencement au temps ; de là l'expression qu'il emploie à plusieurs reprises en parlant du temps, que « son étendue s'est créée elle-même ; » de là aussi celle que nous lisons dans le *Yaçna* : « l'Esprit-Saint « créa *dans le temps* sans bornes, » expression qui ouvrait la porte à la doctrine du Zarvân-akarana. Aussi les Zarvaniens disent-ils : « Le Temps préexiste à tout ; « on ne saurait lui concevoir un commencement ; donc « c'est en lui et par lui qu'a été produit Ormuzd lui-« même. »

V. — Toutes les conceptions secondaires de la religion mazdéenne découlent de la base première du dualisme. Au-dessous d'Ormuzd et d'Ahriman sont des génies puissants, créés par eux et non émanés de leur substance, qui les assistent dans leur œuvre bienfaisante et malfaisante ; ce sont de vrais anges et démons, des créatures d'ordre surnaturel et non des dieux. Ormuzd a créé d'abord les six « immortels saints, » *Amesaoçpentao* (en persan *Amschaspands*), qui sont Vôhoumanô, « le bon « esprit, » Asôvahistô, « le pur meilleur, » Khsathsô-

vairyô, « le roi puissant, » Çpenta-armâiti, » la sainte « terre, » Haurvatât, « l'univers, » Amérétât, « l'immor- « talité ; » ceux qui portent les noms de la terre et de l'univers ne sont pas ces créatures matérielles elles-mêmes, mais bien les purs esprits que l'on considère comme présidant à leur existence et à leurs destinées. Au-dessous de ces esprits supérieurs viennent les Yazatas (en persan *Yzeds*), esprits d'une classe moins élevée répandus dans tout l'univers existant et veillant à la conservation de ses diverses parties. Les Yazatas, comme les Amschaspands, sont l'objet d'un culte de la part des Mazdéens, culte d'une autre nature que celui qui s'adresse à la divinité, culte qui doit aussi être décerné à toutes les créatures que l'on regarde comme supérieures à l'homme, par exemple les astres dont l'adoration tient peu de place dans les écrits du Zend-Avesta, mais avait pris un grand développement sous les rois de Perse de la dynastie des Achéménides.

Au-dessous des Yazatas se placent les Fervers, formes pures des choses, créatures célestes répondant aux créatures terrestres, dont elles sont les types immortels. Les astres, les animaux, les hommes, les anges, tout être, en un mot, a son Ferver, qu'on implore par des prières et des sacrifices ; protecteur invisible qui veille incessamment sur l'être auquel il est attaché. Lorsqu'un homme meurt, son Ferver demeure au ciel ; aussi les prières pour les morts sont-elles, dans le mazdéisme, adressées aux Fervers des morts. Les cérémonies funèbres sont élevées en leur honneur, et les dix derniers jours de l'année leur sont consacré. Plus l'homme a été grand et juste, plus son Ferver est puissant.

A cette hiérarchie des esprits célestes est opposée une hiérarchie exactement semblable d'esprits mauvais, créés par Ahriman ; chacun d'eux contre-carre et combat l'œuvre bonne, l'œuvre conservatrice d'un des ministres d'Ormuzd. Si le principe du bien a ses six

Amschaspands, Ahriman leur oppose ses six Darvands, dont le premier est Akômanô, « le mauvais esprit; » le second Ander, le dieu Indra du culte védique; le troisième Çaurva, le Siva que l'Inde continue à adorer après les Aryâs de l'âge védique; le quatrième Nâsatya, autre divinité de la même espèce. Les adversaires des Yazatas sont les Daévas (en persan *Devs*), les démons, qui ont juste les mêmes attributions dans le mal que leurs antagonistes dans le bien. C'est par eux que le premier homme a été séduit et soumis à une dégradation qu'Ormuzd a voulu réparer en révélant le Zend-Avesta. Mais le médiateur par excellence n'est cependant pas Zoroastre, de qui Ormuzd s'est servi pour cette révélation, car le législateur bactrien ne s'est jamais donné que comme un homme inspiré du ciel, un prophète; il n'a pas prétendu, comme plus tard Çakyâ-Mouni (le Bouddha) dans l'Inde, participer de la nature divine. Le médiateur est Mithra, dont l'origine n'est pas nettement expliquée dans ce qui nous reste des livres de Zoroastre, mais qui paraît issu d'Ormuzd et consubstantiel à lui; Mithra, qui a chassé du ciel Ahriman, représenté par le serpent à deux pieds; Mithra, gardien des hommes après leur vie et leur juge après la mort; Mithra, dont le rôle est détaillé surtout dans les livres plus récents, mais dont le nom, le titre de victorieux et le rang élevé dans les croyances mazdéennes appartiennent authentiquement aux temps les plus antiques de cette religion. Et comme tout doit y être organisé en dualités hostiles, Mithra possède son pendant et son adversaire dans le monde d'Ahriman, c'est Mithra Daradj, « Mithra le mauvais, » qui s'étudie à détruire toutes ses œuvres bienfaisantes.

VI. — La croyance aux peines et aux récompenses futures est nettement exprimée dans le Zend-Avesta, quoique sans beaucoup de développements et de détails;

sans doute la matière était plus longuement traitée dans les livres qui sont perdus pour nous. L'âme qui pendant la vie a cédé aux séductions du mal ne peut franchir la redoutable épreuve du pont Chinvat, où les âmes sont amenées le jour qui suit la troisième nuit après la mort. Mais les bons en sortent victorieux, conduits par les Yazatas célestes, et, accueillis dans le monde impérissable, ils vont rejoindre dans leur demeure Ormuzd et les Amschaspands qui siégent sur des trônes d'or; ces âmes glorifiées deviennent redoutables aux Daévas.

VII. — La morale du mazdéisme est simple et pure. Le fidèle adorateur d'Ormuzd a pour mission de combattre le mal sous toutes ses formes. Or, la profession la plus favorable à l'accomplissement de cette œuvre est celle de l'agriculture. Le prêtre, le guerrier et l'agriculteur sont les plus puissants soutiens de la loi mazdéenne; mais parmi les créatures qui sont le plus agréables à Ormuzd, l'agriculteur occupe un des premiers rangs. « C'est un saint homme, dit Ahouramazda, que celui « qui s'est construit sur la terre une habitation dans la« quelle il entretient le feu, du bétail, sa femme, ses « enfants et de bons troupeaux. Celui qui fait produire « du blé à la terre, celui qui cultive les fruits des champs, « celui-là cultive la pureté; il avance la loi d'Ahoura« mazda autant que s'il offrait cent sacrifices. » Les règles morales du Zend-Avesta sont souvent d'une très-grande délicatesse, et on y remarque surtout une profonde horreur pour le mensonge, bien qu'à côté d'une certaine complaisance pour les jouissances matérielles. Mais on est surpris d'y rencontrer des passages qui témoignent d'une vénération religieuse pour certains animaux, surtout pour la vache et le chien, et en même temps une horreur extrême pour certains objets, principalement pour les cadavres humains, qu'il n'est permis de brûler ni d'enterrer, à cause du respect porté au feu et à la

terre, mais que l'on doit abandonner aux oiseaux de proie (dans des enceintes réservées à cet effet); c'est encore aujourd'hui la coutume parmi le petit nombre de Mazdéens qui subsistent dans la Perse et dans l'Inde.

Si cependant on veut bien y regarder de près, on est amené à reconnaître que les plus bizarres contrastes de cette religion s'expliquent par sa doctrine fondamentale, qui partage le monde entre les empires d'Ormuzd et d'Ahriman, jugeant ainsi absolument bons ou absolument mauvais par eux-mêmes les divers êtres de la création. Les animaux utiles, le blé, les pâturages, l'eau qui rafraîchit et désaltère, le feu qui aide à la conservation de la vie, sont réputés objets sacrés comme œuvres du bon principe; certains animaux, au contraire, sont regardés comme les auxiliaires et les créatures du principe du mal. Une conséquence bien plus étrange encore — qui n'est peut-être pas formellement exprimée, mais qui est partout sous-entendue et supposée, et qu'a très-bien mise en lumière le savant traducteur et commentateur allemand du Zend-Avesta, M. Spiegel — est que la mort change à cet égard la condition de chaque être. Ahriman, en faisant périr ceux qui ont reçu la vie d'Ormuzd, demeure vainqueur sur ce point et reste maître du corps, qui est rangé parmi les objets impurs, et le contraire arrive quand Ormuzd ou les siens font périr une créature d'Ahriman. Il en résulte que le culte ne consiste guère que dans les prières, l'offrande du jus de l'haoma (la même plante que le *soma* védique) et l'entretien du feu sacré; les sacrifices sanglants y sont inconnus; car, bien que la nourriture animale ne soit pas défendue aux Mazdéens d'une manière absolue, ce ne serait pas à leurs yeux un acte de piété que d'immoler une créature d'Ormuzd, et on ne peut lui offrir celles de son ennemi. Cependant Hérodote décrit avec les détails les plus précis des sacrifices sanglants chez les

Perses de son temps, et en général il était très-bien informé des choses de leur religion ; si l'usage en existait alors, c'était une altération de l'esprit premier de la liturgie mazdéenne et une dérogation aux préceptes stricts du Zend-Avesta.

VIII. — « L'usage des Perses, dit Hérodote, n'est pas « d'élever aux dieux des statues, des temples, des autels; « ils traitent, au contraire, d'insensés ceux qui le font; « c'est, à mon avis, parce qu'ils ne croient pas, comme « les Grecs, que les dieux aient une forme humaine. » L'esprit fondamental du mazdéisme avait, en effet, la plus vive horreur de l'idolâtrie. Ormuzd est quelquefois représenté sur les monuments des rois Achéménides planant au-dessus du souverain et le protégeant, sous des traits qui reproduisent exactement ceux de la figure d'Ilou chez les Assyriens ; mais cette image n'est pas une idole à qui s'adressent les adorations, et d'ailleurs son emploi seul est une infidélité aux véritables préceptes de la religion, empruntée à un autre culte et à un usage étranger. L'unique image d'Ormuzd que le Zend-Avesta admette dans les sanctuaires et laisse intervenir dans le culte, parce qu'il la considère comme seule pure et presque immatérielle, est la flamme. De là le culte du feu sacré, que les Mazdéens n'adorent pas en lui-même, mais dans lequel ils adorent Ormuzd. Les seuls temples de la religion de Zoroastre sont les *atesch-gâhs* ou pyrées; là brûle sans jamais s'éteindre un bûcher dont la flamme est constamment entretenue et entourée d'une vénération liturgique par les prêtres, divisés en deux classes, les *mobeds* et les *herbeds*. Quelques monuments d'origine zoroastrienne représentent la figure d'Ormuzd apparaissant au milieu de la flamme du pyrée.

IX. — Les livres du Zend-Avesta renferment de curieux souvenirs sur l'origine des choses, qui se distin-

guent par leur précision et leur concordance avec les données bibliques. Pour Zoroastre comme pour Moïse, la création de l'univers visible est l'œuvre des six époques. C'est Ormuzd qui a tout fait sortir du néant avec l'aide des Amschaspands, et voici le témoignage qu'il se rend dans un des fragments parvenus jusqu'à nous : « En quarante-cinq jours, moi Ormuzd, avec les « Amschaspands, j'ai bien travaillé, j'ai donné le ciel; « j'ai ensuite célébré le *Gahanbâr* et lui ai donné le nom « de *Gah-Médiozerem.* » Chaque *gahanbâr* est une « réunion des temps, » une époque. Ormuzd reprend : « Je « célèbre Medioschem (la seconde époque) : en soixante-« cinq jours, moi Ormuzd, j'ai bien travaillé ; j'ai donné « l'eau, et j'ai ensuite célébré le *gahanbâr* et lui ai « donné le nom de *Gah-Medioschem.* » Ainsi de suite, dans la même poésie et avec une formule semblable pour les quatre autres époques : « En soixante-quinze « jours, moi Ormuzd, j'ai bien travaillé, j'ai donné la « terre... » C'est le *Gah-Peteschem.* — « En trente jonrs, « moi Ormuzd, j'ai bien travaillé, j'ai donné les arbres... » C'est le *Gah-Eiathrem.* — « En quatre-vingts jours, moi « Ormuzd, j'ai bien travaillé, j'ai donné les animaux... » C'est le *Gah-Médiareh.* — « En soixante-quinze jours, « moi Ormuzd, j'ai bien travaillé, j'ai donné l'homme... » C'est le *Gah-Hamespthmedem.* Une fête s'applique à chacune de ces époques, et la dernière est « celle du long sacrifice, du sacrifice perpétuel. »

Nous avons déjà dit que le mazdéisme professe formellement la doctrine de la déchéance de l'homme, induit en tentation par l'esprit du mal. Voici comment le livre du *Boundéhesch* raconte la chute de nos premiers parents : « Ormuzd parle de Meschia et de Meschiané (le « premier homme et la première femme). L'homme fut, « le père du monde fut. Le ciel lui était destiné, à con-« dition qu'il serait humble de cœur, qu'il ferait avec « humilité l'œuvre de la loi, qu'il serait pur dans ses pen-

« sées, pur dans ses paroles, pur dans ses actions, et qu'il « n'invoquerait pas les Devs... D'abord ils dirent ces pa- « roles : « C'est Ormuzd qui a donné l'eau, la terre, les arbres « les bestiaux, les astres, la lune, le soleil et tous les biens « qui viennent d'une racine pure et d'un fruit pur. » « Ensuite le Mensonge courut sur leurs pensées, il ren- « versa leurs dispositions et leur dit : « C'est Ahriman qui « a donné l'eau, la terre, les arbres, les animaux et tout « ce qui a été nommé ci-dessus. » Ce fut ainsi qu'au « commencement Ahriman les trompa sur ce qui regar- « dait les Devs : et jusqu'à la fin ce cruel n'a cherché « qu'à les séduire. En croyant ce mensonge, tous les « deux devinrent Darvands, et leurs âmes seront dans « l'enfer jusqu'au renouvellement des corps... Le Dev « qui dit le mensonge, devenu plus hardi, *se présenta « une seconde fois, et leur apporta des fruits qu'ils man- « gèrent, et par là, de cent avantages dont ils jouissaient, « il ne leur en resta qu'un.* »

Aucun des fragments que nous possédons du Zend-Avesta ne parle de la tradition du déluge. Mais, comme nous l'avons déjà dit, il n'en reste, en somme, que bien peu de chose, et quand on retrouve cette tradition à la fois chez les Indiens, chez les Grecs et chez tous les Japhétites, on ne saurait supposer que seuls les Iraniens l'avaient oubliée et qu'elle n'avait pas de place dans les données cosmogoniques du zoroastrisme.

§ 5. — **Division des Aryâs.**

I. — Une réforme religieuse aussi radicale et auss importante que celle de Zoroastre ne pouvait s'établir sans de grandes résistances. Aussi les récits orientaux sur la vie du législateur et les témoignages des histo-

riens classiques sont-ils d'accord pour dire que sa doctrine religieuse rencontra dans une partie des Aryâs une opposition décidée, qui se traduisit par des luttes à main armée, des guerres religieuses. Mais de qui vinrent ces résistances? Les Iraniens paraissent avoir rapidement adopté tous les principes du mazdéisme, qui s'accordaient probablement avec leurs tendances naturelles ; d'ailleurs le réformateur était sorti du milieu d'eux, et c'était une puissante raison pour qu'ils se serrassent autour de lui. Ses adversaires se trouvèrent donc probablement parmi les tribus qui devaient conquérir l'Inde, tribus dans le sacerdoce desquelles les tendances panthéistiques qui donnèrent naissance au brahmanisme s'étaient déjà répandues, au moins à l'état de germe. En effet, nous croyons que l'on peut établir sur un grand nombre de preuves tout à fait décisives que la réforme et la prédication de Zoroastre furent antérieures au grand mouvement de migration par lequel les deux rameaux des Aryâs, jusque-là coexistants sur le même territoire, se séparèrent et prirent leur route dans les deux directions opposées, l'un à l'ouest et l'autre à l'est, pour y chercher de nouvelles habitations. Ceci étant, lorsque, d'un côté, les légendes persanes sur Zoroastre, qui contiennent certainement une part de vérité historique, représentent ses principaux et ses plus ardents antagonistes comme faisant partie du sacerdoce des tribus aryo-indiennes, — ces légendes les qualifient de *brahmanes* par un anachronisme facile à comprendre et à rectifier — lorsque, de l'autre côté, nous voyons les hymnes du Rig-Véda poursuivre de malédictions *Djaradâschti*, c'est-à-dire Zoroastre, et le ranger parmi les ennemis des dieux, on est amené à suivre l'opinion, soutenue déjà par d'excellents esprits, qui voit dans la scission produite par la réforme de Zoroastre, et dans les querelles religieuses qui en découlèrent, la cause déterminante de la séparation définitive des tribus aryennes en Iraniens et Indiens,

et de l'émigration par laquelle elles se tournèrent le dos.

II. — Les tribus fidèles à la religion védique et hostiles à la réforme de Zoroastre paraissent avoir eu le dessous dans la lutte qui s'engagea ainsi sur les questions de dogme et de culte. Elles durent en effet évacuer complètement la Bactriane, berceau premier de la race, qui resta la possession exclusive de leurs adversaires, et elles se retirèrent en masse de l'autre côté de la chaîne de l'Hindou-Kousch, que quelques-unes d'entre elles avaient déjà franchie du côté d'Attok pour aller occuper le pays auquel elles valurent le nom d'Arie. De là, s'avançant toujours vers l'est et le sud, elles occupèrent successivement le Paropamisus, la Drangiane, l'Arachosie et pénétrèrent dans la partie nord de la vallée de l'Indus, d'où leur domination finit, après une lutte de mille ans contre les populations autochtones de race chamitique, par s'étendre sur toute la péninsule indienne. Dès lors, séparées par les montagnes escarpées de l'Hindou-Kousch, les déserts de la Carmanie et la côte stérile de la Gédrosie, les deux fractions de la race des Aryâs cessèrent pour un grand nombre de siècles d'avoir aucun contact ; et dans cet isolement réciproque, les différences de leurs génies propres, de leurs religions et de leurs langages allèrent toujours en se prononçant de plus en plus.

III. — Les Iraniens, sectateurs de Zoroastre, gardèrent la Bactriane, la Sogdiane et la Margiane, où une portion de leurs tribus demeura fixée ; quant aux autres, obligées à l'émigration par l'accroissement de leur population, elles se dirigèrent vers le sud-ouest, en traversant l'Hyrcanie, et envahirent la Médie, la Susiane, la Perse, dont elles chassèrent facilement les habitants primitifs, de race kouschite, décrits dans les légendes iraniennes

comme des hommes au teint noir, aux cheveux courts et laineux, enfin la partie fertile de la Carmanie, où la ville de Yezd devint un des principaux centres du culte mazdéen. Ils poussèrent même plus loin, dans le premier élan de leur expansion ; comme nous l'avons déjà vu plus haut, vers 2400 avant notre ère, ils descendirent dans la vallée de l'Euphrate et du Tigre, et s'emparèrent de Babylone, où une dynastie aryenne régna pendant 224 ans.

§ 6. — Les Mèdes aryens et touraniens. — Le magisme.

I. — Dans la Perse proprement dite et dans la Carmanie, qui en dépendit à partir de l'établissement des tribus japhétiques, les Iraniens ne rencontrèrent pas de résistance sérieuse de la part de la population primitive et demeurèrent seuls maîtres du pays, où leur paisible possession ne fut troublée par aucun antagonisme sérieux. Il n'en fut pas de même dans la Médie. Là les tribus aryennes, comme nous l'avons déjà fait voir, avaient été précédées par les Touraniens, leurs éternels adversaires, dont la langue avait donné au pays son nom. Ces tribus touraniennes de la Médie formaient une population nombreuse et compacte, que les Iraniens ne purent pas expulser, et à laquelle ils durent par conséquent s'imposer comme conquérants. Dans de semblables circonstances, l'antique haine nationale entre Aryâs et Touryâs devait nécessairement se réveiller plus violente que jamais. A ses débuts, au nord, elle avait eu déjà un caractère marqué d'antagonisme religieux ; la réforme de Zoroastre, suivie par les tribus iraniennes qui avaient envahi la Médie, prononça davantage ce caractère et rendit la lutte encore plus acharnée ; le serpent Afrasiâb

ressemblait trop à Ahriman pour qu'il pût y avoir entre lui et Ormuzd autre chose qu'une rivalité implacable; la lutte éternelle entre les deux principes, que Zoroastre avait cru discerner dans le monde moral et dont il avait fait la base de sa religion, se trouvait ainsi transportée dans le domaine des faits réels et historiques.

II. — Courbés sous le premier élan de la conquête aryenne, les Touraniens de la Médie se relevèrent bientôt et engagèrent le combat avec ceux qui prétendaient les dominer. Deux siècles et demi après l'invasion qui s'était abattue sur leur pays, ils étaient devenus assez forts, non-seulement pour lutter avec avantage dans leur propre patrie, mais pour devenir envahisseurs à leur tour et pour aller enlever à ses maîtres aryens Babylone, où leur séjour laissa des traces ineffaçables et où ils régnèrent aussi deux siècles environ, jusqu'à ce que l'élément sémitique, devenant à son tour prépondérant dans la Chaldée, vînt les en expulser.

La lutte, incessamment renouvelée, des Iraniens et des Touraniens dans la Médie, où ces deux éléments ennemis se trouvaient tous les deux trop forts pour que l'un pût expulser l'autre, dura plus de dix siècles, avec les alternatives les plus opposées. Elle n'a malheureusement pas d'histoire positive, mais le souvenir en vit avec une étonnante netteté, au milieu des fables et des fictions poétiques qui ne parviennent pas à le défigurer entièrement, dans les traditions populaires persanes, mises en si beaux vers par Firdousi dans son *Livre des rois*. Ce temps est en effet celui des plus grandes et des plus illustres guerres d'Iran et de Touran, dont la tradition place presque constamment le théâtre sur le sol même de la Médie, celui des épisodes les plus brillants de cette lutte qui ne finit jamais. C'est le temps des exploits épiques et fabuleux de Roustem, de Kaï-Khosrou, de Farroukhzad, de tous les héros légendaires de la race

iranienne. A plusieurs reprises, Afrasiâb l'emporte sur les guerriers de l'Iran et paraît au moment de les anéantir; cependant toujours, après des péripéties plus ou moins longues, avec plus ou moins de peine, il finit par être vaincu; mais toujours aussi, sans se lasser, il recommence le combat; au moment où on le croit écrasé, il relève la tête. Lorsque les guerriers de l'Adherbaïdjan et de l'Irâk-Adjémy ne sont plus de force à lutter seuls contre les serviteurs d'Afrasiâb et à leur tenir tête, ils appellent à leur secours les héros du Farsistan, tels que Roustem, et ceux-ci ramènent la victoire dans le camp des défenseurs de l'Iran. Il dut en être ainsi dans l'histoire réelle; plus d'une fois les Iraniens de la Médie, quand le sort des armes leur fut défavorable, quand ils se virent au moment d'être accablés définitivement par les Touraniens, durent appeler à leur secours, dans cette cause à la fois nationale et religieuse, leurs frères, les Iraniens de la Perse. La légende populaire montre, à la fin de leurs luttes si prolongées, Iran triomphant de Touran et le soumettant à sa suprématie, sans cependant parvenir à le détruire. Ce fut en effet la fin des guerres de races dans la Médie; les Iraniens ne parvinrent pas à entamer sérieusement dans leur existence nationale les populations touraniennes qui les avaient précédés; mais ils s'imposèrent à elles de vive force, à l'état d'aristocratie conquérante et dominatrice.

III. — Lorsque, vers le X[e] siècle avant l'ère chrétienne, la Médie commence à entrer dans le mouvement de l'histoire générale par la conquête qu'en font les monarques ninivites, nous en voyons la population divisée en six classes hiérarchiquement échelonnées, sinon six castes fermées, dont Hérodote nous a conservé les noms, Mages, Arizantes, Buses, Struchates, Budiens et Parétacéniens. Les quatre premières correspondent exactement aux classes de la société aryenne à l'âge védique

et à celles de la Perse suivant Hérodote : ce sont les prêtres, les guerriers, les agriculteurs et les pasteurs. Leurs noms sont purement aryens : le premier est le perse *magus*, le sanscrit *magha*, il signifie « les grands; » la forme originale du second se restitue facilement en *Ariyazantus*, « ceux de la race des Aryâs; » dans le troisième on reconnaît le sanscrit *bouja*, « autochthone; » le quatrième enfin est le perse *çatrauvat*, « vivant sous la tente. » Les deux dernières classes, dont les noms sont encore inexpliqués, devaient comprendre les artisans et ceux qui exerçaient les professions tout à fait méprisées. Mais de l'appellation même des Arizantes il résulte positivement que les classes inférieures n'appartenaient pas comme eux à la race des Aryâs, et le nom des agriculteurs montre qu'ils étaient d'une autre race, qui avait occupé le pays antérieurement et qu'on tenait pour autochthone. En effet, les deux classes supérieures, celles des prêtres et des guerriers, étaient seules iraniennes; elles parlaient entre elles, Strabon nous l'atteste, le même langage que les Perses, les Bactriens et les Sogdiens, et cet idiome devait être en Médie une sorte de langue aristocratique, comme le casdo-scythique à Babylone, comme le français dans la société russe depuis le siècle dernier. Mais la masse de la population, les classes agricole, pastorale et industrielle, étaient restées purement touraniennes; elles avaient gardé leur vieil idiome de la souche tartaro-finnoise, et c'était en réalité la vraie langue du pays, la langue prédominante, à tel point que plus tard les rois de Perse eux-mêmes, ces représentants de la suprématie de l'élément iranien pur, durent l'admettre au nombre des idiomes officiels de leur chancellerie, pour les provinces médiques.

IV. — Avec un semblable mélange de deux populations d'origines absolument diverses, qui avait fini par

s'établir en Médie après des luttes de races et de religions prolongées pendant tant de siècles, il était impossible que le zoroastrisme, apporté par les tribus iraniennes, s'y fût conservé pur de toute altération et de tout mélange adultère. Et en effet, le système religieux des Mèdes était très-différent de celui des Perses. La religion des Mèdes était le *magisme,* ainsi nommé parce que la classe des Mages en formait le sacerdoce. On applique assez ordinairement ce nom de *magisme* à la religion zoroastrienne, et c'est là une confusion dont les écrivains grecs ont été les premiers auteurs, à commencer par Hérodote, qui avait voyagé en Médie et non dans la Perse proprement dite; mais elle repose sur une erreur formelle. Tous les historiens antiques s'accordent à dire que Cyrus, quand il se révolta contre les Mèdes et détruisit leur puissance au profit des Perses, rétablit la religion de Zoroastre; donc la religion des Mèdes différait de celle des Perses et n'était pas le mazdéisme pur. Darius fils d'Hystaspe, qui devait savoir ces choses encore mieux qu'Hérodote, raconte formellement, dans les annales de son règne gravées sur le rocher de Behistoun, que les Mages, devenus un moment les maîtres de l'empire perse avec Gomatès, le faux Smerdis, avaient entrepris d'y substituer leur religion à celle de la nation iranienne, et que lui, Darius, à son avénement, renversa leurs temples et leurs autels. Enfin jamais, dans aucun document positivement zoroastrien et d'origine perse ou bactrienne, il n'est question des Mages comme ministres de la religion [1].

[1] Je sais bien qu'une étymologie assez généralement adoptée suppose, au nom moderne des ministres du culte mazdéen, *mobed,* un primitif qui serait *magupati,* « le chef des Mages. » Mais ce primitif supposé n'a jamais été rencontré, et sa signification, il faut le reconnaître, ne concorde guère avec les fonctions du *mobed,* qui n'est pas un chef des Mages, mais un simple ministre du culte. Je crois donc qu'il faut chercher une autre étymologie à *mobed.*

Diverses indications d'un grand prix permettent de se faire une idée de ce qu'était le système religieux du magisme. Il avait pour base le dualisme de Zoroastre ; mais dans l'intention d'y fondre en un seul tout les religions opposées des deux éléments constitutifs de la population, les mages essayaient d'y concilier Ormuzd avec Ahriman, auquel s'était identifié tout naturellement le serpent Afrasiâb, dieu des tribus d'origine touranienne. Sans doute, professant les premiers la doctrine des Zarvaniens, ils les considéraient comme consubstantiels et émanés tous les deux d'un seul et même principe préexistant ; dans tous les cas ils les regardaient, pour le moins, de même que le fit plus tard la doctrine de Manès, comme éternellement égaux en puissance, dans l'avenir aussi bien que dans le passé, et ils tenaient leur antagonisme, plus apparent dès lors que réel, pour ne devoir jamais avoir de fin. Tandis qu'en Perse Ormuzd seul était adoré, Ahriman chargé de malédictions ; en Médie, les deux principes du bien et du mal, Ormuzd et Ahriman, ou plus exactement, quand il s'agit de ce pays, Afrasiâb, recevaient également l'hommage des autels. Et, comme naturellement la population touranienne était plus portée à adorer son ancien dieu national que celui des conquérants aryens, dans le culte populaire Ahriman ou Afrasiâb primait certainement Ormuzd, d'autant plus qu'il est à remarquer que partout où on la voit livrée à elle-même, chez les anciens Finnois et chez les Tartares encore de nos jours, la race touranienne manifeste toujours une tendance étrange et caractéristique de ses instincts à adorer principalement, par un sentiment de terreur superstitieuse, les puissances qu'elle regardent comme infernales, ténébreuses et mauvaises. A ce point de vue, nous croyons que M. Oppert a eu raison de voir un reste du magisme des anciens Mèdes, et de la part qu'y tenaient les conceptions touraniennes, dans la bizarre religion des Yézidis ou « adorateurs du

diable, » répandus encore aujourd'hui dans l'Irâk-Adjémy et dans le nord de la Mésopotamie ; cette religion professe dans ses dogmes le dualisme mazdéen, mais dans son culte elle n'adore que le principe mauvais, « parce que, dit-elle, le culte n'a pas d'autre objet que de fléchir la puissance divine, et que le principe du bien, excellemment bon, indulgent, clément, n'a pas besoin d'être fléchi. »

Mais ce n'est pas la seule dérogation radicale que le magisme médique apportât aux sévères principes de Zoroastre, dont il défigurait entièrement la doctrine. Il est certain, d'après une masse très-considérable de preuves dont il serait trop long de donner ici l'énumération, que les Mages, comme les Perses eux-mêmes après qu'Artaxerce Mnémon, le fameux corrupteur de leur religion, y eut introduit de force le culte de l'Anaïtis babylonienne, avaient prétendu combiner le dualisme mazdéen avec le polythéisme chaldéo-assyrien, dont l'empire leur était limitrophe. Ils en admettaient tous les dieux, en les plaçant seulement, dans l'échelle des conceptions, à un rang inférieur à Ormuzd et au-dessus des Amschaspands ; le culte des sept corps sidéraux, sous sa forme précisément chaldéenne, était particulièrement développé parmi eux. Mais de tous les personnages divins qu'ils avaient empruntés à l'Assyrie, celui qu'ils plaçaient le plus haut était celui de la grande déesse-nature Mylitta ou Anaïtis, identique à la mère des dieux de Phrygie et à l'Astarté des Phéniciens. Nous n'en voulons pour preuve que les grands et si curieux bas-reliefs religieux sculptés sur les rochers de Maltaï, à la frontière de l'Assyrie et de la Médie, et sur ceux d'Yasili-Kaïa, vers l'extrême limite des possessions de l'empire médique en Asie-Mineure, bas-reliefs qui, les uns et les autres, ont évidemment eu le même peuple pour auteur et que nous n'hésitons pas à attribuer aux Mèdes. Le célèbre passage d'Hérodote où il assimile Mithra à la Vénus asiatique

positivement inexact et erroné si on le rapporte à la Perse et au zoroastrisme pur, doit peut-être trouver son application dans la religion de la Médie; il expliquerait alors comment les Mages avaient fait cadrer l'adoption du culte de Mylitta ou Anaïtis avec la part de doctrines zoroastriennes qu'ils avaient encore conservées; ç'aurait été en concevant le médiateur émané d'Ormuzd comme un être féminin ou plutôt androgyne, qui aurait été à la fois, suivant le côté par lequel on le considérait, Mithra ou Mylitta. Le sens qu'a revêtu le mot de *magie* semble aussi indiquer que les Mages se livraient tout spécialement aux pratiques de sorcellerie et d'incantations si formellement interdites par la doctrine de Zoroastre.

V. — Lorsque la dynastie de Belkatirassou fonda définitivement l'édifice de la grande puissance territoriale de Ninive, la Médie fut un des premiers pays conquis. Nous manquons de données monumentales qui déterminent d'une manière positive et précise la date de cette conquête, mais nous avons fait voir plus haut qu'elle dut avoir lieu dans le courant du xe siècle av. J.-C., antérieurement au règne d'Assournasirpal. Nous avons fait voir aussi que la politique assyrienne dans cette contrée fut de s'appuyer sur l'élément touranien, qu'elle trouvait plus docile et qui était par nature tout disposé à accepter sans répugnance le système d'absolutisme de cette politique. Les monarques ninivites tendirent donc à assurer en Médie la prépondérance de l'élément touranien et à neutraliser par lui le pouvoir de la race aryenne, dont les instincts d'indépendance et de liberté presque républicaine ne pouvaient pas se soumettre aussi facilement à leur domination et étaient toujours prêts à se révolter contre elle. Les successeurs de Zohak devaient être les alliés naturels d'Afrasiâb. Mais aussi, à mesure que le poids du joug assyrien se fit sentir plus lourd et devint plus odieux à la population tout entière, sans

distinction d'origine, une réaction d'une puissance irrésistible se produisit dans le sens de l'élément iranien, en qui se personnifiait la résistance à la tyrannie étrangère et l'esprit d'indépendance nationale. En faisant systématiquement la guerre à l'aristocratie iranienne de la Médie, les Assyriens firent plus que nuls autres pour affermir sa suprématie et pour amener la fusion des deux éléments, pendant tant de siècles hostiles, de la population de cette contrée. Quand les Mèdes portèrent le premier coup à la puissance ninivite, ce fut la portion aryenne de leur population qui prit l'initiative de ce grand mouvement. Arbace, son nom seul l'indique, était un pur Aryâ de race et d'origine, et ce fut à la tête des guerriers de la classe des Arizantes qu'il vint assiéger Sardanapale dans sa capitale.

§ 7. — Arbace et la République aryenne de Médie.

(788-810.)

I. — Nous avons raconté, dans le chapitre consacré à l'histoire assyrienne, la révolte combinée du Mède Arbace, du Chaldéen Phul-Balazou et du Susien Soutrouk-Nakounta, en 788 av. J.-C., la prise de Ninive et la mort de Sardanapale; nous ne recommencerons donc pas ce récit. Ninive une fois rasée et la haine des siens satisfaite, Arbace se retira dans son pays, affranchi par sa vaillance, laissant Phul se mettre en possession de l'Assyrie. Il mourut vingt-huit ans après, c'est-à-dire en 760, ayant jusqu'à sa mort gouverné la Médie.

II. — Arbace n'avait pas été proprement un roi, surtout dans le sens que les Asiatiques attachent à ce mot, mais bien plutôt le chef militaire unique d'une nation con-

stituée républicainement. Après sa mort, les Mèdes continuèrent cette vie républicaine, mais dans un état de morcellement complet, personne n'étant plus parmi eux assez glorieux, assez puissant, assez considéré pour maintenir le lien commun d'un pouvoir central. Un morcellement de ce genre fut, du reste, pendant un très-grand nombre de siècles, la condition normale de tous les Iraniens, chez qui le système de la tribu, si bien en rapport avec la vie belliqueuse, pastorale et agricole, mais non industrielle, existait dans toute sa pureté et formait la base de l'organisation sociale. Les familles se groupaient en tribus, celles-ci en communautés, les communautés en districts plus étendus, gouvernés tantôt par un chef unique, dont le pouvoir était toujours limité par des formes parlementaires, tantôt par une assemblée populaire. Telle fut l'existence et l'organisation républicaine des Mèdes pendant cinquante ans après la mort d'Arbace. La nation était dans un état de morcellement complet ; chacun de ses districts vivait isolé des autres, content de sa liberté locale ; c'était seulement dans quelques rares occasions, en présence d'un danger imminent pour l'indépendance commune, qu'un sentiment d'unité nationale et de solidarité entre les diverses tribus parvenait à se réveiller ; on élisait alors un chef suprême et unique, une sorte de dictateur, dont les pouvoirs n'étaient que temporaires. Tel fut l'Aspabara que Sargin, roi d'Assyrie, combattit dans la première année de son règne (720). Mais si un état de morcellement semblable donnait pleinement satisfaction à l'esprit de liberté locale et d'indépendance individuelle, s'il pouvait convenir à une nation qu'aucun danger sérieux de l'extérieur ne menaçait, comme les Perses, il devenait funeste pour une nation placée dans les conditions où se trouvaient les Mèdes. En effet, à leurs portes, l'empire assyrien s'était rapidement relevé de son désastre, il avait reconstitué sa puissance militaire, plus redoutable que ja-

mais, et il était rentré dans la voie des conquêtes. Il élevait des prétentions sur tous les pays qui lui avaient jadis appartenu et poursuivait surtout l'écrasement des États, soustraits à sa puissance, dont la coalition avait amené la ruine de Ninive. Aussi, profitant du défaut d'unité et de la division de districts à districts qui existait chez les Mèdes, Salmanassar VI et Sargin reconquirent-ils, petit à petit et canton à canton, la plus grande partie du territoire de la Médie, surtout la portion septentrionale, du côté de Rhagæ, au-delà de laquelle ils se rendirent aussi maîtres de la Parthie. La contrée affranchie par Arbace paraissait au moment de retomber tout entière sous le joug assyrien, lorsque l'imminence du danger et le sentiment de la nécessité d'une défense commune décidèrent enfin les Mèdes à renoncer à leur indépendance cantonale et à se grouper en un seul État compacte, en adoptant la forme monarchique.

§ 8. Déjocès. — Etablissement de la royauté chez les Mèdes.

(710-657.)

I. — « Il y avait, dit Hérodote, chez les Mèdes un sage nommé Déjocès; il était fils de Phraorte. Ce Déjocès, ambitieux de la royauté, se conduisit ainsi pour y parvenir. Les Mèdes vivaient divisés en cantons. Déjocès, considéré depuis longtemps dans le sien, y rendait la justice avec d'autant plus de zèle et d'application, que dans toute la Médie les lois étaient méprisées, et qu'il savait que ceux qui sont injustement opprimés détestent l'injustice. Les habitants de son canton, témoins de ses mœurs, le choisirent pour juge. Déjocès fit paraître dans toutes ses actions de la droiture et de la justice. Cette

conduite lui attira de grands éloges de la part de ses concitoyens. Les habitants des autres cantons, jusqu'alors opprimés par d'injustes sentences, apprenant que Déjocès seul se conformait aux règles de l'équité, accoururent avec plaisir à son tribunal, et ne voulurent plus être jugés que par lui.

« La foule des clients augmentait tous les jours par la persuasion où l'on était de l'équité de ses jugements. Quand Déjocès vit qu'il portait seul le poids des affaires, il refusa de monter sur le tribunal où il avait jusqu'alors rendu la justice, et renonça formellement à ses fonctions. Il prétexta le tort qu'il se faisait à lui-même en négligeant ses propres affaires, tandis qu'il passait les jours entiers à terminer les différends d'autrui. Les brigandages et l'anarchie régnèrent plus que jamais dans les cantons de la Médie. Les Mèdes s'assemblèrent et tinrent conseil sur leur état actuel. Les amis de Déjocès y parlèrent à peu près en ces termes : « Puisque la vie « que nous menons ne nous permet plus d'habiter ce « pays, choisissons un roi ; la Médie étant alors gouver- « née par de bonnes lois, nous pourrons cultiver en paix « nos campagnes, sans craindre d'en être chassés par « la violence et l'injustice. » Ce discours persuada les Mèdes de se donner un roi.

« Aussitôt on délibéra sur le choix. Toutes les louanges, tous les suffrages se réunirent en faveur de Déjocès ; il fut élu roi d'un consentement unanime. Il commanda qu'on lui bâtit un palais conforme à sa dignité, et qu'on lui donnât des gardes pour la sûreté de sa personne. Les Mèdes obéirent ; on lui construisit, à l'endroit qu'il désigna, un édifice vaste et bien fortifié, et on lui permit de choisir dans toute la nation des gardes à son gré.

« Ce prince ne fut pas plus tôt sur le trône, qu'il obligea ses sujets à lui bâtir une ville, à l'orner, à la fortifier, sans s'inquiéter des autres places. Les Mèdes, dociles à cet ordre, élevèrent cette ville forte et très-

grande qu'on appelle Ecbatane, dont les diverses enceintes concentriques sont construites de manière que chacune ne surpasse l'enceinte inférieure que de la hauteur de ses créneaux. L'assiette du lieu, qui s'élève en colline, en facilita les moyens. Il y avait en tout sept enceintes; dans la dernière étaient le palais et le trésor du roi. Le circuit de la plus grande égale à peu près celui d'Athènes. Les créneaux de la première sont peints en blanc; ceux de la seconde en noir; ceux de la troisième en pourpre, ceux de la quatrième en bleu, ceux de la cinquième sont d'un rouge orangé. Quant aux deux dernières, les créneaux de l'une sont argentés, et ceux de l'autre dorés. »

Ce passage à lui seul suffirait à prouver le rôle important que le culte des sept corps sidéraux tenait dans la religion des Mèdes. Les couleurs qui y sont énumérées sont en effet précisément les couleurs sacrées des cinq planètes, de la lune et du soleil, disposées dans le même ordre que sur les étages de la *zikurat* du palais de Khorsabad, avec l'aspect de laquelle celui de ces sept enceintes, se dépassant les unes les autres en gradins, devait offrir une certaine analogie.

« Le palais construit, continue Hérodote, Déjocès ordonna au peuple de se loger dans les autres enceintes, et il établit pour règle que personne du peuple n'entrerait chez le roi; que toutes les affaires s'expédieraient par l'entremise de certains officiers qui en feraient leurs rapports au monarque; que personne ne fixerait ses regards sur le prince, et qu'on ne rirait ni ne cracherait devant lui.

« Déjocès institua ce cérémonial imposant afin que les personnes qui avaient été élevées avec lui ne pussent lui montrer une familiarité inconvenante, ni conspirer contre sa personne. Il croyait qu'en se rendant invisible à ses sujets, il passerait pour être d'une espèce différente.

« Ces règlements faits, et son autorité affermie, il rendit sévèrement la justice. Les procès lui étaient envoyés par écrit ; il les jugeait et renvoyait le dossier avec sa décision. Quant à la police, s'il apprenait que quelqu'un eût fait une chose injuste, il le mandait et lui infligeait une peine proportionnée au délit. Pour cet effet, il avait dans toutes ses provinces des émissaires qui veillaient sur les actions et les discours de ses sujets. »

Déjocès, proclamé roi en 710, au moment le plus brillant des conquêtes de Sargin, lorsque la puissance assyrienne semblait devoir tout engloutir autour d'elle, eut le temps d'en voir commencer la décadence. Il acheva de constituer la nation des Mèdes, en rassemblant toutes leurs tribus en un seul corps. Après un règne de 53 ans il mourut, en 657, laissant à Phraorte (Fravartis), son fils, un pouvoir bien affermi.

§ 9. — Phraorte et Cyaxare.— Grand développement de l'empire médique.

(657-595)

I. — Déjocès paraît avoir eu un règne pacifique, uniquement consacré à organiser intérieurement la nation médique afin de la rendre capable de hautes destinées ; Phaorte (657-635) fut un conquérant. Nous ne savons rien de positif sur les sept premières années de son règne; mais elles durent être occupées à chasser les Assyriens des portions de la Médie qu'ils détenaient depuis le temps de Sargin, car, au début des conquêtes extérieures de ce prince, nous le voyons maître incontesté de tout le pays des Mèdes, dont certainement une grande partie était au pouvoir des étrangers du temps de Déjocès.

Les grandes campagnes de Phraorte commencèrent en 650 et furent d'abord dirigées vers l'orient. Il commença par soumettre à son sceptre sans de bien grandes difficultés, tout semble l'indiquer, les Perses, alors divisés en tribus, sans lien fédéral sérieux entre elles, et gouvernés par plusieurs princes, dont le plus important était Achæménès (Hakhâmanis, « l'amical »)[1]. Mais là ne se bornèrent pas dans cette direction les conquêtes du roij de Médie ; en quelques années il réduisit à l'obéissance toutes les nations situées en-deçà de l'Hindou-Kousch et des déserts de la Carmanie, iraniennes pour la plupart. Ctésias dit formellement que les Parthes, peuple d'origine scythique ou touranienne, furent soumis par le grand-père d'Astyage, c'est-à-dire par Phraorte, dont il altère, du reste, complétement le nom. A dater du règne du même prince, nous voyons aussi la Bactriane, avec ses dépendances, l'Hyrcanie, la Margiane et la Sogdiane, obéir au roi mède. De l'autre côté de la Médie, à l'ouest, la nation aryenne des Arméniens, alliée des Mèdes depuis Arbace, auquel le roi de ce pays, Barouir, avait prêté son concours dans la guerre contre Ninive, dut aussi reconnaître la suzeraineté de Phraorte, et probablement en échange de cette soumission vit son territoire délivré des Assyriens, qui en occupaient une partie, et sous Sargin et Sennachérib, avaient pénétré jusqu'à Van et même jusqu'à la chaîne de l'Ararat.

Ayant subjugué toutes ces nations et fait ainsi de la monarchie médique un vaste empire militaire, Phraorte se crut en mesure de reprendre l'œuvre d'Arbace, d'aller de nouveau détruire Ninive, relevée de ses ruines

[1] Qu'Achæménès et son fils Cambyse aient exercé la souveraineté, que Cyrus fût donc de sang royal par son père aussi bien que par sa mère, c'est un fait qui ressort positivement de l'inscription de Behistoun.

par Sennachérib, et de soumettre l'Assyrie à son sceptre. Mais la fortune des armes le trahit dans cette entreprise. Bien qu'amollis par leurs précédents succès, tombés en pleine décadence, laissant échapper une à une toutes leurs conquêtes, les Assyriens étaient encore un peuple guerrier. Ils venaient d'avoir, sous le prince qui les gouvernait à ce moment, Assouridilili II, une dernière lueur de gloire, en recouvrant Babylone révoltée. L'invasion des Mèdes produisit chez eux un élan de vaillance et d'énergie. Ils y résistèrent vigoureusement, et dans une grande bataille qui fut alors livrée, Phraorte succomba avec l'élite de son armée (635).

II. — Son fils Cyaxare (Uvakhsatara) lui succéda sur le trône (635-595). Il fut encore plus belliqueux que son père. Averti par le sort funeste de celui-ci, ses premiers soins tendirent à donner aux Mèdes une bonne organisation militaire ; il les forma en phalanges régulières, réunit en corps distincts les différentes armes, qui jusque-là combattaient confondues, les soumit à une discipline sévère et se prépara de cette manière à de nouvelles conquêtes. Le premier essai qu'il fit de ses forces consista à soumettre les Parthes, révoltés à la suite de la mort de Phraorte. Reprenant les projets de son père, il méditait la ruine de Ninive : suivant l'exemple d'Arbace, il chercha une alliance dans le sud du bassin du Tigre et de l'Euphrate, afin de ne pas se trouver seul dans une semblable entreprise. Un traité fut conclu entre Cyaxare et le Chaldéen Nabopolassar pour la conquête et le partage de l'Assyrie, et le gage de cette alliance fut le mariage d'Amytis, fille de Cyaxare, avec le jeune fils de Nabopolassar, Nabuchodonosor. En 625, la mort d'Assouridilili vint fournir aux deux alliés l'occasion de réaliser leur projet. Les Mèdes et les Chaldéens envahirent à la fois l'Assyrie, les uns par

le nord et les autres par le sud. Déjà Cyaxare avait vaincu les Assyriens en bataille rangée, déjà il assiégeait Ninive, et Nabopolassar s'avançait avec toutes ses forces pour le rejoindre devant cette ville, lorsque le roi des Mèdes fut assailli à l'improviste par une nombreuse armée de Scythes, ayant à leur tête Madyas, leur roi. Ces Scythes n'étaient pas des auxiliaires accourus au secours de l'Assyrie; c'était une migration de peuple barbare marchant au hasard. Une guerre avait éclaté entre eux et leurs voisins, les Cimmériens, dans les steppes au nord de la mer Caspienne et du Caucase. Ayant vaincu les Cimmériens, les Scythes, lancés à leur poursuite, s'étaient égarés dans les défilés du Caucase, et, marchant toujours devant eux sans savoir où ils allaient, avaient débouché comme un torrent sur la Médie. Cyaxare essaya de les arrêter, il perdit la bataille, et en une journée, de maître d'une grande portion de l'Asie, il se vit réduit à la condition de sujet des barbares.

Les Scythes dominèrent pendant dix-huit ans[1] sur toute l'Asie antérieure. De la Médie, où ils avaient établi leur quartier général, ils se jetèrent sur l'Assyrie, l'Osrhoëne, la Syrie, la Palestine, où ils pillèrent le fameux temple de Dercéto à Ascalon; ils ne s'arrêtèrent enfin que sur les frontières de l'Égypte, où Psamétik Ier acheta leur retraite à force d'argent et de présents. C'était une invasion d'horribles barbares, dont les cruautés et les ravages étaient dignes de celles que

[1] Le texte d'Hérodote dit 28 ans, mais aujourd'hui que la chronologie assyrienne commence à être établie sur des bases solides, il devient évident qu'il faut corriger 18 au lieu de 28 chez l'historien d'Halicarnasse. En effet, l'invasion des Scythes eut lieu en 625; Cyaxare et Nabopolassar prirent Ninive en 606. Or, il est à penser que les Mèdes ne vinrent pas attaquer la capitale de l'Assyrie l'année même où ils étaient parvenus à si grand peine à se débarrasser du joug des Scythes.

commirent, au moyen âge, leurs descendants, les Tartares de Gengis et de Timour. Ils ruinaient toutes les contrées qu'ils occupaient par leurs violences et leurs brigandages. Outre les tributs ordinaires, raconte Hérodote, ils exigeaient encore de chaque particulier un impôt arbitraire pour racheter sa vie et ses biens; et, indépendamment de ces exactions, ils parcouraient tout le pays, pillant et enlevant à chacun ce qui lui appartenait. C'est d'eux que le prophète Jérémie, voyant leur torrent approcher des frontières du royaume de Juda, disait: « Voici qu'un peuple vient du nord; une grande « nation est sortie des flancs de la terre.... ; ils portent « l'arc et le bouclier; ils brisent et déchirent sans « pitié.... ; leur bruit ressemble au bruissement des « flots; ils montent des chevaux armés eux-mêmes « comme des guerriers.... Malheur à nous! nous « sommes ravagés. Un cri d'alarme vient du côté de « Dan; on apprend des horreurs de la montagne « d'Ephraïm.... Faites entendre dans Jérusalem que des « troupes d'éclaireurs viennent d'une terre lointaine.... « J'ai regardé le pays, il est désert.... J'ai vu les mon- « tagnes, et elles tremblent; les collines, et elles se « choquent de terreur; j'ai regardé partout, il n'y a « plus d'hommes, les oiseaux du ciel se sont envolés. » Et plus loin: « J'amène sur vous une nation lointaine, « une nation robuste, antique, dont vous ne connaissez « point le langage, dont vous ne comprenez point les « paroles.... ; son carquois est un sépulcre ouvert.... ; « tous ses guerriers sont forts. Ils mangeront votre « pain, votre moisson, vos enfants, vos bœufs, vos « figues, vos raisins. »

III. — Plus que tous les autres, les Mèdes souffraient de ces envahisseurs, qui s'étaient établis chez eux et paraissaient ne devoir jamais en sortir. Ils ne parvinrent à s'en délivrer que par la trahison. Cyaxare et les

membres de l'aristocratie médique invitèrent à une fête le roi et les principaux chefs des Scythes; là, ils les enivrèrent et les égorgèrent pendant leur ivresse. Toute la population de la Médie, agriculteurs et pâtres comme guerriers, touraniens comme iraniens, se leva en masse et massacra partout où elle le put les Scythes, privés de leurs chefs; une partie d'entre eux parvint à s'enfuir et à regagner par le Caucase la route de leurs steppes; d'autres eurent la vie sauve, mais furent réduits en esclavage et cantonnés dans certains districts de la Médie. C'est ainsi que les Mèdes recouvrèrent, en même temps que leur indépendance, la domination des contrées qu'ils possédaient auparavant.

Aussitôt délivré de ces envahisseurs barbares, Cyaxare renoua son alliance avec Nabopolassar et reprit ses projets favoris contre Ninive. En 606 l'orgueilleuse cité de Sennachérib fut prise et détruite, cette fois pour toujours. Les deux vainqueurs se partagèrent l'Assyrie, dont le nord appartint aux Mèdes et le sud aux Babyloniens.

IV. — Trois ans après, en 603, l'émigration d'une des tribus scythes qui avaient été conservées en Médie dans des conditions de servage et l'accueil qu'elle reçut d'Alyatte, roi de Lydie, amena une guerre entre Cyaxare et ce royaume, devenu depuis peu d'années maître de la Phrygie et de Cappadoce, et par conséquent limitrophe de l'empire de Médie sur sa frontière arménienne. « Pendant cinq années, dit Hérodote, les Mèdes et les Lydiens eurent alternativement l'avantage; la sixième, il y eut une espèce de combat nocturne, car après une fortune égale de part et d'autre, s'étant livré bataille, le jour se changea tout-à-coup en nuit, pendant que les deux armées étaient aux mains. Thalès de Milet avait prédit aux Ioniens ce changement, et il en avait fixé le temps, ainsi que l'année où il s'opéra. Les Lydiens

et les Mèdes, voyant que la nuit avait pris la place du jour, cessèrent le combat, et s'empressèrent de faire la paix.... Les rois de Babylone et de Cilicie en furent les médiateurs. Persuadés que les traités ne peuvent avoir de solidité sans un puissant lien, ils engagèrent Alyatte à donner sa fille Aryénis à Astyage, fils de Cyaxare. » Le cours de l'Halys, fleuve qui partage la Cappadoce par le milieu, fut choisi pour la limite des deux empires. Les astronomes fixent l'éclipse totale de soleil survenue pendant la bataille entre les Lydiens et les Mèdes à l'an 597 avant Jésus-Christ. Cyaxare mourut deux ans après (595).

§ 10. — Règne d'Astyage et enfance de Cyrus.

(595-560)

I. — Astyage (Ajtahaga), fils de Cyaxare, lui succéda. Son règne fut long, et, pendant trente ans ne paraît avoir été marqué par aucun événement saillant. Astyage ne fut pas un prince guerrier et conquérant ; l'histoire ne lui attribue aucune expédition hors des frontières assignées par ses prédécesseurs à la monarchie médique. Tous les traits que l'on peut recueillir sur son compte révèlent en lui un tyran soupçonneux et perfide, et sa cruauté comme sa mauvaise foi furent pour beaucoup dans la catastrophe qui termina son règne.

II. — Astyage avait une fille nommée Mandane, qu'il maria au Perse Cambyse (Kambujiya), fils d'Achæménès, investi sans doute, bien que les écrivains anciens ne le disent pas, du gouvernement de son pays natal à titre de satrape ou de prince vassal. Après ce mariage, suivant le récit d'Hérodote, il vit en songe une vigne qui sortait du sein de sa fille et qui couvrait toute l'Asie.

Ayant demandé aux Mages l'interprétation de ce songe, il apprit que le fils qui naîtrait de Mandane régnerait un jour à sa place. Astyage prétendait bien ne pas perdre sa couronne, et il avait de plus deux petits-fils, Xathritas (Khsathrita) et Sithratachmès (Çithratakhma), auxquels il comptait la laisser en mourant. Il fit donc venir sa fille auprès de lui et la retint sous une garde sévère, bien décidé à faire périr l'enfant qu'elle mettrait au monde. Lorsqu'il fut né, Astyage fit appeler Harpagus, un de ses serviteurs les plus dévoués, et lui ordonna de mettre à mort l'enfant de Cambyse. Harpagus ne voulut pas se souiller lui-même d'un crime ; il chargea un des pâtres d'Astyage d'exposer l'enfant sur une montagne déserte, pour qu'il y trouvât une mort certaine. Mais le pâtre n'exécuta pas cet ordre, et éleva le fils de Cambyse, que l'on appela Agradate et qui plus tard prit le nom de Cyrus, à la place de son propre fils, qui était mort en naissant.

III. — Cependant le jeune Agradate grandit dans son village ; une aventure, dont Hérodote fait le récit plus ou moins fabuleux, amena sa reconnaissance. « Un jour qu'il jouait avec d'autres enfants de son âge, ceux-ci l'élurent pour leur roi, lui qui était connu sous le nom de fils du bouvier. Il distribua aux uns les places d'intendants de ses bâtiments, aux autres celles de gardes du corps ; celui-ci était *l'œil du roi* (titre d'une des fonctions les plus élevées de la cour, qui, de chez les Mèdes, passa chez les Perses), celui-là devait lui présenter les requêtes des particuliers ; chacun avait son emploi, selon ses talents et le jugement qu'en portait Agradate [1]. Le fils d'Artembarès, homme de distinction chez les

[1] Hérodote, dans tout ce récit, désigne le fils de Cambyse par le nom de Cyrus, sous lequel il acquit sa gloire. Nous avons cru devoir substituer celui d'Agradate, qu'il portait alors.

Mèdes, jouait avec lui. Ayant refusé d'exécuter ses ordres, Agradate le fit saisir par d'autres enfants et maltraiter à coups de verges. On ne l'eut pas plus tôt relâché, qu'outré d'un châtiment si indigne de sa naissance, il alla à la ville porter ses plaintes à son père contre le fils du bouvier d'Astyage.

« Dans la colère où était Artembarès, il se rendit auprès du roi avec son fils, et se plaignit du traitement odieux qu'il avait reçu. « Maître, dit-il, en découvrant les épaules de son fils, « c'est ainsi que nous a outragés « un de tes esclaves, le fils de ton bouvier. » A ce discours, à cette vue, Astyage voulant venger le fils d'Artembarès, par égard pour son père, envoya chercher le pâtre Mitradate et son fils. Lorsqu'ils furent arrivés : « Comment, dit le prince à Agradate en le regardant, « étant ce que tu es, as-tu osé traiter d'une manière si « indigne le fils d'un des premiers de ma cour ? » — « Je « l'ai fait avec justice, répondit Agradate. Les enfants « du village, avec lesquels il était, m'avaient, en jouant, « choisi pour leur roi. Je leur paraissais le plus digne. « Tous exécutaient mes ordres. Le fils d'Artembarès n'y « eut aucun égard et refusa de m'obéir. Je l'en ai puni. « Si cette action mérite quelque châtiment, me voici « prêt à le subir. »

« La ressemblance des traits de cet enfant avec les siens, sa réponse noble, son âge qui s'accordait avec le temps de l'exposition de son petit-fils, tout concourait à frapper vivement l'esprit d'Astyage. Il demeura quelque temps sans parler; mais enfin, revenu à lui et voulant renvoyer Artembarès, afin de sonder Mitradate : « Artembarès, lui dit-il, vous n'aurez aucun sujet de vous « plaindre de moi, ni toi, mon fils. » Ensuite il ordonna à ses officiers de conduire Agradate dans l'intérieur du palais. Resté seul avec Mitradate, il lui demanda quel était cet enfant. Le bouvier soutint d'abord qu'il en était

le père; mais à la vue des instruments de torture, il avoua tout.

« Aussitôt Astyage fit venir Harpagus, lui répéta ce qu'il venait d'apprendre, ajoutant que l'enfant vivait et qu'il en était content. « Car enfin, dit-il, la manière dont « on l'avait traité me faisait beaucoup de peine, et j'étais « très-sensible aux reproches de ma fille. Mais puisque « la fortune nous a été favorable, envoie-moi ton fils « pour tenir compagnie au jeune prince nouvellement « arrivé, et ne manque pas de venir souper avec moi; « je veux offrir, pour le recouvrement de mon petit-fils, « des sacrifices aux dieux, à qui cet honneur est ré- « servé. » Harpagus s'étant, à ces paroles, prosterné devant le roi, s'en retourna chez lui, également flatté de l'heureuse issue de sa faute et de ce qu'il était invité au festin que le roi donnait. Il ne fut pas plus tôt rentré chez lui, qu'il appela son fils unique, âgé d'environ treize ans, et l'envoya au palais d'Astyage.

« Dès que cet enfant fut arrivé, le roi le fit égorger; on le coupa ensuite en morceaux, dont les uns furent rôtis et les autres bouillis. L'heure du repas venue, on servit à Astyage et aux autres convives du mouton, et à Harpagus le corps de son fils. Lorsqu'il parut avoir assez mangé, Astyage lui demanda s'il était content de ce repas. « Très-content, » répondit Harpagus. Aussitôt ceux qui en avaient reçu l'ordre, apportant dans une corbeille couverte la tête, les mains et les pieds de son fils, la lui présentèrent en lui disant de la découvrir et d'en prendre ce qu'il voudrait. Il le fit, et en découvrant la corbeille il reconnut les restes de son fils. Il ne se troubla point et sut se posséder. Astyage lui demanda s'il savait de quel gibier il avait mangé; il répondit qu'il le savait, mais que tout ce que faisait le roi lui était agréable. »

IV. — Les sujets d'un despote savent, comme lui, dissi-

muler et n'oublier jamais une injure. Harpagus attendit longtemps, mais se vengea enfin en excitant Agradate à la révolte. Astyage, après l'avoir reconnu pour son petit-fils, avait consulté les Mages, qui prétendirent que le songe était accompli : puisqu'Agradate avait été roi, il n'y avait plus de danger qui menaçât la couronne d'Astyage. Celui-ci le laissa aller en Perse auprès de son père Cambyse. C'est là que les secrets messagers d'Harpagus vinrent le chercher, éveiller son ambition et lui promettre une victoire facile, en lui montrant les nombreux ennemis qu'Astyage s'était faits, par ses rigueurs, jusqu'au milieu de sa cour.

§ 11. — Les Perses et Cyrus.

I. — La patrie des Perses est la province montagneuse qui porte encore de nos jours le nom de *Farsistan*, c'est-à-dire l'habitation des Fars, des Perses. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, cette nation constituait le rameau le plus pur de la migration iranienne. Longtemps les Perses restèrent nomades, à demi barbares, et durent à leur genre de vie et à leur climat souvent rigoureux la vigueur indomptable qui les animait. Ils étaient encore en partie nomades sous Cyrus, et ce prince savait bien tout ce que devait son peuple à un sol ingrat, à un ciel qui n'est pas toujours clément, lorsqu'il représentait à ses compagnons que la mollesse des peuples ne venait que de la douceur de leur climat et des richesses de leur terre. Aussi un certain Artembarès — autre que celui dont il vient d'être question — ayant voulu persuader à ses compatriotes d'échanger leur pays petit et montagneux pour une contrée plus vaste et meilleure, Cyrus combattit énergiquement sa proposition. « Les contrées

« les plus délicieuses, dit-il, ne produisent ordinairement « que des hommes mous et efféminés, et la même terre « qui porte les plus beaux fruits n'engendre point des « hommes belliqueux. » Les Perses, ajoute Hérodote, convaincus que le sentiment de Cyrus était le meilleur, préférèrent un pays incommode avec l'empire, à un excellent avec l'esclavage.

II. — Les Perses se divisaient en dix tribus et en trois classes sociales. Les tribus des Pasargadiens — ou plus exactement Parsagadiens, de la ville de Parçauvâdâ, « la forteresse des Perses, » appelée par les Grecs Pasargades — des Maraphiens et des Maspiens formaient l'aristocratie des guerriers. Les Parsagadiens l'emportaient sur tous les autres; c'était de leurs rangs qu'était sorti Achæménès, l'aïeul de Cyrus. Les Panthialéens, les Déruséens, les Germaniens étaient les cultivateurs. Les Daens, les Mardes, les Dropiques et les Sagartiens menaient la vie de pasteurs errants. Les voyageurs modernes retrouvent encore quelque chose de ces vieilles mœurs dans les montagnes du Farsistan.

Les Perses, avec les Bactriens, étaient de tous les peuples d'Iran ceux qui avaient conservé la religion zoroastrienne dans sa plus grande pureté. La vie de morcellement et d'indépendance cantonale avec une liberté républicaine et des formes parlementaires, que nous avons montrée plus haut comme l'état normal et primitif des Iraniens, demeura en pleine vigueur chez eux jusqu'au temps de Cyrus. Ce fut par la libre délibération d'une véritable assemblée nationale que celui-ci fut élu roi de toute la nation. Même encore plus tard, au temps du plus grand éclat et de la plus grande puissance de l'empire perse, il resta quelque chose de ces formes antiques, de cet esprit d'indépendance et de liberté. La nature du gouvernement et de l'autorité du grand roi était toute différente dans les provinces de son empire

et dans la Perse proprement dite. Partout ailleurs il était le pur souverain asiatique, absolu, sans contrôle, presque dieu ; en Perse il n'était que le chef d'un peuple libre. Les Perses n'étaient soumis à aucun impôt. Le roi n'avait pas le droit de prononcer contre un d'eux un arrêt de mort pour une faute unique et sans observer des formes préservatrices de la justice ; il semble même que l'institution du jugement de tout homme par ses pairs, c'est-à-dire du jury, existât parmi eux. C'étaient leurs légions belliqueuses et endurcies dans la vie de leurs montagnes qui formaient la vraie force militaire de l'armée du roi. Mais celui-ci ne pouvait pas les faire marcher absolument suivant son caprice : il fallait que la nation des Perses eût accepté son projet de guerre. Dans toutes les occasions solennelles, le monarque, dont un seul signe était un ordre pour les autres nations courbées sous son sceptre, réunissait autour de lui, avant de prendre sa décision, un véritable parlement, composé des chefs et des principaux parmi les Perses proprement dits, regardés presque comme ses égaux. C'est ainsi qu'Hérodote, toujours si bien informé et si exact, nous fait voir la déclaration de guerre de Darius aux Grecs précédée d'une mûre délibération de ce parlement royal, où chacun exprime son avis avec une entière liberté. Et la connaissance d'un tel fait était si bien établie dans la Grèce, qu'un célèbre vase peint du Musée de Naples retrace, avec les noms des personnages, la scène de cette délibération. Ce n'est que plus tard, postérieurement à Xerxès, que ces derniers restes de vie libre disparurent, quand la nation perse fut amollie et corrompue elle-même par les richesses et par le contact de la corruption des peuples qu'elle avait vaincus. Alors le pouvoir du grand roi devint dans la Perse le même que dans le reste de l'empire, et les descendants des libres compagnons de Cyrus s'abaissèrent sous le joug d'un despotisme sans limites.

III. — La Perse antérieure à Cyrus, que sa constitution morcelée mettait peu en état de résister aux entreprises de grandes puissances militaires, ne put échapper aux invasions des conquérants qui s'emparèrent successivement de l'Asie antérieure; les Assyriens, sous les Sarginides, conquirent une partie de son territoire; elle fut ensuite tout entière soumise aux Mèdes. C'est à ces derniers qu'elle obéissait, lorsqu'éclata la révolution qui lui rendit l'indépendance. Mais dans la vie simple et agreste qu'ils menaient sur leurs montagnes, les Perses avaient conservé toute l'énergie de leurs mœurs primitives; aussi le jour où, réunis sous la main d'un seul chef vaillant et habile, ils se trouvèrent en présence des Mèdes, déjà amollis et énervés par la civilisation, ils triomphèrent sans beaucoup de peine, et en un petit nombre d'années se rendirent maîtres de toute l'Asie.

« De cinq ans à vingt ans, dit Hérodote, on apprend trois choses aux jeunes Perses : à monter à cheval, à tirer de l'arc et à dire la vérité. » Ces quelques mots, en révélant quelle était alors l'éducation toute guerrière et inspirée des plus nobles préceptes de la doctrine mazdéenne, que recevait la nation, infidèle plus tard à ces austères et saines traditions, expliquent ses rapides et prodigieux succès.

IV. — L'œuvre du fils de Cambyse, excité par sa propre ambition et par les conseils d'Harpagus, fut de réunir en un seul corps de nation, de soumettre à une autorité commune toutes les tribus des Perses; une fois ce résultat obtenu, il pouvait aspirer à tout. Il se donna d'abord comme ayant reçu d'Astyage la satrapie de la Perse; à ce titre, il convoqua les chefs des tribus à une grande assemblée. Là il leva le masque, exposa ses vues aux chefs iraniens réunis, leur montra en perspective la fortune, la puissance, l'indépendance surtout, et par ces perspectives il les décida à le proclamer roi et à attaquer

le monarque des Mèdes. Ce fut alors qu'il changea son nom d'Agradate pour celui de Cyrus (Kurus). Il fit relever dans toute la Perse les *atesch-gahs* ou pyrées, que les Mèdes paraissent avoir renversés lors de leur conquête, et il rétablit l'exercice du culte zoroastrien dans toute sa sévère pureté ; mais en même temps, désireux de ménager les susceptibilités des Mèdes, parmi lesquels il espérait trouver des partisans, fatigués de la tyrannie d'Astyage, il laissa subsister à côté les sanctuaires du magisme médique. Cyrus prescrivit une levée en masse de tous les guerriers des tribus perses, puis, quand il eut ainsi rassemblé une nombreuse armée, il marcha contre la Médie. Au bruit de sa révolte, Tigrane, roi d'Arménie, s'insurgea également, secoua le joug des Mèdes et fournit au jeune héros perse un précieux appui.

§ 12. — Coup d'œil sur l'histoire ancienne de l'Arménie. — Tigrane Ier et Astyage.

I. — La chaîne de montagnes qui, à partir des côtes de la mer Egée, court à travers l'Asie Mineure, la haute Mésopotamie, la Perse, la Bactriane, pour aller se rattacher au grand massif qui coupe l'Asie centrale, s'ouvre vers le nord, dans la direction du Pont-Euxin et de la mer Caspienne ; elle forme un vaste réseau dont un embranchement, connu des anciens sous les noms de monts Paryadres ou Moschiques, va, en contournant l'angle sud-est de la mer Noire, se relier au Caucase. Le nom de région arménienne désigne le plateau dont cet embranchement est la pente nord-ouest, et qui a pour escarpement méridional la chaîne désignée sous le nom générique de Taurus. Le point culminant de ce massif est l'Ararat, qui élève à une hauteur de 16,000 pieds au-

dessus du niveau de la mer son front couronné de neiges perpétuelles. L'Arménie forme comme un nœud de montagnes entre l'Asie Mineure d'un côté, la Médie d'un autre et l'Assyrie du troisième; aussi sa possession a-t-elle été toujours considérée comme ayant une importance stratégique capitale pour la domination de l'Asie.

La configuration du sol de l'Arménie est d'autant plus curieuse à étudier qu'elle a puissamment influé sur les vicissitudes que cette contrée éprouva dans le cours de son existence historique. Des montagnes plus ou moins élevées, des collines à pente douce, alternent partout avec des vallées dont plusieurs sont très-resserrées et dont quelques autres, comme celle de l'Araxe, s'épanouissent en une vaste plaine. Ici, sur les hauteurs, une nature âpre et stérile ; là, dans les bas-fonds, une fertilité qui va quelquefois jusqu'aux dernières limites. Sur un sol aussi accidenté, et où quantité de montagnes séparent, comme autant de barrières, les populations, jamais ne put s'établir un pouvoir unitaire, fort et stable, rayonnant sur toute l'étendue du pays. Depuis les siècles les plus reculés, l'Arménie apparaît dans l'histoire morcelée en une foule de petites principautés presque indépendantes de l'autorité royale et désunies entre elles. La monarchie arménienne manqua toujours de cohésion : affaiblie par les déchirements intérieurs que produisaient les vices de son organisation féodale, elle eut bien des fois à subir l'invasion et la conquête. Presque toujours elle fut sous la domination de maîtres étrangers, qui tantôt se contentèrent d'exercer sur elle un droit de suzeraineté, tantôt la firent gouverner par des lieutenants directs. Ce n'est qu'à de rares intervalles que quelques princes doués de talents politiques ou militaires parvinrent à s'affranchir du joug, mais leurs efforts n'aboutirent jamais qu'à une indépendance douteuse et viagère. L'Arménie resta impuissante contre les grands empires qui s'élevèrent autour d'elle en Asie, et elle finit par devenir

une proie que se disputèrent les Romains et les Parthes, les Grecs de Byzance et les Perses Sassanides, dont les Arabes arrachèrent des lambeaux, et qu'enfin foulèrent aux pieds les Turcs et les Mongols.

II.—L'Arménie s'appela d'abord *Haïasdan*; ses habitants primitifs paraissent avoir appartenu à la race chamite. C'est la fameuse migration de Haïg, à laquelle remontent les plus anciens souvenirs du pays et qu'ils disent être partie de Babylone aussitôt après l'événement de la Tour des Langues. Sur ce premier fond vint un peu plus tard se superposer la véritable nation arménienne, issue de la race japhétique, dans laquelle elle forme un rameau à part, intermédiaire entre les Iraniens et les Phrygiens, que le tableau ethnographique du chapitre X de la Genèse désigne sous le nom de Thogorma. C'est cette nouvelle immigration, plus considérable que la première, que représente dans les souvenirs nationaux le personnage mythique d'Arménag, second colonisateur du pays, que l'on a cherché plus tard à rattacher par un lien de parenté à Haïg.

La migration des Arméniens vers leur pays autour de l'Ararat précéda sans aucun doute celle des Iraniens, mais fut postérieure à celle des Celtes, qui s'arrêtèrent quelque temps sur une partie du territoire occupé après par cette nation. Ils durent être les premiers des Aryâs proprement dits ou des tribus japhétiques orientales à s'éloigner du berceau commun de la race dans la Bactriane.

III. — L'Arménie a sur son territoire les sources de l'Euphrate et du Tigre, ainsi que les hautes vallées de ces deux fleuves. La posséder était donc pour les maîtres de la Mésopotamie une véritable nécessité, sous peine de voir par là déboucher sur leurs fertiles domaines une invasion des peuples du nord. Aussi, s'il y a quelque foi

à prêter aux listes chronologiques des antiques rois d'Arménie, rapportées par Moïse de Khorène d'après des livres fort antérieurs à son temps, les souverains du premier empire sémitique de Chaldée, au temps de leur puissance culminante, lorsqu'ils étaient maîtres de l'Assyrie, vers l'époque d'Ismidagan et de Hammourabi, auraient déjà fait la conquête de l'Arménie. Ces listes placent en effet en 1725 avant Jésus-Christ la défaite du roi arménien Anouschavan et l'établissement de la suprématie du grand empire mésopotamien sur ses états. Deux siècles après, le conquérant égyptien Thoutmès III, vainqueur des Rotennou et devenu maître de toute la Mésopotamie, depuis Ninive jusqu'à Babylone, alla chercher les Remenen ou Armenen dans leurs montagnes et les soumit au tribut. Lorsque l'empire assyrien se fonda pendant la décadence de la puissance égyptienne, le premier pays sur lequel il étendit sa domination fut l'Arménie, dès qu'il eut répudié la suzeraineté nominale de l'Égypte. On pourrait peut-être avec une certaine vraisemblance attribuer la soumission de ce pays à Ninippalassar, dont le nom, mal conservé dans le souvenir populaire, aurait donné lieu à la légende arménienne, d'après laquelle l'indépendance de leur pays aurait succombé sous les coups du fabuleux Ninus. En tous cas, les premières campagnes assyriennes dont nous possédions le récit, celles de Teglathphalasar Ier, ont l'Arménie pour principal théâtre, et elles ont plutôt le caractère de répression de révoltes que d'une conquête entièrement nouvelle.

La domination assyrienne en Arménie se prolongea pendant quatre siècles et ne paraît pas avoir été sérieusement contestée dans tout ce long espace de temps. Divisée en un grand nombre de petites royautés, l'Arménie était comptée parmi les pays tributaires. L'influence assyrienne, pendant cette période de domination, fut assez profonde pour faire adopter par les Armé-

niens la religion de Babylone et de Ninive, dont quelques personnages survécurent même à l'établissement du mazdéisme. Ce furent ceux vers lesquels se tournaient le plus volontiers les adorations populaires, avant tout Anahid, l'Anat ou Anaïtis des Chaldéo-Assyriens, puis Sbantarad, Vahakn et Nané, les dieux armés et guerriers, correspondant à Mérodach, Nergal et Ninip-Samdan. La légende fabuleuse de Sémiramis, dont nous avons montré l'origine toute religieuse au début, avant que la politique des Perses ne l'adoptât dans l'histoire officielle, était aussi répandue en Arménie que dans le bassin de l'Euphrate et du Tigre; on attribuait à cette héroïne, dans les fables de la poésie populaire, les prodigieux travaux du château de Van, appelé quelquefois, par suite de ces légendes, Schamiramaguerd, « la cité de Sémiramis. »

IV. — Lorsque le Mède Arbace se révolta contre Sardanapale et détruisit Ninive en 788, l'Arménien Barouir se joignit à lui, prit part à sa campagne et rendit indépendante la vieille terre de Haïg et d'Arménag. Il descendait, dit la tradition arménienne, des anciens souverains du pays et semble avoir été, au moment où il prit les armes contre les Assyriens, prince du district de l'Ararat. Associé aux exploits d'Arbace, il devint après la victoire roi de toute l'Arménie, et les chefs des autres districts acceptèrent avec empressement la suprématie du libérateur et de ses descendants. Quand l'empire d'Assyrie se reconstitua, une grande partie de ses efforts furent consacrés à reconquérir l'Arménie, et en effet il parvint à en soumettre toute la partie méridionale. Ce fut le temps des guerres acharnées de Sargin contre Ursa, roi d'Arménie (le Hartchéa de la liste de Moïse de Khorène), et ses vassaux, tels qu'Ullousoun de Van, racontées dans les inscriptions cunéiformes de Khorsabad. Ce fut aussi le temps où le roi Argistis (le Gornhag de

Moïse de Khorène) exécuta dans les rochers de l'acropole de Van, où se lit son nom, une partie des grands travaux dont la fable populaire faisait plus tard honneur à Sémiramis. Pendant toute cette période de luttes, l'Arménie fut la fidèle alliée des Mèdes. Un peu plus tard, comme nous l'avons raconté, Phraorte en fit une dépendance de son empire, mais en la laissant en possession d'un roi particulier.

V. — Le prince qui gouvernait l'Arménie au temps d'Astyage était Tigrane Ier, l'un des rois qui tiennent la plus grande place dans les traditions du pays. Moïse de Khorène, empruntant ses récits aux poésies populaires, le décrit ainsi : « Héros aux cheveux blonds, argentés « par le bout, au visage coloré, au regard de miel; ses « membres étaient robustes, ses épaules larges, sa « jambe alerte, son pied bien tourné; toujours sobre « dans ses repas et réglé dans ses plaisirs. Nos ancêtres « célébraient au son du *pampirn* (espèce de luth aux « cordes de métal) sa modération dans les plaisirs des « sens, sa magnanimité, son éloquence, ses qualités « utiles dans tout ce qui touche à l'humanité. Toujours « juste dans ses jugements et ami de l'équité, il tenait « la balance en main et pesait les actions de chacun. « Il ne portait point envie à ceux qui étaient plus « grands que lui; il ne méprisait pas ceux qui lui étaient « inférieurs, et n'avait d'autre ambition que d'étendre « sur tous le manteau de sa sollicitude. »

Tigrane était profondément populaire parmi ses sujets; Astyage conçut de la jalousie contre lui. Il craignit de le voir se rendre indépendant, et, n'osant pas l'attaquer ouvertement, il conçut le projet de le mettre à mort par une de ces perfidies qui lui étaient habituelles, de manière à réduire ses états à la condition de province directe, gouvernée par un simple satrape. Ayant demandé et obtenu la main de Dikranouhi, sœur de

Tigrane, dont il fit sa seconde épouse, il essaya d'attirer ce prince auprès de lui à Ecbatane, où il comptait le faire assassiner. C'était précisément le temps où Cyrus appelait les Perses aux armes et se mettait en rébellion ouverte. Tigrane, prévenu secrètement par sa sœur, n'eut garde de tomber dans le piége. Résolu de tirer vengeance de la perfidie d'Astyage, il se révolta de son côté et rassembla les Arméniens pour entrer en Médie et y faire cause commune avec le jeune roi des Perses.

§ 13. — Défaite d'Astyage et chute de l'empire de Médie.

(559)

I. — Astyage était endormi dans une paix profonde, croyant la prospérité de son empire et la durée de sa domination établies pour jamais, quand la double nouvelle des révoltes de Cyrus et de Tigrane vint le surprendre comme un coup de foudre. Ce fut du côté de la Perse qu'il jugea le danger le plus considérable et qu'il résolut de diriger au plus tôt toutes les forces dont il pouvait disposer. Mais dans son aveuglement, ignorant qu'Harpagus le trahissait et oubliant qu'il ne pouvait plus compter sur la fidélité d'un homme auquel il avait infligé une aussi odieuse et aussi cruelle offense, il lui donna le commandement de l'armée opposée à Cyrus. Tout concordait donc pour faciliter la conquête du fils de Cambyse. Les Mèdes, s'étant mis en campagne, en vinrent aux mains avec les Perses. Tous ceux à qui Harpagus n'avait pas fait part de ses projets se battirent avec courage. Le reste de l'armée passa à l'ennemi. Astyage, furieux, fit mettre en croix les Mages qui lui avaient conseillé de laisser partir Cyrus. Puis il

fit prendre les armes à ce qui restait dans ses états de guerriers de la tribu des Arizantes, jeunes et vieux, les mena contre les Perses, avec qui Tigrane et ses Arméniens avaient opéré leur jonction, et leur livra bataille auprès d'Ecbatane. Il fut complétement défait, la plupart de ses soldats restèrent sur le champ de bataille et lui-même tomba entre les mains de l'ennemi. Il avait régné trente-cinq ans. Ce fut la fin de l'empire de Médie, un moment si puissant, dont sa défaite fit passer l'héritage aux Perses.

II. — Hérodote dit simplement qu'Astyage devint le captif de Cyrus; Ctésias ajoute que le vainqueur le traita comme un père; mais les traditions arméniennes, au contraire, prétendent qu'il fut tué de la main de Tigrane. Le roi d'Arménie, après avoir repris avec lui sa sœur, emmena prisonniers dix mille Mèdes, avec la première des femmes d'Astyage, que Moïse de Khorène appelle Anouisch, mais qui doit être sans doute Aryénis, fille d'Alyatte. Il leur assigna pour demeure le pays qui s'étend depuis le revers de l'Ararat jusque sur les deux rives de l'Araxe, à l'est. Leur postérité s'y accrut considérablement et forma par la suite, jusqu'au IIe siècle de notre ère, un gouvernement particulier, appelé Mouratzian. A cette population mède de l'Ararat se rapportait, dans les souvenirs populaires de l'Arménie, tout un cycle de traditions et de légendes, dont s'inspirèrent plus d'une fois les poëtes et dont quelques traces sont restées éparses dans le livre de Moïse de Khorène.

Tigrane reconnut Cyrus pour son suzerain et se montra toujours envers lui un fidèle vassal. Ses descendants continuèrent de gouverner leur royaume sous la suzeraineté de la Perse, sans jamais se révolter, jusqu'à Vahé, fils de Van, dernier prince de la dynastie, qui mourut en défendant la cause de Darius Codoman contre Alexandre-le-Grand. Ils n'étaient pas traités sur le

même pied que les autres rois vassaux, mais avec beaucoup plus d'honneurs, comme les plus grands parmi les Perses proprement dits. Partisan déterminé de l'influence de la Perse et de tout ce qui en venait, autant que dévoué personnellement à Cyrus, qui avait brisé la tyrannie d'Astyage, Tigrane embrassa la religion de Zoroastre et la propagea dans ses états, où elle devint bientôt prédominante, mais en se combinant avec quelques restes du polythéisme assyrien antérieurement professé par la population. Aussi tous les mots qui expriment en arménien, encore aujourd'hui, le nom même de *dieu* et les idées de *sainteté*, de *feu*, de *bûcher*, de *culte*, etc., sont-ils purs iraniens.

III. — Est-il maintenant besoin d'indiquer comment Xénophon, s'écartant des données de tous les autres historiens, raconte la fin de l'empire de Médie et la manière dont Cyrus en hérita? Dans la *Cyropédie*, Astyage, grand-père de Cyrus, meurt naturellement et a pour successeur son fils Cyaxare II, dont aucun autre auteur n'a jamais entendu parler. Cyaxare, menacé d'une guerre formidable, met son neveu à la tête de ses armées et soumet les deux empires de Lydie et de Babylone. Cyrus lui succède légitimement, et transporte sans secousse aux Perses l'empire auparavant possédé par les Mèdes.

Ce récit, que tout dément, mais auquel certains érudits modernes, avant qu'on ne connût comme on la connaît aujourd'hui l'histoire antique de l'Orient, ont eu le tort d'ajouter foi, n'est pas même à réfuter. Xénophon n'a jamais eu, en effet, la pensée de le donner pour réel. En écrivant la *Cyropédie*, il ne prétendait pas faire un livre d'histoire, mais un cadre romanesque pour l'exposé de ses théories politiques et pédagogiques. Il voulait y opposer un absolutisme idéal à la république également idéale de Platon. Se proposant donc de pré-

senter dans Cyrus le modèle des rois et des guerriers, Xénophon devait, laissant de côté la réalité des faits, taire la spoliation d'Astyage et l'usurpation de son trône, car il ne fallait pas qu'aucun trait de son héros fût même discutable.

CHAPITRE X

CONQUÊTES DE L'EMPIRE PERSE JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES. — CYRUS. — CONQUÊTE DE L'ASIE MINEURE ET DE BABYLONE. — CAMBYSE. — CONQUÊTE DE L'ÉGYPTE. — LE FAUX SMERDIS. — COMMENCEMENT DU RÈGNE DE DARIUS.

§ 1. — Cyrus et les peuples Aryens.

I. — La défaite d'Astyage et la conquête de la Médie avaient pour résultat de donner à Cyrus la souveraineté des pays dépendant de son empire, et en particulier de toutes les nations aryennes situées en-deçà de l'Hindou-Kousch et des déserts de la Carmanie. Le conquérant se hâta d'en rendre la soumission effective, œuvre qui ne lui donna pas beaucoup de peine, car toutes ces nations, sœurs de la sienne, se sentaient attirées de sympathie vers le jeune héros perse, et préféraient naturellement la suprématie d'un peuple de race iranienne pure à celle des Mèdes, mélangés et pénétrés d'éléments étrangers.

La Carmanie était une dépendance naturelle de la Perse ; Cyrus n'eut pas à la réduire, car toutes les vrai-

semblances semblent indiquer que ses tribus, ardemment mazdéennes, avaient pris part au premier soulèvement et marché contre Astyage avec les Perses. Les Bactriens, Ctésias nous l'atteste, se donnèrent spontanément, avec les habitants de la Sogdiane et de la Margiane, qui dépendaient d'eux, au restaurateur de la religion de Zoroastre, dont leur pays avait été le berceau et demeurait l'un des principaux foyers. La Parthie, bien que touranienne, enclavée entre la Médie et la Bactriane, n'osa pas résister et se soumit également sans combat.

II. — Pour assurer la tranquillité de la Bactriane, exposée à leurs fréquentes incursions et à leurs ravages, Cyrus s'occupa de dompter les Saces touraniens, habitant autour des sources de l'Iaxarte. Ils furent vaincus et leur roi Amorgès fait prisonnier dans le combat. Cyrus fit de leur pays une satrapie de son empire. Il se tourna ensuite vers l'Hyrcanie, voisine de la mer Caspienne, dont les peuples, Caspiens, Panumathes et Darites, issus du sang de Touran et mêlés à quelques Aryâs en minorité, faisaient mine de résister. Mais ils ne tinrent pas devant ses troupes, et voyant leur territoire envahi, reconnurent presque sans combattre la souveraineté du roi de Perse.

III. — Ayant assuré de cette façon sa domination dans le nord-est, Cyrus, avec la coopération de Tigrane, qui gagna dans cette guerre la possession d'un certain nombre de districts limitrophes de l'Arménie, entreprit la conquête des pays voisins du Caucase, qui étaient demeurés indépendants de la monarchie médique. Ici la tâche fut plus difficile et plus lente, à cause des obstacles qu'offraient à la fois et la configuration du pays et le caractère belliqueux des populations. Cependant le roi de Perse finit par y réussir; après quelques

années de guerres sanglantes et acharnées, l'Albanie et l'Ibérie, c'est-à-dire le Daghestan et la Géorgie actuelles, dépendirent de la couronne du jeune conquérant. Les Colchidiens cédèrent à ses armes; les nations des âpres montagnes qui longent le littoral du sud-est du Pont-Euxin, Mardes, Macrons, Chalybes, Tibaréniens, célèbres dans tout le monde antique pour leur industrie métallurgique remontant jusqu'aux âges les plus reculés et pour l'invention de l'acier, furent écrasées et réduites à l'obéissance. Cyrus se trouva ainsi maître de toute la partie de l'Asie Mineure qui s'étend jusqu'au fleuve Halys.

Il lui avait fallu quatorze ans pour accomplir ces conquêtes, dont nous ne connaissons que les traits généraux et dont aucun historien ne nous révèle les incidents. Ce fut au moment où le vainqueur d'Astyage venait de les terminer qu'éclata entre lui et Crésus, roi de Lydie, la guerre qui devait le mettre en possession de l'Asie Mineure tout entière, jusqu'aux rivages de la mer Egée. Mais avant d'entreprendre le récit de cette guerre, il est nécessaire de placer ici quelques détails sur les diverses populations de l'Asie Mineure et sur l'histoire du royaume de Lydie.

§ 2. — Les populations de l'Asie Mineure.

I. — L'Asie Mineure est cette péninsule qui s'avance comme un immense promontoire entre le Pont-Euxin et la mer de Cypre, refoulant devant elle les flots de la mer Egée. La chaîne du Taurus couvre ses côtes méridionales de hautes montagnes, repaire dans tous les temps de populations insaisissables et toujours prêtes à descendre sur la mer et les plaines qui s'étendent à

leurs pieds, pour piller les marchands et les laboureurs. Cette région montagneuse forme, de l'ouest à l'est, la Carie, la Lycie, la Pamphylie et la Cilicie, qui s'inclinent au sud vers la mer; la Pisidie, l'Isaurie et la Lycaonie, qui descendent, au nord, du haut des montagnes vers l'intérieur. A l'ouest sont, sur une côte profondément dentelée et sillonnée par de nombreux cours d'eau qui en fécondent le sol, la Troade, la Mysie, l'Eolide, l'Ionie et la Doride. En face de la côte du sud nous ne trouvons que deux grandes îles, Rhodes et Cypre. Au large de la côte de l'ouest s'étend tout un labyrinthe d'îles gracieuses, Lemnos, Chios, Samos et les Sporades. Au nord, vers le Pont-Euxin qui communique avec la mer Egée par les deux détroits successifs de l'Hellespont et du Bosphore de Thrace, sont la Mysie, la Bithynie, la Paphlagonie et le Pont; au centre enfin, la partie la moins favorisée de cette région, nous rencontrons la Phrygie et la Cappadoce.

II. — Les premiers habitants de l'Asie Mineure, dont les Cariens étaient le principal débris dans les temps classiques, paraissent avoir appartenu, comme ceux de presque toute l'Asie antérieure avant les grandes migrations, des Sémites d'abord, puis des Japhétites, à la race de Cham. C'est ce que nous avons déjà fait remarquer dans le premier chapitre de ce manuel. Dès une époque très-reculée, des rameaux des descendants de Sem et de Japhet vinrent s'y superposer et formèrent la majeure partie des habitants de la contrée. L'Halys, aujourd'hui Kizil-Irmak, le plus grand fleuve de l'Asie Mineure, marquait la limite des deux races. Les populations à l'ouest de ce fleuve étaient pour la plupart, Phrygiens, Mysiens, Paphlagoniens, Bithyniens, de race indo-européenne, apparentés de très-près aux Thraces d'Europe; celles de l'est, c'est-à-dire les Cappadociens, les Ciliciens, les Pamphyliens et les Solymes, habitants d'une

portion de la Lycie, appartenaient à la race sémitique et à la branche araméenne. L'Halys séparait donc deux groupes de langues : les unes, à droite, étaient d'origine sémitique et presque semblables, les médailles nous l'attestent, à l'idiome de la Syrie septentrionale; les autres, à gauche, d'origine aryenne, appartenant au rameau thraco-pélasgique ou, comme semble avoir été le phrygien, intermédiaires entre ce rameau et l'arménien. Cependant, en arrière des populations aryennes de la rive gauche de l'Halys, presque au bord de la mer Egée, on retrouvait une nation sémitique, isolée et avancée plus loin que les autres, les Lydiens, qui formaient une branche à part dans la race de Sem, tandis que les autres peuples de la même race situés au-delà de l'Halys étaient de la branche d'Aram. Quant aux Lyciens, dont la demeure se trouvait sur la côte méridionale, entre les Chamites de la Carie et les Sémites de la Pamphylie, c'étaient des Indo-Européens ou Japhétites, que certains érudits, d'après l'étude de leur langue encore bien peu connue, prétendraient plus rapprochés des Iraniens que des Thraco-Pélasges. Ils devaient être les derniers débris d'une race qui avait eu dans les siècles les plus antiques une grande extension dans l'Asie Mineure, l'Archipel et la Grèce même, race qui figure sous les règnes de Merenphtah et de Rhamsès III parmi les principaux ennemis de l'Egypte, venus « des îles et des côtes de la mer du nord, » sous le nom de *Léka*, et à laquelle appartenaient les Léléges, ainsi que les plus anciens Laconiens.

III. — Bien qu'issus de trois races différentes, les Cariens, les Lydiens et les Mysiens, juxtaposés dans un étroit territoire, s'étaient assez mêlés, avaient noué des relations assez étroites pour oublier les rivalités qui avaient dû exister entre eux au moment de leur établissement, et pour se forger des fables généa-

logiques qui leur attribuaient une même origine et une très-proche parenté. Ils offraient en commun dans la ville de Mylasa des sacrifices à Zeus Carios, qui établissaient entre eux un lien religieux et presque national. Cependant les Cauniens, bien qu'ils parlassent la même langue que les Cariens, n'y prenaient point part.

Dans la partie septentrionale de l'Asie Mineure, les Bithyniens, les Mariandyniens et les Paphlagoniens formaient un groupe particulièrement compacte et dont l'origine thrace se révélait par les signes les plus frappants, car on retrouvait chez les populations des deux rives du Bosphore, non-seulement même langue, mais mêmes mœurs, l'amour de la guerre, du sang et du pillage. Les Phrygiens et les Mysiens leur étaient apparentés d'assez près.

Les Phrygiens, appelés Bryges en Europe quand ils habitaient au pied du mont Bermion, et dont le nom signifiait, dit-on, dans leur propre langue *hommes libres*, les Thraces de Bithynie et les Mysiens, venus, suivant Strabon, de la contrée que les Romains appelèrent Mœsie, au bord du Danube, sont représentés par la plupart des écrivains antiques comme des émigrants ayant passé d'Europe en Asie. L'historien Xanthus de Lydie plaçait l'arrivée des Phrygiens en Asie Mineure après la guerre de Troie. Hérodote renverse cette tradition, et parle d'un corps nombreux de Teucriens et de Mysiens qui, avant cette guerre, auraient passé d'Asie en Europe, où ils se seraient avancés jusqu'au Pénée, refoulant devant eux les Thraces, qui franchirent alors le Bosphore et s'établirent en Bithynie. Plusieurs légendes identiques se retrouvaient à la fois en Europe et en Asie : celle de Midas, par exemple, en Phrygie et en Macédoine auprès du mont Bermion. De ces faits résultent la parenté de ces peuples, les antiques rapports de la Thrace et de l'Asie Mineure et par suite de la Grèce et de l'Asie, bien avant l'époque, pourtant ancienne déjà, où l'invasion des Doriens en

Grèce chassa les Ioniens et les Eoliens qui vinrent couvrir de leurs cités toutes les côtes de la Lydie et de la Mysie, séparant désormais ces nations indigènes de la mer.

IV. — La plupart des nations de l'Asie Mineure n'ont pas d'histoire. Celle des Dardaniens de Troie, qui fondèrent le premier empire puissant dans cette partie du monde et qui, du temps de Rhamsès II que leurs guerriers vinrent combattre en Syrie, y partageaient la domination avec les Lékas ou Lyciens, ne peut être dégagée des fables mythologiques avec lesquelles les Grecs l'ont complétement amalgamée. Il n'y a que les Cariens, les Phrygiens et les Lydiens sur lesquels on sache quelque chose de positif, et encore, sauf pour ces derniers, cela se réduit à bien peu.

Les Cariens qui plus tard, lors de leur alliance intime avec les Lydiens et les Mysiens, se dirent descendants d'un frère des héros mythiques Lydus et Mysus, mais qui, dans la réalité, étaient surtout rapprochés des Chananéens par leur origine, eurent encore une grande puissance pendant un certain temps, après que les nations sémitiques et aryennes les eurent resserrés dans un étroit territoire à l'angle sud-ouest de la péninsule. Obligés alors de chercher sur la mer une nouvelle patrie, ils couvrirent la mer Égée de leurs vaisseaux et les îles de leurs colonies, car lorsque Nicias fit, en 426, la purification de Délos, on reconnut que la plupart des morts ensevelis dans l'île, et qu'on exhuma, étaient Cariens. Les Phéniciens et les Grecs les refoulèrent peu à peu. Ce fut Minos, roi de Crète, disait-on, qui chassa leurs pirates dans la mer Égée. L'établissement des colonies grecques sur leurs côtes, où les Doriens fondèrent ou agrandirent Cnide et Halicarnasse, les renferma dans l'intérieur des terres. Les conquérants vinrent même bientôt les y chercher, Crésus d'abord, puis Cyrus, qui leur laissa toutefois leurs

chefs nationaux. Du moment qu'ils n'avaient plus pu être navigateurs et écumeurs de mer, les Cariens se mirent à faire le métier de mercenaires partout où on voulait bien acheter leurs services. David, à Jérusalem, en avait déjà un corps dans sa garde, à côté de celui des archers crétois ; les rois égyptiens de la XXVIe dynastie recrutèrent chez eux une bonne partie de leurs troupes étrangères. Le peu d'étendue de leur territoire, la difficulté d'y faire vivre une nombreuse population, qui les poussait à aller mener ce métier à l'étranger, rendait aussi fréquente chez eux la vente des enfants comme esclaves par leurs parents. Aussi les marchands d'hommes trouvaient si facilement à s'approvisionner dans ce pays, qu'à une certaine époque le nom de Carien devint synonyme de celui d'esclave.

V. — Ce que nous savons d'histoire précise sur les Phrygiens n'est presque rien ; mais il est certain que ce fut un grand peuple, puissamment civilisé, riche, qui joua un rôle considérable et eut une influence très-notable, non seulement sur les contrées immédiatement ses voisines, mais sur la Grèce elle-même et sur les débuts de sa culture, au temps de la dynastie des Pélopides, que la tradition faisait venir de Lydie ou de Phrygie à Argos. Sous certains rapports la civilisation de la Phrygie était très-raffinée, car un des modes de la musique grecque, qui tenait le milieu entre le mode lydien, plus aigu, et le mode dorien, plus grave, était appelé mode phrygien. Les musiciens Marsyas, Olympus, Hyagnis, qu'on retrouve dans les légendes grecques, étaient phrygiens. La religion nationale de la Phrygie, célèbre dans tout le monde antique et propagée au loin à une certaine époque, était un panthéisme naturaliste extrêmement grossier, qui avait dans ses idées fondamentales une grande analogie avec la religion chaldéo assyrienne, mais qui revêtait une physionomie à part, grâce au développe-

ment qu'y avaient reçu certaines conceptions monstrueuses, et grâce surtout à son culte barbare, aux rites de ses prêtres appelés *Galles*, voués au célibat, qui gagnaient sur le peuple un ascendant d'autant plus sûr qu'ils l'effrayaient par leurs danses effrénées et leurs mutilations volontaires.

La Phrygie était renommée pour ses laines, qui étaient changées à Milet en tissus somptueux, pour sa bonne agriculture, ses fromages et ses salaisons. Dès une époque fort antique, ce pays forma un royaume florissant, qui devint surtout important après la chute de la prépondérance des Dardaniens, dont il paraît avoir dépendu au temps de leur grande prospérité. Le souvenir de ses richesses est venu jusqu'à nous dans les traditions relatives à Midas, qui changeait en or tout ce qu'il touchait. Cet État précéda immédiatement les Lydiens dans la domination de l'Asie Mineure, et, avant même de devenir conquérant, servit de lien entre la civilisation du bassin de l'Euphrate et du Tigre et celles de la Lydie, de la Troade et de la Grèce. Malheureusement il ne reste de cette prospérité que quelques légendes entremêlées de données mythologiques, et des monuments funéraires, dont deux avec des inscriptions, taillés dans les rochers de la vallée supérieure du Sangarius. « Leur caractère tout indigène, dit un savant voyageur français, M. Texier, révèle le style architectural des vieux Phrygiens. Rien n'y indique l'influence d'un goût étranger ; l'art phrygien s'y produit aussi éloigné des principes de l'art grec que de l'ancien style perse ou assyrien et de la curieuse originalité du style lycien. La langue même des inscriptions y est purement phrygienne ; et cette langue, avec l'alphabet qui nous en a conservé les rares débris, reste enfermée dans les limites de l'ancien royaume où régna la dynastie de Midas. Dans toute l'étendue du pays où se trouvent ces restes vénérables du peuple indigène, on ne voit que de très-rares débris de monuments ap-

partenant à l'époque romaine; il semble que les conquérants successifs de la contrée aient ignoré ces vallées solitaires où plus tard des familles chrétiennes vinrent chercher un refuge contre la persécution du paganisme, peut-être aussi contre l'invasion musulmane.

Les inscriptions des tombeaux de la vallée du Sangarius sont tracées avec un alphabet très-analogue aux plus anciennes formes de l'alphabet grec. D'après leurs caractères paléographiques, elles doivent être rapportées au VII$_e$ ou au VIIIe siècle avant l'ère chrétienne. La langue en offre certaines ressemblances avec le grec, mais aussi des éléments d'une nature très-différente. Une de ces inscriptions est l'épitaphe d'un roi du nom de Midas, qui dut être un des derniers princes de la dynastie dont le fondateur, passé dans les légendes grecques à l'état de personnage purement mythique, s'appelait aussi Midas.

Quant au royaume de Lydie, son histoire, mieux connue, mérite de former l'objet d'un paragraphe spécial.

§ 3. — Le royaume de Lydie et son territoire.

I. — Entre le pied du mont Tmolus et le fleuve Hermus, sur la rive droite du Pactole, s'élève une haute montagne qui domine une plaine large et fertile, dans laquelle s'ouvrent, vers l'est, les vallées de l'Hermus et du Caystre. Au pied de cette montagne était Sardes, aujourd'hui Sortkalé, la capitale des rois Lydiens. Le pays avait été d'abord habité par des Pélasges appelés Méoniens; mais bientôt une race nouvelle soumit et chassa les anciens habitants, et ses rois régnèrent sur la contrée jusqu'à la conquête persique. Les Lydiens, qui avaient ainsi succédé aux Méoniens dans la possession de Sardes, étaient des Sémites. Le tableau ethnographique

du chapitre x de la Genèse en fait un rameau particulier de cette race, sous le nom de Loud; tout ce que les écrivains grecs nous ont conservé de mots de leur langue appartient incontestablement à la souche sémitique. Ils eurent trois dynasties successives, que les Grecs désignent sous les noms d'Atyades, Héraclides et Mermnades.

II. — Des Atyades nous ne savons rien, si ce n'est qu'ils durent commencer à régner vers le XVI[e] siècle avant l'ère chrétienne. Les légendes nationales plaçaient à leur début les deux héros mythiques Lydus et Tyrrhénus, ce dernier personnifiant la colonie lydienne qui se dirigea par mer vers l'ouest, aborda aux côtes d'Italie et devint l'origine de l'aristocratie de l'Étrurie, en se superposant dans ce pays aux premiers habitants pélasges.

L'avénement de la dynastie des Héraclides eut lieu, d'après les indications d'Hérodote qui avait puisé aux sources indigènes, dans les environs de l'an 1200 avant Jésus-Christ. Les traditions lydiennes, déjà fort précises en ce qui regardait cette dynastie, lui attribuaient une origine assyrienne. On racontait, dit Hérodote, qu'elle avait été fondée par le prince Agron, fils de Bélus, fils d'Alcée, fils d'Hercule, venu des rives du Tigre. Nous croyons, avec M. Oppert, que cette tradition repose sur une base historique. *Agron* est un nom tout assyrien qui veut dire « le fugitif; » les appellations qu'Hérodote présente comme celles des trois ancêtres d'Agron, Βῆλος Ἀλκαῖος Ἡρακλῆς, sont précisément la traduction du nom et du titre de l'Hercule assyro-chaldéen, surnommé *Samdan*, « le fort, le puissant, » et quelquefois assimilé à Bel, Bel-Ninip-Samdan. Le fondateur de la dynastie des Héraclides de Lydie se révèle donc clairement dans les traditions recueillies par le père de l'histoire, comme un prince assyrien exilé et fugitif, issu d'une famille qui regardait le dieu Ninip comme

son auteur ou son protecteur spécial. Si nous nous reportons maintenant aux annales assyriennes, résumées par nous plus haut, nous y voyons que, juste vers l'an 1200, régnait à Ninive le véritable fondateur de la puissance de cette monarchie, appelé Ninippalassar, « Ninip protége son fils; » des descendants de ce prince étaient, on le voit par le sens de son nom, très-naturellement appelés en grec Héraclides. Agron, « le fugitif, » nous semble, en conséquence, devoir être regardé comme un fils de Ninippalassar, un frère puîné d'Assourdayan, qui, par suite d'événements à nous inconnus, probablement d'une compétition avec son frère, se retira en Lydie et s'y empara du pouvoir. Et cette conjecture est d'autant plus vraisemblable que Ninippalassar est, suivant toutes les probabilités, nous l'avons fait voir plus haut, le monarque assyrien qui le premier soumit l'Arménie à son sceptre.

Les relations de l'Asie Mineure et de l'Assyrie remontaient à une époque fort antérieure. Au temps du pharaon Rhamsès II ou Sésostris, nous avons vu les Héthéens de la Syrie septentrionale grouper les Pisidiens, les Lyciens, les Mysiens, les Dardaniens et les Mosynœces dans la même confédération que les Rotennou ou Assyriens, pour résister à l'extension de la puissance égyptienne. La vieille sculpture indigène de l'Asie Mineure, dont nous avons des spécimens sur les rochers de Nymphi, près de Smyrne, et de Giaour-Kalé, ainsi que dans la fameuse Porte des lions de Mycènes, exécutée, disait la tradition, par les Cyclopes de Lycie, est un art directement issu de celui de l'Assyrie. L'influence de ce pays sur la péninsule devint encore plus grande et se changea presque en suzeraineté dans le temps qui s'étendit entre la conquête de l'Arménie par les monarques ninivites et les échecs de la puissance militaire assyrienne qui, au commencement du XIe siècle avant Jésus-Christ, préludèrent à l'usurpation de Belkatirassou, c'est-à-dire dans

le temps même où la dynastie des Héraclides s'établit en Lydie. Lors du siége de Troie, l'arrivée, positivement historique, de Memnon l'Ethiopien ou le Kouschite d'Asie, à la tête d'un corps de Susiens, pour soutenir Priam, a tous les caractères d'un secours envoyé par le souverain du grand empire mésopotamien à un vassal en danger. Ctésias et Moïse de Khorène affirment que Priam reconnaissait la suzeraineté du roi d'Assyrie et que les annales de Ninive mentionnaient l'expédition dirigée vers la Troade pour lui venir en aide contre les Achéens; il n'y a aucune raison sérieuse de contester leur témoignage.

III. — Les Héraclides fournirent vingt-deux rois à la Lydie et occupèrent le trône pendant cinq siècles environ. Candaule, le dernier d'entre eux, fut assassiné à l'instigation de sa femme, par Gygès, qui devint le chef de la dynastie des Mermnades. Tout le monde connaît l'anecdote romanesque et bien peu historique qu'Hérodote raconte au sujet de cette révolution, qui paraît avoir été le résultat d'une réaction du vieil élément pélasgique des Méoniens contre l'élément sémitique des Lydiens proprement dits, d'où la dévotion que les Mermnades témoignèrent dès leurs premiers jours pour les sanctuaires de la Grèce. Les Cariens y avaient prêté un concours actif, tandis qu'une partie de la population lydienne y résistait. L'avénement de Gygès, d'après les données chronologiques fournies par Hérodote, aurait eu lieu en 713 et sa mort en 675. Mais il faut ici forcément raccourcir de dix ans les chiffres de l'historien d'Halicarnasse, car dans les inscriptions cunéiformes du palais de Koyoundjik, Assourbanipal, roi d'Assyrie, mentionne l'ambassade et les présents qu'il reçut, en 667 ou 666, de la part de *Gougou, roi des Loudim*, dans lequel il est impossible de méconnaître Gygès, roi des Lydiens. La mort de Candaule et le début de la dynastie

des Mermnades doivent donc être placés en 703 et la mort de Gygès en 665.

L'avénement des Mermnades ouvre la période tout à fait historique des annales de la Lydie. Cet État avait alors deux ennemis : les Grecs, qui étaient venus s'établir sur ses côtes et qui lui interceptaient les approches de la mer; les barbares, c'est-à-dire les Thraces, dont les bandes pillardes franchissaient à chaque instant le Bosphore, et les Cimmériens ou Kimrys, dernier rameau des Celtes resté en arrière de la migration du reste de la race, qui, acculés au Caucase par les Scythes, en franchissaient de temps en temps les défilés et se jetaient comme un torrent sur l'Asie Mineure pour la ravager. Longtemps ces peuples remplirent la Lydie d'épouvante par des invasions subites. Ephèse les vit avec terreur camper sur les bords du Caystre; et sous le règne de Candaule, en 712, la ville de Magnésie, non loin de Méandre, fut complétement détruite par les Trères, que l'on dit une tribu des Cimmériens. Sardes même fut prise. Callinos, poëte élégiaque d'Ephèse, essaya d'être le Tyrtée de l'Ionie; c'est alors qu'il écrivit les admirables vers où, sous la gravité douce du mètre élégiaque, respire un enthousiasme contenu qui n'a pas moins de puissance que l'accent le plus lyrique, une ardeur calme qui rappelle cette marche régulière et terrible dont les Crétois abordaient lentement, au son de la flûte et de la lyre, les bataillons ennemis. « Jusques à quand resterez-vous abattus? Quand aurez-vous un cœur belliqueux, ô jeunes gens? N'avez-vous pas honte de cette mollesse devant les peuples voisins? Vous semblez assis en paix, et la guerre est partout en votre pays.... Que chacun de vous, en mourant, darde encore son dernier javelot! C'est l'honneur et la gloire de l'homme de combattre pour son pays, ses enfants, sa jeune épouse, contre l'ennemi. La mort viendra, le jour où les Parques auront filé l'écheveau. Mais que chacun

« marche droit, l'épée haute et le bouclier en avant de « la poitrine, quand la mêlée commence. Il n'est pas « dans la destinée que l'homme échappe à la mort, « quand même il a des immortels pour aïeux. Souvent « celui qui, à travers la bataille et le bruit des traits, a « passé sain et sauf, la mort l'atteint à son foyer. Celui-« là n'est pas cher au peuple; il n'en est pas regretté; « mais cet autre, petits et grands le pleurent s'il suc-« combe. L'homme de courage met en deuil le peuple « par sa mort; et, vivant, il est l'égal des demi-dieux. « On le contemple des yeux comme un rempart, car « seul il vaut un grand nombre. »

Nous ne savons si Callinos réussit à rendre quelque courage aux Ioniens, amollis déjà par trop de richesses; mais les Lydiens réussirent à se débarrasser des barbares. Le meurtrier de Candaule, Gygès, commença aussitôt, sans être inquiété, la soumission des Grecs de l'Asie Mineure; il s'empara de Colophon, de Magnésie du Sipyle, et ravagea les territoires de Smyrne et de Milet. Il se rendit si bien maître de la Troade, que les Milésiens furent obligés de demander son consentement avant d'y bâtir Abydos.

IV.—Sous le règne de son fils Ardys (665-626), les Cimmériens revinrent encore une fois, en 634, et s'emparèrent de Sardes, à l'exception de la citadelle. Mais ils se retirèrent bientôt, et ce fut leur dernière invasion. Quelques années après, les Scythes parvinrent enfin à les expulser de la région voisine du Caucase et les rejetèrent dans les steppes du nord du Pont-Euxin, d'où, refoulés graduellement vers l'ouest par la migration des peuples germaniques, ils finirent par arriver à l'extrémité de l'Europe, entre la Baltique et la mer du Nord, dans le Jutland actuel, auquel ils valurent le nom de Chersonèse Cimbrique. C'est de là que, plusieurs siècles après, unis aux Teutons, avant-garde des Germains, ils se

précipitèrent sur la Gaule pour se faire écraser auprès d'Aix par Marius et les Romains, qui les désignaient sous le nom de Cimbres.

Les Cimmériens partis, Ardys poursuivit les projets de son père contre les cités grecques et soumit la ville de Priène. Sadyatte (626-614) et Alyatte (614-558) continuèrent la guerre et dirigèrent leurs attaques principalement contre Milet. Alyatte espéra la réduire par la famine. Pendant cinq années les troupes lydiennes dévastèrent ses campagnes. « Chaque été, dit Hérodote, dès que les fruits et les moissons commençaient à mûrir, le roi partait à la tête de son armée, et la faisait marcher et camper au son des instruments. Arrivé sur le territoire des Milésiens, il respectait les habitations éparses dans les champs, au lieu de les livrer aux flammes, et n'en faisait pas même enlever les portes. Mais s'il les laissait debout, il détruisait entièrement les récoltes et les fruits, et se retirait ensuite. Les Milésiens étant maîtres de la mer, il était inutile de tenter un siége régulier de la ville avec une armée de terre. Quant aux maisons de la campagne, en empêchant qu'on ne les abattît, son but était d'y rappeler les habitants, afin qu'ils pussent travailler la terre et l'ensemencer. En revenant l'année suivante, il trouvait toujours quelque chose à ravager. » De toutes les villes ioniennes, Chios seule envoya des secours aux Milésiens.

La guerre se prolongeait ainsi depuis onze ans, lorsque, dans une de ces expéditions, un temple de Minerve fut brûlé par les Lydiens; presque aussitôt Alyatte tomba gravement malade ; il fit consulter l'oracle de Delphes, qui répondit : « Le roi ne guérira qu'après avoir fait reconstruire le temple de la déesse. » Alyatte envoya demander aux Milésiens une trêve qui lui permît d'exécuter l'ordre de la Pythie, et l'habileté de Thrasybule, tyran de Milet, sut la transformer en une paix qui laissa à la cité grecque son entière indépendance. Alyatte

fut plus heureux contre Smyrne, qu'il prit quelque temps après.

Se tournant ensuite contre les nations indigènes de l'intérieur de l'Asie Mineure, le roi de Lydie subjugua en peu d'années la Phrygie et la Cappadoce. Sa frontière se trouva ainsi toucher celle de l'empire des Mèdes, et bientôt, comme nous l'avons déjà raconté plus haut, une guerre s'engagea entre lui et Cyaxare. Elle dura six ans et se termina par la bataille de l'Éclipse (597); les Mèdes y gagnèrent une partie de la Cappadoce, et l'Halys devint la limite des deux empires, dont la paix et l'alliance fut cimentée par le mariage d'Aryénis, fille d'Alyatte, avec Astyage, fils de Cyaxare.

V. — Après un règne de cinquante-huit ans, Alyatte laissa, en 558, le trône à son fils Crésus (558-544), qui poursuivit contre les Grecs de l'Asie Mineure les entreprises de ses prédécesseurs. En vain Thalès de Milet conseilla aux Ioniens de nommer un sénat commun qui siégerait à Téos, position centrale, et de là gouvernerait toute l'Ionie comme une seule ville; ils ne voulurent pas renoncer à leur indépendance municipale et laissèrent leurs villes succomber, les unes après les autres, sous les coups de Crésus. Ephèse, gouvernée par Pindaros, fils de l'une de ses sœurs, tomba la première en son pouvoir, quoique les habitants, pour mettre leur ville sous la protection de Diane, eussent enveloppé leurs murs d'une corde qu'ils avaient attachée à l'autel de la déesse, dont le temple s'élevait non loin de la cité. Crésus fit ensuite la guerre aux Ioniens et aux Eoliens, mais à chaque ville successivement, employant, dit Hérodote, des raisons légitimes lorsqu'il en pouvait donner, ou des prétextes frivoles à défaut de raisons. Quand il eut subjugué tous les Grecs d'Asie et qu'il les eut forcés à payer un tribut, Crésus voulut équiper une flotte pour attaquer les îles voisines. Mais Bias de Priène ou, selon

d'autres, Pittacos de Mytilène, car l'un et l'autre se trouvaient alors à sa cour, parvint à le détourner de ce projet, en lui montrant en perspective la certitude d'un échec.

Cependant Crésus n'avait pas renoncé à faire de nouvelles conquêtes. C'était le moment où Cyrus venait de détruire la monarchie des Mèdes et poursuivait le cours de ses expéditions victorieuses dans tout le vaste pays situé entre l'Hindou-Kousch et le fleuve Halys. Crésus, étroitement allié avec Astyage, brûlait de venger son beau-frère. Il ne pouvait, d'ailleurs, voir sans inquiétude l'accroissement si rapide et si menaçant de la puissance perse, et il devait s'attendre à ce que la force même des choses amènerait nécessairement une lutte prochaine entre son empire et celui du jeune conquérant qui venait de surgir en Asie. En prévision de cette éventualité, il voulut se rendre maître de toute l'Asie Mineure jusqu'à l'Halys, afin d'être en état d'opposer à Cyrus les forces d'une monarchie compacte et capable de balancer la puissance, récemment créée, des Perses. Une suite de campagnes heureuses lui permirent de réaliser ce plan, et lui livrèrent tout le territoire compris entre l'Hellespont, le Pont-Euxin, l'Halys et la chaîne du Taurus. Mysiens, Maryandiniens, Bithyniens, Paphlagoniens subirent en très-peu de temps le joug de la Lydie, car Crésus ne régna en tout que quatorze ans. Sur le versant méridional du Taurus, les Cariens et la Pamphylie furent aussi conquis; la Lycie parvint à préserver son indépendance, et Crésus n'osa pas attaquer la Cilicie, qui, possédée antérieurement par les Assyriens, paraît s'être trouvée alors aux mains des Babyloniens, depuis les campagnes de Nabuchodonosor dans la Syrie et les régions voisines.

A cette époque, la guerre était toujours accompagnée de pillage; aussi l'opulence du conquérant et de son pays devint-elle célèbre, à tel point qu'elle est encore

aujourd'hui demeurée proverbiale. La Lydie, d'ailleurs, était riche en métaux précieux. Les lavages des sables du Pactole donnaient de l'or en abondance; Crésus avait fait ouvrir auprès de Pergame des mines du même métal. Aussi fut-ce lui qui fit frapper la première monnaie d'or qu'ait connue le monde antique, monnaie dont des échantillons sont parvenus jusqu'à nous. Les Lydiens étaient commerçants, industrieux; ils passaient pour les plus anciens brocanteurs de la Méditerranée; on vantait leurs onguents parfumés, leurs tapis, dont la tradition s'est conservée dans les fameux tapis de Smyrne, et l'habileté des esclaves tirés de leur pays. Mais la profonde dépravation de leurs mœurs leur avait ôté l'énergie nécessaire pour résister au choc d'un peuple aux habitudes mâles et courageuses comme l'étaient alors les Perses. Vaincus, ils se firent remarquer par leur servile obéissance envers leurs maîtres étrangers. Après Cyrus, les Lydiens et les Phrygiens se montrèrent toujours timides et soumis, à la différence des Mysiens, rudes montagnards qui furent toujours difficiles à tenir dans la dépendance.

§ 4. — Cyrus et Crésus. — Ruine de l'empire de Lydie.

(545-544)

I. — Au milieu de ses prospérités, Crésus eut une grande douleur. Le fils qu'il préférait, Atys, fut tué à la chasse (547). Il le pleura deux ans, sans plus vouloir s'occuper des soins du gouvernement. Mais les progrès de Cyrus dans la partie de l'Asie Mineure au-delà de l'Halys, dans la Colchide, chez les Chalybes et leurs

voisins, vinrent enfin le tirer de la douleur où il s'absorbait. Le danger se rapprochait de l'empire de Lydie et menaçait presque ses frontières. Crésus songea à prendre l'offensive avant que la puissance du conquérant perse ne fût devenue encore plus formidable, et à ne pas attendre que Cyrus le vînt chercher ; mais auparavant il voulut consulter les oracles de la Grèce. Ceux de Delphes et d'Oropus lui prédirent que, s'il entreprenait la guerre, il détruirait un grand empire. Crésus interpréta cette réponse suivant ses espérances et voulut savoir encore si son empire, sans cesse agrandi, aurait une longue durée. La Pythie, dit-on, répondit : « Quand « un mulet sera roi des Mèdes, fuis alors, Lydien efféminé, sur les bords de l'Hermus ; garde-toi de résister, « et ne rougis point de ta lâcheté. » Crésus, pensant bien qu'un mulet ne monterait jamais sur le trône des Mèdes, conclut que ni lui ni ses descendants ne seraient privés de la puissance souveraine ; sans crainte alors, il fit une alliance inutile avec les Lacédémoniens et ouvrit les hostilités contre les Perses, malgré les conseils de prudence de son ministre Sandanis.

II. — Crésus franchit l'Halys au moyen d'un canal de dérivation qui fut exécuté par les conseils de Thalès, occupa la partie de la Cappadoce que la chute du royaume de Médie avait mise aux mains de Cyrus, et en transporta les habitants dans diverses parties de l'Asie Mineure. Cyrus, à cette nouvelle, accourut à la tête de toutes ses troupes. Une grande bataille fut livrée entre les Perses et les Lydiens dans le district de la Ptérie. La perte fut très-considérable des deux côtés, et la nuit sépara les combattants sans que la victoire se fût déclarée pour l'un ou l'autre parti.

Crésus pourtant se retira sur sa capitale ; il croyait la campagne finie pour cette année, et renvoya ses troupes, tout en pressant ses alliés, les Babyloniens, les Égyptiens

et les Lacédémoniens de lui envoyer des secours à Sardes au printemps. Mais Cyrus envahit la Lydie à l'improviste, et parut bientôt sous les murs de Sardes. Crésus n'avait alors à sa disposition que la cavalerie lydienne. Nulle n'était plus brave ni plus habile dans les combats ; il sortit de Sardes avec elle pour tenter la fortune. La bataille se livra dans la vaste plaine de Thymbrée, en avant de la ville. « Cyrus, dit Hérodote, redoutant la cavalerie lydienne suivit le conseil du Mède Harpagus. Il rassembla tous les chameaux qui portaient, à la suite de son armée, les vivres et les bagages, et les fit monter par des hommes équipés en cavaliers, avec ordre de marcher à la tête des troupes. Il commanda en même temps à l'infanterie de suivre les chameaux et posta tous ses cavaliers derrière les fantassins. Cyrus avait ainsi disposé son armée, parce que le cheval ne peut soutenir ni la vue ni l'odeur du chameau[1]. Par ce stratagème il rendait inutile la cavalerie sur laquelle Crésus fondait l'espérance d'une victoire. Les deux armées s'étant avancées pour combattre, les chevaux n'eurent pas plus tôt aperçu et senti les chameaux qu'ils reculèrent, et l'espoir de Crésus fut perdu. Les Lydiens cependant ne se laissèrent pas épouvanter : ils descendirent de cheval et combattirent à pied contre les Perses ; mais après une perte considérable de part et d'autre, ils prirent la fuite et se renfermèrent dans leurs murailles, où les Perses les assiégèrent. »

Crésus, espérant que le siége traînerait en longueur, envoya chez ses alliés de nouveaux émissaires, qui de-

[1] Hérodote ne parle ici que des chevaux qui, comme ceux des Lydiens, n'ont jamais vu de chameaux et s'effraient alors au premier aspect de cet animal étrange. Autrement, l'éducation et l'habitude réussissent à faire parfaitement vivre et marcher ensemble chevaux et chameaux. Il n'y a pas une caravane de l'Asie où ces deux sortes d'animaux ne se trouvent côte à côte, et c'était aussi le cas dans l'armée de Cyrus.

vaient demander les plus prompts secours. Déjà les troupes lacédémoniennes étaient prêtes et les vaisseaux équipés, quand un autre courrier apporta la nouvelle que Sardes était pillée et Crésus prisonnier. Cyrus avait promis une récompense considérable à celui qui monterait le premier sur la muraille. Un certain Hydæarnès, Marde de nation, regardant un jour un côté de la citadelle qu'on n'avait pas fortifié, parce qu'il semblait inaccessible, vit un Lydien en descendre pour aller chercher son casque qui avait roulé jusqu'en bas, et remonter par le même chemin. Il suivit ses traces, d'autres Perses montèrent après lui, puis une grande multitude d'hommes; la ville fut ainsi prise, le quatorzième jour du siége. L'empire des Lydiens fut renversé, et le roi devint captif du nouveau maître de l'Asie, qui le traita avec générosité et souvent même le consulta pour ses entreprises.

III. — Mais tant de simplicité dans le récit de la fin d'un grand empire et d'un puissant monarque ne pouvait convenir à l'imagination des Grecs. Il se forma bientôt sur ces événements une légende merveilleuse qu'Hérodote recueillit et que nous allons transcrire. C'est un de ces beaux récits où l'on voit en jeu les oracles de la Grèce, la crédulité des peuples, les dieux sauvant à propos la réputation de leurs prêtres, et la douce moralité de l'harmonieux conteur.

« Crésus avait un fils doué de toutes sortes de belles qualités, mais qui était muet. Au temps de sa prospérité, Crésus avait tout mis en œuvre pour le guérir, et, entre autres moyens, il avait eu recours à l'oracle de Delphes. La Pythie avait répondu : « Insensé Crésus, ne souhaite « pas d'entendre en ton palais la voix tant désirée de ton « fils; il commencera à parler le jour où commenceront « tes malheurs. » Après la prise de la ville, un Perse allait tuer Crésus sans le connaître. Le roi, accablé du

poids de ses malheurs, ne faisait rien pour l'éviter; mais le jeune prince muet, saisi d'effroi à la vue du Perse qui se jetait sur son père, fit un effort qui lui rendit la voix. « Soldat, s'écria-t-il, ne tue pas Crésus! » Tels furent ses premiers mots, et dès lors il conserva la faculté de parler.

« Crésus était entre les mains des Perses. Il avait régné quatorze ans et détruit un grand empire, suivant la réponse de l'oracle; mais cet empire était le sien. Les Perses qui l'avaient fait prisonnier le menèrent à Cyrus. Celui-ci le fit monter, chargé de fers et entouré de quatorze jeunes Lydiens, sur un grand bûcher dressé exprès, soit pour sacrifier à quelque dieu ces prémices de la victoire, soit pour accomplir un vœu, soit enfin pour éprouver si Crésus, dont on vantait la piété, serait garanti des flammes par quelque divinité. Crésus, sur le bûcher, se rappela les paroles de Solon : « Que nul « homme ne peut se dire heureux tant qu'il respire en- « core, » et il lui vint à l'esprit que ce n'était pas sans la permission des dieux que ce sage les avait proférées. On assure qu'à cette pensée, revenu à lui-même, il sortit par un soupir du long silence qu'il avait gardé, et s'écria par trois fois : « Solon! » Cyrus, frappé de ce nom, lui fit demander par ses interprètes quel était celui qu'il invoquait. Ils s'approchèrent et l'interrogèrent. Crésus d'abord ne répondit pas; forcé de parler, il dit : « C'est « un homme dont je préférerais l'entretien à toute la « richesse des rois. » Ce discours leur paraissant obscur, ils l'interrogèrent de nouveau. Vaincu par leurs instances et leurs importunités, Crésus reprit : « Un jour « Solon d'Athènes vint à ma cour[1]. Il contempla mes « richesses, et n'en fit aucun cas. Tout ce qu'il m'a dit

[1] Malheureusement pour toute cette belle histoire, Solon était déjà revenu à Athènes de son grand voyage en Égypte et en Asie antérieurement à l'avénement de Crésus.

« alors s'est confirmé par l'événement, et les avis de ce « philosophe ne me regardent pas plus que tous les « hommes en général, et surtout ceux qui se croient « heureux. » Ainsi parla Crésus. Le feu était déjà allumé, et le bûcher s'enflammait par les extrémités. Cyrus, apprenant par ses interprètes la réponse du roi, se repentit de l'ordre qu'il avait donné; il songea qu'il était homme et que cependant il faisait brûler un homme qui n'avait pas été moins heureux que lui. D'ailleurs, il redouta la vengeance des dieux, et, réfléchissant sur l'instabilité des choses humaines, il commanda d'éteindre promptement le bûcher, et d'en faire descendre Crésus, ainsi que ses compagnons d'infortune; mais les plus grands efforts ne pouvaient surmonter la violence des flammes.

« Dans ce moment, si l'on en croit les Lydiens, Crésus, instruit du changement de Cyrus, à la vue de cette foule empressée à éteindre le feu sans pouvoir y réussir, implore à grands cris Apollon, le conjure, si ses offrandes lui ont été agréables, de le secourir, de le sauver d'un péril si pressant. Ses prières étaient accompagnées de larmes. Soudain, au milieu d'un ciel pur et serein, des nuages se rassemblent, un orage éclate, une pluie abondante éteint le bûcher. Ce prodige apprit à Cyrus combien Crésus était cher aux dieux par sa vertu. Il le fait descendre du bûcher, et lui dit : « Crésus, quel homme « t'a conseillé d'entrer sur mes terres avec une armée, « et de te déclarer mon ennemi au lieu d'être mon ami? » « — Roi, ton heureux destin et mon infortune m'ont « jeté dans cette malheureuse entreprise. Le dieu des « Grecs en est la cause; lui seul m'a persuadé de t'attaquer. Eh! quel est l'homme assez insensé pour pré- « férer la guerre à la paix? Dans la paix, les enfants « ferment les yeux de leurs pères; dans la guerre, les « pères enterrent leurs enfants. Mais enfin il a plu aux « dieux que les choses se passassent de la sorte. »

« Après ce discours, Cyrus ordonna qu'on lui ôtât ses

fers, et le fit asseoir près de lui. Dans le moment, on pillait encore la ville de Sardes. Crésus conseilla au roi vainqueur d'arrêter ses soldats, et lui indiqua un moyen de leur enlever ces richesses qui devaient les corrompre et les porter à la révolte. Cyrus trouva le conseil très-sage, et, pour remercier son captif, il lui promit de lui accorder ce qu'il demanderait. « Maître, répondit Crésus, « la plus grande faveur serait de me permettre d'envoyer « au dieu des Grecs, celui de tous que j'ai le plus ho- « noré, les fers que voici, en lui faisant demander s'il « est permis de tromper ceux qui ont bien mérité de « lui. ».... Mais la Pythie fit cette réponse aux Lydiens qu'on avait envoyés : « Crésus a tort de se plaindre : « Apollon lui avait prédit qu'en faisant la guerre aux « Perses, il détruirait un grand empire; il aurait dû « envoyer demander au dieu s'il entendait l'empire des « Lydiens ou celui de Cyrus. Il n'a pas non plus, en der- « nier lieu, compris la réponse d'Apollon relativement « au mulet. Cyrus fut ce mulet, les auteurs de ses jours « étant de deux nations différentes. » Crésus, apprenant cette réponse, reconnut qu'il ne devait attribuer ses malheurs qu'à lui seul. »

§. 5. Soumission des villes grecques de l'Ionie et du reste de l'Asie Mineure.

(544-539)

I. — Aussitôt après la soumission de la Lydie, les colonies grecques avaient offert à Cyrus de le reconnaître pour roi aux mêmes conditions que Crésus; mais le vainqueur répondit par le célèbre apologue du pêcheur qui, n'ayant pu attirer les poissons en jouant de la flûte, les

prit tous avec son filet. Il fit cependant exception pour Milet. Il n'exigea pas que cette grande ville se soumît sans conditions, mais se contenta du tribut qu'elle payait à Crésus, et la détacha ainsi de la cause de ses frères.

Les autres Ioniens de la côte, car les insulaires étaient à l'abri de toute attaque, fortifièrent leurs villes et se rassemblèrent pour organiser la résistance au Panionion, leur sanctuaire commun, dédié à Neptune Héliconien. Là on résolut unanimement de demander des secours à Sparte. Les Spartiates répondirent par un refus. Mais, voulant se rendre compte des affaires de l'Ionie et pensant que leur nom aurait quelque poids auprès de Cyrus, ils envoyèrent des députés en Asie. Un d'eux alla jusqu'à Sardes pour déclarer au roi de Perse, au nom des Lacédémoniens, qu'il se gardât bien de faire tort à aucune ville de terre grecque, qu'autrement Sparte ne le souffrirait point. Cyrus reçut cette injonction avec mépris et répondit que c'était à Sparte de craindre d'éveiller sa colère. Il donna ensuite le gouvernement de Sardes à un Perse nommé Tabalus, et ayant chargé le Lydien Pactyas de transporter en Perse les trésors de Crésus et de la Lydie, il retourna à Ecbatane, emmenant Crésus avec lui.

II. — Dès qu'il eut le dos tourné, Pactyas insurgea les Lydiens et assiégea Tabalus dans la citadelle de Sardes. Cyrus envoya aussitôt dans le pays le Mède Mazarès avec une forte armée. Mazarès ne trouva pas de résistance, et, pour prévenir toute autre révolte, opéra le désarmement général de la Lydie. Pactyas s'était enfui à Cymé dans l'Éolie; Mazarès en somma les habitants de le lui livrer. Les Cyméens, craignant la vengeance des Perses et ne voulant pas cependant irriter les dieux en livrant un suppliant, transportèrent Pactyas à Chios, dont les habitants le remirent au général perse, en

échange du district d'Atarnée, sur la côte de Lydie, en face de Lesbos.

Mazarès marcha ensuite contre les villes grecques qui avaient fourni des secours aux rebelles. Priène fut prise; il en vendit les habitants comme esclaves, ravagea la vallée du Méandre et le territoire de Magnésie; mais, peu de temps après, il tomba malade et mourut.

III. — Harpagus fut envoyé pour le remplacer et continuer la guerre contre les Ioniens. Il prenait leurs villes en élevant contre les murs des terrasses qui en atteignaient le faîte. Phocée fut ainsi assiégée; mais ses habitants donnèrent un grand exemple. Voyant qu'il leur était impossible de résister, ils prièrent Harpagus de retirer ses troupes pendant qu'ils délibéreraient sur les conditions qu'on leur avait proposées. Ils lancèrent alors leurs vaisseaux à la mer, y firent monter les femmes, les enfants, placèrent au milieu d'eux les statues de leurs divinités, et se dirigèrent vers Chios. Arrivés dans cette ville, ils voulurent acheter aux habitants les îles Œnusses; mais ceux-ci, redoutant pour leur commerce le voisinage d'un peuple actif et entreprenant, repoussèrent cette demande. Les fugitifs remirent à la voile et se retirèrent, partie à Aléria dans la Corse et partie à Marseille, deux colonies qu'ils avaient fondées depuis un petit nombre d'années. Avant de s'éloigner pour toujours de l'Asie Mineure, ils revinrent à Phocée, surprirent la garnison perse et l'égorgèrent. Puis, faisant les plus terribles imprécations contre ceux qui se sépareraient de la flotte, ils jetèrent dans la mer une masse de fer rougi au feu, jurant de ne pas retourner à Phocée avant que cette masse ne revînt sur l'eau telle qu'ils l'y avaient jetée. Pourtant, au moment du départ, la moitié du peuple sentit sa constance fléchir et revint dans la ville. Le reste fit voile vers l'occident.

IV. — Les Téiens suivirent l'exemple des Phocéens, et allèrent en Thrace peupler et rebâtir la ville d'Abdère, fondée quelque temps auparavant par Timésias de Clazomène. Les autres villes tombèrent successivement au pouvoir du vainqueur et acceptèrent ses lois ; plusieurs insulaires, qui avaient des domaines sur le continent, comme ceux de Chios et de Lesbos, crurent même prudent de désarmer sa colère par une soumission volontaire. Milet seule, qui avait traité avec Cyrus, ne fut pas inquiétée.

La Carie et la Lycie eurent ensuite le même sort que l'Ionie. En Lycie, la ville d'Arina, que les Grecs appelèrent plus tard Xanthus, se signala par une défense indomptable. Les habitants, ne pouvant plus résister, se brûlèrent eux-mêmes dans leurs maisons avec leurs femmes et leurs enfants. Caunus imita cet héroïque désespoir. Harpagus, en récompense de ses services, reçut la satrapie lycienne dans les conditions d'une souveraineté héréditaire, vassale du roi de Perse. Les récentes explorations y ont fait découvrir des monuments très-importants de son fils Kaïas, aujourd'hui conservés au Musée Britannique.

§. 6.— Conquête des pays au-delà de l'Hindou-Kousch.

(543-540)

I. — Pendant qu'Harpagus domptait l'Asie Mineure, nous dit Hérodote, Cyrus subjuguait en personne toutes les nations de l'Asie Supérieure. C'est à ces quelques mots que se réduisent les renseignements que l'histoire classique nous a légués sur une des parties les plus considérables des conquêtes du fondateur de la monarchie perse, la soumission des nations comprises entre la chaîne de l'Hindou-Kousch au nord, les déserts de la Carmanie

à l'ouest, la mer Érythrée au sud, et les monts Parsyens à l'est. Ces nations lointaines n'avaient subi le joug, ni des Assyriens, ni des Mèdes; à partir de Cyrus nous es voyons dépendre de l'empire des Perses. Ce fut leur réduction qui occupa le conquérant dans l'intervalle entre la guerre de Lydie et la guerre de Babylone.

Là se trouvaient les riches provinces de l'Arie, de la Drangiane et de l'Arachosie, qui composent l'Afghanistan actuel. Elles étaient habitées par des tribus aryennes appartenant au même rameau que celles qui avaient fait la conquête de l'Inde. La réforme zoroastrienne n'avait pas pénétré parmi elles ; le brahmanisme, avec son mysticisme panthéistique, et le régime des castes ne s'y étaient pas non plus constitués comme dans l'Inde. Ces nations suivaient donc encore, à peu de chose près, la religion des Védas. Le Boudhisme, qui avait pris naissance deux siècles auparavant dans le nord de l'Inde, commençait aussi à s'y propager et à y faire de nombreux prosélytes. Il devait, quelques siècles plus tard, sous les rois grecs successeurs d'Alexandre, y devenir la religion dominante. La langue que l'on parlait dans cette région était un des idiomes vulgaires dérivés du sanscrit, le *pâli*, destiné à devenir plus tard la langue sacrée d'une grande partie des pays bouddhistes. On l'écrivait, dans toute cette vaste contrée, spécialement désignée sous le nom d'Ariane par les géographes classiques, avec un alphabet particulier, différent de ceux de l'Inde et d'origine sémitique. Les nations aryennes situées entre l'Hindou-Kousch et les monts Parsyens, qui séparent l'Ariane de la vallée de l'Indus, ne paraissent pas, à en juger par le peu de temps que réclama leur conquête, avoir opposé une bien sérieuse résistance à Cyrus.

II. — Dans la partie méridionale de cette région, le long de la côte stérile et dépourvue de bons ports de la

mer Érythrée, les Aryâs ne s'étaient pas étendus. Là se trouvait la Gédrosie, le Beloutchistan de nos jours, où Hérodote place ses Ethiopiens asiatiques, derniers débris des habitants primitifs de la race de Kousch, refoulés sur ce territoire par l'invasion des tribus japhétiques. Ils étaient pauvres et menaient une vie toute barbare, comme encore aujourd'hui les habitants du même pays, qui semblent devoir être regardés comme leurs descendants. Malgré cette pauvreté, qui paraissait de nature à les mettre à l'abri, Cyrus les soumit à son sceptre.

Le conquérant perse ne changea rien, du reste, aux divisions et aux coutumes établies avant sa conquête chez les peuples de cette région; il se contenta d'imposer des tributs permanents, de laisser quelques garnisons dans les points stratégiques les plus importants et de lever des contingents pour ses armées. L'empire qu'il fondait était en effet un empire exclusivement militaire.

§ 7. — Destruction de la monarchie babylonienne.

(539-538)

I. — Cyrus, marchant de conquêtes en conquêtes, aspirait à la domination de toute l'Asie. Pour réaliser ce rêve dans une proportion bien plus étendue qu'aucun monarque n'avait encore osé le concevoir, il ne lui restait plus qu'à détruire l'empire chaldéen de Babylone, fondé par Nabopolassar et Nabuchodonosor avec les débris de la vieille monarchie assyrienne, mais déjà tombé dans une pleine décadence. Babylone prise et ses provinces passées, par sa chute même, aux mains du chef des Perses, il ne devait plus rester, dans toute l'Asie encore connue, que l'Inde lointaine et les steppes où

erraient les Scythes touraniens, au nord de la mer Caspienne, qui n'obéiraient pas aux ordres de Cyrus. Et sans doute il comptait bien un jour les soumettre à leur tour, une fois Babylone vaincue.

La conquête de l'Ariane terminée, il se tourna donc contre les Chaldéens et marcha droit sur leur capitale (539), pensant bien qu'il lui suffirait de s'en rendre maître pour devenir du même coup souverain de tout l'empire. Il partit à la tête de son armée d'Ecbatane, où il faisait sa résidence habituelle, n'ayant pas dans la Perse proprement dite de capitale en rapport avec la puissance et l'éclat de sa royauté. Bientôt on arriva sur les bords du Gyndès, affluent du Tigre. Comme on essayait de le traverser, un de ces chevaux blancs qu'on appelait *sacrés* et que le commerce apportait à grands frais de Nysa dans le nord de l'Inde, entraîné par le courant, disparut. Cyrus, irrité de l'insulte du fleuve, jura qu'il le rendrait si petit et si faible que dans la suite les femmes même pourraient le traverser sans se mouiller les genoux. Aussitôt il suspend l'expédition, partage son armée en deux corps, creuse de chaque côté du fleuve 180 canaux et y détourne le Gyndès. A force de succès, la folie du pouvoir avait fini par saisir Cyrus, et sa puissante intelligence, tout comme plus tard la faible tête de Xerxès, voulait châtier la nature quand elle ne lui obéissait pas comme les hommes. Cette entreprise occupa tout l'été. Au printemps suivant, Cyrus parut devant Babylone, battit une armée sortie de la place, franchit les murailles de l'immense camp retranché de Nabuchodonosor, que leur développement insensé d'exagération rendait impossibles à défendre d'une manière efficace, et commença le siége de la ville elle-même, où Belsarossor (le Balthasar de Daniel), fils du roi, avait pris le commandement de la résistance, tandis que Nabonahid s'enfermait dans Borsippa.

II. — Les Babyloniens, qui depuis longtemps se sentaient menacés, avaient fait de grands préparatifs de défense, rassemblé des vivres, creusé de nouveaux fossés et réparé leurs remparts; aussi le siége ne les effrayait pas. Nous avons déjà dit, dans le chapitre consacré à Babylone, comment Cyrus réussit à le mener à bonne fin. Il plaça ses meilleures troupes, partie à l'endroit où le fleuve entrait dans la ville, partie à l'endroit où il en sortait; puis, avec le reste, il se rendit au lac de Nitocris, et détourna, à l'exemple de la reine de Babylone, par le canal de communication, le fleuve dans le lac. Les eaux s'y écoulèrent, et l'ancien lit de l'Euphrate devenant guéable, les Perses entrèrent par là dans la ville. Si les Babyloniens avaient su découvrir à temps le dessein de Cyrus, ils auraient fait aisément périr l'armée tout entière. Ils n'auraient eu pour cela qu'à fermer les portes d'airain qui conduisaient au fleuve et à monter sur le mur qui le bordait, d'où ils eûssent accablé les Perses de traits. Mais ceux-ci survinrent dans le moment où on s'y attendait le moins. Les habitants de Babylone célébraient ce jour là une fête, et, dans l'ivresse du plaisir, ils oubliaient le danger qui les menaçait. C'est ainsi que l'imprévoyance générale livra Babylone; Belsarossor fut tué; Nabonahid, apprenant la chute de sa capitale, n'osa pas résister plus longtemps et se rendit prisonnier. L'empire chaldéen avait vécu; la chute de Babylone, comme l'avaient annoncé les prophètes, vengeait la ruine de Jérusalem. La grande cité prise, toutes les provinces de l'empire se soumirent sans résistance au vainqueur, et furent incorporées à la monarchie perse.

§ 8. — Liberté rendue aux Hébreux.

(536)

I. — Instruits par la voix des prophètes, les Juifs

transportés à Babylone, qui constituaient l'élite intellectuelle de la nation, avaient suivi avec une ardente sympathie les progrès de la puissance de Cyrus et avaient appelé de leurs vœux sa victoire définitive sur la monarchie chaldéenne, car ils saluaient d'avance en lui l'*oint de Jéhovah*, qui devait abaisser l'orgueil de Babylone et devenir le libérateur du peuple saint. La Providence avait en effet appelé le conquérant perse à cette glorieuse mission, dont il était naturellement préparé à être l'instrument. Le mazdéisme avait, en effet, certains points de sympathie avec la loi mosaïque. La religion du Zend-Avesta, dans le véritable esprit de ses principes, est aussi hostile à l'idolâtrie que celle du Pentateuque, quoiqu'elle n'enseigne pas, comme cette dernière, l'unité absolue de Dieu. Cyrus devait donc être attiré par la spiritualité de la religion des Hébreux et témoigner à ceux-ci plus de sympathie qu'aux autres populations du vaste empire babylonien.

Aussi, deux ans seulement après qu'il eût pris Babylone, en 536, faisant droit aux sollicitations que lui adressaient les Hébreux répandus dans ses états, il publia un édit permettant le retour des exilés dans la Palestine et la reconstruction du Temple de Jérusalem, édit dont le texte nous a été conservé dans le livre d'Esdras. « Ainsi dit Cyrus, roi de Perse. Jéhovah[1], le « dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre, « et c'est lui qui m'a ordonné de lui bâtir un temple à « Jérusalem, qui est en Judée. Quiconque d'entre vous « est de son peuple, que son dieu soit avec lui, qu'il « monte à Jérusalem, qui est en Judée, et qu'il rebâtisse « le temple de Jéhovah, dieu d'Israël; c'est le dieu qui « est à Jérusalem. Et tous ceux qui, faute de moyens, « resteront en arrière dans les endroits où ils sont éta-

1 Il est évident par ces expressions que Cyrus se plaisait à assimiler Jéhovah à Ormuzd.

« blis, les gens de l'endroit les aideront avec de l'argent, « de l'or, du bétail et d'autres biens, outre le don vo- « lontaire pour le temple de Dieu qui est à Jérusalem. »

II. — De nombreuses familles des tribus de Juda et de Benjamin, et plusieurs centaines de prêtres, de lévites et de serviteurs du sanctuaire appelés *nethinim*, répondirent immédiatement à l'appel de Cyrus et se préparèrent à partir pour la Judée. Ils formèrent une grande caravane de près de 50,000 individus. A leur tête était le prince Zorobabel, petit-fils de Salathiel, fils du roi Jéchonias, et Josué, petit-fils du grand-prêtre Séraïas, héritier par conséquent du souverain pontificat. Sur l'ordre de Cyrus, le trésorier Mithradate remit à Zorobabel les vases d'or et d'argent que Nabuchodonosor avait fait enlever du temple de Jérusalem. La caravane reçut aussi de riches cadeaux des Juifs qui restaient en Babylonie. Après quatre mois de voyage, elle arriva à Jérusalem, où, malgré la destruction du Temple et tous les ravages de Nabuchodonosor, était resté un noyau assez considérable de population.

III. — Dès l'arrivée de la colonie sur le sol de la Judée, Zorobabel et Josué s'occupèrent à organiser la nouvelle communauté conformément aux lois mosaïques, autant que les circonstances le permettaient. Un culte provisoire fut immédiatement rétabli, et Zorobabel fit commencer les travaux de la construction du nouveau temple, qui, dans sa pensée approuvée par Cyrus, devait être aussi magnifique que celui de Salomon.

Mais les ennemis traditionnels des Juifs, Ammonites, Moabites, Iduméens, auxquels commencèrent dès lors à se joindre les Cuthéens établis à Samarie par les rois assyriens, ne purent voir sans colère la résurrection d'un peuple qu'ils croyaient à tout jamais anéanti depuis la prise de Jérusalem. Les autorités d'origine baby-

lonienne que Cyrus avait laissées à la tête du pays, en se contentant de leur soumission, leur étaient favorables et hostiles aux Juifs. Aussi bientôt commencèrent-ils à inquiéter constamment les ouvriers de Zorobabel par des attaques à main armée, qui entravaient et ralentissaient le travail. Les choses restèrent dans cet état précaire jusqu'à la mort de Cyrus, dont le successeur, circonvenu par les Cuthéens de Samarie, ordonna, presque aussitôt monté sur le trône, que les travaux du temple de Jérusalem fussent interrompus jusqu'à nouvel ordre.

§ 9. — Fin de Cyrus.

(536-529)

I. — Cyrus régna en paix pendant huit ans après la prise de Babylone. En 529, soit passion insatiable de conquête, soit vieille haine des peuples de l'Iran contre ceux du Touran, soit désir de châtier les incursions de voisins incommodes, il entreprit une nouvelle guerre contre les Massagètes, dit Hérodote, contre les Derbices, dit Ctésias, mais c'était sans doute une tribu du même peuple. La nation des Massagètes, le Magog de la Bible, de race touranienne ou tartaro-finnoise, habitait les steppes au nord de l'Iaxarte. Ce fut dans cette guerre que le conquérant perse trouva la mort. Hérodote nous en a conservé un récit, qu'il avait recueilli dans le cours de son voyage en Médie.

II. — Suivant lui, Cyrus profita pour attaquer les Massagètes de ce que le peuple se trouvait gouverné par une femme, dont il espérait avoir plus facilement raison. Il rassembla une nombreuse armée, établit des ponts sur l'Iaxarte et passa sur l'autre rive. La reine Thomyris

lui envoya un héraut pour lui proposer une sorte de rencontre en champ clos des deux armées sur le terrain qu'il choisirait, sur l'une ou l'autre rive du fleuve. Il choisit la rive massagète; mais, au lieu de venir à un combat loyal, il prépara une embûche, sur le conseil de Crésus, qui l'accompagnait dans cette expédition. Elle consistait à laisser presque sans défense son camp, rempli de provisions de toute nature, de manière à ce que les Massagètes pussent y entrer facilement pour le piller, puis de tomber sur eux à l'improviste avec le gros de l'armée qu'on cacherait à cet effet.

« Cyrus, dit Hérodote, s'étant avancé à une journée de l'Iaxarte, laissa dans son camp ses plus mauvaises troupes, et retourna vers le fleuve avec les meilleures. Les Massagètes vinrent attaquer le camp avec le tiers de leurs forces et passèrent au fil de l'épée ceux qui le gardaient. Voyant ensuite toutes choses prêtes pour le repas, ils se mirent à table, et, après avoir mangé et bu avec excès, ils s'endormirent. Les Perses survinrent alors, en tuèrent un grand nombre et firent encore plus de prisonniers, parmi lesquels Spargapithès (« celui qui aide dans le combat, » dans la langue des Touraniens de la Médie *sbarrak pikti*), leur général, fils de Thomyris.

« Cette reine envoya aussitôt un héraut à Cyrus : « Prince altéré de sang, lui disait-elle, que ce succès « n'enfle point ton orgueil; tu ne le dois qu'au jus de la « vigne, qu'à cette liqueur qui rend insensé. Tu as rem- « porté la victoire sur mon fils, non dans une bataille « et par tes propres forces, mais par l'appât de ce poison « séducteur. Écoute et suis un bon conseil. Rends-moi « mon fils, et après avoir défait la plus facile partie de « mon armée, je veux bien encore que tu te retires im- « punément de mes états. Sinon, j'en jure par le Soleil, « le souverain maître des Massagètes, oui, je t'assouvirai « de sang, quelque altéré que tu en sois. »

« Cyrus ne tint aucun compte de ce discours. Quant à

Spargapithès, étant revenu de son ivresse, il pria Cyrus de lui faire ôter ses chaînes. Il ne se vit pas plus tôt en liberté qu'il se tua. Thomyris rassembla alors toutes ses forces et livra bataille. Les deux armées étaient à quelque distance l'une de l'autre : on se tira d'abord une multitude de flèches ; les flèches épuisées, on fondit les uns sur les autres à coups de lance, et on se mêla l'épée à la main. On combattit longtemps de pied ferme avec un avantage égal et sans reculer. Enfin la victoire se déclara pour les Massagètes. La plus grande partie de l'armée des Perses périt en cet endroit. Cyrus lui-même fut tué après un règne de vingt-neuf ans accomplis. Thomyris, ayant fait chercher ce prince parmi les morts, maltraita son cadavre et lui fit plonger la tête dans une outre pleine de sang humain, en disant : « Quoique « vivante et victorieuse, tu m'as perdue en faisant périr « mon fils ; mais je t'assouvirai de sang comme je te l'ai « promis. »

III.—Cependant les Perses parvinrent à ravoir le corps de Cyrus, qui fut somptueusement enseveli à Pasargades. Les restes de son mausolée subsistent encore sur l'emplacement de cette ville. Tout autour se dressent cinq piliers monolithes de très-fortes dimensions, sur lesquels on voit sculptée la figure du roi presque divinisée, telle que les Perses se représentaient les âmes glorifiées dans l'autre vie, admises à siéger avec les Amschaspands et les Yazatas célestes ; elle est munie des quatre grandes ailes. Au-dessus de sa tête plane l'image d'Ormuzd. Une courte inscription cunéiforme accompagne la figure royale ; elle est ainsi conçue : « Moi, je suis « Cyrus le roi, Achéménide. »

§ 10. — Cambyse. — Conquête de l'Égypte.

(529-525)

I.—Cyrus, en mourant, laissait deux fils: l'aîné, Cambyse (*Kambujiya*), monta sur le trône; le plus jeune, appelé Smerdis par Hérodote, mais qu'il serait plus exact d'appeler Bardias, car la forme originale de son nom était *Bardiya*, eut le gouvernement de la Bactriane, de la Parthie, de la Chorasmie et de la Carmanie, avec l'exemption de tout tribut, mais en reconnaissant la suprématie politique de son frère. A peine en possession de l'empire, dès que les conséquences du désastre subi chez les Massagètes eurent été réparées, Cambyse voulut se signaler, lui aussi, par des conquêtes, et il jeta ses vues sur l'Égypte, dont les richesses avaient toujours excité l'avidité des monarques asiatiques, et qui s'était attiré la rancune des Perses par son alliance avec Crésus. Hérodote assigne encore d'autres motifs à cette expédition, entre autres l'insulte personnelle faite à Cambyse par le roi Ahmès ou Amasis, qui lui avait envoyé en mariage Nethiritis, fille de Ouahprahet, au lieu de sa propre fille que Cambyse avait demandée. Ce qui acheva de décider le roi de Perse fut l'arrivée d'un officier des mercenaires grecs du roi d'Égypte, nommé Phanès, qui, ayant eu à se plaindre d'Ahmès, se réfugia à la cour de Cambyse, l'informa de la situation du pays, et lui indiqua les moyens d'exécuter ses projets en toute sûreté. Cambyse, par les conseils de ce Grec, conclut un traité d'alliance avec les Arabes, maîtres des passages qui conduisaient par terre dans la vallée du Nil.

II. — « Il n'y a pas, dit Hérodote, de peuple plus reli-

gieux observateur de ses serments que les Arabes. Lorsqu'ils veulent engager leur foi, il faut qu'il y ait un tiers, un médiateur. Celui-ci, debout entre les deux contractants, tient une pierre aigüe et tranchante avec laquelle il leur fait à tous deux une incision à la paume de la main, près des grands doigts. Il prend ensuite un petit morceau de l'habit de chacun, le trempe dans leur sang et en frotte sept pierres qui sont au milieu d'eux, en invoquant Orotal et Alilat, les seuls dieux qu'ils reconnaissent. Cette cérémonie achevée, celui qui a engagé sa foi donne ses amis pour garants. Lorsque le roi des Arabes eut ainsi conclu un traité avec les ambassadeurs de Cambyse, il fit remplir d'eau des outres de cuir et en fit charger tous les chameaux qu'il avait dans ses états. Cela fait, on les mena dans les lieux arides où il alla attendre l'armée de Cambyse. » Cette armée était très-nombreuse; sa principale force consistait dans les légions des Perses proprement dits et dans quelques corps de Grecs des villes d'Ionie et d'Eolie, destinés spécialement à être opposés aux mercenaires grecs de l'armée égyptienne. Une grande flotte, équipée dans les ports de la Phénicie et montée par des marins de cette contrée, suivait le long de la côte les mouvements des troupes de terre et se dirigeait vers le littoral du Delta. Les préparatifs avaient duré plusieurs années et on se trouvait alors au commencement de 525.

III. — Ahmès venait de mourir, et son fils Psamétik III, le Psaménite d'Hérodote, lui avait succédé. Il marcha au-devant de l'ennemi jusqu'à la branche pélusiaque du Nil. Les Grecs et les Cariens à sa solde voulurent venger la trahison de Phanès sur ses enfants, qu'il avait laissés dans le pays en partant pour la Perse. Ils les menèrent au camp, et ayant placé, à la vue de leur père, un cratère entre les deux armées, ils les égorgèrent. Mêlant ensuite à leur sang du vin et de l'eau dans le cratère,

tous les auxiliaires vinrent en boire et s'engagèrent par des serments terribles à ne pas lâcher pied. Le combat s'engagea bientôt après. Suivant une tradition plus fameuse que certaine, Cambyse fit mettre au premier rang de son armée des chats, des éperviers et d'autres animaux tenus pour sacrés par les Egyptiens; ceux-ci n'osèrent lancer leurs traits contre l'ennemi de peur de les atteindre et lâchèrent pied au premier choc. Mais les mercenaires grecs et cariens n'avaient pas de semblables scrupules; ils résistèrent vigoureusement, et la bataille fut longue et sanglante. A la fin, ils furent écrasés par la supériorité de nombre des Perses, et les débris de l'armée de Psamétik se réfugièrent en désordre à Memphis.

« J'ai vu, dit Hérodote, sur le champ de bataille, une chose fort surprenante. Les ossements de ceux qui périrent à cette journée forment deux monceaux séparés : ceux des Egyptiens d'un côté, ceux des Perses de l'autre. Les têtes des Perses sont si tendres qu'on peut les percer en les frappant avec un simple caillou; celles des Egyptiens, au contraire, sont si dures qu'à peine peut-on les briser à coups de pierres. Les Egyptiens, en effet, commencent dès leur jeune âge à se raser la tête, de sorte que leur crâne durcit au soleil; les Perses, au contraire, ont le crâne faible, parce que dès leur jeunessse ils ont toujours la tête couverte. »

IV. — Cambyse, vainqueur, envoya aux Egyptiens retirés à Memphis un héraut, Perse de nation, pour les engager à traiter avec lui. Ce héraut remonta le fleuve sur un vaisseau de Mitylène. Dès que les Egyptiens le virent entrer dans Memphis, ils sortirent en foule de la citadelle, brisèrent le navire, mirent en pièces ceux qui le montaient et en transportèrent les membres dans la citadelle, en guise de trophées. Les Perses, furieux de cette violation du droit des gens, firent aussitôt le siége de la place, qui fut bientôt emportée.

V. — Le dixième jour après la prise de la citadelle, raconte Hérodote, le roi Psamétik fut conduit, par ordre de Cambyse, devant la ville avec quelques Egyptiens. On les y traita avec la dernière ignominie. Cambyse fit habiller la fille de ce prince en esclave, et l'envoya, une cruche à la main, chercher de l'eau; elle était accompagnée de plusieurs autres filles de qualité, vêtues de la même façon qu'elle. Ces jeunes filles, passant auprès de leurs pères, fondirent en larmes et jetèrent des cris lamentables. Le roi captif, quoiqu'il les vît et les reconnût, se contenta de baisser les yeux.

Cambyse fit ensuite passer devant Psamétik son fils accompagné de 2000 Egyptiens du même âge que lui, la corde au cou et un frein dans la bouche. On les menait à la mort pour venger les Mytiléniens tués à Memphis; car les juges royaux avaient ordonné que pour chaque homme massacré en cette occasion, on ferait mourir dix Egyptiens des premières familles. Psamétik les vit, et reconnut son fils qu'on menait à la mort; mais tandis que les autres Egyptiens placés autour de lui pleuraient et se lamentaient, il garda la même contenance qu'à la vue de sa fille. Il aperçut ensuite un vieillard qui mangeait ordinairement à sa table, dépouillé de tout, couvert de haillons et mendiant un morceau de pain des soldats de l'armée victorieuse; à ce spectacle, il ne put s'empêcher de verser des larmes, et se frappa la tête, en appelant cet ami par son nom. Étonné de sa conduite, Cambyse lui en fit demander les motifs. « Fils de Cyrus, « répondit Psamétik, les malheurs de ma maison sont « trop grands pour qu'on puisse les pleurer; mais le « triste sort d'un ami qui, au commencement de sa vieil- « lesse, est tombé dans l'indigence après avoir possédé « de grands biens, m'a paru mériter des larmes. »

« Cambyse, ajoute Hérodote, trouva cette réponse sensée. Les Egyptiens disent qu'elle fit verser des larmes, non-seulement à Crésus, qui avait suivi ce prince en

Egypte, mais encore à tous les Perses présents. Cambyse fut lui-même si touché de compassion, qu'il commanda sur-le-champ de délivrer le fils de Psaménite et de lui amener le roi. Ceux qui allèrent chercher le jeune prince le trouvèrent sans vie ; on l'avait exécuté le premier. Mais ils amenèrent Psaménite à Cambyse, qui le traita généreusement. Il lui aurait même rendu le gouvernement de l'Égypte si on ne l'eût pas soupçonné de chercher, par ses intrigues, à troubler l'État. Ayant, en effet, sollicité les Egyptiens à la révolte, il fut découvert, et Cambyse le condamna à boire du sang de taureau, dont il mourut sur-le-champ. »

VI. — Cambyse alla de Memphis à Saïs pour exercer une indigne vengeance sur le cadavre d'Ahmès. Il fit tirer la momie de son tombeau, la fit déchirer à coups d'aiguillon, livrer à mille outrages, puis jeter dans un bûcher, ce qui était une double insulte à la religion des Perses, qui, regardant le feu comme la chose pure par excellence et comme l'image la plus sainte d'Ormuzd, considéraient comme une chose impie de le souiller en y jetant un cadavre; et à celle des Égyptiens, qui commandait de conserver pieusement les restes des morts.

Cependant Cambyse, dans les premiers temps de sa domination en Égypte, adopta une politique de ménagements envers les susceptibilités nationales des habitants. Il chercha à gagner la bienveillance des Égyptiens par des marques de déférence prodiguées aux plus considérés parmi ceux qu'avait épargnés la fureur de la conquête, et surtout par une protection déclarée pour leur culte. Il prit des titres purement égyptiens, chercha à se faire passer pour descendant des anciens rois d'Egypte, et se fit instruire dans les doctrines religieuses du pays. Sur les remontrances d'un Égyptien admis dans sa faveur, il fit même très-lestement évacuer par les vainqueurs l'enceinte d'un temple de Neith, dont on avait

fait le quartier d'un corps d'armée. Cambyse ordonna de maintenir ou rétablir dans toute sa splendeur le culte des dieux de Saïs, et sans doute aussi des autres dieux de l'Égypte. Il vint accomplir en personne dans cette ville tous les rites du culte, comme l'avait fait jusque-là chacun des rois du pays, et il se fit initier à ses mystères. Tous ces détails nous sont révélés par l'inscription de la statue du personnage même qui l'initia, statue exécutée sous Darius et conservée maintenant à Rome, au Musée du Vatican.

§ 11. — Expédition d'Ethiopie. — Folie et mort de Cambyse.

(525-422)

I. — L'Égypte était pacifiée; on ne voyait plus cette fois, comme lors de la conquête éthiopienne, de guerre de partisans dans le Delta. La conquête de ce pays avait épouvanté les peuples voisins. Les Libyens se soumirent sans combat. Ils s'imposèrent un tribut et envoyèrent des présents. Les Cyrénéens et les Barcéens imitèrent cet exemple. Mais Cambyse se plaignit des premiers, qui ne lui avaient envoyé que 500 mines d'argent qu'il distribua lui-même à ses troupes. Il résolut ensuite de faire la guerre à trois nations différentes à la fois : aux Carthaginois, aux Ammoniens et aux Ethiopiens, d'abord à ceux de Méroé, puis à ceux de l'Abyssinie, entre autres aux Macrobes, la plus lointaine tribu dont il eut entendu parler. Après avoir délibéré sur ces expéditions, il fut d'avis de diriger sa flotte contre Carthage, un détachement de son armée de terre contre l'oasis d'Ammon, et d'envoyer des espions chez les Ethiopiens, sous prétexte

de porter des présents au roi. On alla chercher pour cette mission des Ichthyophages, gens de tribus à demi sauvages des côtes de la mer Rouge, qui savaient la langue éthiopienne, et pendant ce temps Cambyse ordonna à son armée navale de faire voile pour Carthage. Mais les Phéniciens refusèrent d'obéir, parce qu'ils étaient liés avec les Carthaginois par les plus grands serments, et qu'en combattant contre ce peuple, issu de leurs pères, ils auraient cru violer les droits du sang et de la religion. Sur le refus des Phéniciens, le reste de la flotte ne s'étant pas trouvé assez fort pour une telle expédition, les Carthaginois évitèrent le joug que leur préparaient les Perses. Cambyse n'osa pas, en poursuivant ce projet, s'aliéner les cités phéniciennes, qui s'étaient volontairement données à lui et qui fournissaient le meilleur de sa marine.

II. — Cependant les Ichthyophages que l'on devait envoyer comme espions en Ethiopie avaient reçu leurs instructions de Cambyse et étaient partis avec des présents pour le roi de Méroé. Celui-ci ne fut pas un seul instant dupe du prétendu but assigné à leur envoi. « Portez cet arc au roi de Perse, leur dit-il; le roi d'E-
« thiopie lui conseille de venir lui faire la guerre quand
« il pourra le bander aussi facilement que lui. En atten-
« dant, que Cambyse rende grâce aux dieux de n'avoir
« pas inspiré aux Ethiopiens le désir d'agrandir leur
« pays par de nouvelles conquêtes. »

Cambyse, transporté de colère quand ses espions lui eurent rapporté ce langage, se mit aussitôt en marche contre les Ethiopiens avec une témérité incroyable, un complet oubli des besoins de son armée et de sa propre sûreté, ainsi qu'une ignorance absolue des lieux où il allait lancer ses soldats. Arrivé à Thèbes, il détacha de son armée 50,000 hommes qu'il chargea d'aller réduire les Ammoniens et de mettre le feu au temple où leur

dieu rendait ses oracles. Pour lui, il continua sa route vers l'Ethiopie avec le reste de l'armée. Voulant abréger e chemin, il quitta les bords du Nil, au premier grand détour du fleuve, et s'avança par le désert. La route qu'il prenait était sans doute celle de Sebouâ à Abou-Hammed, que suivent effectivement bien des caravanes; on y trouve de loin en loin quelques puits qui peuvent suffire à renouveler les provisions d'eau d'un petit nombre de marchands, mais sur lesquels il serait extravagant de compter pour une armée; les caravanes même y sont exposées à des dangers très-réels. Lancés au milieu d'immenses plaines de sable, sans habitants, sans arbres, ans fourrages, sans eau, sans ressources d'aucune espèce, les soldats de Cambyse se virent réduits à la plus affreuse disette et en vinrent à se manger les uns les autres. Il fallut revenir sur ses pas après avoir perdu dans le désert la plus grande partie de l'armée.

Quant aux troupes envoyées contre l'oasis d'Ammon, leur sort précis demeura enveloppé de mystère. Elles ne purent pas parvenir à leur destination, et on n'en vit pas un seul homme revenir en Egypte. Les Ammoniens racontèrent que ce corps d'armée ayant fait, par le milieu du désert, à peu près la moitié du chemin, il s'était élevé du sud un vent impétueux qui les avait ensevelis sous des montagnes de sable.

III. — L'orgueil de Cambyse avait reçu par ces désastres une si cruelle blessure, que sa raison n'y résista pas. Les quinze mois qu'il vécut encore ne furent remplis que par des actes de folie et de cruauté.

En rentrant à Memphis, il trouva la population en fête. Le dieu Apis venait de se manifester, et on célébrait son apparition par de grandes réjouissances. Cambyse, témoin de cette joie, s'imagina qu'elle venait de ses revers; il appela les magistrats de Memphis, et, malgré leurs explications, les condamna à mort comme

imposteurs. Il manda ensuite les prêtres, les fit battre de verges et ordonna de tuer tous les Egyptiens que l'on trouverait célébrant la fête. Il voulut voir le taureau sacré lui-même et se le fit amener. « Voilà bien un dieu digne des Egyptiens, » dit-il, et en même temps il le frappa de son épée dans la cuisse. Le dieu mourut quelque temps après de sa blessure; M. Mariette a retrouvé l'épitaphe de cet Apis dans le Sérapéum, et elle est aujourd'hui conservée au Musée du Louvre.

Une tyrannie épouvantable s'abattit alors sur les Egyptiens. L'inscription de la statue du Vatican, bien qu'elle tâche de voiler sous des expressions vagues le souvenir de ces fureurs, avoue qu'il ne se vit jamais, de mémoire d'homme, de semblable calamité depuis le temps des Pasteurs. Le droit de propriété fut partout méconnu, le culte aboli ou entravé, les cérémonies funéraires, auxquelles l'Egypte attachait tant de prix, étaient troublées ou interdites.

IV. — Les Perses eux-mêmes n'étaient pas plus épargnés que les Egyptiens par ce fou furieux. Il ordonna le meurtre de son frère Smerdis; Prexaspe, un de ses confidents, fut chargé de l'exécution. Bientôt ce fut le tour de la plus jeune de ses sœurs. Il avait voulu épouser cette sœur, contrairement aux coutumes de la Perse. Pour rassurer sa conscience, il avait fait assembler les juges de son empire afin de savoir d'eux s'il n'y avait pas quelque loi qui permît au frère d'épouser sa sœur. Les juges avaient répondu qu'ils ne connaissaient point de loi qui autorisât un pareil mariage, mais qu'il y en avait une qui permettait aux rois de Perse de faire personnellement tout ce qu'ils voulaient. Mais alors, dégoûté d'elle, il la tua au lieu de l'épouser.

Nombre de Perses de la classe aristocratique périrent aussi. Un jour Cambyse fit enterrer vifs jusqu'à la tête douze personnages de sa cour. Une autre fois, s'adressant

à Prexaspe, il lui demanda ce que les Perses pensaient de lui. « Maître, ils te comblent de louanges; mais ils « croient que tu as un peu trop de penchant pour le vin. « — Les Perses prétendent donc, reprit le prince trans- « porté de colère, que le vin me fait perdre la raison? « Apprends s'ils disent vrai. Si je frappe au milieu du « cœur de ton fils que tu vois debout dans ce vestibule, « il sera constant que les Perses se trompent. » En disant ces mots, il banda son arc et frappa le fils de Prexaspe. Le jeune homme tomba; Cambyse fit ouvrir son corps pour voir où le coup avait porté, et la flèche se trouva au milieu du cœur. Alors, s'adressant tout joyeux au père : « Tu vois bien que les Perses ont perdu l'esprit. « As-tu vu quelqu'un frapper le but avec plus de jus- « tesse? » Une autre fois il voulut tuer Crésus.

V. — Pendant que Cambyse se livrait, en Egypte, à ces actes de démence furieuse, une révolution éclata en Perse, et rendit momentanément la souveraineté aux Mèdes. Cette révolution s'exécuta sous la direction et au profit des Mages, auxquels Cyrus avait laissé une grande influence et des positions importantes à sa cour, afin de ménager l'élément médique, dont une portion l'avait aidé à détrôner Astyage et s'était entièrement dévouée à sa cause. Il ne s'agissait pas seulement pour eux de s'emparer de l'autorité, mais bien de rétablir la prépondérance exclusive des Mèdes, et surtout la suprématie de leur religion, ennemie du mazdéisme pur des Perses. L'éloignement de Cambyse, le mécontentement général qui régnait dans l'empire, l'affaiblissement des mœurs et du caractère national des Perses, tout semblait faciliter ce mouvement. Deux Mages qui étaient frères, se chargèrent de l'exécution. Cambyse avait laissé à l'un d'eux l'administration des biens du domaine royal en Médie ; ce fut l'auteur de la révolte. Ce Mage n'ignorait pas la mort de Smerdis ; il savait qu'on la

tenait cachée, qu'elle n'était connue que d'un petit nombre de Perses, et que la plupart croyaient ce prince vivant. Son frère Gaumatès ressemblait d'une manière frappante au fils de Cyrus que Cambyse venait de faire mourir. Il le plaça sur le trône sous le nom de Smerdis, et envoya des hérauts dans toutes les provinces et particulièrement en Egypte, pour défendre à l'armée d'obéir à Cambyse, et lui ordonner de ne reconnaître à l'avenir que Smerdis, fils de Cyrus. Aussitôt qu'il apprit cette révolte, Cambyse voulut partir pour la Perse, à la tête de ses troupes, qui lui demeuraient fidèles. Mais en montant à cheval avec la précipitation d'un fou, il se blessa grièvement avec sa propre épée. Malgré cette blessure, il se fit porter en avant dans une litière ; la fatigue de la route envenima la plaie, la gangrène s'y mit, et Cambyse mourut dans un misérable village de la Syrie.

§ 12. — Le règne du faux Smerdis. — Élévation de Darius.

(522-521)

I. — Cambyse mort, le Mage Gaumatès se crut définitivement affermi sur le trône. Il régna paisiblement pendant quelques mois sous le nom de Smerdis, et, pour se rendre populaire, pour contrebalancer la mauvaise impression des entreprises religieuses que les Mages poursuivaient avec activité sous sa protection dans toutes les provinces iraniennes, persécutant les ministres du zoroastrisme et renversant ses autels, il exempta ceux de ses sujets qui avaient trois enfants de toute espèce d'impôts et du service militaire.

II. — Cependant, le mystère dont il vivait entouré,

afin de n'être pas reconnu, inspira des soupçons. Un Perse du nom d'Otanès (*Utana*), fils de Phranaspe (*Franâçpa*), gouverneur de la Cappadoce méridionale, dont la fille était devenue l'une des femmes du faux Smerdis, put se convaincre que celui-ci était un imposteur. Aussitôt il communiqua sa découverte à quelques-uns des principaux parmi les Perses, irrités comme lui de voir le pouvoir effectif et réel revenu aux Mèdes; ils se réunirent immédiatement et délibérèrent entre eux sur les moyens de renverser l'usurpateur. Les conjurés étaient au nombre de sept, tous de la tribu des Parsagadiens et pour la plupart issus du sang d'Achæménès; c'étaient avec Otanès, Intaphernès (*Vindafrâna*), fils d'Hyspacès (*Viçpaka*), Hydarnès (*Vidarna*), fils de Dysgarès (*Dujgara*), Gobryas (*Gaubruva*), fils de Mardonius (*Marduniya*), Mégabyze (*Bagamukhsa*), fils de Zopyre (*Dazdaupira*), Aspathinès (*Açpâthina*), fils d'Amorgès (*Hamarga*), enfin Darius (*Dârayavus*), fils d'Hystaspe (*Vistâçpa*). Tous avaient été établis par Cyrus dans les gouvernements de provinces importantes ou dans les premiers offices de la couronne.

Darius fut d'avis qu'on attaquât aussitôt le Mage dans sa résidence avant que le bruit de la conspiration ne se répandît. Tous se rangèrent à son avis; incontinent ils marchèrent sur le château où se tenait le faux Smerdis et le tuèrent, ainsi que les Mages qu'ils y rencontrèrent, en poussant de grands cris et en racontant aux Perses qui accouraient ce qui s'était passé. Aussitôt que la nouvelle en vint à Ecbatane, les Perses habitant la ville coururent aux armes, et, furieux de l'audacieuse usurpation des Mèdes, massacrèrent tous les Mages qu'ils purent saisir; cet exemple fut suivi dans la plupart des villes de la Perse. Bien plus, une fête annuelle fut établie pour célébrer ce massacre, et on l'observait encore au siècle suivant; Hérodote l'appelle la *Magophonie*.

III. — La révolution ainsi faite, les sept conjurés délibérèrent sur la forme de gouvernement qu'il convenait de donner à la Perse, puisque la lignée directe de Cyrus était éteinte; après une discussion sérieuse sur les avantages et les inconvénients de chacune des trois formes, monarchique, aristocratique et démocratique, on s'arrêta à la première, qui fut jugée la meilleure. Cette délibération, racontée par Hérodote, a été traitée de fable par quelques historiens modernes; mais elle concorde parfaitement avec ce que nous avons dit plus haut des mœurs presque républicaines des Perses encore à cette époque; et dans la délibération des conjurés il ne s'agissait que du gouvernement à établir chez les Perses proprement dits, qui devaient, constitués en république ou en monarchie, continuer à gouverner autocratiquement les autres peuples. Quant à la manière dont il fallait élire le nouveau roi, il fut décidé que le lendemain matin les sept chefs se rendraient à cheval devant la ville, et qu'on proclamerait celui dont le cheval saluerait le premier de ses hennissements le soleil levant. Une ruse de l'écuyer de Darius assura la victoire à son maître (521). Il descendait d'Achæménès à la cinquième génération, par un frère cadet du père de Cyrus, Ariaramnès (*Ariyâramna*). Son père Hystaspe était gouverneur de la Perse, et le demeura après qu'il fut monté sur le trône.

Très-peu de temps après son avénement, Darius trouva le moyen de faire tuer Intaphernès et toute sa famille pour une cause très-futile: il redoutait sans doute en lui un compétiteur. Les cinq autres conjurés reçurent en souveraineté héréditaire, mais vassale du roi, les provinces dont ils avaient le gouvernement.

IV. — Tel est le récit d'Hérodote. Il est confirmé dans toutes ses parties et complété sur beaucoup de points par un monument d'une importance capitale, qui est

venu récemment apporter le plus éclatant hommage à la véracité du père de l'histoire.

A une lieue environ au nord de Kirmanschah, à gauche de la route de Bagdad à Hamadan, dans le Kurdistan persan et sur le territoire de l'ancienne Médie, se trouve le rocher de Behistoun, le mont Bagistan des géographes classiques, qui a une hauteur perpendiculaire de 456 mètres. Sur son flanc est sculpté un bas-relief colossal au-dessus d'une inscription tellement étendue que le voyageur Ker-Porter disait qu'il faudrait deux mois pour la copier. Le bas-relief représente un roi dans une attitude tranquille et recevant des ennemis prisonniers. Il foule à ses pieds le cadavre d'un vaincu. Ce roi est Darius; celui qu'il foule aux pieds, le Mage Gaumatès; les captifs sont les chefs qui, profitant du désordre causé par l'usurpation de ce dernier, se soulevèrent dans presque toutes les provinces. L'inscription, dont on doit la conquête et la publication à M. le général Rawlinson, répète trois fois le même texte, dans les trois langues officielles de la chancellerie des Achéménides. Elle raconte l'avénement de Darius et les faits de son règne jusqu'à l'an 514 av. J.-C. C'est le plus précieux document sur cette époque de l'histoire, et nous y ferons de nombreux emprunts, car ce texte, traduit successivement par M. Rawlinson et par M. Oppert, est actuellement à la portée de tous.

Voici d'abord comment l'inscription de Behistoun raconte la mort du faux Smerdis et l'avénement du fils d'Hystaspe. Il ne faut pas oublier que c'est un récit *officiel*, dans lequel naturellement la conspiration des sept seigneurs perses devait se transformer en une restauration du pouvoir légitime, opérée par Darius avec l'aide « d'hommes fidèles », qui sont énumérés à la fin de l'inscription, exactement comme dans Hérodote.

« Lorsque Cambyse eût tué Smerdis, le peuple ignora « que Smerdis était mort. Après cela, Cambyse alla en

« Égypte. Lorsque Cambyse était en Égypte, le peuple « devint rebelle. Le mensonge était fréquent dans le « pays, et en Perse, et en Médie, et dans les autres « provinces.

« Il y avait alors un Mage nommé Gaumatès. Celui-ci « se leva de Pisiagades; il y a là une montagne nommée « Arcadris; ce fut le 24 du mois de Viyakhna (février) « qu'il s'insurgea. Il trompa le peuple par ces paroles: « Je suis Smerdis, le fils de Cyrus, frère de Cambyse. » « Alors le peuple entier devint rebelle, alla vers lui en « abandonnant Cambyse, et la Perse et la Médie et les « autres provinces. Celui-là saisit l'empire.... Après « cela, Cambyse mourut en se blessant lui-même.

« Cet empire que Gaumatès le Mage ravit à Cambyse, « cet empire avait été à notre race dès longtemps. « Après que Gaumatès le Mage eût ravi à Cambyse et la « Perse, et la Médie, et les autres pays, il fit à sa vo- « lonté; il fut roi.

« Le peuple le craignait à cause de sa cruauté. Il au- « rait tué beaucoup de monde qui connaissaient l'ancien « Smerdis, pour cela il aurait tué le peuple : « Afin que « l'on ne reconnaisse pas que je ne suis pas Smerdis, le « fils de Cyrus. » Personne n'osait dire quoi que ce fût à « l'égard de Gaumatès le Mage, jusqu'à ce que je vinsse. « Alors je priai Ormuzd ; Ormuzd m'apporta du secours. « C'était le 10 du mois de Bâgayâdis (mars), lorsque je « tuai, accompagné d'hommes fidèles, Gaumatès le Mage « et ses principaux complices. Il y a un château nommé « Sikhtauvatis dans le pays de Nisée en Médie; c'est là « que je le tuai. Je lui ravis l'empire. Par la volonté « d'Ormuzd je devins roi, Ormuzd me conféra l'em- « pire.

« L'empire qui avait été arraché à notre race, je l'ai « restauré. Je l'ai remis à sa place. Comme il avait été « avant moi, ainsi je l'ai rétabli. Les autels que Gau- « matès le Mage avait renversés, je les ai relevés en

« sauveur du peuple; j'ai rétabli les chants et les saintes « cérémonies. »

Ce dernier paragraphe est capital, car il établit de la manière la plus précise l'antagonisme existant entre la religion des Mages et celle de Zoroastre, ainsi que le caractère essentiellement religieux de la révolution tentée par le faux Smerdis et de la réaction perse qui porta au trône Darius.

§ 13. — Troubles de l'empire perse.

(521-514)

I.—Darius, devenu roi de la manière que nous venons de raconter, se trouva, en prenant possession du pouvoir, placé en face d'une série de formidables insurrections, dont les unes avaient commencé sous le règne passager du faux Smerdis, et dont les autres éclatèrent aussitôt après son propre avénement. Il lui fallut six ans pour les réduire toutes et pour faire reconnaître son autorité dans l'étendue entière de l'empire. Ces mouvements n'étaient pas, en effet, de simples émotions populaires produites par un caprice passager, une vexation locale ou les instigations ambitieuses de quelque grand seigneur. Ils éclatèrent pour la plupart dans les contrées que des rivalités nationales séparaient profondément de leurs nouveaux maîtres et rappelèrent d'anciens souvenirs d'indépendance. Du reste, presque toutes les parties de l'empire en furent successivement ou simultanément le théâtre; la Susiane et même un instant la Perse en furent témoins; mais il semble que les Mèdes, récemment irrités par la perte de leur prépondérance et le massacre des mages; les Arméniens, blessés sans doute de se voir traités trop en sujets par ceux dont ils avaient

entendu devenir surtout des alliés; enfin les Babyloniens, jaloux d'une indépendance dont ils avaient privé les Hébreux, et qui venaient de perdre à la fois la liberté et l'empire, furent ceux qui opposèrent la plus dangereuse résistance.

Hérodote n'a raconté qu'un petit nombre d'épisodes de ces troubles qui remplirent toute la première partie du règne de Darius, les plus importants, du reste. Mais l'inscription de Behistoun nous en fournit un récit complet, que nous allons reproduire.

II. — « Lorsque j'eus tué le Mage Gaumatès, un « homme nommé Athrinès se révolta en Susiane. Il « disait au peuple : « Je suis roi en Susiane.... » Et un « homme babylonien nommé Nidintabel se révolta, lui « aussi, en Babylonie. Il dit en mentant au peuple : « Je « suis Nabuchodonosor, le fils de Nabonahid. » Alors le « peuple babylonien tout entier passa à ce Nidintabel...

« Alors j'envoyai une armée en Susiane; lui, Athrinès, « fut amené enchaîné devant moi. Je le tuai.

« Alors je marchai vers Babylone contre ce Nidintabel, « qui se disait Nabuchodonosor. L'armée de Nidintabel « défendait le Tigre; elle se tenait sur des bateaux.... « Je fis une autre manœuvre; je me tournai contre l'en- « nemi. Ormuzd m'accorda son secours; par sa volonté « je franchis le Tigre. Ensuite je tuai beaucoup de « monde à Nidintabel. Ce fut le 27 du mois d'Athriyâdis « (décembre) que nous livrâmes cette bataille.

« Alors je marchai contre Babylone. Lorsque je vins « près de Babylone à une ville nommée Zazâna sur « l'Euphrate, ce fut là que Nidintabel, qui se disait « Nabuchodonosor, s'approcha avec son armée pour « livrer bataille. Nous combattîmes. Ormuzd me prêta « son secours; par sa volonté je tuai beaucoup de monde « de l'armée de Nidintabel.... Ce fut le 2 du mois d'A- « nâmaka (décembre) que nous livrâmes la bataille.

« Ensuite je marchai contre Babylone ; je pris Babylone « et ce Nidintabel en personne, et je le tuai dans sa « capitale. »

Ce résumé officiel ne pouvait renfermer tous les détails qu'Hérodote fournit sur la guerre de Babylone et qui complètent le récit du texte de Behistoun. Darius, suivant ce que rapporte l'historien d'Halicarnasse, fut obligé de rassembler toutes ses forces pour soumettre la cité rebelle. Les Babyloniens avaient fait de grands préparatifs de défense, et, pour avoir moins à craindre de la famine, ils avaient eu la barbarie de tuer presque toutes les femmes de la ville. Le souvenir de la prise de leur cité par Cyrus tenait leur vigilance en éveil, ils repoussèrent toutes les attaques et déjouèrent toutes les ruses. Darius commençait à douter du succès de son entreprise, lorsque, le vingtième mois du siége, un de ses officiers, Zopyre, père du Mégabyze qui avait pris part à la conspiration contre le Mage, s'avisa d'un stratagème qui rendit le roi de Perse maître de la place.

Zopyre proposa à Darius de s'introduire dans Babylone comme transfuge et victime des cruautés de son maître. Pour mieux tromper les Babyloniens, il se coupa le nez et les oreilles, se mit le corps en sang à coups de fouet, et se présenta en cet état au roi de Babylone. Les Babyloniens l'accueillirent volontiers, et lui accordèrent le commandement d'un corps de troupes. Quelques jours après son arrivée, il sortit à la tête de l'armée, et, ainsi qu'il avait été convenu avec Darius, il surprit et tailla en pièces un corps de mille hommes que le roi lui avait opposé. Dans une seconde sortie, il défit deux mille ennemis, et dans une troisième quatre mille. Ces succès le rendirent tout-puissant parmi les assiégés, qui lui conférent la garde des remparts. Ce fut la perte des Babyloniens. Darius ayant, au jour convenu, fait approcher toutes ses forces, Zopyre leur ouvrit deux des portes de la place. Babylone tomba ainsi pour la seconde fois en

la puissance des Perses, qui en démantelèrent les remparts et en enlevèrent les portes. Trois mille des principaux parmi les Babyloniens furent mis en croix.

Quant à Zopyre, l'antiquité admira beaucoup son dévouement, que nous appellerions aujourd'hui une trahison odieuse; il obtint la ville de Babylone pour la gouverner et en percevoir les revenus sa vie durant, et on rapporte que Darius déclarait souvent qu'il eût mieux aimé que Zopyre ne se fût pas traité si cruellement que de devenir maître de vingt autres villes comme Babylone. Si l'on en croit Plutarque, un jour qu'il tenait une grenade et que quelqu'un lui demandait quel bien il voudrait multiplier autant que les grains de ce fruit, il prononça le nom de Zopyre.

En combinant les données du récit d'Hérodote et de celui de l'inscription de Behistoun, on arrive assez facilement à établir la chronologie de ces événements. La révolte de Babylone, et sans doute aussi celle de la Susiane, éclatèrent aussitôt qu'on apprit la mort de Cambyse, en 522. Le faux Smerdis ne fit rien pour les réprimer. Darius, monté sur le trône en 521, commença par envoyer une armée contre Suse, afin d'isoler les Babyloniens; la défaite et la prise d'Athrinès durent avoir lieu au printemps de 520. Alors Darius se mit en marche en personne contre Babylone. Au commencement de décembre 520, il passa le Tigre et livra la première bataille; à la fin du même mois une seconde bataille enferma Nidintabel dans la ville. Le siége commença en janvier 519; il dura plus de vingt mois, et par conséquent dut finir vers septembre 518.

III. — « Pendant que j'étais à Babylone, » continue Darius dans l'inscription de Behistoun, « les provinces suivantes devinrent rebelles contre moi : la Perse, la Susiane, la Médie, l'Assyrie, l'Arménie, la Parthie, la Margiane, la Sattagydie, la Scythie.

« Il fut homme nommé Martiya..... Il se souleva « en Susiane et parla ainsi au peuple : « Je suis Oumman, « roi en Susiane[1]. Je me mis en marche vers la Susiane; « puis les Susiens, tremblant devant moi, prirent ce « Martiya, qui était leur chef, et le tuèrent. »

Ceci se passa pendant la durée du siège de Babylone, dont Darius s'écarta peu de temps pour marcher vers Suse, et, suivant toutes les probabilités, dans l'automne de 519.

IV. — « Un homme nommé Phraorte, » lisons-nous dans l'inscription, « se révolta en Médie ; il parla au peu- « ple ainsi : « Je suis Xathritès, de la race de Cyaxare. » « Puis le peuple mède devint rebelle contre moi et fit « défection vers ce Phraorte; il était roi en Médie.

« L'armée perse et mède qui était auprès de moi m'é- « tait fidèle; j'envoyai cette armée sous le commande- « ment de mon serviteur, le Perse Hydarnès. Je parlai « ainsi aux soldats : « Allez, battez cette armée mède « qui ne m'obéit pas. » Ormuzd m'accorda son secours; « par sa volonté, l'armée d'Hydarnès battit l'armée re- « belle. Ce fut le 6 du mois d'Anâmaka (décembre) qu'ils « livrèrent la bataille (519).

« J'envoyai mon serviteur Dadarsès, un Arménien, en « Arménie. Je lui parlai ainsi : « Marche et bats le peu- « ple rebelle qui ne m'obéit pas. » Puis Dadarsès marcha « pour subjuguer l'Arménie..... Ormuzd m'accorda son « secours; par sa grâce mon armée tua beaucoup de « monde à l'armée ennemie ; ce fut le 6 du mois Thu- « ravâhara (mai) que la bataille fut livrée.

« Pour la deuxième fois les rebelles, se mettant en « marche, attaquèrent Dadarsès. Il y a un fort en Ar- « ménie nommé Tigra ; c'est là qu'eut lieu le combat....

[1] Il se donnait sans doute pour descendant de l'ancienne dynastie nationale, dont le dernier roi s'était appelé Ti-Oumman.

« Mon armée battit fortement l'armée des rebelles ; la « bataille eut lieu le 18 du mois de Thuravâhara (mai).

« Pour la troisième fois les rebelles se mirent en mar- « che pour attaquer Dadarsès et lui livrer bataille..... « Par la grâce d'Ormuzd, mon armée tua beaucoup de « monde de l'armée rebelle. Ce fut le 9 du mois de Thâi- « garcis (octobre) que la bataille fut livrée. Ensuite Da- « darsès m'attendit longtemps en Arménie, jusqu'à ce « que j'arrivasse en Médie. »

Ces trois combats, livrés dans le printemps et l'été de 519 (la révolte d'Arménie ayant été contemporaine de celle de Médie), n'avaient été en réalité rien moins que des victoires et n'avaient pu amener la soumission des Arméniens, car il fallut que Darius envoyât contre eux un nouveau général et une nouvelle armée qui leur livra bataille deux fois, à la fin de 519 et dans le printemps de 518. Bloquant Dadarsès au cœur de leurs montagnes, les rebelles d'Arménie avaient marché en avant et étaient descendus en Assyrie, fait grave, car la Médie n'était toujours pas domptée.

« Omisès est mon serviteur ; je l'envoyai en Arménie « et lui parlai ainsi : « Marche, anéantis cette armée re- « belle qui ne m'obéit pas. » Puis Omisès marcha pour « se rendre maître de l'Arménie. Les rebelles vinrent « au-devant d'Omisès pour lui livrer bataille. Il y a en « Assyrie une contrée nommée....., c'est là qu'eut lieu « le combat..... Mon armée tua beaucoup de monde à « l'armée des rebelles ; ce fut le 15 du mois d'Anâmaka « (janvier) que se donna la bataille.

« Pour la deuxième fois, les ennemis se mirent en « marche contre Omisès pour tenter le combat. Il y a « une contrée en Arménie nommée Autiyârâ ; c'est là « qu'ils combattirent. Par la grâce d'Ormuzd, mon ar- « mée tua beaucoup de monde à l'ennemi ; ce fut vers « la fin du mois de Thuravâhara (mai) qu'ils livrèrent

« la bataille. Ensuite Omisès m'attendit en Arménie jus-« qu'à ce que j'arrivasse en Médie. »

V. — Tout ceci s'était passé tandis que Darius était retenu devant Babylone, dont le siége paraissait devoir s'éterniser, paralysant le meilleur des forces de la monarchie perse. Babylone ayant enfin succombé, Darius redevint maître de se porter avec le gros de son armée vers les autres provinces insurgées, et bientôt les choses changèrent de face.

« Ensuite, » dit alors l'inscription de Behistoun, continuant à placer le langage dans la bouche du roi, « je « partis de Babylone et je marchai contre la Médie pour « la pacifier. Il y a une ville en Médie nommée Gudu-« rus; c'est là que Phraorte, qui se nommait roi en Mé-« die, me rencontra avec son armée pour me livrer ba-« taille..... Par la grâce d'Ormuzd, je tuai beaucoup de « monde de cette armée de Phraorte. » La date de la bataille n'est plus lisible dans l'inscription, mais elle dut avoir lieu en novembre ou décembre 518.

« Ensuite ce Phraorte s'enfuit avec quelques cavaliers « fidèles à Rhagæ de Médie. J'envoyai des troupes à sa « poursuite. Phraorte fut pris et amené devant moi. Je « lui coupai le nez, les oreilles, la langue.... Il fut tenu « enchaîné à ma porte; tout le peuple le voyait. Ensuite « je le fis crucifier à Ecbatane, lui et les hommes qui « avaient été ses complices. »

La soumission de la Médie eut pour conséquence immédiate celle de l'Arménie; le récit officiel de Darius ne parle pas de cette dernière, car elle dut être obtenue sans combat, du moment que Phraorte eut été vaincu. En consultant la liste chronologique des rois d'Arménie donnée par Moïse de Khorène, on voit que la révolte de ce pays avait coïncidé avec la mort de Tigrane Ier, le fidèle allié de Cyrus et en général des rois de Perse. Les insurgés, dont on ne connaît pas le chef, voulaient sans

doute éloigner du trône son fils Vahakn; la victoire de Darius en Médie eut pour résultat d'asseoir solidement son pouvoir qu'il garda jusqu'à sa mort, en 493.

VI.—Après avoir raconté la mort de Phraorte, l'inscription de Behistoun indique le sort de quelques insurrections qui se rattachaient à celle de la Médie. C'est d'abord celle de la Sagartie, à la tête de laquelle s'était placé un individu du nom de Sithratachmès, qui se prétendait issu de Cyaxare. Le général mède Chmaspadès le battit et le fit prisonnier vers le même moment où Phraorte était également pris. « Il fut amené devant moi. Je lui « coupai le nez et les oreilles..... Il fut tenu enchaîné à « ma porte, et tout le peuple le voyait. Plus tard, je le « fis crucifier à Arbèles. »

C'est ensuite la révolte de la Parthie et de l'Hyrcanie, qui avaient embrassé le parti de Phraorte. Le prétendant mède étant vaincu et mis à mort, Darius envoya son propre père, Hystaspe, qui vivait encore, contre ces deux provinces, dont le fonds de la population était touranien. Il lui suffit pour les réduire de deux batailles, livrées en avril et en juillet 517.

La Margiane s'était également insurgée. Dadarsès, satrape de Bactriane, personnage différent de celui du même nom qui avait conduit une armée en Arménie, marcha contre cette portion rebelle de son gouvernement. En octobre 517, elle rentrait dans l'obéissance à la suite d'une bataille.

VII.—Tandis que les lieutenants de Darius achevaient ainsi de détruire les dernières ramifications de la révolte de Phraorte et que ce roi se trouvait encore en Médie, une des plus dangereuses insurrections que le fils d'Hystaspe ait eu à vaincre éclata dans la Perse même, sur la fidélité de laquelle il croyait pouvoir compter en toute occasion et dans laquelle il avait trouvé jusqu'alors son plus

solide appui. Ce soulèvement fut provoqué par un nouveau faux Smerdis, qui s'appelait en réalité Vahyazdate, suivant le monument de Behistoun. C'était encore un des mouvements combinés de manière à coïncider avec celui de Phraorte; mais il fit long feu, pour nous servir d'une expression vulgaire, et il éclata seulement lorsque le chef mède venait d'être vaincu. Darius envoya contre l'imposteur Vahyazdate un de ses généraux, du nom d'Artavarde, tandis que la guerre se continuait en Parthie et en Margiane. Deux batailles furent livrées sur le territoire de la Perse, en mai et en juillet 517; ce furent deux victoires pour le général de Darius, et à la suite de la dernière Vahyazdate fut fait prisonnier. Darius le traita comme les autres chefs rebelles tombés entre ses mains et le fit mettre en croix.

Mais ce Vahyazdate avait envoyé un de ses partisans soulever l'Arachosie, et cette province, encore mal soumise, avait répondu à ses excitations. Le satrape d'Arachosie, nommé Vivanès, fut d'abord battu par les insurgés en décembre 517; mais Darius lui ayant envoyé des secours, il prit sa revanche et anéantit leur armée en avril 516.

VIII. — Darius avait rudement châtié Babylone de sa révolte; il devait penser que la grande cité chaldéenne ne ferait plus de nouvelles tentatives pour recouvrer son indépendance. Mais ce sentiment était trop vif chez elle pour pouvoir être facilement comprimé : en 516, profitant de ce que Darius était absent, occupé de guerres difficiles dans le fond des contrées aryennes, les Babyloniens se soulevèrent de nouveau. Ils se groupèrent autour d'un Arménien du nom d'Arakhou, lequel se donnait, lui aussi, pour Nabuchodonosor, fils de Nabonahid. Cette fois Darius n'alla pas en personne à Babylone : il y envoya un général mède du nom d'Intaphrès,

qui emporta la ville d'assaut et s'empara de la personne d'Arakhou.

Un nouveau soulèvement de la Susiane accompagna celui de Babylone. Ce fut Gobryas, un des sept meurtriers du Mage, que Darius chargea de le réprimer. Il y réussit au printemps de 515.

IX. — On a vu plus haut que le pays des Saces, habitant aux sources de l'Iaxarte, avait été du nombre des provinces qui s'étaient insurgées en 519, pendant le siége de Babylone. Tant que Darius eut affaire à des révoltes sérieuses au cœur même de son empire, il ne s'occupa pas de cette région si reculée. Mais quand il fut parvenu à étouffer toutes les autres rébellions et à asseoir solidement son autorité partout où Cyrus avait également régné, il se retourna vers les Saces. L'expédition étant difficile, il la dirigea en personne et parvint à s'emparer du roi Saroukha. Malheureusement la partie de l'inscription de Behistoun qui contenait le récit détaillé de cette campagne est déplorablement mutilée. Elle paraît avoir eu lieu en 514.

Ce fut la fin des travaux de Darius pour reconquérir pied à pied la totalité des domaines de la monarchie perse, un moment disloquée par les insurrections, et pour en reconstituer l'unité.

X. — Tel est le récit de l'inscription de Behistoun. La majorité des faits qu'il contient étaient absolument inconnus avant qu'on ne possédât cette inscription. Mais, en revanche, Hérodote nous a conservé le souvenir d'un fait de la même époque dont l'inscription ne parle pas : c'est la mort du puissant satrape de Lydie, Orétès, qui affectait l'indépendance et que Darius fut réduit à faire assassiner, étant trop faible et trop occupé par les révoltes qui ébranlaient tout l'empire pour l'attaquer à force ouverte. Cet Orétès avait tué le gouver-

neur de Dascylion et son fils, quoiqu'ils fussent tous deux des Perses de distinction. Outre une infinité d'autres crimes, il avait assassiné un courrier de Darius, porteur d'ordres qui ne lui étaient pas agréables. Mais comme il avait une garde de 1,000 Perses et des forces considérables, puisque son gouvernement comprenait la Phrygie, la Lydie et l'Ionie, Darius imagina, pour s'en débarrasser, le moyen suivant. Il réunit les Perses les plus qualifiés et les plus fidèles à sa personne, et leur demanda : « Qui d'entre vous me promettra d'exécuter « une chose où il ne s'agit que d'habileté, et où il n'est « pas nécessaire d'employer la force et le grand nombre ? » En même temps il leur rappela les crimes d'Orétès et la nécessité de le punir. Aussitôt trente Perses s'offrirent à l'envi à le servir. Darius, ne voulant pas montrer de préférence, ordonna que le sort déciderait. Il tomba sur Bagæus. Voici comment s'y prit celui-ci. Il écrivit plusieurs lettres sur différentes affaires, les scella du sceau de Darius, et partit pour Sardes avec ces dépêches. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il alla trouver Orétès et donna les lettres l'une après l'autre au secrétaire du roi dans la satrapie pour en faire lecture. Il avait l'intention de sonder ainsi les gardes. Ayant remarqué qu'ils avaient beaucoup de respect pour ces lettres du roi, il en donna une autre ainsi conçue : « Perses, le roi « Darius vous défend de servir désormais de gardes à « Orétès. » Aussitôt ils mirent bas leurs piques. Encouragé par cette soumission, Bagæus mit entre les mains du secrétaire la dernière lettre qu'il portait : « Le roi « Darius ordonne aux Perses qui sont à Sardes de tuer « Orétès. » A l'instant même les gardes tirèrent leurs épées et tuèrent le satrape.

Un des crimes d'Orétès avait été la mort de Polycrate, tyran de Samos. Il l'avait attiré à Sardes et l'avait fait mettre en croix. Syloson, frère de Polycrate, obtint de Darius, auquel il avait rendu, du temps de

Cambyse, quelques services, qu'une armée perse le rétablit dans Samos. Cette île naguère si puissante, devint ainsi tributaire du Grand Roi.

§ 14. — Organisation du gouvernement de l'empire.

(514-516).

I. — Darius était parvenu à vaincre toutes les révoltes; il se trouvait maître incontesté désormais de la totalité de l'immense empire de Cyrus; pour donner à son autorité un caractère de légitimité plus complète et se rattacher d'une manière plus étroite au fondateur de la monarchie, il en avait épousé les deux filles, Atossa et Artystone, car les rois de Perse s'étaient mis à pratiquer la polygamie à l'exemple des souverains mèdes et assyriens. Une fois devenu réellement roi, pour donner plus de cohésion à son empire et prévenir le retour de troubles pareils à ceux qu'il avait eu à combattre, il tourna pendant plusieurs années tous ses soins vers l'organisation du gouvernement, qui n'avait été qu'ébauchée par Cyrus. L'empire n'était alors qu'une vaste agglomération de tribus et de peuples différents, qu'un faible lien rattachait au pouvoir central. Les institutions des Perses étaient celles d'un peuple conquérant, obéissant à un chef qui pouvait disposer de la vie et des richesses des sujets acquis par ses armes comme d'un bien qui lui appartenait. « Les Perses, dit Hérodote, considèrent l'Asie comme leur propriété et le domaine du roi régnant. » Une sorte de despotisme militaire était donc la base du gouvernement, et on ne voit pas que les sujets aient eu d'autres garanties contre les vices d'un pareil système que la modération du prince.

Dans les idées des Orientaux, le roi n'est pas seule-

ment le souverain, mais le propriétaire du pays. La division établie chez nous entre les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, pour garantir l'indépendance de chacun d'eux, est parfaitement inconnue aux peuples asiatiques. Le roi est la source de tout, le centre de tout; et le peuple n'intervient en aucune façon dans les affaires publiques. Il en était ainsi dans l'empire des Achéménides. Les rois de Perse gouvernaient leurs provinces de la même manière et avec le même pouvoir que les anciens rois d'Assyrie. Dans la Perse proprement dite seule, leur pouvoir avait des limites, imposées par ce qui subsistait encore des anciennes institutions nationales et par la tradition de ce vieil esprit de liberté que nous avons fait voir chez la race iranienne.

II. — Le livre d'Esther offre le tableau le plus vivant que l'on puisse chercher de la cour des rois de Perse et nous fait pénétrer, mieux qu'aucun témoignage des écrivains classiques, dans les détails de l'organisation du gouvernement central après les établissements de Darius. Nous y voyons que le roi avait auprès de lui un conseil permanent, dont les membres étaient de véritables ministres. Ils tenaient le premier rang dans l'empire après le roi et administraient conjointement avec lui et sous sa direction les affaires générales.

Au-dessous de ce conseil on voit les sept chefs des eunuques, officiers ordinaires du prince, quelquefois consultés, mais plus ordinairement voués à des fonctions purement domestiques. Ils étaient en général les exécuteurs des volontés royales et jouaient quelquefois dans les provinces un rôle de commissaires extraordinaires assez analogue à celui des *missi dominici* de Charlemagne.

Dans les cas extraordinaires, quand il s'agissait par exemple d'entreprendre une grande expédition et d'ap-

peler aux armes pour une entreprise lointaine la nation privilégiée des Perses, on convoquait une sorte d'assemblée, qui était le dernier reste des vieilles institutions libres et délibératives de cette nation. Elle se composait des satrapes, des commandants des troupes, des principaux officiers de la couronne, enfin de la tête de l'aristocratie militaire de la Perse, c'est-à-dire des premiers dans la tribu des Parsagadiens. Celui dont on adoptait l'avis répondait sur sa tête du succès de l'entreprise, disposition qui eut pour résultat d'enlever rapidement tout caractère sérieux aux délibérations de l'assemblée et d'y supprimer toute liberté de parole.

Le palais qui portait chez les Perses, comme aujourd'hui chez les Turcs, le nom de Porte, *duvara*, était inaccessible à la foule, et il était très-difficile d'être admis en présence du monarque, dont une étiquette sévère défendait l'approche. Les ministres, les courtisans employés dans l'intérieur du palais se tenaient, selon leur rang et leurs fonctions, dans les cours extérieures. Le nombre de ces serviteurs, des satellites, des maîtres de cérémonies, était très-considérable. Il fallait s'adresser à eux pour arriver jusqu'au prince, ce qui fit appeler quelques-uns d'entre eux *les oreilles*, *les yeux du roi*, etc. Celui qui pénétrait en la présence du roi sans une audience était puni de mort.

III. — Les pays soumis au sceptre de Darius, en 514, après l'apaisement des dernières révoltes, étaient, d'après l'énumération qu'en donne l'inscription de Behistoun : la Perse, la Médie, la Susiane, la Babylonie, l'Assyrie, l'Arabie (l'Irâk-Araby, à l'occident de l'Euphrate), l'Egypte, les îles de l'Archipel voisines de la côte d'Asie, la Lydie (entendue comme embrassant tout l'ancien royaume de Crésus), l'Ionie, l'Arménie, la Cappadoce, la Sagarthie, la Parthie, la Drangiane, l'Arie, la

Chorasmie, la Bactriane, la Sogdiane, la Sacie, la Sattagydie, l'Arachosie, la Macie.

La Perse était exempte d'impôts, jouissait d'institutions spéciales et privilégiées. Quant aux autres provinces, l'administration était fort simple. Un corps de troupes était établi dans le pays conquis, pour en assurer la possession et y maintenir l'obéissance. A côté étaient placés des fonctionnaires chargés de lever les tributs et de les envoyer au roi. Sous Cyrus et Cambyse ces tributs n'avaient rien de fixe, et les gouverneurs de provinces prenaient arbitrairement ce qui leur plaisait.

Pour prévenir les inconvénients d'un semblable système, assurer au pouvoir central un revenu invariable et mettre les provinces à l'abri d'exactions qui pouvaient devenir toujours la cause ou le prétexte de nouveaux soulèvements, Darius régla d'une manière définitive le tribut, soit en argent, soit en nature, que chaque province devait payer tous les ans. Ces impôts firent dire aux Perses que Darius était un marchand, Cambyse un maître et Cyrus un père : le premier, parce qu'il faisait argent de tout; le second, parce qu'il était dur et négligent ; le troisième, parce qu'il était doux et avait fait à ses sujets tout le bien qu'il avait pu.

Afin d'assurer la rentrée régulière des impôts, de donner plus de force à l'action du pouvoir central dans toutes les parties de l'empire et d'égaliser l'importance des grands commandements militaires confiés aux satrapes en même temps que la levée des tributs, Darius procéda à une nouvelle division administrative des contrées soumises à son sceptre. Il les partagea en dix-neuf satrapies, et lorsqu'on en voit le tableau, dressé par Hérodote dans le troisième livre de son histoire, et qu'on le compare à la liste des vingt-trois provinces énumérées dans l'inscription de Behistoun, il en ressort clairement que la pensée dominante qui présida à la nouvelle organisation des satrapies fut la volonté de

substituer une division purement artificielle et administrative à l'ancienne division des nations subjuguées, que Cyrus et Cambyse avaient conservée en transformant seulement chaque pays, jadis indépendant, en satrapie. C'était un moyen de rendre plus difficiles les révoltes nationales, dont Darius avait vu tout le danger au début de son règne.

IV.—Voici, du reste, quelles étaient les dix-neuf satrapies établies par Darius, avec le chiffre des tributs fournis par chacune d'elles. La Perse, à cause des conditions spéciales qui la régissaient, n'était pas comprise dans cette organisation.

1o Les Grecs d'Asie Mineure, Ioniens, Magnètes et Eoliens, avec la Carie, la Lycie et la Pampylie; tribut annuel : 400 talents d'argent.

2o La Lydie et la Mysie, avec les différentes tribus qui vivaient dans les montagnes entre ces deux contrées, Lazoniens, Cabaliens et Hygenniens; tribut : 500 talents d'argent.

3o Les bords de l'Hellespont, la Phrygie, la Bithynie, la Paphlagonie et la Cappadoce; tribut : 360 talents d'argent.

4o La Cilicie; tribut : trois cent soixante chevaux blancs pour le service de la maison du roi, et 500 talents d'argent, dont 140 formaient la solde des corps de cavalerie cantonnés dans le pays et 360 étaient versés au trésor central.

5o La Phénicie, la Syrie, la Palestine et l'île de Cypre; tribut : 350 talents. Les tribus arabes du désert de Syrie et de la frontière d'Égypte dépendaient de cette satrapie, mais étaient exemptées de tout tribut.

6o L'Egypte, la Lybie et la Cyrénaïque; tribut: 700 talents d'argent, le produit de la pêche du lac Mœris et 700 talents en poids de blé pour l'entretien des garnisons de la satrapie.

7° Les Sattagydes, les Gandariens, les Dadices et les Aparytes, nations situées dans les montagnes du haut Indus; tribut : 170 talents. Sauf les Sattagydes, que Cyrus avait soumis, ces nations ne furent conquises que par Darius, vers le milieu de son règne, en 506 environ.

8° La Susiane ; tribut : 300 talents.

9° La Babylonie et l'Assyrie ; tribut : 1000 talents et cinq cents jeunes eunuques.

10° La Médie ; tribut : 450 talents.

11° L'Hyrcanie, avec ses différentes populations, Caspiens, Pantimathes et Darites ; tribut : 200 talents.

12° La Bactriane ; tribut : 360 talents.

13° L'Arménie, avec les quelques districts que Cyrus y avait ajoutés pour récompenser les services de Tigrane Ier ; tribut : 400 talents.

14° Les Sagartiens, les Sarangéens, les Thamanéens, les Myciens, et les Utiens, qui paraissent avoir été les peuples de la Carmanie et de la Drangiane, ainsi que les habitants des îles situées à l'entrée du golfe Persique ; tribut : 600 talents.

15° Les Saces ; tribut : 200 talents.

16° La Parthie, la Chorasmie, la Sogdiane et l'Arie ; tribut : 300 talents.

17° Les Paricaniens et les Éthiopiens ou Kouschites de la Gédrosie ; tribut : 400 talents.

18° L'Ibérie et l'Albanie, entre l'Araxe et la chaîne du Caucase ; tribut : 200 talents.

19° Le Pont, avec les diverses petites nations qui l'habitaient, Moschiens, Tibaréniens, Macrons et Mosynœces ; tribut : 300 talents.

Lorsque Darius eut joint à ses états la rive droite de l'Indus, il en forma une vingtième satrapie, qui fournissait annuellement, comme tribut, 360 talents de poudre d'or.

Hérodote, réunissant toutes ces sommes, convertissant la valeur des monnaies perses en monnaies atti-

ques et celle des talents d'or en talents d'argent, évalue le revenu annuel que le gouvernement royal de la Perse tirait des vingt satrapies de ses États à 14,560 talents de la monnaie d'Athènes. Cela fait *en poids* 82 millions 797,866 francs, et, en tenant compte de ce qu'était alors la puissance de l'argent comparée à ce qu'elle est aujourd'hui, une valeur réelle de 662 millions 382,928 francs. Le budget des recettes des rois achéménides était, on le voit, déjà fort rond et devait suffire à tous les besoins de l'administration.

V. — Les satrapes étaient égaux entre eux ; ils avaient partout les mêmes pouvoirs militaires et financiers; mais le système d'administration intérieure des diverses satrapies n'était pas uniforme. Il offrait, au contraire, de l'une à l'autre, de très-grandes différences. Comme dans l'empire assyrien, il fallait distinguer dans l'empire perse les provinces directement administrées par les agents du pouvoir central, et les provinces simplement vassales, conservant leur autonomie intérieure, leurs institutions et leurs chefs nationaux.

Les provinces directement administrées étaient la deuxième, la quatrième, la sixième, la huitième, la neuvième, la dixième, la douzième, la quatorzième, la quinzième et la seizième satrapies. Aux unes, comme à la Lydie, à la Babylonie et à la Médie, c'était la crainte de voir naître des insurrections fréquentes et des aspirations à l'indépendance qui avait valu cet assujettissement plus étroit à l'autorité centrale ; à d'autres, comme l'Égypte et la Cilicie, station principale de la flotte de guerre du Grand Roi, c'était leur importance stratégique; d'autres enfin, comme la Bactriane et les contrées voisines, se trouvaient dans cette condition parce qu'elles y avaient été antérieurement sous la monarchie mède : on y continuait les anciennes habitudes.

Dans les provinces de cette classe, le satrape n'avait

pas seulement le commandement des troupes et la perception des impôts; il dirigeait toute l'administration, exercée par des agents à lui. Un des objets le plus recommandés à son attention était l'état de l'agriculture. Les Perses attachaient une grande importance à la culture de la terre. La loi de Zoroastre en faisait une obligation sacrée à ses disciples. « Le roi, dit Xénophon, visite chaque année une partie de l'empire, et il fait visiter par délégués ce qu'il ne peut voir par lui-même. Il honore par des présents les magistrats dont le district est bien cultivé et abonde en fruits ou en arbres, et il agrandit leur juridiction. Ceux, au contraire, dont la province est mal cultivée ou dépeuplée, soit par négligence, soit à cause des vexations, sont punis ou tout au moins destitués. »

VI. — Dans les pays réduits à l'état de simple vasselage, le satrape avait le commandement des troupes royales mises en garnison dans les points les plus importants et levait les tributs, qu'il envoyait au trésor, mais il n'administrait pas; il avait seulement le contrôle et la surveillance des administrations indigènes, qui demeuraient organisées comme avant la conquête; le rôle qu'il jouait auprès d'elles était semblable à celui des résidents que l'Angleterre entretient aujourd'hui auprès de certains rajahs de l'Inde.

Deux satrapies privilégiées formaient des royaumes compacts dont le chef héréditaire était en même temps le satrape et n'avait pas auprès de lui un agent direct du pouvoir royal. C'étaient la treizième et la dix-neuvième, l'Arménie, à laquelle la fidélité de Tigrane Ier et de ses descendants à la monarchie perse avait valu ce privilége extraordinaire; puis le Pont, qui n'était pas, du reste, un ancien royaume, mais au contraire une reunion de peuples indépendants les uns des autres jusqu'à la conquête de Cyrus et groupés depuis sous l'autorité d'une

branche des Achéménides, étroitement apparentée à la maison royale de Darius.

Partout ailleurs l'innovation du système établi par Darius sur ce qui avait existé auparavant consistait à réunir dans une même satrapie plusieurs petits états vassaux gouvernés par des princes indigènes, qui portaient quelquefois le titre de rois; de cette manière il n'y avait pas à craindre qu'un satrape pût, aussi facilement que s'il n'avait présidé qu'à une seule nation, profiter des tendances de cette nation à secouer le joug étranger pour se rendre lui-même indépendant, en s'identifiant à ses intérêts; en même temps les princes conservés à l'état de vassaux ne demeuraient plus aussi complétement maîtres dans leurs états que sous Cyrus ou Cambyse; ils étaient constamment surveillés par un fonctionnaire perse, agent et représentant de l'autorité centrale, qui leur était supérieur dans la hiérarchie de l'empire.

Ainsi, pour nous borner à quelques exemples, dans la première satrapie, chacune des cités grecques avait son tyran national ou chef unique (car le mot *tyran* n'avait pas alors le même sens outrageant qu'aujourd'hui); la Carie conservait ses rois indigènes, parmi lesquels on remarqua les deux Artémises, Mausole, Pixodare; la Pamphylie était dans le même cas; la Lycie formait aussi un Etat gouverné héréditairement par la descendance d'Harpagus; mais tous ces princes étaient dirigés et surveillés par le satrape qu'envoyait le Grand Roi. La troisième satrapie comprenait deux royaumes, domaines héréditaires de la famille de deux des assassins du mage Gaumatès. Dans la cinquième satrapie, chacune des cités phéniciennes continuait à avoir son roi, les provinces araméennes formaient plusieurs petits royaumes, les Cuthéens de Samarie avaient leur prince, et les Juifs de Jérusalem étaient gouvernés par leur grand-prêtre. Dans la vingtième satrapie, tous les districts des rives de l'Indus gardaient leurs petits rois particuliers.

Chacun des princes vassaux du monarque achéménide, rois ou simples tyrans, exerçait dans ses domaines, sous le contrôle et la surveillance du satrape dans le ressort duquel il était placé, et à condition de payer le tribut ainsi que de fournir au suzerain les contingents militaires qu'il réclamerait, toutes les prérogatives de la souveraineté. Il gouvernait comme il voulait et d'après les lois nationales; il avait ses troupes à lui, exclues seulement des forteresses où les Perses tenaient garnison; il levait sur ses sujets les impôts que bon lui semblait; il faisait même des traités avec d'autres princes placés dans les mêmes conditions ou avec des cités étrangères. Les belles recherches de M. Waddington ont prouvé que dans l'empire perse le droit de monnayage était considéré comme un droit essentiellement municipal; on le laissait donc exercer librement, et sans mention du nom du monarque suzerain, par tous ceux des princes vassaux qui voulaient en user, et par les cités grecques demeurées en possession de ces droits d'autonomie locale qui leur étaient si chers. La monnaie du roi de Perse lui-même se frappait seulement dans les provinces directement administrées par ses agents.

Ayant dans sa dépendance beaucoup de princes et même de rois vassaux, le monarque achéménide s'intitulait Roi des rois ou Grand Roi.

VII. — Tel était le système des grandes divisions administratives et financières établies par Darius. Cette organisation fut modifiée dans la suite et perfectionnée sur un grand nombre de points de détail; mais elle subsista, dans ses circonscriptions principales et dans ses principes essentiels, jusqu'à la conquête de l'Asie par Alexandre.

C'était le roi qui nommait et révoquait les satrapes. La moindre désobéissance de leur part était regardée comme une rébellion et entraînait presque toujours la

perte du coupable. Le plus simple soupçon suffisait pour perdre un satrape; le roi envoyait un exprès chargé de ses pleins pouvoirs, qui remettait aux gardes l'ordre de tuer le sujet rebelle, ce qui s'exécutait immédiatement.

Pour établir des communications rapides entre les différentes provinces de l'empire, on établit des courriers répartis par stations, distantes entre elles d'une journée de chemin, qui portaient les ordres du roi aux satrapes, et les dépêches de ceux-ci à la cour. Cette institution, qui favorisait singulièrement l'action du pouvoir central, fut encore une des innovations de Darius.

Mais, quelles que fussent les précautions prises par les rois de Perse pour surveiller les satrapes et les plier à l'obéissance, ils ne purent prévenir les révoltes fréquentes, les guerres intestines qui déchirèrent l'empire dans ses derniers temps. Trop de pouvoirs étaient réunis dans les mains des satrapes, et l'étendue de leurs gouvernements leur donnait trop d'importance personnelle. Ils finirent par se considérer comme de véritables princes souverains, et leurs provinces ne furent plus pour eux des pays confiés à leur administration, mais des domaines à exploiter. Dès lors le pouvoir central s'affaiblit en s'avilissant, et la prompte chute de l'empire, au temps d'Alexandre, montra la faiblesse du lien politique qui en réunissait les différentes parties.

§ 15. — Les constructions de Darius et l'architecture des Perses.

I. — Un des grands vices de la constitution encore imparfaite de l'empire perse sous Cyrus et Cambyse avait été l'absence d'une capitale, d'un siége fixe pour

le pouvoir central. Les deux premiers rois avaient mené une vie pour ainsi dire nomade, résidant tantôt dans une partie, tantôt dans une autre de leurs vastes états. Cyrus avait principalement résidé à Ecbatane, dans le palais bâti par Déjocès; Cambyse n'était pas sorti de l'Egypte après qu'il en eût fait la conquête. L'usurpation du faux Smerdis avait montré le double danger du séjour trop prolongé du roi à l'une des extrémités de son empire et de la fixation du siége central des administrations dans le pays des Mèdes, qui rêvaient toujours de reprendre la suprématie enlevée à leur nation par les Perses. En réorganisant l'empire de manière à donner plus de force au pouvoir royal, Darius sentit le besoin absolu de doter sa monarchie d'une capitale fixe et dans une position centrale. Pour cela il fit choix de Suse, appuyée à la Perse proprement dite où résidait la force réelle de l'empire, près de la Babylonie à la fois et de la Médie, et à égale distance des deux extrémités de ses immenses domaines à l'orient et à l'occident. Il y construisit donc un magnifique palais, qui devint l'habitation constante des monarques achéménides toutes les fois qu'ils ne se trouvaient pas à la tête de leurs armées pour une expédition lointaine. En même temps il fonda, au cœur de la Perse proprement dite, la ville de Persépolis (*Pârçatakhra*), pour servir de lieu de sépulture à sa dynastie, et il y bâtit aussi un vaste palais.

II. — Le palais de Suse, fouillé il y a quelques années par le général Williams, le défenseur de Kars, et par un voyageur anglais, M. Loftus, n'est plus qu'un amas de décombres, où l'on reconnaît pourtant les caractères essentiels de l'architecture perse. Mais celui de Persépolis, appelée Istakhar par les habitants modernes du pays, est encore debout en très-grande partie, et les ruines en font depuis des siècles l'admiration des voyageurs.

Une chaîne élevée de rochers en marbre gris, aux lignes de la plus grande beauté, présente une ouverture de forme semi-circulaire, dont les deux bras enveloppent le fond de l'édifice, tandis que le devant avance beaucoup dans la plaine. Le sol est une plate-forme taillée dans le roc et dont les quatre côtés répondent aux quatre points cardinaux; la position et la nature du terrain, utilisées par l'architecte, donnent à l'édifice l'aspect d'un amphithéâtre qui représente trois terrasses élevées les unes au-dessus des autres. Le tout est construit en marbre tiré des montagnes, et dont les blocs énormes sont réunis, sans chaux ni mortier, d'une manière si admirable qu'on a de la peine, avec l'attention la plus forte, à en découvrir les joints.

Des escaliers de marbre conduisent des terrasses inférieures aux terrasses supérieures; ils sont si larges et si commodes, que dix cavaliers, placés sur un même rang, pourraient les monter. L'escalier de la première terrasse conduisait à un portique dont il ne reste que quatre pilastres, qui formaient, deux à deux, l'entrée au nord et au sud. Des taureaux ailés, pareils à ceux des palais assyriens, sont sculptés dans ces pilastres et y accompagnaient de même la porte de chaque côté. Entre les pilastres se trouvent quatre colonnes; tout le reste est en ruines. De cette première terrasse on monte par des escaliers semblables, quoique moins larges, à la seconde terrasse, qui contenait quatre colonnades différentes dont il subsiste encore un certain nombre de colonnes. Elles sont cannelées, hautes de 17 mètres, et si grosses que trois hommes peuvent à peine les embrasser. De doubles têtes d'animaux, réunis par la nuque, surmontent les chapiteaux. Elles laissent entre elles un vide où il y avait probablement des solives qui supportaient un toit plat; de sorte que le tout formait un grand péristyle. Par ce péristyle on arrive enfin à plusieurs édifices isolés les uns des autres; l'un, qui est

le plus grand, est sur le même plan; les autres, plus reculés, s'élèvent sur une troisième terrasse. Ils contiennent tous quantité de chambres de diverses grandeurs, qui paraissent avoir été habitées. L'intérieur de ce monument offre une foule de représentations figurées qui ont pour l'antiquaire un intérêt d'autant plus vif qu'elles ont un caractère historique et qu'il s'y développe comme un poëme en l'honneur du roi pour qui a été construit l'édifice. Les parois des escaliers sont couvertes de figures disposées en procession, qui représentent les officiers de la cour, les gardes et les députés des diverses satrapies venant apporter au monarque, comme tribut, les plus remarquables productions de leurs pays respectifs. Les parois et les entrées des édifices du fond ne sont pas moins riches en bas-reliefs. On y voit le roi en costume de cérémonie, entouré de sa suite, des combats d'animaux sauvages ou d'animaux fabuleux, entre eux ou contre des hommes. Commencé par Darius, le palais de Persépolis a été achevé par Xerxès.

Dans le mur de rocher d'où sort la plate-forme qui sert de fondement à l'édifice, on aperçoit deux grands tombeaux. Une façade richement ornementée, considérablement élevée au-dessus du sol, et derrière laquelle se trouve une chambre carrée, est taillée dans le roc. Il a fallu, pour y parvenir, pratiquer une ouverture, et toutes les recherches pour trouver l'ancienne entrée sont restées sans succès; le roc a été taillé à pic pour rendre les monuments tout à fait inaccessibles. L'un de ces tombeaux, décoré d'une longue inscription, est celui de Darius; l'autre, sans inscription, doit être celui de Xerxès.

III.—La sculpture perse, telle qu'elle se montre à nous dans ces monuments, est issue directement de celle de l'Assyrie et n'est pas inférieure à son origine; l'exécu-

tion même est supérieure, le maniement du ciseau plus libre et plus savant, les proportions respectives des diverses parties du corps humain sont plus exactes et mieux observées. Mais où les Perses se montrent véritablement novateurs, c'est dans l'architecture, Sans doute là encore ils empruntent beaucoup aux féconds exemples de l'art assyrien : le système des terrasses étagées, les grandes sculptures extérieures formant des processions de figures, les portes flanquées de taureaux ailés sont des choses qui proviennent de Ninive ; mais les Perses créent autant qu'ils imitent. Ils changent absolument le système de la construction. Plus de briques ou de pisé, comme à Babylone et à Ninive, mais le beau marbre des montagnes de la Perse, employé pour les murs et les colonnes à l'exclusion de tous autres matériaux, taillé avec une grande précision et admirablement appareillé. Quant aux architraves et aux plafonds, ils étaient faits en bois, peints et en partie revêtus de lames métalliques. Mais ce qui est surtout caractéristique de l'architecture perse et n'appartient qu'à elle, c'est sa colonne. Dans les palais de Suse et de Persépolis la colonne est employée avec profusion, et toujours présente le même caractère. N'ayant à porter qu'une charge très-légère, puisqu'il n'y avait jamais plusieurs étages et que les parties supérieures de la construction étaient en bois, elle s'élève avec une légèreté prodigieuse, comme le tronc d'un arbre qui cherche l'air et le soleil. Chez aucun peuple la colonne n'a été aussi élancée, n'a porté l'élégance aussi loin vers la gracilité. Les colonnes de Persépolis ont en hauteur treize fois leur diamètre à la base; tout y révèle l'imitation en pierre d'une architecture originairement faite avec des bois légers. Ces colonnes se distinguent encore et par dessus tout des systèmes de supports employés par les Egyptiens, les Grecs ou même les Assyriens, par la disposition bizarre et fantastique de leurs chapiteaux, démesurément longs, se développant

en plusieurs étages de volutes placées en sens inverse et se terminant par les deux avant-corps de taureaux sur lesquels reposait l'architrave. L'architecture perse est un art à part et un art qui sait unir les deux qualités de l'élégance et de la grandeur.

§ 16. — Les chancelleries de Darius et l'écriture des Perses.

I. — Gouvernant des pays et des nations des races les plus diverses, Darius, dans son organisation de l'empire, fut obligé de reprendre et d'étendre encore l'ancien système déjà mis en pratique par les monarques ninivites, d'avoir plusieurs chancelleries et d'admettre plusieurs idiomes à l'état de langues officielles. Sur la côte de l'Asie Mineure, les actes publics étaient promulgués en grec; dans la Cappadoce, la Cilicie, la Syrie et la Palestine, en araméen. Pour le gouvernement de l'Égypte on se servait de la langue du pays et de l'écriture hiéroglyphique, exactement comme au temps des Pharaons. Les inscriptions des Achéménides dans les pays de l'Asie centrale, depuis Cyrus jusqu'à Darius Nothus, sont rédigées en trois langues, écrites toutes trois en caractères cunéiformes : le perse, l'idiome touranien de la Médie et l'assyrien.

II. — Nous avons parlé plus haut du système d'écriture au moyen duquel ces deux dernières langues sont exprimées. Celui qui sert à écrire l'idiome perse est tout différent, et n'a de commun avec le système graphique de Babylone et de l'Assyrie que le dessin cunéiforme de tous les traits qui composent les caractères. L'origine paraît en devoir être cherchée en Bactriane. Il est purement alphabétique et se compose de trente-six lettres dont voici le tableau.

Â	𐎠	D devant *i*.....	𐎮
I...	𐎡	D devant *u*....	𐎯
U............	𐎢	TH..........	𐎰
H............	𐏃	P............	𐎱
Y............	𐎹	B............	𐎲
V devant *a*, *u*..	𐎺	F............	𐎳
V devant *i*.....	𐎻	N devant *a*, *i*...	𐎴
K devant *a*, *i*...	𐎣	N devant *u*....	𐎵
K devant *u*....	𐎤	M devant *a*....	𐎶
G devant *a*, *i*...	𐎥	M devant *i*.....	𐎷
G devant *u*....	𐎦	M devant *u*....	𐎸
KH...........	𐎧	R devant *a*, *i*..	𐎼
C............	𐎨	R devant *u*....	𐎽
J devant *a*, *u*...	𐎩	Ç............	𐎿
J devant *i*.....	𐎪	S............	𐏁
T devant *a*, *i*...	𐎫	Z............	𐏀
T devant *u*....	𐎬	THR..........	𐏂
D devant *a*....	𐎭	L............	𐎾

§ 17. — Darius et les Hébreux. — Achèvement du temple de Jérusalem.

I. — Nous avons raconté plus haut comment Cyrus, presque aussitôt après être devenu maître de Babylone, s'était montré sympathique aux Hébreux, avait permis à ceux d'entre les captifs relégués dans les diverses provinces de la monarchie chaldéenne qui voudraient retourner à Jérusalem de le faire librement et avait confié le gouvernement du pays à Zorobabel, avec l'autorisation de reconstruire le Temple détruit par Nabuchodonosor. Nous avons aussi raconté l'opposition que Zorobabel rencontra dans l'accomplissement de son œuvre de la part des populations voisines, opposition qui se traduisit par des attaques à main armée et par des dénonciations auprès de la cour de Perse. Tant que Cyrus vécut, ces dénonciations ne trouvèrent pas de créance; mais quand il fut mort et que son fils Cambyse lui eût succédé, les Cuthéens de Samarie, que Zorobabel avait repoussés avec mépris, comme étrangers, des sacrifices rétablis provisoirement sur l'emplacement du Temple, se vengèrent en adressant au roi un mémoire dans lequel ils prétendaient que le chef établi à Jérusalem relevait les remparts de la ville au lieu du Temple et préparait une insurrection qui le rendrait indépendant. Cambyse, naturellement soupçonneux, accueillit la dénonciation, qui eut un succès complet; le roi ordonna que les travaux des Juifs fussent suspendus jusqu'à nouvel ordre, et les autorités de Samarie, munies du firman royal, se hâtèrent d'aller à Jérusalem, où elles forcèrent Zorobabel d'interrompre la construction du Temple.

II. — Cambyse était mort, le faux Smerdis, puis

Darius lui avaient succédé sans que les Juifs osassent contrevenir à la défense qui leur avait été faite. La longue interruption des travaux du temple avait découragé même les hommes les plus zélés; on se disait que le moment fixé par la Providence pour le rétablissement du sanctuaire de Jéhovah n'était sans doute pas encore arrivé. Chacun dans Jérusalem s'occupait de ses intérêts particuliers; on construisait des maisons, et, négligeant le temple, chacun employait ses moyens à augmenter son bien-être matériel. Dans la deuxième année du règne de Darius (520), un prophète, nommé Aggée, se présenta devant Zorobabel et le grand-prêtre Josué, pour presser enfin la restauration du culte. L'année avait été stérile, et le prophète représentait cette stérilité comme un châtiment céleste mérité par ceux qui laissaient en ruines la maison de Dieu pour ne penser qu'à leurs propres maisons. Ses paroles firent une telle impression que les travaux furent repris au bout de quelques jours à peine. Dans le courant de la même année, Aggée revint, à deux reprises, encourager les chefs de la colonie, leur annonçant qne la gloire du nouveau temple surpasserait celle de l'ancien. C'est aussi dans ce temps que Zacharie commença à prophétiser, excitant également les Hébreux au rétablissement complet du culte légal, des prescriptions mosaïques et surtout de l'esprit véritablement religieux.

III. — Les travaux, poursuivis avec zèle, ne tardèrent pas à éveiller l'attention de Tatthenaï, satrape de la province de Syrie, Phénicie et Palestine. Il se rendit à Jérusalem, accompagné des autres autorités de la province, et demanda aux Juifs qui les avait autorisés à exécuter ces travaux. Les Hébreux invoquèrent l'édit de Cyrus; mais ils n'en avaient pas de copie officielle, et le satrape ne le connaissait pas. Cependant Tatthenaï ne leur était pas défavorable; sans ordonner la suspension des travaux,

il fit un rapport à Darius et le pria de faire faire des recherches dans les archives du royaume afin de voir s'il existait réellement un décret de Cyrus en faveur des Juifs. L'édit fut retrouvé dans les archives d'Ecbatane, et Darius ordonna qu'on se conformât strictement à la volonté manifestée par Cyrus, en accordant aux Hébreux tous les secours dont ils pourraient avoir besoin. La construction du Temple avança donc avec rapidité, et dans la sixième année de Darius (516), au troisième jour du douzième mois (février-mars), tous les travaux se trouvant achevés, on procéda solennellement à l'inauguration du nouveau sanctuaire. De toutes parts le peuple se rendit à Jérusalem pour assister à cette solennité; on offrit un grand sacrifice composé de cent taureaux, deux cents béliers et quatre cents agneaux. En outre, un sacrifice expiatoire de douze boucs fut offert au nom des douze tribus d'Israël, et le temple fut ainsi consacré symboliquement par toute la nation des Hébreux.

IV. — Nous ne possédons aucune description du temple construit par Zorobabel, et nous en ignorons même les dimensions. D'après le décret de Cyrus, il devait être plus vaste que celui de Salomon; mais les circonstances ne permirent pas de suivre à la lettre ces projets ambitieux, et il est certain que le second temple était, en dimensions comme en magnificence, très-inférieur au premier. S'il faut en croire Hécatée d'Abdère, contemporain d'Alexandre, qui visita Jérusalem, toute l'enceinte, au milieu de laquelle se trouvait le temple, avait environ cinq plèthres (500 pieds grecs) de longueur et cent coudées de largeur. Suivant un discours que Josèphe met dans la bouche d'Hérode, l'édifice de Zorobabel était beaucoup moins élevé que celui de Salomon. Au-dessus de la porte orientale de l'enceinte extérieure, on voyait, selon une tradition juive, la ville de Suse représentée en bas-relief, ce qui était un hom-

mage rendu aux rois de Perse. Le grand autel du parvis était bâti en pierres blanches non polies; il avait, suivant Hécatée, vingt coudées en long et en large, et une hauteur de douze coudées. Dans l'intérieur du sanctuaire, il n'y avait que les objets prescrits pour le tabernacle de Moïse, l'autel des parfums, le chandelier et la table des pains de proposition, qui étaient en or. Le Saint des Saints était vide, car l'Arche d'alliance avait disparu lors de la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor. On racontait qu'elle avait été mise en sûreté par le prophète Jérémie dans une caverne du mont Nébo, mais qu'on n'avait pu en retrouver la cachette.

§ 18. — Les Scythes d'Europe.

I. — Après avoir étouffé toutes les révoltes et donné à son empire, ainsi que nous l'avons raconté, une organisation nouvelle, Darius crut qu'il était d'une habile politique, pour conserver la paix à l'intérieur, d'occuper à l'extérieur l'activité guerrière de ses peuples et particulièrement des Perses. Son orgueil l'invitait d'ailleurs à entrer dans la voie des conquêtes, pour ne pas demeurer en arrière de ses prédécesseurs. Cyrus avait conquis l'Asie, Cambyse porté ses armes en Afrique; Darius résolut de devenir le maître de l'Europe. C'est dans cette intention que, sous le double prétexte d'empêcher à l'avenir des invasions toujours menaçantes et de tirer vengeance de la suprématie que des hordes scythiques avaient exercée pendant dix-huit ans sur toute l'Asie antérieure au temps de Cyaxare, le roi de Perse entreprit une grande expédition contre les Scythes.

II. — Le nom de *Scythes* chez les Grecs et celui de *Çakas* chez les Perses, exactement synonymes, étaient

des appellations vagues et générales, qui désignaient toutes les tribus vivant à l'état nomade dans les steppes immenses au nord de la mer Noire, du Caucase, de la mer Caspienne et du lac d'Aral, ainsi que plus loin encore à l'est, à quelque race, du reste, qu'elles appartinssent; aussi ces noms s'appliquaient-ils à des populations des origines les plus diverses. Les Scythes d'Asie, ceux auxquels l'appellation perse de *Çakas* avait d'abord appartenu, ceux que nous avons vus, à une époque extrêmement reculée, dominer en maîtres à Babylone pendant plus de deux siècles, et qui, sous Cyaxare, avaient pénétré jusque dans la Palestine, en dévastant tout sur leur passage, étaient incontestablement de race touranienne ou tartaro-finnoise, et il faut reconnaître en eux les ancêtres des hordes dévastatrices de Gengis et de Timour. C'est eux que Cyrus avait été chercher au-delà de l'Iaxarte et sous les coups desquels il avait trouvé la mort. Les Scythes d'Europe, au contraire, la science est en droit de l'affirmer aujourd'hui d'après l'étude des nombreux monuments d'art grec retraçant leurs traits, que l'on a trouvés dans la Russie méridionale, appartenaient à la race japhétique ou indo-européenne, et semblent dans cette race s'être particulièrement rattachés au rameau germanique. Ce sont eux que connurent d'abord les Grecs, et que désignait exclusivement à l'origine le nom hellénique de *Scythès*, étendu plus tard aux Touraniens, car il serait difficile de méconnaître dans ce nom le vieux mot gothique *skiatha*, signifiant « archer. »

La longue et si curieuse description qu'Hérodote donne des mœurs et du pays des Scythes ne s'applique qu'à ces derniers, aux Scythes proprement dits, aux tribus d'origine aryenne des steppes de la Russie, dont la masse principale habitait entre le Borysthène (le Dniéper de nos jours) et le Tanaïs (le Don). Grâce aux récits du père de l'histoire et aux monuments archéologiques

auxquels nous venons de faire allusion, ils nous sont connus d'une manière assez complète. Leur puissance était à son apogée au temps où ils furent attaqués par Darius et où Hérodote peignait leurs mœurs, elle déclina bientôt après; les tribus émigrèrent graduellement dans la direction de l'est, et au temps de Mithridate, les Scythes ne comptaient plus sérieusement dans les affaires du littoral du Pont-Euxin, leur race avait presque disparu de cette région, leur pays était demeuré désert ou avait été occupé par les Sarmates.

III.—Au temps de leur grande force, les Scythes d'Europe formaient une vaste confédération composée de plusieurs tribus indépendantes, qui avaient chacune son chef séparé, son culte et ses coutumes particulières. Mais parmi ces tribus il en était une privilégiée, comme plus tard les Amales parmi les Goths et les Saliens parmi les Francs, qui exerçait sur le reste de la nation une sorte de suprématie et fournissait le roi par lequel l'unité religieuse et politique de la race était maintenue, le chef sous le commandement duquel toutes les forces de la Scythie se groupaient dans le cas d'un danger national; c'était celle des Scolotes, que les Grecs appelaient Scythes Royaux à cause de leur privilége.

Nous n'avons pas de renseignements précis sur les tribus scythiques qui habitaient entre l'Ister ou Danube et le Tyras (le Dniester), dans la Bessarabie actuelle; elles devaient être nomades et clair-semées, car Hérodote n'en dit rien. Entre le Tyras et l'Hypanis (le Boug), le littoral était habité par une population mixte composée de colons grecs et d'indigènes, que l'on appelait Tyrites; l'intérieur des terres appartenait aux Neures, puissante tribu de race scythique pure, qui dans la partie septentrionale de son territoire occupait les deux rives de l'Hypanis; elle s'étendait au nord jusqu'au point où la steppe devenait stérile et déserte, et après quelques journées de

ce désert on rencontrait un nouveau pays habité, où se trouvait la sauvage population des Androphages ou « mangeurs d'hommes, » d'une tout autre origine que les Scythes, sans doute une population de Finnois, qui s'étendait assez loin vers l'est. Au-delà de l'Hypanis, entre ce fleuve et le Borysthène, on rencontrait d'abord, sur la rive du *liman* où tous deux se déchargent, les Callipides, Scythes presque entièrement civilisés par le contact de la colonie milésienne d'Olbia, établie au milieu de leur territoire; ils avaient, comme plus tard une portion des Scolotes autour de Panticapée (aujourd'hui Kertch), adopté en grande partie les mœurs grecques. Au-dessus d'eux, dans l'intérieur, habitaient les Alazones, moins profondément hellénisés, mais pourtant devenus sédentaires, agriculteurs et faisant avec la Grèce un grand commerce du blé de leurs plaines fertiles. Les Alazones étaient bornés au nord par les Neures. C'étaient encore des Scythes sédentaires et agriculteurs qui occupaient au-delà du Borysthène et de la forêt d'Hylæa le pays jusqu'au fleuve Panticapès, à trois journées de marche vers l'orient; la traversée de leur territoire dans la direction du nord demandait 11 jours de marche en ligne directe et 14 jours de navigation en remontant le Borysthène, à cause des détours de ce fleuve. On arrivait alors à une localité nommée Gerrhus, où se trouvaient les tombes des monarques suprêmes de toute la Scythie et où, disait-on, le fleuve Gerrhus communiquait avec le Borysthène avant de se diriger ensuite vers l'orient et d'aller se jeter dans le Palus Méotide (la mer d'Azof).

Au Panticapès commençait le territoire des Scythes nomades, demeurés fidèles aux vieilles mœurs de la nation, qui s'étendaient jusqu'au Tanaïs. Ces peuples vivaient de chair de cheval et du lait de leurs juments, trait par des esclaves auxquels ils crevaient les yeux pour les empêcher de s'enfuir. Ils ne cultivaient pas la terre et, comme encore aujourd'hui certaines hordes tartares

habitaient sur des chariots qui les transportaient incessamment d'une partie à l'autre des steppes où ils avaient leurs pâturages. On comptait parmi eux deux tribus principales : l'une, dont Hérodote ne nous fait pas connaître le nom national, entre le Panticapès et le Gerrhus; puis les Scolotes ou Scythes Royaux entre le Gerrhus et le Tanaïs; le territoire de ces derniers, qui touchait au sud le Palus Méotide, s'étendait vers le nord jusqu'à vingt jours de marche de cette mer. Alors commençait le pays des Mélanchlænes ou « hommes aux vêtements noirs, » qui suivaient les usages des Scythes, mais parlaient une langue différente et appartenaient probablement à la souche finnoise. Les tribus nomades se regardaient comme plus nobles que les autres et considéraient avec mépris ceux des Scythes qui avaient abandonné la libre vie des steppes pour se fixer et devenir agriculteurs. C'est en eux que reposait la principale force guerrière de la nation.

IV. — « Les Scythes, dit Hérodote, n'ont qu'un petit nombre de dieux... Ils appellent Vesta (le feu) *Tabiti;* Jupiter *Papæus;* la Terre *Apia;* Apollon (le soleil) *Œtosyrus;* la Vénus Céleste *Artimpasa;* Neptune *Thamimasadas.* Ce dernier dieu n'est adoré que par les Scythes Royaux... Ils sacrifient à tous leurs dieux, mais ils n'élèvent de sanctuaire permanent et d'autel qu'au seul Mars (le *Zio* des Suèves, le *Ty* des Frisons, le *Tyr* des chants scandinaves de l'Edda, le *Saxnot* ou « dieu porte-glaive » des Saxons, que les Quades et les Alains à l'époque romaine adoraient sous la forme d'une épée nue). Ce sanctuaire, que l'on trouve au lieu de réunion des magistrats de chaque tribu, est ainsi construit : on entasse des fagots de menu bois et on en fait une pile de trois stades en longueur et en largeur, mais moins haute. Sur cette pile on pratique une espèce de plate-forme carrée, dont trois côtés sont inaccessibles; le

quatrième va en pente, de manière qu'on puisse y monter. Tous les ans on y jette cent cinquante charretées de menu bois pour réparer l'affaissement produit par les injures des saisons. Au haut de la pile on plante un glaive de fer, qui tient lieu de simulacre de Mars. Ils offrent chaque année à ce glaive des sacrifices de moutons et de chevaux, et lui immolent plus de victimes qu'au reste des dieux. Ils lui sacrifient aussi le centième de leurs prisonniers, mais non de la même manière que les animaux; ils font d'abord des libations de vin sur la tête des victimes humaines, les égorgent ensuite au-dessus d'un vase, portent ce vase au sommet de la pile de bois et arrosent du sang le glaive sacré. Pendant qu'on porte ce sang au haut de la pile, ceux qui sont au bas coupent le bras droit avec l'épaule à tous ceux qu'ils ont immolés, et le jettent en l'air. Après avoir achevé le sacrifice de toutes les autres victimes, ils se retirent, le bras reste où il est tombé, et le corps demeure étendu dans un autre endroit.

V. — « Voici les usages qu'ils observent à la guerre: un Scythe boit du sang du premier homme qu'il renverse, coupe la tête à tous ceux qu'il tue dans les combats, et la porte au roi. Quand il lui a présenté la tête d'un ennemi, il a part au butin; sans cela il en serait privé. Pour écorcher une tête, le Scythe fait d'abord une incision à l'entour, vers les oreilles, et, la prenant par le bout, il en arrache la peau en la secouant. Il pétrit ensuite cette peau entre ses mains, après en avoir enlevé toute la chair avec une côte de bœuf, et quand il l'a bien amollie, il s'en sert comme d'une serviette. Il la suspend à la bride du cheval qu'il monte et s'en fait honneur; car, plus un Scythe peut avoir de ces sortes de serviettes, plus il est estimé vaillant et courageux. Il s'en trouve beaucoup qui cousent ensemble des peaux humaines à la façon des capes de berger et qui s'en font

des vêtements. Plusieurs aussi écorchent jusqu'aux ongles inclusivement la main droite des ennemis qu'ils ont tués, et en font des couvercles à leurs carquois. La peau d'homme est, en effet, épaisse, et de toutes les peaux c'est la plus brillante par sa blancheur. D'autres enfin écorchent les hommes depuis les pieds jusqu'à la tête, et lorsqu'ils ont étendu leurs peaux sur des morceaux de bois, ils en font des couvertures pour les chevaux.

« Les Scythes n'emploient pas à l'usage que je vais dire toutes sortes de têtes indifféremment, mais seulement celles de leurs plus redoutables ennemis. Ils scient le crâne à la hauteur des sourcils et le nettoient. Les pauvres se contentent de le revêtir par dehors d'un cuir de bœuf sans apprêt. Les riches non-seulement le couvrent d'un morceau de peau de bœuf, mais ils le dorent aussi en dedans et s'en servent, tant les pauvres que les riches, comme d'une coupe à boire. Ils font la même chose des têtes de leurs compatriotes, si, à la suite d'une querelle, ils ont remporté sur eux la victoire dans le combat réglé en présence du roi. S'il vient chez eux quelque étranger dont ils fassent cas, ils lui présentent ces têtes, lui content comment ceux à qui elles appartenaient les ont attaqués et comment ils les ont vaincus. Ils en tirent vanité, et appellent cela des marques de valeur.

« Chaque chef donne tous les ans un festin où l'on sert le vin dans un grand cratère. Tous ceux qui ont tué des ennemis en boivent; mais ceux qui ne peuvent pas se vanter de semblables exploits n'en goûtent point. Ils sont honteusement assis à part, et c'est pour eux une grande ignominie. Ceux qui ont tué un grand nombre d'ennemis boivent en même temps dans deux coupes jointes ensemble. » Ce dernier trait de mœurs est représenté sur une plaque d'or de travail grec découverte dans un tombeau de Panticapée.

« Lorsque les Scythes font un traité, continue Hérodote, ils versent du vin dans une grande coupe de terre, et les contractants y mêlent de leur sang en se faisant de légères incisions au corps avec une épée. Après quoi ils trempent dans cette coupe une épée, des flèches, une hache et un javelot. Ces cérémonies achevées, ils prononcent une longue formule de prières et boivent ensuite une partie de ce qui est dans la coupe, et après eux les personnes les plus distinguées de leur suite.

VI. — « Quand le roi vient à mourir, ils enduisent le corps de cire, lui fendent le ventre, et après l'avoir rempli de souchet broyé, de parfums, de graines de fenouil et d'anis, ils le recousent. On porte le corps à travers toutes les tribus; les habitants témoignent leur douleur en suivant le convoi d'un territoire à l'autre, et en se faisant à eux-mêmes de cruelles incisions. Quand le cadavre est parvenu à Gerrhus, à l'extrémité du pays habité par les Scythes (auprès de la première cataracte que l'on rencontrait en remontant le Borysthène), on le place au lieu de sa sépulture, sur un lit de branchages et de feuilles entassées. Autour de lui on met, après les avoir préalablement étranglés, une de ses femmes, son échanson, son cuisinier, son écuyer, son valet, son courrier, ses chevaux et les prémices de toutes les choses à son usage. Cela fait, on amoncèle de la terre, de manière à former un tumulus aussi grand que possible. L'année révolue, ils prennent encore cinquante jeunes Scythes des serviteurs du roi, les étranglent avec pareil nombre de ses plus beaux chevaux, leur ôtent les entrailles et mettent de la paille à la place. Ils font subir aux chevaux la même opération et les disposent sur des pieux autour du tombeau royal, avec un mors et une bride. Puis ils prennent les cinquante jeunes gens qu'ils ont étranglés, les placent chacun sur un cheval, après leur avoir fait passer, le long de l'épine du dos jusqu'au

col, une perche dont l'extrémité inférieure s'emboîte dans le pieu horizontal qui traverse le corps du cheval. Lorsqu'ils ont arrangé les cinquante cavaliers autour du tombeau, ils se retirent. »

VII. — Au temps de l'expédition de Darius et un peu plus tard, lorsqu'écrivait Hérodote, les Scythes étaient séparés, au sud, par le Danube, d'une population thrace appelée les Gètes, qui habitait le pays nommé plus tard sous les Romains la Mœsie, c'est-à-dire la Bulgarie actuelle, entre la chaîne des Balkans et le fleuve. « Les Gètes, dit Hérodote, se croient immortels et pensent que celui d'entre eux qui meurt va rejoindre leur dieu Zamolxis. Tous les cinq ans ils tirent au sort quelqu'un de leur nation et l'envoient porter de leurs nouvelles à Zamolxis, avec ordre de lui représenter leurs besoins. Voici comment se fait cette députation. Trois Gètes tiennent chacun une pique la pointe en haut ; d'autres prennent alors par les pieds et par les mains celui qu'on envoie à Zamolxis, le balancent et le jettent de façon à ce qu'il retombe sur la pointe des piques. S'il meurt de ses blessures, ils croient que le dieu leur est propice ; s'il n'en meurt pas, ils accusent la victime d'être un méchant. Alors ils en députent un autre et lui donnent leurs ordres tandis qu'il est encore en vie. Ces mêmes Thraces tirent des flèches contre le ciel quand il tonne et qu'il éclaire. »

A l'ouest des Scythes, dans la partie montueuse de la Valachie actuelle et la Transylvanie, était une autre nation thrace, les Agathyrses, habituellement alliés à la confédération scythique. Hérodote signale chez eux l'étrange coutume de la communauté des femmes et dit qu'autrement les mœurs étaient celles de tous les Thraces. Au nord-ouest, la population limitrophe était celle des Neures, dont nous avons déjà parlé et qui, bien que d'origine scythe, avaient leur roi à part, indépendant de l'autorité du roi des Scolotes. Ils occupaient le sol de la

Podolie et de la Wolhynie. Les Scythes agriculteurs et nomades des rives du Borysthène et de la région qui s'étendait de ce fleuve au Tanaïs touchaient, du côté du nord, aux deux nations des Androphages et des Mélanchlœnes, auxquelles nous avons cru pouvoir assigner une origine finnoise. Les premiers habitaient la Petite Russie et le gouvernement de Tchernigoff, les seconds l'Ukraine et les gouvernements de Koursk et de Voronèje. On les disait adonnés à la magie, et les Scythes faisaient sur leur compte les mêmes récits étranges que les Scandinaves firent plus tard sur le compte des Finnois qu'ils combattaient au bord de la Baltique.

Du côté de l'est, le Tanaïs séparait les Scythes Royaux des Sarmates, qui s'avancèrent de proche en proche dans les siècles suivants, d'abord sur le territoire de l'ancienne Scythie, puis jusque dans la Lithuanie et sur la côte méridionale de la Baltique, mais qui alors se trouvaient concentrés dans la contrée qu'enferment au nord le Tanaïs et le Rha (le Volga de nos jours), à l'ouest le Palus Mèotide, à l'est la mer Caspienne, et au sud la chaîne du Caucase. Pour Hérodote et Hippocrate, les Sarmates étaient une branche des Scythes, parlant un dialecte peu différent de leur langue et distingués surtout de leurs voisins par les habitudes guerrières de leurs femmes, dans lesquelles les Grecs croyaient reconnaître les fabuleuses Amazones. On n'a pas émis moins de conjectures contradictoires sur la question de savoir ce qu'étaient les Sarmates que sur celle des Scythes. Mais l'opinion la plus vraisemblable, celle qui a pour elle les meilleures autorités et à laquelle se sont rattachés la plupart des savants, les regarde comme une nation d'origine aryenne et comme les ancêtres des Slaves du moyen âge et de nos jours. En effet, quand on suit leur histoire dans les siècles postérieurs et leur longue migration vers l'occident, on voit sortir d'eux les Wendes ou Slaves de la Prusse et du Mecklembourg, les Lygiens de Tacite, c'est-à-dire les Lèches

ou Polonais, enfin les Serbes ou Slaves de l'Illyrie et du Danube.

Au nord des Sarmates et toujours entre le Tanaïs et le Rha, le Don et le Volga, dans les gouvernements actuels de Tamboff et de Saratoff, on trouvait les Budins, « peuple nombreux, dit Hérodote, aux yeux bleu clair, aux cheveux blonds, au teint coloré. » Ce peuple avait une grande importance religieuse au milieu des nations voisines; ses temples, son culte, ses fêtes, étaient célèbres. La majorité d'entre eux menait la vie pastorale; mais il y avait pourtant dans leur pays des agriculteurs sédentaires et même une grande ville, Gélonus, bâtie entièrement en bois, comme le sont encore aujourd'hui les villes de la même région, entre autres Astrakhan. Aux Budins était en effet mêlée une population d'une autre race, les Gélons, qui prétendaient descendre de colons grecs des rivages du Palus Méotide forcés d'émigrer vers l'intérieur. Le nom des Budins paraît les caractériser comme des adorateurs de Woden ou Odin, et la description qu'Hérodote donne de leurs traits concorde avec un grand nombre d'arguments puissants pour faire reconnaître en eux les ancêtres des Scandinaves, qui ne vinrent se fixer dans la péninsule septentrionale de l'Europe que peu de temps avant l'ère chrétienne. Les traditions de l'Edda et des Sagas de la Scandinavie indiquent toutes comme berceau de la nation une contrée voisine du Palus-Méotide, dans laquelle les Ases, — c'est le nom que ces traditions donnent aux Scandinaves primitifs — adorateurs d'Odin, avaient atteint déjà un certain degré de civilisation et possédaient une grande ville, métropole religieuse de leur culte, comme le fut plus tard Upsal en Scandinavie, Asgard, «la cité des Ases,» à laquelle nous serions fort tentés d'assimiler la Gélonus d'Hérodote.

Au nord et au nord-est des Budins, on entrait en plein dans le domaine exclusif des populations touraniennes,

ouraliennes ou tartaro-finnoises, que nous avons vu tout-à-l'heure s'être étendues au nord des Scythes Nomades et Royaux, et qui constituaient le grand ensemble des peuples que les écrivains russes et scandinaves du commencement du moyen âge appellent les Tchoudes. C'étaient d'abord les Thyssagètes, nombreuse tribu de chasseurs, à la frontière méridionale desquels les principaux affluents du Tanaïs prenaient leur source; ils occupaient par conséquent les gouvernements actuels de Pensa, de Simbirsk et de Kazan. A l'est de ceux-ci, dans le pays qui est aujourd'hui le gouvernement d'Orembourg, jusqu'au pied de la chaîne de l'Oural, se trouvait une autre population pour le nom de laquelle on a deux formes diverses, qui toutes deux la caractérisent d'une manière particulièrement marquée comme touranienne, car l'une, *Tyrcœ*, est le nom même des Turks, et l'autre, *Iyrcœ* , celui des Ouigours. La partie méridionale des montagnes même de l'Oural, celle qu'on appelle de nos jours Oural baschkique, était habitée par les Argippéens, qu'Hérodote décrit sous des traits exactement semblables à ceux des Kalmouks et des Baschkirs contemporains. C'était une tribu d'un caractère sacré, qui paraît avoir été en possession du privilége de fournir les *chamans* de toutes les populations voisines de la même race. Les négociants grecs de Panticapée se rendaient jusque sur leur territoire pour chercher l'or recueilli plus au nord, dans le gouvernement actuel de Perm, par les Arimaspes ou « hommes à un seul œil, » chez lesquels les commerçants ne pénétraient pas et sur le compte desquels on racontait mille fables. Au-delà de la chaîne de l'Oural, entre le Tobol et l'Irtisch, dans la Sibérie méridionale, étaient les Issédons, qui voyaient aussi des marchands de Panticapée fréquenter leurs campements pour se procurer l'or des mines de l'Altaï. « Quand un Issédon a perdu son père, raconte Hérodote, tous ses parents lui amènent

du bétail, ils l'égorgent; et l'ayant coupé par morceaux, ils dépècent de même le cadavre du père de celui qui les reçoit dans sa maison; mêlant ensuite toutes ces chairs ensemble, ils en font un festin. Ils ôtent les cheveux de la tête, et après l'avoir parfaitement nettoyée, ils la dorent et s'en servent comme d'un vase précieux dans les sacrifices solennels qu'ils offrent tous les ans. »

Plus au sud, immédiatement auprès de la mer Caspienne, le Rha ou Volga formait la limite occidentale des Scythes d'Asie ou Scythes touraniens, que les Sarmates et les Budins séparaient ainsi des Scythes d'Europe ou Scythes aryens. Hérodote les appelle Saces, adoptant et hellénisant le nom perse *Çaka*. Ils s'étendaient bien loin dans l'est, et leur nation la plus puissante était celle des Massagètes, entre le lac Oxien, aujourd'hui le lac d'Aral, et la chaîne de l'Imaüs.

VIII. — Pour terminer ce qui se rapporte aux nations limitrophes des Scythes, que nous verrons jouer un grand rôle dans les événements de l'expédition de Darius, il nous reste à dire deux mots de quelques populations peu nombreuses qui habitaient, au midi des Scythes, dans la Crimée et sur les rives du Bosphore Cimmérien. La Crimée était alors appelée Chersonèse Taurique; sa portion orientale et septentrionale était occupée par les Scythes Royaux ou Scolotes; quant à la moitié occidentale et méridionale, elle avait pour maîtres les Taures, nation du même sang que les Thraces. Ce sont eux qui avaient à la pointe extrême de la péninsule, là où s'élève aujourd'hui le monastère de Saint-Georges occupé par nos troupes pendant le siége de Sébastopol, le fameux temple d'une déesse vierge et guerrière, assimilée par les Grecs à leur Diane, où ils immolaient les étrangers naufragés, et où la légende mythologique plaçait la reconnaissance d'Oreste et d'Iphigénie. Tout au-

près de là des colons grecs élevèrent un peu plus tard la ville de Chersonèse, sur l'emplacement même de Sébastopol.

Le Bosphore Cimmérien devait son nom à la population celto-kimryque qui y avait fait pendant un certain temps sa résidence, et dont nous avons raconté plus haut les incursions en Asie Mineure. L'importante ville grecque de Panticapée, marché principal du commerce de l'or de l'Oural et de l'Altaï, située sur ce détroit, était la capitale d'un petit royaume assez florissant, gouverné par des princes scythes hellénisés. Le territoire de cette cité, comprenant toute la péninsule actuelle de Kertch, était habité par une population mixte, gréco-scythe, et couvert par un rempart continu dont on voit encore les vestiges, contre les incursions des Scythes Scolotes. Deux petites nations dont on ignore l'origine précise et la véritable place ethnographique dépendaient du royaume du Bosphore sur l'autre côté du détroit. C'étaient, dans les îles que les alluvions du Kouban ont aujourd'hui réunies à la terre ferme, les Sindes, mêlés à quelques faibles débris des Cimmériens, puis sur la côte occidentale du Palus-Méotide, auquel ils avaient valu son nom, tout à côté des Sarmates, les Méotes ou Maïtes.

§ 19. — Expédition de Darius contre les Scythes.

(508)

Conquête de la Thrace.

(506)

I. — Darius avait donc résolu de porter ses armes dans le pays des Scythes d'Europe et de les soumettre à son sceptre, comptant sans doute revenir par le pays des Scythes d'Asie et les réduire à l'obéissance. En vain

Artaban, son frère, chercha à le détourner de cette expédition, en lui représentant la pauvreté des Scythes et les difficultés de l'entreprise; Darius partit de Suse avec 700,000 hommes. Dans cette armée étaient les trois fils d'un Perse nommé Œobaze. Le père pria Darius de lui laisser un de ses enfants. Ce vœu était un doute sur sa fortune ou une hésitation à le servir qui offensèrent le despote. Il répondit à Œobaze qu'il lui rendrait ses trois fils. Il les fit tuer sur l'heure et laissa leurs cadavres sur la route.

Cependant, par ses ordres, un pont de bateaux avait été jeté sur le Bosphore de Thrace au-dessus de Byzance, par Mandroclès de Samos. Arrivé là, il chargea les Ioniens de faire voile par l'Euxin jusqu'à l'Ister et de construire un autre pont sur ce fleuve; sa flotte était de 600 navires.

Les Thraces de Salmydessus, ceux des environs d'Apollonia et de Mésembrie, se rendirent sans combat au roi de Perse. Les Gètes, au contraire, voulurent se défendre; mais ils furent réduits sur-le-champ en esclavage. L'Ister franchi sans peine, Darius laissa aux Ioniens la garde du pont qu'ils avaient construit.

II.—Cependant l'arrivée des Perses avait jeté un grand trouble parmi les Scythes et les peuples de leur voisinage. Les rois des Taures, des Agathyrses, des Neures, des Androphages, des Mélanchlænes, des Budins et des Sarmates se réunirent en assemblée avec le roi et les chefs des Scythes. Ces derniers voulaient que toutes les nations rassemblassent leurs forces et attendissent les Perses de pied ferme pour les écraser dans une bataille décisive où l'on mettrait en ligne plus de monde encore qu'ils n'en amenaient. Les Budins et les Sarmates déclarèrent qu'ils feraient cause commune avec eux, quelle que pût être la fortune de la guerre. Les Agathyrses, les Neures, les Androphages, les Mélanchlænes

et les Taures se retranchèrent au contraire dans une neutralité absolue, espérant éviter ainsi les maux de l'invasion. Les Scythes et leurs alliés décidèrent alors qu'au lieu de présenter la bataille aux Perses, on leur céderait peu à peu le terrain, en comblant les puits et les fontaines et en détruisant toutes les productions de la terre, de manière à les emmener aussi loin que possible de leur base d'opérations, puis qu'on les attirerait droit sur les terres de ceux qui avaient refusé d'entrer dans la confédération, pour forcer ceux-ci à combattre.

III. — Ce plan réussit complétement. Les Perses ne rencontrèrent devant eux que le désert et souffrirent prodigieusement dans leur marche. Mais Darius s'obstina à poursuivre les Scythes qui se retiraient toujours devant lui, en ayant soin de se tenir à une journée seulement de distance de son armée. Il arriva ainsi jusqu'aux embouchures du Tanaïs. Les Sarmates se montraient en armes sur l'autre rive du fleuve; le roi de Perse le franchit. Mais alors les Sarmates se mirent à suivre la même tactique que les Scythes, et, se repliant vers le nord, attirèrent Darius sur le territoire des Budins, qui évitèrent aussi le combat, en faisant le désert dans leur pays. Darius furieux incendia leur ville de Gélonus, évacuée par ses habitants. Il parvint de cette manière jusqu'au fleuve Oaros, un des affluents du Tanaïs, que nous croyons reconnaître dans le Vorona de nos jours. Sur les rives de ce fleuve il fit construire, dans les environs de la ville actuelle de Borissoglewsk, huit grands châteaux forts, à soixante stades les uns des autres, dans lesquels il comptait laisser des garnisons.

Mais tandis qu'il était occupé à diriger cette construction, ses éclaireurs vinrent lui annoncer que la grande armée des Scythes, qui avait disparu depuis les bords du Tanaïs, se montrait de nouveau à une journée de distance dans l'ouest. Laissant alors ses travaux inache-

vés, Darius se remit à la poursuite des ennemis, qui reprirent leur système de lente retraite. Entraînant le roi de Perse, dont l'armée se fondait graduellement par les fatigues de ces marches interminables, dans la direction contraire à celle qu'ils lui avaient fait suivre jusqu'alors, les Scythes le firent pénétrer après eux sur le territoire des nations finnoises qui avaient voulu demeurer neutres, et les contraignirent ainsi à prendre les armes devant les envahisseurs. Darius, toujours à la poursuite de ses insaisissables adversaires, traversa ainsi dans toute leur largeur les pays des Mélanchlænes et des Androphages et parvint jusqu'au cœur de celui des Neures. Les Scythes comptaient l'attirer ensuite chez les Agathyrses et sans doute l'écraser alors dans les défilés des montagnes de la Transylvanie; mais il fallut renoncer à ce projet, les Agathyrses ayant menacé de se ranger du côté des Perses si on faisait arriver l'invasion dans leur pays. Redescendant alors vers le sud, les hordes commandées par Indathyrse, roi des Scolotes, s'acheminèrent de manière à ramener les Perses au cœur de la Scythie.

IV. — Mais arrivé dans les environs du Borysthène, Darius se lassa enfin de cette poursuite inutile; il s'arrêta, établit ses troupes dans un camp retranché et provoqua le roi Indathyrse au combat. Le Scythe répondit en ces termes : « Je vais te dire pourquoi nous ne t'avons pas combattu sur-le-champ. Comme nous ne craignons ni qu'on nous prenne nos villes, puisque nous n'en avons point, ni qu'on fasse du dégât sur nos terres, puisque nous ne les cultivons pas, nous n'avons pas de motif pour livrer bataille. Si cependant tu veux nous y forcer, nous avons les tombeaux de nos pères; trouve-les, et essaye de les renverser; tu connaîtras alors si nous combattrons pour les défendre. Au lieu de la terre et de l'eau que tu me demandes, je t'enverrai des pré-

sents plus convenables. » Ces présents consistaient en un rat, une grenouille, un oiseau et cinq flèches. Personne ne pouvait pénétrer le sens de cette singulière offrande. Darius voulut y voir un gage de soumission, l'abandon que les Scythes lui faisaient de la terre, de l'eau et de l'air. Mais Gobryas, un des sept qui avaient tué le faux Smerdis, donna une autre interprétation : « Perses, dit-il, ces présents signifient que si vous ne vous envolez pas dans les airs comme les oiseaux, ou si vous ne vous cachez pas sous terre comme des rats, ou si vous ne sautez pas dans les marais comme des grenouilles, vous ne reverrez jamais votre patrie, et que vous périrez par ces flèches. »

V. — Cependant le nombre de jours fixé par Darius pour son retour sur l'Ister était passé. Un parti de Scythes, à qui on avait confié la garde des environs du Palus-Méotide, se rapprocha de ce fleuve, et, s'étant abouché avec les Ioniens, les engagea fortement à rompre le pont qu'ils étaient chargés de garder et à retourner dans leur patrie, dont la perte du roi de Perse et de son armée assurerait la liberté. L'affaire fut mise en délibération. Miltiade d'Athènes, celui qui peu d'années après s'immortalisa à Marathon, et qui était alors tyran ou chef viager de la ville de Chersonèse sur l'Hellespont, fut d'avis de suivre le conseil des Scythes et de délivrer ainsi l'Ionie ; mais Histiée, tyran de Milet, s'y opposa. Il représenta aux autres tyrans des cités ioniennes qu'ils ne régnaient dans leurs villes que par Darius ; que si la puissance de ce prince était détruite, ils perdraient eux-mêmes leur autorité, les villes préférant toutes la démocratie à la tyrannie. Le sentiment d'Histiée prévalut, et les Perses échappèrent à une perte certaine.

VI. — Les Scythes espéraient pourtant toujours que ni Darius ni aucun de ses soldats ne sortirait vivant de

leur pays; pour achever de détruire les Perses, épuisés déjà par une campagne énorme et sans résultats dans un pays désert, ils comptaient sur l'hiver, cet éternel et invincible auxiliaire des habitants de la Russie. L'expédition perse avait commencé au printemps, mais déjà bien des mois s'étaient écoulés à poursuivre pendant près de 500 lieues dans les steppes l'insaisissable armée des Scythes. On touchait au commencement de la saison froide; pour avoir facilement raison de ce qui restait des légions de Darius, les soldats d'Indathyrse n'avaient plus qu'à gagner encore quelques semaines jusqu'à l'arrivée des grandes gelées. Aussi depuis que l'armée perse s'était arrêtée et demeurait enfermée dans son camp retranché, les Scythes faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour lui rendre confiance, lui faire espérer un succès qu'elle avait fini par croire impossible et la retenir ainsi dans le pays quelque temps encore, en l'empêchant de battre en retraite sur l'Ister. Dans cette intention, ils lui laissèrent remporter quelques succès partiels dans des escarmouches de cavalerie et faire quelques razzias heureuses de bétail.

Mais Darius finit par voir sa situation telle qu'elle était en réalité; il comprit que persister plus longtemps était se vouer à un désastre certain et incalculable. Une nuit, trompant la vigilance des Scythes, il décampa dans la direction de l'Ister, abandonnant ses tentes, ses bagages et ses malades en grand nombre. Les Scythes s'élancèrent à sa poursuite et taillèrent en pièces dans la retraite la plus grande partie de l'infanterie perse. Mais le roi lui-même avec sa cavalerie parvint à gagner le pont de l'Ister, qu'il fit rompre après son passage, sans plus s'inquiéter de ce qu'il pouvait laisser de troupes en arrière. Honteux et furieux de son désastre, il traversa la Thrace et s'embarqua à Sestos pour regagner l'Asie, après avoir confié à Mégabyze fils de Zopyre, l'un des sept conspirateurs qui avaient pris part au renverse-

ment et au meurtre du Mage Gaumatès, le commandement de 80,000 hommes qu'il laissa en Europe.

VII. — Mégabyze, renonçant à toute nouvelle entreprise contre les Scythes, tourna ses efforts contre les Thraces, qu'il subjugua entièrement en un peu plus d'une année. Il attaqua ensuite la Macédoine et demanda à son roi, Amyntas Ier, la terre et l'eau, signe de soumission que ce prince accorda sans résistance. Mégabyze occupa aussi Périnthe et Byzance, la clef du Bosphore de Thrace, ainsi que les îles d'Imbros et de Lemnos dans la mer Egée. Ces conquêtes achevées, il repassa en Asie et vint à Sardes, où Darius se trouvait momentanément, pour lui rendre compte du succès de sa mission.

§ 20.—Expéditions dans la Cyrénaïque et dans l'Inde.

I. — Tandis que Mégabyze soumettait ainsi la Thrace et la Macédoine, deux expéditions considérables avaient lieu simultanément aux deux extrémités de l'empire de Darius, et leur succès consolait l'orgueilleux monarque de son échec chez les Scythes.

La première eut lieu en Cyrénaïque. Ce pays, entièrement habité par des colons grecs d'origine dorienne, venait d'être le théâtre de troubles graves au milieu desquels le roi Arcésilas avait été obligé de prendre la fuite. Réintégré quelque temps après avec le secours des Samiens, il punit sévèrement ceux qui avaient pris part à la révolution, condamna les uns à mort et exila les autres. Mais il ne tarda pas lui-même à périr, dans Barcé, victime de la vengeance des exilés. Sa mère Phérétime, qui jouissait d'une grande considération à Cyrène, où elle assistait même aux délibérations du

sénat, s'enfuit en Egypte, et supplia le satrape de ce pays, Aryandès, de venger son fils, sous prétexte qu'il n'avait été assassiné que parce qu'il favorisait le parti des Perses.

Aryandès lui donna une armée considérable. Son intention n'était pas seulement de punir les Barcéens, mais de subjuguer la Libye tout entière. D'abord les Perses vinrent mettre le siège devant Barcé, et, au bout de neuf mois, forcèrent les habitants à promettre de payer tribut au roi. Le serment prêté, les Barcéens, comptant sur la foi du traité, ouvrirent leurs portes, sortirent de leur ville et y laissèrent entrer l'ennemi. Les Perses déclarèrent alors que le traité n'existait plus et s'emparèrent de la place. Ils livrèrent à Phérétime ceux d'entre les Barcéens qui avaient eu la plus grande part à l'assassinat de son fils; aussitôt elle ordonna qu'on les mît en croix autour des murailles, et ayant fait couper les seins à leurs femmes, elle en fit border le mur. Les Perses réduisirent le reste des habitants en esclavage. Ces captifs, envoyés au roi Darius, reçurent des terres en Bactriane, avec une bourgade à laquelle ils donnèrent le nom de Barcé.

Le reste de la Cyrénaïque se soumit aussitôt à la suzeraineté du roi de Perse, qu'elle avait déjà, du reste, reconnu pour son maître sous Cambyse. Carthage, terrifiée par le sort de Barcé et craignant qu'Aryandès ne voulût l'attaquer à son tour, se hâta de détourner ce danger en envoyant un tribut qu'elle paya pendant quelques années. Aussi Darius put-il, dans l'orgueilleuse inscription de son tombeau qui subsiste encore de nos jours sur un rocher de Persépolis, compter la grande cité phénicienne de la côte d'Afrique au nombre des états soumis à son sceptre.

II. — L'autre expédition fut dirigée contre les Indiens. Franchissant l'extrémité orientale de la chaîne du Paro-

pamisus ou Hindou-Kousch, une armée partie de la Bactriane soumit les nations qui habitaient aux sources de l'Indus, Gandariens, Dadyces et Aparytes. Elles conservèrent leurs rois nationaux et furent réunies aux Sattagydes pour former la septième satrapie. Alors une flotte fut construite sur l'Indus, à Caspatyra, par les ordres de Darius. Le commandement en fut donné à l'habile amiral grec Scylax de Caryanda, que la navigation qu'il fit alors a rendu célèbre. Sa flotte descendit l'Indus jusqu'à la mer; ensuite, faisant voile vers le couchant, elle arriva, après trente mois de navigation, à l'extrémité de la mer Rouge, dans le même port d'où le roi d'Egypte Néchao avait fait partir les Phéniciens pour entreprendre le tour de l'Afrique. A la suite de l'expédition de Scylax, l'autorité de Darius fut établie sur tout le pays situé entre la rive droite de l'Indus et les monts Parsyens; il forma la vingtième satrapie, désignée par le nom d'Inde. Mais les Perses ne s'aventurèrent pas sur la rive gauche du fleuve et surtout dans le Pays des cinq fleuves, le Penjaub actuel, habité par des populations belliqueuses qu'Alexandre devait avoir la gloire de vaincre le premier.

III. — Darius ne devait pas se contenter de ces nouveaux agrandissements de ses domaines. Il avait touché la terre d'Europe, rêvait de ce côté des conquêtes plus étendues et surtout plus éclatantes que celle de la Thrace et de la Macédoine. Soumettre la Grèce elle-même était devenu le but de son ambition. Le prétexte pour l'attaquer lui fut bientôt fourni par la révolte de l'Ionie, révolte dont un tyran menacé de disgrâce prit l'initiative et que les Athéniens soutinrent un instant, mais sans résolution et sans vigueur. Dès lors la Grèce devint le premier objet des préoccupations du monarque perse et il engagea cette grande lutte qui par les armes, par la politique et par les armes encore se prolongea presque

constamment pendant un siècle et demi, jusqu'à ce qu'elle eût amené la ruine de l'empire asiatique et la transformation de l'Asie occidentale sous l'action des arts, de la civilisation et de la langue des Grecs. C'est à ce moment que nous nous arrêtons, car, à dater du commencement des guerres médiques, l'histoire de l'Orient cesse à proprement parler et n'est plus qu'un épisode de l'histoire grecque, devenue celle de la civilisation.

CHAPITRE XI

LES PHÉNICIENS. — SIDON ET TYR. — COLONIES PHÉNICIENNES. — COMMERCE, INFLUENCE ET MŒURS DES PHÉNICIENS.

§. I. — Origine et migration des Chananéens.

I. — Les Phéniciens, comme nous le lisons dans le chapitre X de la Genèse, comme ils le proclamaient eux-mêmes et comme leurs descendants le disaient encore à saint Augustin, appartenaient à la race de Chanaan, que la tradition biblique rattache à la descendance de Cham. Mais ils ne composaient pas toute cette race; ils n'en étaient qu'un rameau, qui, du reste, avait pris de bonne heure une existence à part des autres et qui fut le plus illustre, en même temps que celui qui se maintint le plus tard.

C'est des Phéniciens spécialement que nous parlerons dans ce chapitre, car ils sont les seuls de leur race qui tiennent une place importante dans l'histoire, mais il est nécessaire d'abord, et comme introduction, de dire quelques mots des Chananéens en général, de leur origine et de leurs migrations jusqu'au moment où les Si-

doniens ou Phéniciens s'isolèrent des autres peuples issus du même sang et se mirent à vivre d'une vie tout à fait propre.

II. — La tradition des Phéniciens, recueillie à Tyr même par Hérodote, si soigneux et si intelligent dans le choix de ses sources d'information, acceptée également par le judicieux Trogue-Pompée, celle des habitants de l'Arabie méridionale dont Strabon s'est fait le rapporteur, enfin celle qui avait encore cours dans la Babylonie aux premiers siècles de l'ère chrétienne, alors que fut rédigé l'original syro-chaldaïque du livre de l'*Agriculture Nabatéenne*, s'accordent toutes les trois pour dire que les Chananéens avaient habité primitivement tout auprès des Kouschites, leurs frères d'origine, sur les rives de la mer Erythrée ou golfe Persique, dans la portion de la côte d'Arabie qui sur nos cartes modernes porte le nom d'El-Katif. Pline indique encore de son temps un Chananée dans le voisinage; Strabon parle des « îles de Tyr et d'Aradus, » les îles Bahreïn de nos jours, « qui renferment des temples semblables à ceux des Phéniciens, » et il ajoute : « Si on en croit les habitants, les îles et la ville du même nom en Phénicie sont leurs colonies. »

Suivant Hérodote, ce furent des tremblements de terre qui contraignirent le peuple de Chanaan à quitter sa première patrie et à se diriger vers la Syrie méridionale. Les traditions enregistrées dans l'*Agriculture Nabatéenne* supposent au contraire que ce peuple fut expulsé violemment à la suite d'une querelle avec les monarques Kouschites de Babylone de la dynastie de Nemrod. C'est aussi la version des historiens arabes, qui enregistrent des récits traditionnels fort précis au sujet de la migration des Chananéens, qu'ils appellent les premiers Amâlikas, descendus de Cham, en les distinguant avec soin des seconds Amâlikas, issus de Sem, les Amalécites de là

Bible. Cette expulsion violente est assez vraisemblable, car les grands mouvements des peuples ont été le plus souvent produits par des causes analogues, mais l'attribuer aux Kouschites de Babylone, frères des Chananéens, nous paraît chose plus douteuse. N'aurait-elle pas été plutôt le résultat de l'invasion des Aryâs Japhétites, qui se jetèrent sur la Babylonie entre 2500 et 2400 avant l'ère chrétienne et y renversèrent le vieil empire des Kouschites, ainsi que nous l'avons vu plus haut? Ce serait en effet un événement historique assez considérable pour avoir produit un aussi grand ébranlement parmi les populations chamitiques des côtes de la mer Erythrée, et nous montrerons un peu plus loin que d'après différents indices la migration des Chananéens dut avoir lieu vers la même époque.

III. — Si maintenant nous voulons rechercher la route que les tribus chananéennes, parties des bords du golfe Persique, ont dû suivre pour gagner la Syrie, nous n'avons aucune donnée vraiment positive sur leur itinéraire; nous sommes réduits à nous servir d'inductions géographiques jusqu'à ce qu'une connaissance plus approfondie de ces pays vienne nous révéler un jour quelque trace du passage du peuple, qui s'en allait ainsi chercher une nouvelle patrie.

Une série d'oasis jalonne la route suivie par les caravanes et qui s'étend du pays d'El-Katif par celui d'El-Hassa, le long de l'Ouady-Aftan, jusqu'au Djebel Toueik. Un peu au delà, cette route s'infléchit vers le nord-ouest dans le district d'El-Ouschem, pour atteindre la ville d'Aneyzeh. De là elle va directement dans l'ouest en traversant tout le pays désigné sous le nom d'El-Kassim, pour rejoindre la route du Hadj ou de la caravane des pélerins musulmans de Damas à la Mecque à la hauteur de El-Hénakieh. Que cette ligne d'oasis échelonnés à peu de distance les uns des autres ait été la route suivie par les

Chanaéens, c'est ce dont il n'est guère possible de douter, car partout ailleurs l'étendue de désert à traverser eût été un obstacle infranchissable à leur marche.

En Orient, plus que partout ailleurs, les chemins suivis par les ancêtres servent invariablement aux descendants, et il y a tout lieu de supposer encore qu'à partir d'El-Hénakieh les tribus émigrantes durent prendre la route suivie chaque année par la caravane du Hadj à son retour de Médine à Damas.

IV. — Entre El-Hénakieh et l'un des châteaux qui servent aujourd'hui de halte aux pélerins, nommé Médaïn-Saleh, nous voyons indiqué dans les meilleures cartes un espace montagneux nommé Thémoud, qui a été signalé plusieurs fois à l'auteur même du présent manuel par les Arabes de Syrie comme renfermant de nombreux et importants vestiges d'antiquités. Là une des tribus dont se composait la migration chananéenne s'arrêta en arrière des autres, qui continuaient leur route vers le littoral de la Méditerranée. C'est en effet dans cette région qu'une tradition constante chez les Arabes place l'antique peuple des Thémoudites, qui se creusait ses demeures dans le flanc des rochers; c'était, dit-on, une nation impie, car les purs Sémites, Arabes comme Hébreux, ont toujours infligé cette qualification aux Chananéens et aux Kouschites, et ils furent anéantis par un certain Codhar-el-Ahmar. Il est bien difficile de ne pas les assimiler aux Horréens ou Troglodytes du livre de la Genèse, dont la parenté avec la race chananéenne est certaine, et qui, habitant à l'entrée de l'Arabie lors de l'époque d'Abraham, furent écrasés par Chodorlahomor. Leurs débris se retirèrent alors plus près de la Palestine, dans le mont Séir, d'où ils furent expulsés de nouveau par les descendants d'Ésaü. Ils vinrent ensuite chercher un refuge au milieu des Héthéens méridionaux, dans les montagnes qui appartinrent plus tard à la tribu

de Juda et où bon nombre de leurs habitations troglodytiques subsistent encore aux environs de Beït-Djibrin, l'Eleuthéropolis de l'époque romaine.

V. — Ayant ainsi laissé sur sa route en Arabie la colonie des Horréens ou Thémoudites, la migration chananéenne, continuant très-probablement à suivre la route actuelle du Hadj, déboucha enfin dans la Palestine et s'y montra d'abord, dit Justin, sur les rives de l'*Assyrium Stagnum*. Tous les commentateurs sont d'accord pour corriger ici *Syrium* au lieu d'*Assyrium* et pour y reconnaître le lac de Génézareth. Les tribus chananéennes, fatiguées de leur longue marche dans le désert, s'y arrêtèrent quelque temps, jusqu'au moment où elles se sentirent assez fortes pour entreprendre la conquête du pays d'où elles devaient être à leur tour expulsées par les Israélites.

§ 2. — Les populations primitives de la Palestine

I. — La Palestine n'était pas un pays désert lorsque les Chananéens y entrèrent. La plupart des villes de l'intérieur des terres étaient déjà fondées, et les campagnes habitées par une nombreuse population que les Chananéens exterminèrent ou forcèrent à émigrer en très-grande partie, mais dont cependant quelques restes subsistaient encore au milieu d'eux quand les Israélites firent la conquête du pays. Les différents noms que la Bible donne à cette race primitive de la Palestine indiquent généralement des hommes de haute stature et d'une grande force; aussi la tradition populaire, dans les siècles postérieurs, en avait-elle fait des géants. L'appellation, sous laquelle on les désigne le plus habituel-

lement, est celle de *Rèphaïm*, qui chez les Phéniciens prit ensuite la signification de « Mânes. »

II. — Les Réphaïm se divisaient en plusieurs peuplades :

1° Les Réphaïm proprement dits, qui habitaient le pays de Basan, y possédaient soixante villes fortes et avaient pour capitale Astharoth-Karnaïm ; du temps de Moïse, les Amorrhéens occupaient leur territoire.

2° Les Emim ou « formidables », établis dans le pays qu'occupèrent plus tard les Moabites et aussi dans la plaine de Kiryathaïm.

3° Les Zomzommim que supplantèrent les Ammonites.

4° Les Zouzim, qui habitaient à Hâm, contrée dont on n'est pas parvenu à déterminer la situation précise.

5° Les Enacim, dont les Nephilim étaient un rameau. C'était, de toutes ces populations primitives de la Palestine, celle qui avait le mieux résisté à la conquête chananéenne. Du temps de Josué, il en subsistait encore des restes considérables dans tout le pays qu'elle avait jadis possédé, surtout dans les montagnes qui formèrent plus tard le royaume de Juda, et où les Hèthéens étaient déjà établis lorsqu'Abraham vint de la Mésopotamie dans la terre promise à sa race. La ville principale des Enacim paraît avoir été Kiryath-Arbé, nommée ensuite Hébron.

Aux diverses tribus ainsi réunies sous le nom commun de Réphaïm, il faut encore joindre, pour compléter le tableau des habitants que les Chananéens durent anéantir ou soumettre et dont la Bible fait mention, car un certain nombre de ces peuplades primitives durent disparaître sans laisser de traces à une époque postérieure, il faut encore citer, disons-nous, les Avvim, qui occupaient la plaine au sud-ouest de la Palestine jusqu'à Gaza, les Kénites, situés encore plus au midi, dans la direction de l'Arabie-Pétrée, enfin les Kénizites et les Kadmonites, dont la situation n'est pas connue.

III. — Toutes ces populations, que les Égyptiens de l'ancien empire et de la XII[e] dynastie réunissaient sous l'appellation générique de *Sati*, appartenaient, suivant toutes les vraisemblances, à la souche sémitique. Là, sans doute, se trouve la solution d'un des plus difficiles problèmes de l'ethnographie, de l'histoire et de la linguistique orientale, celui de la contradiction qui existe entre ces deux faits que les Chananéens, une fois établis en Palestine, parlaient une langue purement sémitique et presque identique à l'hébreu, et que, cependant, Moïse les rattache à la descendance de Cham. « Sommes-nous autorisés par là, dit un savant illustre, dont l'opinion fait autorité en ces matières, M. Munk, à taxer d'erreur l'auteur de la Genèse, ou à supposer que, par haine, il ait fait descendre les Chananéens de celui des fils de Noé qui avait été frappé de malédiction? C'est ainsi que quelques savants modernes ont cru pouvoir trancher la difficulté; ce qui, sans doute, est commode, mais peu satisfaisant pour les esprits sérieux. Cette critique étroite, qui tient plus à faire preuve d'esprit et à briller par des paradoxes qu'à rechercher consciencieusement la vérité, ne tend à rien moins qu'à faire des monuments les plus vénérables de l'antiquité un assemblage chaotique d'erreurs et de mensonges. Quant à la question qui nous occupe, nous aimons mieux en reconnaître la difficulté que de faire des conjectures hasardées; mais il nous semble que le problème pourrait se résoudre, en admettant que les aborigènes de la Palestine, sur l'origine desquels la Bible ne nous dit rien, étaient de race sémitique; que les Chananéens, après avoir envahi le pays, adoptèrent la langue des habitants primitifs; et qu'Abraham, qui vint s'établir parmi les Chananéens, adopta également cette langue, qui se conserva dans la famille de Jacob et qui devint la langue hébraïque. »

§ 3. — Établissement des Chananéens en Palestine. Leurs diverses nations.

I. — Peut-on essayer de déterminer approximativement la date à laquelle les Chananéens se rendirent maîtres de la Palestine et y prirent la place des antiques populations issues de Sem ? Hérodote semble fournir un chiffre précis quand il dit que, suivant les Phéniciens, le fameux temple de Melkarth, dans l'île de Tyr, avait été fondé 2,300 ans avant son époque. Mais ce chiffre est le résultat d'un simple calcul de générations, comme tous ceux que fournit le père de l'histoire, et nous croyons que l'on est en droit d'affirmer qu'il est de deux ou trois siècles trop élevé.

En effet, aujourd'hui nous possédons un document positif, qui fixe une date au-dessous de laquelle il faut nécessairement placer l'établissement des Chananéens en Palestine. C'est un papyrus hiératique du Musée de Berlin, traduit en grande partie par M. Chabas, qui contient le rapport d'un officier égyptien envoyé sous le règne d'Amenemhé I[er], de la XII[e] dynastie, dans le pays d'Edom et dans celui de Tennou, situé au nord, vers le bassin de la mer Morte, pays qui, l'un et l'autre, formaient alors des principautés vassales de l'Egypte, comme le royaume de Gérar où furent accueillis Abraham et Isaac. Il avait pour mission d'explorer l'état de ces deux contrées et de rendre compte aussi de la situation des populations voisines, avec lesquelles l'Egypte et ses vassaux avaient souvent à guerroyer. Dans son rapport, on ne voit aucune trace de l'existence des tribus chananéennes dans la Palestine. Les seuls habitants de toute cette contrée sont les *Sati*, dont on voit apparaître quelques restes au temps de la XVIII[e] dynastie, de même

que quelques restes des Réphaïm dans le livre de Josué; or les *Sati*, sur les monuments égyptiens où on les voit représentés, offrent aux regards un type sémitique parfaitement caractérisé. D'autres textes, datant également de l'ancien empire et de la XII[e] dynastie, établissent formellement que les Egyptiens n'avaient, dans ce temps, pour voisins du côté de la Syrie que des nations de la race des *Aamou*, c'est-à-dire des Sémites, que les fils de Mitsraïm désignaient génériquement par ce nom dérivé du mot sémitique *aam*, « peuple. »

II. — D'un autre côté, le livre de la Genèse nous fournit une date fixe au-dessous de laquelle on ne peut pas faire descendre l'établissement des Chananéens. C'est celle de la venue d'Abraham en Palestine, et surtout de l'expédition de Chodorlahomor, qui appartient avec certitude, ainsi que nous l'avons vu plus haut, à l'époque de la domination des Scythes touraniens à Babylone. « Le Chana- « néen était déjà dans le pays, » dit la Bible, à l'occasion de l'arrivée d'Abraham, et, en effet, c'est partout avec des populations chananéennes que le patriarche s'y trouve en rapport; mais l'expression « déjà » nous paraît indiquer clairement que si elles tenaient alors la contrée, elles n'y étaient pas depuis bien longtemps établies. Nous voyons aussi Chodorlahomor et les rois ses vassaux écraser sur leur passage des nations chananéennes, comme les Horréens et les gens de la Pentapole; mais ces nations, si elles sont déjà établies dans le pays, ne le tiennent pas tout entier comme au temps de Josué; les anciennes populations sémitiques, Réphaïm, Zouzim et Emim subsistent encore à côté d'elles, constituées en corps de nations assez puissants pour opposer une résistance sérieuse au conquérant élamite.

L'entrée des Chananéens dans la Palestine, et leur établissement dans toute la contrée située entre la mer et la vallée du Jourdain, doit donc être nécessairement

placée entre l'époque où la XII[e] dynastie gouvernait l'Egypte, et celle où le roi touranien Chodorlahomor régnait en suzerain sur tout le bassin de l'Euphrate et du Tigre. Ceci nous reporte approximativement entre 2,400 et 2,300 avant l'ère chrétienne, et, par conséquent, vient fortifier la conjecture émise par nous tout à l'heure, que l'ébranlement causé parmi les populations chamitiques voisines du golfe Persique par l'invasion des Aryâs à Babylone et dans la Chaldée, dut être la cause déterminante de la migration des Chananéens des rivages de la mer Erythrée à ceux de la Méditerranée.

III. — Le chapitre X de la Genèse nous fournit, sous la forme généalogique qu'il adopte constamment, un précieux tableau des nations chananéennes fixées dans la Palestine au temps de leur plus grand développement et de leur prospérité culminante, avant l'invasion des Israélites, peut-être même avant l'établissement de la suprématie égyptienne sur la Syrie, car il semble que, dans la rédaction de ce chapitre, Moïse s'est en général servi de documents antérieurs à son époque. Le texte biblique attribue à Chanaan onze fils : Sidon, Heth, Jébusi, Amori, Guirgasi, Hivi, Arki, Sini, Arvadi, Semari, Hamathi, qui sont autant de peuples : les Sidoniens, les Héthéens, les Jébuséens, les Amorrhéens, les Gergéséens, les Hévéens, les Arcéens, les Sinéens, les Aradiens, les Sémaréens et les Hamathéens.

Les Sidoniens formèrent le premier noyau et demeurèrent toujours la tête de la nation phénicienne, qui s'intitulait elle-même, à toutes les époques de son histoire, « Chanaan » et « Sidoniens, » même lorsque plusieurs autres des peuples de la même race furent venus s'y fondre. Ils habitaient la côte depuis Gebel ou Byblos au nord jusqu'à Acco, appelée sous les successeurs d'Alexandre Ptolémaïs, au sud. Nous parlerons tout à l'heure de leurs différentes villes.

Les Sidoniens s'adonnèrent de très-bonne heure à la marine, et y trouvèrent la source de leur puissance et de leur prospérité. Les Héthéens, au contraire, demeurèrent toujours un peuple continental. C'était, du reste, la plus nombreuse et la plus guerrière des nations chananéennes. De très-bonne heure, et peut-être dès l'époque même de son établissement en Syrie, elle se subdivisa en deux fractions d'inégale importance, dont les territoires étaient fort éloignés. Les Héthéens méridionaux, les moins nombreux, habitaient dans le pays qui appartint plus tard à la tribu de Juda, autour de Kiryath-Arbé, d'où ils avaient chassé les Enacim et qu'ils avaient appelé Hébron. Les Héthéens septentrionaux étaient les *Khétas* des monuments égyptiens, les *Khatti* des inscriptions cunéiformes assyriennes, c'est-à-dire ce grand peuple belliqueux, à la constitution si fortement unitaire et monarchique, qui habitait la chaîne de l'Amanus et la vallée inférieure de l'Oronte, gagnant de là jusqu'à l'Euphrate, et que nous avons vu jouer un rôle tout à fait prépondérant dans les affaires de la Syrie depuis l'avénement de la XIXe dynastie en Egypte jusqu'aux campagnes du roi ninivite Assournasirpal. Ce sont ces Héthéens avec le roi desquels Salomon s'allia, tandis que les Héthéens méridionaux d'Hébron étaient soumis à son sceptre. Ils constituaient la plus septentrionale des nations chananéennes.

Les Jébuséens étaient le peuple qui s'était fixé à Jérusalem et dans ses environs immédiats.

Les Amorrhéens, que le prophète Amos dit « hauts de stature comme les cèdres et forts comme les chênes, » étaient divisés comme les Héthéens. Les Amorrhéens méridionaux, qui formaient le gros de la nation, étaient établis à l'ouest de la mer Morte, autour d'Engaddi; peu de temps avant Moïse ils avaient franchi le Jourdain et avaient fondé dans la Pérée, aux dépens des Ammonites et des Moabites, les deux royaumes de Basan et

de Hésebon. Les Amorrhéens septentrionaux nous sont révélés par les monuments égyptiens au sud des Khétas, dans la vallée du haut Oronte ; la fameuse forteresse de Kadesch leur appartenait.

Les Gergéséens sont mentionnés dans les inscriptions hiéroglyphiques comme dans la Bible. Nous avons eu déjà l'occasion de dire que nous les considérions comme ayant eu leur capitale à Gerasa, aujourd'hui Djerasch, dans la Pérée ; mais leur territoire devait comprendre toute la Décapole et même la Galilée, à laquelle n'appartient aucun autre des peuples chananéens mentionnés dans le chapitre X de la Genèse.

Les Hévéens sont encore une nation qui s'était séparée en deux rameaux, l'un méridional, l'autre septentrional. A Sichem, à Gabaon et dans toute la contrée qui appartient plus tard à la tribu d'Éphraïm, les habitants étaient des Hévéens. D'autres Hévéens occupaient la chaîne de l'Anti-Liban depuis Baal-Hermon jusqu'aux environs de Hamath.

Les Arcéens habitaient la plaine située au nord du Liban, entre les montagnes d'Akkar et le fleuve nommé du temps des Grecs Éleuthérus, aujourd'hui Nahar-el-Kébir. Leur nom se conserva fort tard dans celui de la ville d'Arca.

C'est dans le massif même du Liban qu'il faut chercher la demeure des Sinéens. Strabon signale encore dans ces montagnes une ville de Sinna, située au-dessus de Botrys.

Les Aradiens avaient leur ville principale dans l'île d'Aradus, en phénicien Arvad ; mais ils avaient débordé de là sur la côte du continent. Les Sémaréens habitaient aussi le littoral, entre eux et les Sidoniens, dans la partie où leur nom était encore demeuré vivant l'époque romaine dans celui de la ville de Simyra. Quant à ce qui est des Hamathéens, on ne saurait méconnaître en eux une tribu chananéenne établie dans la ville de

Hamath, plus tard Épiphania, sur le cours moyen de l'Oronte, entre les Héthéens et les Amorrhéens de Kadesh ; dès le temps de David, ils avaient été remplacés dans ce lieu par les Araméens, que probablement ils en avaient d'abord expulsés pour y placer leur résidence.

Quelques historiens ajoutent aux peuples que nous venons de passer en revue une douzième nation chananéenne, les Phérézéens ou Phérézites, dont il n'est pas question dans le tableau généalogique de la Genèse. Mais c'est à tort. Dans les quelques passages bibliques où on rencontre ce nom de « Phérézéens, » il ne désigne pas un peuple spécial ; c'est l'appellation commune des habitants de la campagne, par opposition à ceux des villes fermées.

IV.—On se tromperait grandement si l'on s'imaginait que les onze peuples chananéens devenus ainsi les maîtres de la Syrie formaient autant de nations compactes et fortement constituées. Les Héthéens septentrionaux étaient seuls dans ce cas, et c'est pour cela qu'ils eurent une importance politique et militaire dont aucune autre fraction de la même race n'approcha jamais. Chez les Sidoniens aussi, avant comme après le temps où l'union des Aradiens et des Sémaréens avec eux en eut fait les Phéniciens, il y avait un certain lien national et subordination des diverses cités à une métropole où résidait un roi qui exerçait la suprématie sur les petits princes locaux. Mais les autres peuples chananéens vivaient dans un état de complet morcellement. Chaque ville avait son roi, qui ne relevait d'aucune autorité supérieure, si ce n'est, à une certaine époque, du sceptre étranger des Pharaons égyptiens. Aucun lien solide et permanent n'existait entre ces princes. C'est à peine si un danger commun parvenait à les grouper dans une alliance temporaire ; presque toujours en guerre les uns avec les autres, ils devaient offrir une proie facile

à la conquête. Les Hévéens faisaient une exception entre les autres Chananéens, en ce que leurs villes, au lieu d'être gouvernées par des tyranneaux décorés du titre de rois, avaient su se créer une existence de liberté municipale complète et s'administraient elles-mêmes avec des institutions toutes républicaines.

§ 4. — La Phénicie et ses cités.

I. — Le nom grec de *Phéniciens*, dont on ignore l'origine précise, ne s'applique pas à tout l'ensemble des nations de la race de Chanaan fixées dans la Syrie méridionale, mais seulement aux Chananéens maritimes, dont l'existence fut toujours très à part de celle des autres. Dans l'histoire comme dans la géographie classique, la Phénicie est cette région fort étroite, resserrée entre les montagnes et la mer, qui s'étend depuis Aradus au nord jusqu'à la ville d'Acco au midi, embrassant les anciens territoires des Aradiens, des Sémaréens et des Sidoniens. Avant d'aborder le récit sommaire de ses annales, il nous semble utile d'en esquisser en peu de mots la géographie et d'en énumérer les principales villes.

II. — Nous commencerons par le nord. Là se présente d'abord à nous l'île d'Aradus, qui conserve son nom antique d'Arvad sous une forme à peine altérée ; elle est située tout auprès de la côte et sous le même parallèle que Citium de Chypre. D'une dimension fort exigüe, elle était occupée tout entière par la ville du même nom, capitale des Aradiens ou Arvadites, et enceinte d'un mur destiné à servir tout à la fois de fortification et de digue. Ce mur subsiste encore en partie et se compose de blocs de pierre ayant chacun quatre à cinq

mètres de longueur. D'Aradus qui, après s'être unie aux Sidoniens, garda toujours son roi, vassal de celui qui exerçait la suprématie sur toute la nation phénicienne, dépendaient, sur le rivage voisin, les deux villes d'Antaradus, aujourd'hui Tortose, dans la plaine de laquelle paraît avoir été située la nécropole de la cité insulaire, et Marathus, aujourd'hui Amrit, où subsistent les restes les plus importants d'architecture phénicienne qui soient parvenus jusqu'à nous.

Plus au sud et dans les environs de l'embouchure du fleuve Éleuthérus (Nahar-el-Kébir) était Simyra, maintenant Sumreh, ancienne capitale des Sémaréens, qui, comme Aradus, conserva son roi en entrant dans la confédération phénicienne. A l'époque gréco-romaine, cette antique ville avait perdu toute son importance, qui avait passé à Orthosia, située un peu plus bas et dont nous ignorons l'appellation primitive et nationale. En descendant encore au sud, nous rencontrons l'emplacement où les gens d'Aradus, de Sidon et de Tyr, à une époque assez récente, fondèrent trois établissements contigus, dont la réunion forma Tripolis.

III. — Nous entrons alors sur le territoire de la vieille nation des Sidoniens, « les fils aînés de Chanaan » suivant l'expression biblique, à laquelle se borna d'abord la Phénicie. La première ville qui se présente à nous est Botrys, aujourd'hui Batroun, puis Gbal, appelée par les Grecs Byblos et de nos jours Djebeïl, d'où elle dépendait. Celle-ci était une cité royale; elle avait été primitivement dans l'intérieur des terres et avait été ensuite rebâtie sur le rivage. Son nom signifiait « le tombeau du dieu, » parce qu'on y montrait la sépulture d'Adonis. Gebal était une ville sacrée, à laquelle se rattachaient les plus vieux souvenirs mythologiques des Phéniciens et dans laquelle on célébrait des mystères fameux. Vient ensuite, en continuant à descendre vers le sud, Béryte,

le Beyrouth actuel, ville royale, qui à toutes les époques a eu une grande importance maritime et un commerce étendu. Son nom signifie « lès puits, les citernes. »

Sidon s'appelle aujourd'hui Saïda et est réduite à un état misérable ; sa vaste nécropole est le seul vestige de sa splendeur passée. Le nom de Sidon veut dire « la pêcherie » et révèle la première occupation de ses habitants, les pêches dans lesquelles les Sidoniens, à peine établis sur le littoral, s'exercèrent à l'art de la navigation. C'était la plus vieille des villes de la Phénicie, et elle s'intitulait « la mère » de toutes les autres, excepté de Gébal, qui peut-être n'avait pas été à l'origine une cité des Sidoniens proprement dits, mais des Sinéens.

Au midi de Sidon était Sarepta (aujourd'hui Sarfent), ville qui paraît avoir été riche et d'une assez grande importance, surtout dans les âges reculés, mais qui, à partir du XIIe siècle avant l'ère chrétienne, dépendit politiquement de Tyr. Cette dernière cité, qui pendant une grande partie de l'histoire phénicienne exerça la suprématie qui appartenait primitivement à Sidon, portait en réalité dans la langue chananéenne le nom de Tsour ou Sour, signifiant « rocher. » C'est celui que les Arabes lui donnent encore aujourd'hui. Les géographes classiques distinguent deux villes de Tyr, l'une dans un îlot rocheux très-voisin de la côte, l'autre sur le rivage ; cette dernière, située au lieu aujourd'hui nommé Ras-el-Aïn, s'appelait spécialement Palætyrus ou « Tyr l'ancienne. » Nous aurons à raconter un peu plus loin les vicissitudes respectives de ces deux portions de la cité tyrienne.

IV. — Dans les environs de Tyr devait se trouver originairement, à l'époque dont le chapitre X de la Genèse nous offre le tableau, la limite méridionale du territoire des Sidoniens. Mais plus tard ce territoire s'étendit encore plus au sud. Lorsque la conquête israélite eût écrasé les nations chananéennes de la Palestine, et qu'en même

temps les Philistins se furent établis sur tout le littoral du midi de cette contrée, les cités maritimes de la Galilée résistèrent à la double invasion étrangère et surent maintenir leur nationalité chananéenne. Les Gergéséens, auxquels elles avaient appartenu suivant toutes les probabilités dans l'origine, n'existaient plus. Ne pouvant pas se soutenir seules, elles furent naturellement amenées à se donner aux Sidoniens, qui pouvaient les protéger, et elles firent ainsi partie de la réunion des villes phéniciennes. C'était d'abord la ville dont les ruines considérables portent, chez les Arabes de nos jours, le nom d'Oum-el-Awamid, et que certains textes égyptiens nous apprennent s'être appelée antiquement Caïcna, puis Achzib, l'Ecdippa des géographes classiques, qui conserve encore son vieux nom, mais n'est plus qu'un village. La plus méridionale enfin, et aussi la plus importante, était Aco, nommée Ptolémaïs par les Grecs d'une certaine époque, mais dont l'ancienne appellation nationale a prévalu de nouveau, depuis le moyen âge, sous la forme d'Acre.

§ 5. — Les Chananéens en Égypte. — Débuts des Sidoniens dans la navigation.

I. — Le mouvement de migration qui avait amené les tribus chananéennes des rivages de la mer Erythrée dans la Syrie méridionale ne devait pas s'arrêter à ce dernier pays. Débordant au-delà des limites méridionales de la Palestine, une portion des Chananéens, entraînant sans doute dans ses rangs ou à sa suite quelques tribus sémitiques déplacées par la révolution qui venait de s'opérer dans la population de la Syrie, se jeta sur l'Égypte, dont les richesses et la merveilleuse fertilité ont toujours excité les convoitises des conquérants asiatiques. Les traditions arabes racontent que les premiers Amâlikas, des-

cendants de Cham, dont nous avons établi plus haut l'identité avec les Chananéens, après avoir conquis la Palestine, envahirent l'Égypte et s'en rendirent complétement maîtres; qu'ils y fondèrent, dans le Delta, une ville du nom d'Awar et en firent leur capitale; qu'enfin, après avoir dominé pendant plusieurs siècles, ils furent chassés par les habitants indigènes, avec l'aide des populations du haut Nil.

On ne saurait méconnaître dans ce récit traditionnel l'invasion des Pasteurs, l'établissement de leurs rois à Avaris et leur expulsion finale par Ahmès. Nous avons raconté déjà longuement cet événement, qui marque une des divisions principales dans l'histoire d'Égypte, et il nous suffira d'y renvoyer le lecteur. Manéthon, d'après les archives sacerdotales, dit formellement que les Pasteurs étaient Phéniciens, c'est-à-dire Chananéens, et nous avons vu que tout concourait à établir ce fait de la manière la plus positive. Nous avons même constaté que des indices tout à fait décisifs révélaient que dans l'invasion de l'Égypte le rôle prépondérant, la direction du mouvement avait appartenu aux Héthéens et que c'était ce peuple qui avait fourni les rois de la dynastie des Pasteurs, lorsque la conquête, d'abord dévastatrice, se régularisa, lorsque les conquérants, subissant l'influence de la civilisation supérieure des vaincus, prirent les mœurs égyptiennes et transformèrent leurs chefs en véritables pharaons.

II. — La domination des Pasteurs sur les rives du Nil, dont le début dut succéder très-vite à l'établissement des Chananéens en Syrie, dura cinq siècles. C'est à la fin de cette domination, sous le roi Apépi, que Joseph devint ministre. Il faut donc nécessairement admettre que le pharaon sous le règne duquel Abraham se rendit en Égypte était déjà un Pasteur, comme le racontent, du reste, les traditions du Talmud et des Arabes, où il y a

quelquefois plus de souvenirs précieux et de fondements solides qu'on ne serait disposé à le croire. Les récits de la Genèse nous montrent que les Chananéens de la Palestine étaient alors entièrement indépendants des princes de leur race qui régnaient à Avaris. Les pharaons d'origine héthéenne auxquels obéissait l'Egypte n'exerçaient aucune autorité en Syrie ; ils se bornaient à étendre leur suzeraineté sur quelques cantons immédiatement limitrophes de la terre de Mitsraïm, comme le petit royaume de Gérar. Aussi, par contre, ces princes n'intervenaient pas pour protéger cette dernière contrée, et lorsque Chodorlahomor pousse ses conquêtes jusqu'aux bords du lac Asphaltite, nous ne voyons le monarque de l'Egypte faire aucun mouvement pour l'arrêter et pour venir au secours des Horréens ou des gens de la Pentapole.

Cependant des circonstances de la vie des patriarches il ressort en même temps que les relations entre la Palestine et l'Égypte étaient à cette époque étroites et suivies, et que les tribus de la race de Chanaan établies dans l'un et dans l'autre pays vivaient dans un rapport fraternel. L'adoption des mœurs et de la civilisation de l'Egypte par les Pasteurs chananéens exerça alors sur les populations de la Palestine une très-grande influence, que les conquêtes des pharaons de la XVIII[e] dynastie vinrent ensuite consolider. Les recherches de la science mettent en droit de conjecturer, ainsi que l'a fait M. Ewald, que ce furent les Pasteurs d'Avaris qui eurent l'idée d'emprunter à l'écriture hiératique égyptienne un certain nombre de caractères alphabétiques et de les appliquer à peindre les sons de leur langue, formant ainsi l'alphabet phénicien de 22 lettres, source de tous les autres alphabets du monde. Cette invention, qui ne peut guère avoir eu que l'Egypte pour berceau, rayonna avec la plus grande rapidité parmi les diverses nations chananéennes, et il est aujourd'hui certain, par

le témoignage des inscriptions hiéroglyphiques, que toutes ces nations se trouvaient en possession de l'usage de l'écriture alphabétique au moment où les Egyptiens eurent achevé d'expulser les Pasteurs de leur sol et, devenant conquérants à leur tour, s'emparèrent de la Syrie sous les premiers Amenhotep et Thouthmès.

III. — Tandis qu'une portion des tribus chananéennes conquérait l'Egypte et que les Héthéens faisaient asseoir de leurs chefs sur le trône des Pharaons, les Sidoniens, qui ne paraissent jamais avoir eu d'ambition guerrière sur le continent, tournaient leur activité vers la mer, sur le rivage de laquelle ils s'étaient établis. On ne sait si l'aptitude singulière à la navigation et au commerce maritime, qui les distinguait des autres Chananéens, s'était déjà révélée dans leur première patrie, alors qu'ils étaient riverains du golfe Persique, ou si elle ne se manifesta qu'après leur arrivée sur les bords de la Méditerranée. Mais en tous cas elle s'y développa rapidement. Restreints à un territoire exigu, qui ne suffisait pas à nourrir sa population, les Sidoniens furent conduits par une impérieuse nécessité, autant que par leurs instincts naturels, à chercher sur les flots comme une nouvelle patrie et surtout une source de richesses. La plupart des populations riveraines de la Méditerranée étaient encore à l'état sauvage, à cet état premier qu'on appelle aujourd'hui *l'âge de la pierre*, et n'auraient ni su ni pu construire un canot capable de s'avancer à quelque distance sur les vagues de la mer; les habitants même des foyers les plus avancés de la civilisation primitive, comme l'Egypte, osaient à peine se livrer à un cabotage restreint, sans perdre de vue les côtes; dans cette situation, les Sidoniens furent les premiers et pendant longtemps les seuls navigateurs du monde. Nul avant eux n'avait osé affronter les longues traversées, s'élancer hardiment en pleine mer, en bravant les dangers des

vents et des tempêtes, pour aller chercher dans les parages lointains les métaux, les bois précieux, les matières premières de toute nature que réclamait l'industrie, et bien des siècles se passèrent avant qu'aucun autre peuple se risquât à leur faire concurrence dans cette carrière.

La mer n'était pas seulement, du reste, pour les Sidoniens une mine inépuisable de richesses, l'unique théâtre où pût s'exercer l'activité d'une population hardie, laborieuse et intelligente à laquelle l'agriculture n'eût point fourni les moyens de vivre, c'était aussi pour eux le seul asile de la liberté, comme le commerce était l'unique voie vers laquelle il leur fût possible de diriger leurs efforts. Rejetés toujours sur la côte et empêchés de s'étendre dans l'intérieur des terres par des nations plus puissantes, d'abord dans leur propre race par les Héthéens, puis plus tard par les grands empires de la vallée du Nil et de la vallée de l'Euphrate, les Sidoniens ne pouvaient prétendre ni à un rôle politique, ni à une prépondérance militaire. Il leur était même impossible de conserver une pleine indépendance et d'aspirer à une autre condition que celle d'une autonomie restreinte et subordonnée, car à presque toutes les époques de leur histoire nous les voyons vassaux d'un autre empire. Un peuple que son sol ne nourrit pas, qui ne peut être ni agriculteur, ni militaire, ni même complétement indépendant, et qui pourtant sent en lui-même cette énergie et cette sève qui fait les grandes choses, n'a qu'une ressource : le commerce et la navigation. Ce fut la condition des Phéniciens, et comme ils n'avaient ni prédécesseurs ni rivaux dans la voie où la force des choses les jeta impérieusement, ils purent s'y constituer pour de longs siècles un monopole exclusif.

IV. — On ne se rend généralement pas un compte assez exact de l'étendue de commerce que réclamaient et

supposent nécessairement les civilisations primitives. La Providence n'a pas créé les nations pour demeurer isolées les unes des autres plus que les individus pour vivre en dehors de l'état de société. Elle a fait l'homme de telle sorte qu'il dût se grouper avec ses semblables pour pouvoir subsister et se défendre contre les dangers qui le menaçaient de toute part. Ce n'est pas non plus sans un plan bien arrêté et dans lequel nous devons adorer sa main, qu'elle a fait naître les premières civilisations sur des terrains qui, tout favorables qu'ils fussent, étaient dépourvus de certains produits naturels, de certaines matières premières indispensables aux arts les plus élémentaires et les plus essentiels. De cette façon, dès qu'il y a eu une aurore de civilisation, il y a eu forcément commerce. Les peuples les premiers policés n'ont pas pu s'enfermer absolument dans l'orgueil de leur civilisation précoce, s'isoler des peuples voisins dont ils méprisaient la barbarie. L'obligation de se procurer certaines denrées de première nécessité les a contraints à entretenir des relations à l'extérieur et quelquefois fort loin, à commercer avec les peuples encore sauvages, à entrer avec eux dans la voie des échanges et par conséquent à leur infuser graduellement les secrets de leur propre civilisation.

Voici trois faits élémentaires et dont les recherches récentes sur l'humanité primitive ont partout vulgarisé la connaissance. Le premier est la prodigieuse antiquité de la métallurgie dans les civilisations asiatiques; le second l'antériorité du travail du cuivre sur le travail du fer, à tel point que l'*âge du bronze* représente dans l'histoire de la civilisation une longue période qui a précédé l'*âge du fer*. Le dernier fait, enfin, est celui-ci, que presque aussitôt que les hommes ont su fondre le cuivre et en fabriquer des instruments, ils ont reconnu ses nombreuses imperfections dans un emploi à l'état pur et la nécessité de le rendre plus dur et plus résistant

par un alliage, qu'en un mot ils se sont mis tout de suite à fabriquer du bronze. Aussi haut que nous remontions dans les deux plus vieilles civilisations du monde, en Egypte et en Chaldée, nous trouvons l'usage du bronze; celui des instruments en cuivre pur est si bien abandonné, si bien oublié, qu'il n'a pas laissé de vestiges. Mais qu'est-ce que le bronze? un alliage de cuivre et d'étain. Or les Egyptiens et les Babyloniens trouvaient le cuivre sur leur propre territoire ou dans des districts touchant à leur frontière; mais pour l'étain on ne le rencontrait qu'à de bien grandes distances. Le moindre outil de bronze que l'on recueille auprès de Memphis, dans un de ces tombeaux contemporains de la construction des pyramides où il est demeuré enfermé depuis soixante siècles, révèle donc un antique et lointain commerce qui apportait à l'Egypte pharaonique, naissant à la civilisation au milieu de peuples encore absolument sauvages, l'étain du Caucase, de l'Inde ou de l'Espagne. Sans ce commerce, en effet, on ne pourrait pas en expliquer l'existence, puisque l'étain ne se trouve dans la nature sur aucun point plus rapproché de l'Egypte.

V. — Cet exemple est un des plus frappants pour montrer l'étendue de commerce que supposent nécessairement les civilisations primitives. Nous eussions pu cependant en citer d'autres. Mais nous l'avons intentionnellement choisi parce que précisément le commerce de l'étain fut un des plus anciens commerces de la Phénicie, son premier peut-être, et certainement celui qui la jeta le plus tôt dans la carrière des grandes navigations. Aux âges si prodigieusement reculés de l'*ancien empire* égyptien, il est bien évident que la navigation et le commerce maritime n'existaient pas encore. Tout le trafic se faisait par la voie de terre, au moyen de caravanes. Les sujets de Ménès, de Khoufou et de

Schafra tiraient l'étain dont ils avaient besoin pour faire leur bronze du Caucase ou de l'Inde (plus probablement du Caucase) par des caravanes qui traversaient l'Asie antérieure, toute sauvage encore et dans laquelle aucun état puissant ne s'était constitué. Mais le commerce de caravanes au milieu de populations nomades et pillardes est toujours précaire et soumis à bien des chances fâcheuses. Celui-ci d'ailleurs devint presque impossible vers le temps où la dynastie des Pasteurs s'assit sur le trône de l'Egypte et où les Sidoniens entrèrent dans la carrière des expéditions maritimes, par suite du développement du premier empire sémitique de Chaldée, qui se rendit alors maître de tout le bassin de l'Euphrate et du Tigre et en fit le siége d'un pouvoir fort, guerrier et ambitieux de conquêtes. Un des premiers soins de ce pouvoir fut nécessairement de s'emparer du commerce de l'étain, qui dans ses conditions premières passait sur son territoire. Les monarques babyloniens, alors en possession de l'Assyrie, avaient là un moyen assuré de faire la loi aux populations de la Syrie et de l'Égypte dont ils se montraient jaloux et sur lesquelles ils avaient des projets de domination, ainsi que le révèle ce que dit Manéthon de la crainte que les Chaldéens inspiraient au chef de la dynastie régulière des Pasteurs; ils pouvaient en effet intercepter quand ils voudraient à ces populations une matière dont elles ne pouvaient se passer pour leurs arts les plus nécessaires. C'est ainsi qu'il y a quelques années l'Amérique croyait pouvoir faire la loi à l'Angleterre en la menaçant de supprimer ses envois de coton. Une pareille situation n'était pas acceptable pour les Chananéens de la Syrie et pour ceux qui gouvernaient alors l'Egypte; ils durent chercher à tout prix les moyens de se procurer l'étain d'un autre côté et par la voie de mer, impossible à intercepter pour leurs rivaux. Les Sidoniens puisèrent dans ces circonstances les premiers éléments de leur puissance com-

merciale; ils profitèrent de la nécessité créée par une situation politique nouvelle en dirigeant leurs navires vers le Pont-Euxin pour aller y chercher le précieux métal, non seulement pour le compte d'autres pays, comme l'Egypte, mais pour leur propre compte, car étant eux-mêmes métallurgistes et particulièrement habiles dans le travail du bronze, ils sentaient au plus haut degré le besoin de se procurer l'étain directement et sans payer tribut à aucune autre nation. Quelques siècles après, quand la formation de la marine des nations pélasgiques eût rendu plus difficile et plus dangereuse pour eux la navigation de l'Archipel, la nécessité de se procurer l'étain sans courir toutes ces chances devint le mobile qui amena les Phéniciens à diriger leurs navires vers l'Espagne. Le commerce de l'étain, dont nous avons essayé de faire comprendre l'importance capitale dans la civilisation antique, fut si bien la première origine et l'élément prépondérant de leur commerce, que plus tard encore, au temps du plein épanouissement de la société hellénique, ils se maintinrent en possession du privilége exclusif de fournir l'étain à la Grèce et à l'Italie, comme antérieurement à l'Egypte. Ce fut même ce commerce qui renouvela une dernière fois leurs navigations et les leur fit pousser jusqu'aux extrêmes limites occidentales de l'ancien monde, lorsque, les mines de l'Espagne étant épuisées, ils se mirent à franchir les Colonnes d'Hercule et à aller jusque sur les côtes des Iles Britanniques chercher l'étain de Cornouailles pour le livrer aux Hellènes et aux Italiotes.

§ 6. — Age de la domination égyptienne en Syrie. — Prépondérance de Sidon et apogée de son commerce.

I. — Les débuts de la prospérité et des navigations

des Sidoniens n'ont pas d'histoire. Ils appartiennent à des siècles pour lesquels les témoignages monumentaux sur la Syrie et ses populations nous font absolument défaut et manqueront peut-être toujours; les traditions nationales de la Phénicie, recueillies par l'antiquité classique et bien imparfaitement transmises jusqu'à nous, sont également silencieuses sur ce sujet. Mais il est du moins positif que les Sidoniens étaient déjà un peuple de hardis marins et faisaient un commerce considérable au temps où les Egyptiens, se réveillant enfin à la vie nationale, chassèrent les Pasteurs et, prenant leur revanche sur les nations étrangères qui les avaient tenus si longtemps asservis, se rendirent maîtres de toute l'Asie antérieure.

Nous avons vu plus haut, dans le chapitre consacré à l'histoire d'Egypte, que dès le début de la XVIIIe dynastie, Amenhotep Ier conquit la Syrie méridionale et que Thouthmès Ier poussa ses armes jusqu'au-delà de l'Euphrate. A dater de ce moment, les Sidoniens, comme toutes les populations environnantes, furent soumis à la domination égyptienne, qui se maintint sans interruption pendant toute la durée des XVIIIe, XIXe et XXe dynasties, depuis la première moitié du XVIIe siècle avant l'ère chrétienne jusqu'à la fin du XIIIe.

II. — Parmi les récits monumentaux gravés sur les murailles des temples de l'Egypte et relatifs aux grandes insurrections qui, pendant cet espace de cinq siècles, éclatèrent à diverses reprises en Syrie contre la suprématie égyptienne, à l'instigation des Assyriens ou Rotennou ou bien des Héthéens septentrionaux, et dont les plus formidables furent domptées par Thouthmès III, Séti Ier, Rhamsès II et Rhamsès III, jamais nous ne voyons figurer dans les listes des révoltés et des vaincus le nom des Sidoniens, de leur capitale et d'aucune de leurs cités. Et cependant toutes les autres nations cha-

nanéennes prennent part aux insurrections ; celles qui touchaient immédiatement à leur territoire et qui furent ensuite comprises avec eux dans l'aggrégation phénicienne, les Arvadites ou Aradiens, les Sémaréens, les Gergéséens, entrent avec ardeur dans toutes les ligues qui se forment contre l'Egypte. En revanche, les inscriptions hiéroglyphiques parlent souvent des tributs, de l'industrie et des richesses de la Phénicie. Les pharaons de cet âge ont laissé de grandes stèles commémoratives de leur domination sur les rochers du Nahar-el-kelb, auprès de Béryte et d'Adloun, non loin de Tyr. Un précieux papyrus du Musée Britannique contient le récit fictif du voyage fait en Syrie par un haut fonctionnaire égyptien à la fin du règne de Rhamsès II, après la conclusion de la paix définitive avec les Héthéens. Il avait été dans le pays de ces derniers et avait poussé jusqu'à Helbon, l'Alep de nos jours; en revenant et avant de gagner la Palestine, où il entra par Hazor et dont il décrit les cités chananéennes, il traversa la Phénicie. Son récit nous l'y montre passant d'abord à Gébal, dont il signale les mystères et l'importance religieuse, puis à Béryte, à Sidon, à Sarepta, au gué de Nazana, le passage du Nahar-Heïserany actuel, et à Avatha, dont les ruines portent aujourd'hui le nom d'Adloun. Il vient ensuite à « Tyr la maritime, » qu'il décrit comme une bourgade située sur un rocher au milieu des flots; « on y apporte l'eau dans des barques, dit-il, et elle est riche en poissons. » Tout auprès, un peu plus au sud et sur le continent, le voyageur égyptien rencontre une autre Tyr, qui est bien évidemment la Palætyrus des géographes classiques ; après l'avoir traversée, il se rend à Caïcna, l'Oum-el-Awamid de nos jours, puis à Achzib, où il quitte le littoral et s'enfonce dans les montagnes pour gagner Hazor. Dans toute cette contrée, le voyageur est sur terre égyptienne, il circule avec la même liberté, la même sécurité qu'il le ferait dans la vallée du Nil, et

même, en vertu de ses fonctions, il y fait acte d'autorité.

De ces faits il résulte clairement, ce nous semble, qu'à dater de l'établissement de la domination égyptienne en Syrie les Sidoniens et les Sinéens de Gebal avaient séparé complétement leurs intérêts de ceux des autres nations chananéennes et suivaient une ligne de conduite toute différente. Au lieu de chercher à revendiquer une pleine indépendance, ils s'étaient rangés parmi les partisans de la suprématie pharaonique, à laquelle ils obéissaient docilement et demeuraient fidèles au milieu de toutes les circonstances. Sans doute les rois d'Egypte, dont le peuple n'était ni commerçant ni marin, qui avaient besoin d'eux et auxquels ils rendaient de grands services, leur avaient fait une condition plus favorable que celle des autres peuples de la même race et les avaient mis en possession de priviléges qui motivaient un tel attachement. Eux-mêmes, en vrais marchands, préféraient à un degré plus complet de liberté et à la satisfaction du sentiment national, toujours froissé par une suzeraineté étrangère, les avantages matériels qu'ils trouvaient à appartenir à un grand empire, dont ils étaient les courtiers privilégiés. Nous l'avons déjà dit tout à l'heure, les conditions dans lesquelles la Phénicie a été placée par la nature ne lui ont presque jamais permis de demeurer pleinement indépendante, et durant la plus grande partie de son histoire elle a toujours été vassale de quelque puissance étrangère. Mais elle a reconnu dès une époque très-ancienne cette fatalité de sa situation et elle s'y est résignée avec une facilité dont aucun autre peuple n'a peut-être donné l'exemple. Son négoce en profitait, et contente de ce résultat elle acceptait sans grande résistance tout vasselage, pourvu que le suzerain étranger laissât à ses cités leur autonomie locale et leur permît de se gouverner elles-mêmes d'après leurs lois, leurs mœurs et leurs formes traditionnelles.

III. — C'est, en effet, précisément pendant les siècles où nous venons de voir que les Sidoniens étaient soumis à la suprématie politique des Egyptiens, que tous les témoignages des historiens classiques, empruntés soit aux annales indigènes de la Phénicie, soit aux souvenirs primitifs de la Grèce, s'accordent à placer l'apogée de la puissance commerciale de Sidon, le plus grand développement de ses navigations et de ses comptoirs. Le principal mouvement du négoce sidonien avait alors pour théâtre la portion orientale de la Méditerranée, où aucune marine indigène ne s'était encore formée et ne lui faisait concurrence, l'Archipel et la mer Noire.

C'est du XVII[e] siècle au XIV[e] que les Sidoniens fondèrent Citium dans l'île de Cypre, Itanus en Crète et établirent sur la côte de Cilicie les colons qui, forcés plus tard de se réfugier dans les montagnes de l'intérieur, y devinrent le noyau de la nation des Solymes. Leurs vaisseaux parcouraient seuls alors les mers de la Grèce, où ils dominaient en maîtres, et venaient y recueillir les produits naturels du pays, en échange desquels ils donnaient ceux de l'industrie asiatique et égyptienne aux populations pélasgiques, encore incapables de fabriquer rien de semblable par elles-mêmes. Sur les côtes des continents de la Grèce et de l'Asie Mineure, où les populations indigènes étaient nombreuses et, jalouses de leur indépendance, n'auraient pas permis la création d'établissements considérables, qui auraient ressemblé à des colonies, les Sidoniens venaient seulement commercer; tout au plus avaient-ils en quelques points de simples factoreries. Mais dans les îles, en revanche, ils avaient fondé des établissements d'une autre nature, des stations navales permanentes, des points de refuge et de relâche pour leurs vaisseaux, appuyés sur une possession réelle. Rhodes, Théra, Cythère, où les Sidoniens introduisirent le culte de leur Astoreth, origine de l'Aphrodite Cythérée des Grecs, furent dans

le midi de la mer Egée les principaux de ces établissements indispensables à la sécurité et à la prospérité du commerce maritime phénicien. Dans les Cyclades, nous trouvons des traces incontestables de leur séjour à Oliaros ou Antiparos, à Ios et à Syros. Ce furent eux qui ouvrirent ou firent ouvrir par les indigènes les riches mines d'argent des îles de Siphnos et de Cimolos. Plus au nord et près de la côte de Thrace, l'existence de mines d'or qui donnaient des produits abondants avait attiré les Sîdoniens dans l'île de Thasos, dont ils s'étaient rendus maîtres et où ils avaient commencé les énormes travaux d'exploitation dont les vestiges, plus de dix siècles après, excitaient encore l'admiration d'Hérodote. De là leurs vaisseaux et leurs marchands allaient sur le littoral voisin, dans les hâvres où furent plus tard Datos, Œsymé et Scapté-Hylé, se procurer par voie d'échanges l'or des filons que les indigènes, sur leur instigation, venaient d'ouvrir dans le massif du mont Pangée.

Mais les navigations habituelles des Sidoniens de cette époque n'avaient pas leur terme extrême à Thasos. Après avoir relâché dans cette île et s'y être ravitaillés, leurs matelots repartaient vers le nord pour des expéditions plus aventureuses encore. Franchissant l'Hellespont et le Bosphore, où l'imagination des peuples moins hardis qu'eux se représentait les roches Symplégades prêtes à écraser quiconque tenterait de forcer le passage, ils osaient, avec leurs galères d'une construction bien imparfaite, affronter les tempêtes du Pont-Euxin, si redoutables encore pour les navires de nos jours. Longeant la côte inhospitalière et dépourvue d'abris sûrs du nord de l'Asie Mineure, — où les traditions de leurs antiques comptoirs s'étaient encore conservées vivantes dans beaucoup de localités à l'époque classique, — ils ramassaient sur leur passage les principales productions du pays et venaient aborder enfin dans la Colchide, où les

attiraient ces trésors que la légende symbolisait dans la toison d'or. Là, en effet, les vaisseaux de Sidon se chargeaient des richesses métalliques les plus diverses et les plus précieuses, dont la conquête avait été l'objectif qui avait attiré leurs navigations si loin et sur des mers si dangereuses : l'or que les Colchiens extrayaient eux-mêmes des lavages des rivières de leur pays et celui que les caravanes apportaient de l'Oural, du pays des Arimaspes; l'étain, indispensable à la fabrication du bronze, que les Ibères et les Albaniens exploitaient dans la chaîne du Caucase; le plomb et l'argent qui se rencontraient ensemble dans d'autres parties de la même région; enfin les métaux ouvrés que les Chalybes travaillaient dans leurs montagnes et dont la célébrité était dès lors universelle ; un bronze de qualité supérieure, le fer affiné en barres, et surtout l'acier, qu'aucune autre nation ne savait fabriquer encore et que ces inventeurs à demi sauvages de la métallurgie du fer produisaient déjà depuis un temps immémorial.

A la même époque les marchands sidoniens fréquentaient aussi les côtes de l'Épire, de l'Italie méridionale et de la Sicile; mais ils ne semblent pas avoir eu d'établissements fixes dans ces pays, sauf peut-être en Épire, où la légende faisait régner chez les Enchéliens le héros Cadmus, personnification mythique des navigateurs de la période sidonienne dans les contrées pélasgiques.

IV. — Mais si dans cet âge reculé la majeure partie du commerce maritime de Sidon se trouvait concentrée dans la portion orientale de la Méditerranée, dans les mers de Grèce et dans le Pont-Euxin, ce commerce ne s'y bornait pas uniquement. L'Égypte était un des principaux marchés des Phéniciens, et nombre de négociants de cette nation résidaient dans les villes du Delta, ainsi qu'à Memphis, où ils devaient dès lors avoir leur quartier distinct. Au-delà de la vallée du Nil, les vaisseaux

marchands de Sidon et des villes qui en dépendaient, comme Béryte, s'avançaient en longeant la côte d'Afrique jusque dans la Zeugitane, où les Sidoniens avaient dès lors fondé deux villes qui leur servaient d'entrepôt, Cambé, sur l'emplacement où fut plus tard Carthage, et Hippone, non loin de là; le nom de cette dernière ville en phénicien désignait un lieu ceint de murailles. C'est seulement plusieurs siècles après, que les Phéniciens devaient commencer à fréquenter le littoral de la Numidie et de la Mauritanie, et y multiplier leurs établissements au point qu'il n'y eut pas sur cette côte une ville dont la population ne fût chananéenne.

V. — Tel était le développement du commerce, des navigations et des colonies des Phéniciens pendant les cinq siècles de la suzeraineté égyptienne, qui fut aussi celle de la prépondérance absolue de Sidon parmi les cités des Chananéens maritimes. Toutes les villes dépendaient alors politiquement de cette fille aînée de Chanaan, où résidait un roi dont l'autorité s'étendait sur la nation entière des Sidoniens, même sur les villes les plus importantes et les plus anciennes, comme Béryte. Gébal seule faisait exception, possédait son roi distinct et ne dépendait peut-être en aucune façon de Sidon, car ses colonies, ses établissements de commerce, tels que Paphos dans l'île de Cypre et Mélos dans l'Archipel, avaient une existence séparée de celle des colonies sidoniennes et ne se confondaient pas avec elles; il paraît même, ainsi que l'a conjecturé le savant Movers, que ces établissements avaient été fondés un peu plus tôt. Au reste, nous avons déjà remarqué plus haut que, suivant toutes les vraisemblances, Gébal n'avait pas été dans l'origine une ville des Sidoniens, mais bien la métropole d'un autre peuple de même origine, les Sinéens.

Le papyrus du Musée Britannique dont nous avons rapporté le témoignage prouve que Tyr existait déjà du

temps de la XIXe dynastie égyptienne et se composait dès lors de deux parties, l'une située sur un îlot et l'autre sur le rivage adjacent. Mais ce n'était encore qu'une ville d'une importance secondaire, qui ne s'annonçait pas comme devant succéder à la suprématie politique de Sidon. Cependant un second îlot, alors distinct de celui qui portait la bourgade maritime, contenait déjà le fameux temple du dieu Melkarth, appelé par les Grecs l'Hercule Tyrien. Ce temple, ainsi que nous le raconte Hérodote d'après les annales mêmes de Tyr, avait été bâti dès l'établissement des Chananéens sur le littoral de la Méditerranée, en imitation d'un sanctuaire que renfermait l'île de Tyr ou Tylos dans leur première patrie sur la mer Erythrée. Il ne renfermait pas de simulacre, mais le dieu y était adoré sous la forme d'une émeraude conique d'une grosseur prodigieuse. Vénéré de toutes les populations chananéennes, le temple de Melkarth, auquel se rattachaient des traditions mythologiques et cosmogoniques d'une grande importance, était le centre religieux commun de la nation des Sidoniens et avait pour elle un caractère de sanctuaire national presque comparable à celui qu'eut pour les Israélites le temple de Jérusalem à partir de l'époque de Salomon. Plus tard il joua le même rôle pour tous les Phéniciens. Chaque année les différentes cités y envoyaient des ambassades de prêtres avec des présents magnifiques et des victimes destinées à être offertes en sacrifice.

VI. — L'existence d'une monarchie sidonienne, dont l'autorité s'étendait sur l'ensemble des cités qui composaient la Phénicie primitive du XVIIe au XIIIe siècle avant Jésus-Christ, n'a rien qui soit en contradiction avec la suzeraineté des pharaons sur ce pays à la même époque. Nous avons vu en effet que le système des rois égyptiens pour le gouvernement des contrées asiatiques soumises

par leurs armes consistait à laisser subsister les petites royautés indigènes à titre de vassales et sous la surveillance de résidents choisis parmi les officiers de leur cour. Les provinces placées dans cette condition payaient tribut et devaient fournir des contingents militaires à l'armée du pharaon. Mais ce n'était certainement pas en soldats de terre que les Sidoniens fournissaient leur contingent aux forces de la monarchie des Thouthmès, des Séti et des Rhamsès. Suivant toutes les vraisemblances, ils devaient donner à leur suzerain des vaisseaux au lieu de troupes, comme la Phénicie en donna plus tard aux rois d'Assyrie et de Perse. De même que les Phéniciens eurent dans tout le cours de leur histoire une tendance naturelle à se soumettre sans difficulté au vasselage des grands empires, par suite des avantages qu'en retirait leur commerce, ils se montrèrent toujours disposés à armer des navires de guerre pour le service des empires dont ils acceptaient ainsi la suzeraineté, mais s'assuraient en même temps la protection. C'était pour eux un moyen d'avoir de ces riches et puissantes monarchies des subsides considérables et souvent aussi des soldats qui leur permettaient d'entretenir, pour la protection de leur marine de commerce et de leurs comptoirs, une flotte militaire beaucoup plus considérable qu'ils n'auraient pu la créer et la maintenir avec leurs propres ressources. Sous les rois assyriens et perses, nous les voyons ainsi faire pour le compte de ces rois des conquêtes maritimes dont ils laissaient à d'autres la vaine gloire et la souveraineté nominale, mais dont ils s'assuraient, en échange de leur coopération, les avantages commerciaux réels. Il ne dut pas en être autrement sous les rois d'Égypte.

Le peuple égyptien n'a jamais été navigateur, pas plus que les Assyriens et les Perses ; il avait même de plus une horreur superstitieuse pour la mer, qu'il considérait comme impure, comme le domaine de Set, le dieu mauvais, l'adversaire d'Osiris. En montant sur un na-

vire pour s'en aller en mer, l'Égyptien croyait se lancer sur un élément ennemi et en même temps contracter une souillure religieuse. Leur peuple ayant de telles superstitions, ce n'est pas avec lui que les pharaons purent à aucune époque se former une marine. Si donc les Assyriens, à l'apogée de leur puissance, n'eurent jamais d'autre flotte sur la Méditerranée que les vaisseaux de la Cilicie et de la Phénicie ; si les Perses non plus ne possédèrent pas d'autres navires que ceux que montaient les Ioniens, les Ciliciens et les Phéniciens, à bien plus forte raison les rois d'Egypte ne purent avoir sur la même mer qu'une flotte équipée et montée par les Phéniciens, et surtout par les Sidoniens.

Or, c'est juste au moment où la domination égyptienne était le mieux affermie sur le pays des Chananéens maritimes et où, d'un autre côté, la puissance commerciale de Sidon atteignait son point culminant, sous Thouthmès III, que nous avons constaté, en suivant les annales égyptiennes, l'existence d'une flotte de guerre considérable au service du pharaon, faisant reconnaître son autorité et percevant pour lui des tributs jusque dans des contrées fort éloignées de l'Egypte. Cette flotte, à nos yeux, est celle des Sidoniens, dont les campagnes tournaient au profit de l'orgueil et de la renommée de leur suzerain. Et en effet, les pays où les inscriptions hiéroglyphiques nous ont révélé que les vaisseaux de Thouthmès III avaient été faire des expéditions, imposer des tributs aux populations indigènes et répandre la crainte de la puissance égyptienne, sont tous ceux que dans le même moment les Sidoniens fréquentaient le plus habituellement pour leur négoce et où ils avaient fondé leurs principaux établissements, Cypre, la Crète, l'Archipel, la côte nord de l'Afrique, peut-être l'extrêmité méridionale de l'Italie et le littoral du Pont-Euxin. Si l'on n'admettait pas notre hypothèse, la coïncidence serait véritablement extraordinaire.

VII. — Mais du moment que l'on admettra que la marine militaire des pharaons de la XVIII[e] dynastie sur la Méditerranée était une marine phénicienne, il nous semble bien difficile de ne pas croire qu'il devait en être de même de leur flotte de la mer Rouge. C'étaient des Sidoniens qui devaient monter les vaisseaux de guerre sur lesquels étaient transportées les troupes que l'Égypte envoyait soumettre ou maintenir dans l'obéissance le pays de Poun, c'est-à-dire l'Arabie méridionale, entrepôt de tous les produits précieux de l'Inde, métaux, pierreries, bois de prix, épices, ivoire, et les vaisseaux de commerce qui faisaient habituellement l'intercourse entre les ports de ce pays fortuné, si riche d'ailleurs par ses propres productions, et les ports de l'Égypte. La navigation de la mer Rouge est une des plus difficiles et réclame des marins très-expérimentés; lorsque plus tard les rois de la XXVI[e] dynastie voulurent s'y reformer une marine, ils furent contraints de s'adresser aux Phéniciens. Du reste, quand la Bible nous montre, à la suite de l'alliance entre Hiram et Salomon, les matelots tyriens montant la flotte que le monarque israélite a fait construire pour le commerce d'Ophir dans ses ports d'Élath et d'Aziongaber, le succès de la première campagne, qui s'accomplit sans un instant d'hésitation, révèle assez clairement que les Phéniciens ne s'engageaient pas alors sur une mer à eux entièrement inconnue, mais qu'ils devaient posséder sur ces parages des documents remontant à des navigations antérieures, et que sans doute les Tyriens d'Hiram ne faisaient que recommencer ce que les Sidoniens leurs prédécesseurs avaient fait quelques siècles auparavant d'accord avec l'Égypte.

§ 7. — Décadence de la puissance sidonienne.

(XVe-XVIe siècle)

Invasions des Israélites et des Philistins. — Ruine de Sidon.

(1209)

I. — L'étude des monuments historiques de l'Égypte nous a révélé le grand fait qui se produisit vers le milieu du XVe siècle avant l'ère chrétienne, sous le pharaon Séti Ier, ou un peu avant lui, dans le bassin de la Méditerranée, la naissance d'une marine des nations pélasgiques, l'arrivée en Afrique des Libyens Japhétites, qui envahirent cette contrée par mer, et leur premier établissement sur les rives du lac Triton, dont le nom, purement aryen, ne s'expliquait guère dans l'Afrique septentrionale avant la révélation de ces faits. Dès lors, et pendant plusieurs siècles, les Pélasges de l'Archipel, de la Grèce et de l'Italie, les Philistins de la Crète, les Sicules, les Sardones, les Libyens et les Maxyes de l'Afrique, unis, malgré les étendues de mer qui les séparaient, par le lien d'une étroite confédération, entretinrent entre eux des relations constantes et multipliées, qui supposent forcément un actif commerce réciproque et un développement de navigation très-considérable, en même temps qu'elles permettent d'expliquer l'importance, jusqu'à présent tout à fait inexplicable, des fables libyennes dans les plus anciens souvenirs religieux de la Grèce, le culte d'Athénée Tritonis et de Posidon Libyen. La confédération libyo-pélasgique vit sa puissance s'accroître rapidement. Celle-ci était à son comble au commencement du XIVe siècle, lorsque les Libyens et les Maxyes, après s'être constamment étendus dans la direction de l'É-

gypte et même dans la partie occidentale du Delta pendant tout le règne de Rhamsès II, envahirent, sous Ménephtah, la Basse-Égypte jusqu'au-delà de Memphis, de concert avec les Tyrrhéniens et les Achéens, et faillirent en faire la conquête.

Une semblable révolution ne pouvait pas s'accomplir dans les mers où les vaisseaux de Sidon avaient régné jusqu'alors en dominateurs exclusifs, sans que sa puissance maritime et commerciale en reçût une bien profonde atteinte. Ce fut pour la grande cité phénicienne le commencement de la décadence. Désormais les Sidoniens avaient des rivaux redoutables, formés sans doute par leur exemple, dans le champ qu'ils avaient longtemps exploité seuls, et non-seulement des rivaux, mais des ennemis naturels qui ne pouvaient pas se borner à leur faire concurrence; qui devaient, au contraire, se mettre à leur donner la chasse et s'efforcer de leur interdire les parages antérieurement fréquentés par eux. La piraterie commença dès lors à infester les mers de la Grèce ; la navigation n'offrit plus qu'une sécurité précaire. Les petits établissements sidoniens dans l'Archipel tombèrent l'un après l'autre sous les attaques des indigènes des îles et des corsaires pélasges. Les établissements considérables et en mesure de se défendre contre une aggression sérieuse, comme ceux de Théra, de Mélos, de Thasos, parvinrent seuls à résister. Peut-être les Sidoniens eussent-ils pu maintenir même alors leur première situation, si le pharaon leur suzerain leur avait fourni, comme au temps de Thouthmès III, les moyens, en argent, en matériel et en hommes, d'équiper une nombreuse flotte de guerre portant son pavillon. Mais la monarchie égyptienne avait complétement négligé les choses de la marine pendant les troubles de la fin de la XVIII[e] dynastie, et nous avons vu que les premiers rois de la XIX[e] dynastie, s'ils avaient rendu à la terre de Mitsraïm sur le continent toute son ancienne puissance guerrière, ne sem-

blent pas avoir attaché la même importance à se reformer une flotte et à reprendre la domination de la Méditerranée. Les Sidoniens, pour défendre leur commerce et leurs établissements, se trouvèrent donc réduits à leurs propres ressources, qui ne suffisaient pas à tenir tête aux forces toujours croissantes de la confédération libyo-pélasgique.

II. — Les débuts de la marine chez les populations de la Grèce, leurs premiers efforts pour entrer dans la voie des navigations sérieuses et lointaines, demeurées jusque là comme le monopole des Phéniciens de Sidon, le rapide succès de ces efforts, en un mot les faits décisifs dont nous venons de parler, sont clairement représentés dans les traditions légendaires de la race hellénique par la fable des Argonautes. Cette fable, devenue le centre de tout un cycle poétique, se compose de deux récits bien distincts, relatifs à des navigations dans des directions diamétralement opposées, que la légende a plus tard, comme il arrive souvent, amalgamés et réunis l'un à l'autre au moyen d'une géographie fantastique. L'un des récits a trait aux relations avec la Libye et la région spéciale du lac Triton. L'autre, et c'est la partie la plus importante de la fable, montre les Argonautes se dirigeant vers le nord ; ils franchissent le Bosphore et les dangers des Symplégades, s'aventurent sur le Pont-Euxin et s'en vont à Colchos, où leur chef conquiert la toison d'or. Ainsi les Pélasges de la Grèce, à peine en possession d'une marine, veulent aller conquérir par eux-mêmes les richesses de la Colchide, dont ils ont sans doute entendu les Phéniciens faire des récits qui ont excité leur convoitise. C'est de ce côté qu'ils dirigent leurs premières navigations, et ils parviennent effectivement à se rendre les maîtres du commerce maritime avec cette contrée où affluaient tant de trésors. A partir du temps des Argonautes il n'est plus question de navi-

gations habituelles des Phéniciens dans la mer Noire et jusqu'à la Colchide; c'est une direction dans laquelle ils ont été supplantés, et Thasos devient le point extrême de leur commerce vers le nord.

III. — Bientôt après, une autre de ces grandes révolutions qui précipitent les peuples les uns sur les autres et produisent leurs migrations, expulsa de leurs demeures les Chananéens agriculteurs de la Palestine et changea complétement les conditions politiques de ce pays. Ce fut l'invasion des Israélites sous la conduite de Josué. Cette invasion n'atteignit pas directement les Sidoniens, avec lesquels Josué paraît s'être étudié à ne pas entrer en lutte, car la Bible nous le montre s'arrêtant à leur frontière dans sa poursuite des princes ligués avec le roi de Hazor. Mais ils en sentirent nécessairement le contrecoup. Trente-et-une petites principautés chananéennes avaient été détruites en Palestine, la plus grande partie de la population passée au fil de l'épée et surtout refoulée en masse vers la côte, devant la marche envahissante du peuple d'Israël. Le territoire des Sidoniens, respecté par l'invasion, fut le seul refuge de tous ces fuyards. Il se trouva donc, par l'effet de la conquête de la Terre Promise par les Hébreux, encombré de masses de populations habituées à l'agriculture et chassées des campagnes de l'intérieur, que le sol restreint de la Phénicie n'était pas capable de porter ni de nourrir et qu'il n'était pas non plus possible de rétablir par les armes dans leurs anciennes demeures.

Un fait exactement semblable se produisit quelques siècles plus tard dans l'histoire de la Grèce. Les Ioniens, refoulés dans l'Attique par l'invasion dorienne, s'y trouvèrent infiniment trop nombreux pour pouvoir y vivre tous. Il fallut qu'une partie d'entre eux se décidât à quitter l'Europe et à aller chercher une nouvelle patrie sur la côte de l'Asie Mineure, où ils fondèrent les ma-

gnifiques cités de l'Ionie. Dans les annales de l'humanité, des causes identiques, par une loi qui semble immuable, produisent les mêmes résultats. Ce qui se passa en Attique pour la population ionienne lors de l'invasion des Doriens fut ce qui s'était passé en Phénicie pour la population chananéenne agricole lors de l'irruption des Israélites. La nécessité commanda de transplanter ailleurs les réfugiés de l'intérieur qui ne pouvaient pas vivre en Phénicie, et de les fixer dans des pays où ils pussent prospérer en se livrant à la culture de la terre. Ainsi les Sidoniens se trouvèrent à ce moment obligés de fonder de véritables colonies dans le sens propre du mot, des colonies occupant tout le sol de la contrée où elles allaient s'établir, y supplantant les indigènes et s'y livrant à l'agriculture, bien différentes en un mot des établissements commerciaux que les Phéniciens avaient l'habitude de fonder.

IV. — La première de ces colonies fut celle de Thèbes en Béotie, dont le fondateur mythique dans la légende grecque est Cadmus, héros dont le nom, d'origine sémitique, signifie « l'oriental, » et qui personnifie constamment en Grèce les navigateurs phéniciens de la période sidonienne. L'auteur de ce manuel s'est efforcé, dans un mémoire spécial, d'établir le caractère positivement historique et la date de la colonie de Thèbes. Elle ne réussit point. Accueillie avec hostilité par la population indigène, qui était nombreuse et guerrière, elle rencontra dès ses débuts de grandes difficultés et fut au bout de peu de temps étouffée. Cette résistance des indigènes, qu'aucun des établissements purement commerciaux des Phéniciens n'avait rencontrée aussi vive, est symbolisée dans le récit mythologique par la lutte de Cadmus contre le serpent fils de Mars. Mais Pausanias nous a conservé à ce sujet une tradition purement historique, dépouillée de tout mélanges d'idées religieuses : d'après

lui, lors de l'arrivée de Cadmus et des colons sidoniens, la Béotie était habitée par les Aones et les Hyantes ; ces derniers essayèrent de résister aux envahisseurs étrangers, mais furent vaincus et expulsés du pays. Les Aones, au contraire, instruits par leur sort, se soumirent et se mêlèrent, aux Phéniciens. La discorde, ainsi soulevée entre les autochthones par l'arrivée des colons chananéens, est représentée dans la légende mythologique par le combat que se livrent après la venue de Cadmus les Spartes, nés de la terre. Dès lors, ceux des Spartes que la fable fait survivre à ce combat et qui deviennent les compagnons de Cadmus sont les représentants des principales familles aoniennes qui acceptèrent la domination étrangère.

Cadmus ne reste pas longtemps paisible possesseur de son empire, il est bientôt chassé et forcé de se retirer chez les Enchéliens. C'est l'élément indigène qui reprend le dessus; après avoir accepté l'autorité des Phéniciens, après en avoir reçu les bienfaits de la civilisation, il réagit contre eux et cherche à les expulser. Aussi est-ce le fils d'un des Spartes alliés à la famille de Cadmus, Penthée, enfant d'Échion, qui occupe le trône à la place du héros phénicien. Mais bientôt l'élément asiatique reprend la suprématie au nom de la religion, Penthée est déchiré par les Bacchantes, dans une de ces orgies d'origine orientale que les Phéniciens avaient enseignées au peuple de la Béotie. Alors un prince de la dynastie chananéenne recouvre le sceptre, Polydorus, que l'on dit fils de Cadmus. Suit, toujours dans la tradition grecque, une série d'alternatives entre les descendants de Cadmus et ceux des Spartes, qui se prolonge jusqu'à Œdipe. Dans toute cette histoire, les noms des princes et leur enchaînement successif n'ont qu'une bien médiocre autorité. Mais ce qui paraît en résulter d'une manière évidente est l'existence de deux dynasties rivales qui, avec des chances diverses, se disputèrent le

trône de Thèbes pendant une durée d'environ trois siècles après la colonie des Sidoniens dans cette ville, l'une étant phénicienne et l'autre nationale.

Les malheurs d'Œdipe et de sa famille, ses crimes involontaires et ceux de ses fils ne sont pas du domaine de l'histoire. Ils appartiennent purement à la mythologie, que les Grecs ont toujours eu l'habitude de mêler aux traditions de leurs primitives annales, d'une manière telle qu'on ne peut souvent y distinguer ce qui est de l'histoire et ce qui est de la religion. Tout ce qu'on peut discerner dans cette partie des récits relatifs aux Cadméens est l'horreur profonde que leur race, en tant qu'étrangère, et leur culte, encore empreint de toute la barbarie et de toute l'obscénité orientales, inspiraient aux Grecs, dont cependant ils avaient été les instituteurs. Aussi, dans les traditions helléniques, une terreur superstitieuse s'attache-t-elle au souvenir des rois de la race de Cadmus. Ce sont eux qui fournissent le plus de sujets à la tragédie antique. A leurs noms sont accolées mille histoires étranges et monstrueuses. Tous les mythes impurs et immoraux de la religion phénicienne deviennent dans la bouche du peuple des crimes réels que l'on attribue aux Cadméens.

Mais ce qui redevient véritablement du domaine de l'histoire, c'est la discorde qui succède au règne d'Œdipe, l'appel fait par un des princes de la dynastie phénicienne aux chefs des peuples de la Grèce pour l'aider à combattre son heureux compétiteur, et l'empressement de ces chefs à répondre à son appel. L'expédition dirigée par Polynice échoue, mais la guerre contre Thèbes n'est pas seulement pour les Grecs l'occasion de servir l'ambition d'un des descendants de Cadmus, c'est celle de briser la puissance de la dynastie étrangère. Comme telle, c'est une cause nationale, et l'on doit y voir le premier acte de la lutte de la Grèce pour s'affranchir de la suprématie morale et politique de l'Asie, lutte dont le second

acte se termine à la prise de Troie, et le troisième à l'expulsion des Pélopides par les Doriens. Aussi, dix ans après l'échec des Sept Chefs, voyons-nous les Épigones revenir sous les murs de Thèbes, et cette fois la puissance des Cadméens est détruite sans retour. Le plus grand nombre des descendants des colons de Chanaan se retirent avec Laodamus. Le fils de Polynice, Thersandre, est bien, il est vrai, remis sur le trône, mais son pouvoir n'est que précaire. Il essaie de faire oublier son origine étrangère en s'associant à l'expédition des Grecs contre Troie; mais il est tué en Mysie, au début de la guerre. Alors les Thébains adoptent la forme du gouvernement républicain.

V. — La seconde colonie fondée par les Sidoniens à la suite de l'invasion hébraïque dans la Palestine, pour donner une nouvelle patrie aux réfugiés qui s'étaient accumulés sur leur territoire, fut plus nombreuse et plus importante que celle de Thèbes. Elle eut aussi de tout autres destinées. Ce fut en Afrique qu'elle fut établie. La tradition nationale des habitants de la Byzacène et de la Zeugitane revendiquait comme un titre de gloire la descendance de Chananéens de la Palestine méridionale obligés de s'expatrier devant les Israélites, principalement de Gergéséens et de Jébuséens, et l'on n'a pas d'objection sérieuse à opposer à l'authenticité de cette tradition; aussi les savants modernes dont l'opinion peut faire autorité en semblable matière, Movers et M. Munk, n'ont-ils pas hésité à l'admettre. Les Sidoniens devaient être assez naturellement amenés à établir leurs réfugiés dans cette région, car ils y avaient eux-mêmes déjà fondé les villes d'Hippone et de Cambé. D'ailleurs les colons devaient y être placés dans des conditions particulièrement favorables, car ils y trouvaient un premier fond de population, bien antérieurement en possession du sol, qui appartenait à leur race. Les recherches

de Movers ont en effet prouvé qu'à la suite de l'invasion des Pasteurs en Égypte quelques tribus chananéennes agricoles et pastorales avaient continué leur mouvement de migration vers l'ouest et s'étaient avancées par terre le long du littoral de l'Afrique, jusqu'au-delà des Syrtes et du lac Triton, où elles s'étaient arrêtées enfin dans les cantons fertiles qui formèrent plus tard le territoire de Carthage.

Ces deux couches d'élément chananéen agriculteur, que l'on ne saurait confondre avec les Phéniciens adonnés principalement au commerce et à la navigation, se mélangèrent dans le pays qu'ils occupaient avec des tribus de Libyens japhétites venus de la contrée voisine du lac Triton. De là naquit le grand peuple cultivateur et guerrier des Liby-Phéniciens, dans lequel Carthage puisa le principal élément de sa puissance militaire, peuple mixte dont les traits étaient peut-être plus libyens que phéniciens, mais qui suivait les mœurs et la religion de Chanaan et parlait encore exclusivement la langue phénicienne au temps où saint Augustin gouvernait l'église d'Hippone. Ce peuple avait si bien prospéré sur le sol fécond où il s'était formé, qu'après avoir envoyé de nombreux essaims coloniser certains cantons de l'Espagne, une partie de la côte de Mauritanie et le littoral ouest de l'Afrique jusqu'au cap Noun, il comptait encore dans le territoire peu étendu de la Byzacène et de la Zeugitane, au moment où s'engagea la lutte entre Carthage et Rome, plus de trois cents villes florissantes et populeuses. Sur le seul fleuve Tusca, qui faisait la limite des Liby-Phéniciens et des Numides, il y avait soixante-dix villes. Nous retrouverons les Liby-Phéniciens lorsque nous arriverons à l'histoire de Carthage; mais il était nécessaire d'indiquer ici la part qu'eurent à la formation de ce peuple les émigrants forcés, Gergéséens et Jébuséens, que Josué avait rejetés hors de la Palestine.

VI. — L'invasion des Israélites fut suivie de très-près par celle des Philistins, qui arrivèrent par mer de la Crète. Nous avons raconté celle-ci, au chapitre de l'Égypte, d'après les tableaux historiques et les inscriptions du palais de Médinet-Abou. Il nous suffira de rappeler ici que les Philistins, issus de la race de Japhet, étaient un des peuples de la confédération libyo-pélasgique; que sous le règne du pharaon Rhamsès III ils abandonnèrent la Crète et vinrent se jeter sur la Palestine. Rhamsès les vainquit et détruisit la flotte qui les avait apportés. Mais ne sachant que faire de ce peuple entier qu'il avait fait prisonnier, il fut bien obligé de lui donner des terres, et le cantonna sur le littoral autour de Gaza, Azoth, Ascalon, Gath et Accaron. Ceci se passait dans les dernières années du XIVe siècle avant l'ère chrétienne.

Les Philistins, renforcés sans doute par de nouvelles émigrations parties de Crète, grandirent rapidement pendant un siècle, en profitant de la décadence de l'Égypte sous les rois fainéants de la XXe dynastie. En même temps que sur terre l'accroissement de leur population parvenait à leur constituer une force militaire redoutable, ils se créaient une marine. Au bout de cent ans leur puissance était devenue assez grande pour leur permettre de prétendre à la domination de toute la Syrie méridionale et d'oser attaquer à la fois les Israélites et les Sidoniens, qu'ils voulaient également subjuguer. Des entreprises heureuses et quelques victoires signalées leur permirent de se rendre maîtres en peu de temps de tout le pays des Hébreux et d'y faire peser le joug d'une oppression qui dura plus d'un demi-siècle. Vers le moment même où commençait cette oppression, ou peut-être quelques années avant, mais dans tous les cas en 1209 avant l'ère chrétienne, une flotte philistine partie d'Ascalon se présenta à l'improviste devant Sidon, qui ne s'était pas mis en état de défense,

emporta de vive force et rasa la grande cité phénicienne, la fille aînée de Chanaan.

Ce désastre clôt la première époque de l'histoire de la Phénicie.

§ 8. — Commencement de la suprématie tyrienne. Colonies en Sicile, en Afrique et en Espagne.

(1209-1048)

I. — Les Philistins, satisfaits d'avoir ruiné la souveraine des mers dont ils pensaient que dès lors l'héritage passerait forcément à leur cité d'Ascalon, se retirèrent sans occuper la Phénicie comme ils faisaient du pays des Hébreux. Aussi les Sidoniens purent-ils respirer et se relever en peu d'années du désastre qui avait abattu leur puissance.

Les fugitifs de Sidon se réunirent à Tyr, autour du temple de Melkarth, qui était, comme nous l'avons déjà dit, le centre religieux de la nation, et se placèrent ainsi sous la protection de leur dieu. Tyr avait été jusqu'alors une ville de second ordre ; par suite de ces événements elle changea tout à coup de caractère. Sa population fut plus que doublée ; elle devint le centre politique du pays comme elle était déjà son centre religieux, et succéda en tout à la prépondérance et à la prospérité de Sidon. Aussi beaucoup des historiens de l'antiquité classique ont-ils considéré la date de 1209 comme celle de sa véritable fondation.

Ce fut surtout la ville continentale, Palætyrus, qui profita des conséquences de la ruine de Sidon. Seule elle pouvait étendre assez son enceinte pour recevoir la nombreuse population qui s'y était réfugiée. L'îlot qui portait l'autre partie de la ville était alors encore trop restreint pour contenir beaucoup d'habitants, et, de plus,

il continuait à manquer d'eau potable, comme au temps où le voyageur égyptien de la XIX[e] dynastie l'avait décrit. Mais, sur sa face septentrionale, cet îlot et celui de Melkarth enfermaient un magnifique port naturel, qui permettait d'abriter une flotte nombreuse, tandis que la côte du continent n'en possédait pas. Aussi les arsenaux et tous les établissements relatifs à la marine se concentrèrent-ils autour de ce port. Dès lors, et pour deux siècles au moins, Tyr se trouva composée de trois parties, séparées les unes des autres par les eaux, la ville proprement dite sur le rivage, au lieu dit aujourd'hui Ras-el-Aïn, la ville maritime dans une première île, enfin la ville sacerdotale, groupée autour du temple de Melkarth, dans un second îlot un peu plus avancé au milieu de la mer.

II. — Les événements de l'an 1209 ouvrent dans l'histoire de la Phénicie une période nouvelle, celle de la suprématie tyrienne, qui se prolonge jusqu'au siége de Tyr par Sargin, roi d'Assyrie, c'est-à-dire pendant cinq siècles. C'est seulement alors que se forme réellement une nation phénicienne, car jusqu'à cette époque il n'y avait eu que des Sidoniens. Pendant un temps, maîtres de presque toute la Syrie, les Chananéens s'étaient vus, dans le cours du XIV[e] et du XIII[e] siècle, assaillis successivement de tous les côtés par des ennemis qui leur avaient enlevé la plus grande partie de leur territoire. Les Hébreux avaient conquis la Palestine, les Philistins détruit Sidon, du côté du nord aussi les Araméens avaient repris Hamath et subjugué ou anéanti la nation chananéenne qui l'occupait, séparant ainsi les habitants de la région du Liban des Héthéens de l'Amanus et du bas Oronte. Cette suite de malheurs finit par éclairer les quelques peuples de la race de Chanaan qui subsistaient encore au nord de la Palestine. Ils comprirent que rester dans leur état de morcellement et d'indifférence mu-

tuelle était se livrer comme une proie assurée à la conquête étrangère, et que le seul moyen de garder leur indépendance, leur vie propre, était de se grouper en un seul corps, maintenu par des liens politiques sérieux. De là sortit la nation des Phéniciens. Les peuplades qui occupaient les diverses parties du Liban, Sémaréens, Sinéens, Arcéens, ainsi que les villes chananéennes qui s'étaient maintenues sur la côte de la Galilée, comme Acco, s'unirent pour former un seul peuple aux Sidoniens, demeurés encore les plus puissants, malgré leur récent désastre.

Toutes les villes de premier ordre, Simyra, Gébal, Béryte, Sidon, qui se releva bientôt de ses ruines, gardèrent leur pleine autonomie locale et leur ancienne forme de gouvernement. C'était celle de la monarchie tempérée par des assemblées générales des plus riches citoyens, et par des conseils particuliers de prêtres et de magistrats qui jouissaient d'une certaine influence. Ces magistrats marchaient de pair avec les rois dans les cérémonies publiques, et ils se concertaient avec eux pour l'envoi des ambassades à Tyr, au centre de la nation. Les prêtres avaient aussi une grande part au gouvernement. Nous ne pourrions pas décider jusqu'où s'étendait leur autorité; mais si nous en jugeons par le rôle que jouèrent en Judée les prêtres phéniciens de Baal, ils devaient être très-puissants. Les institutions de Gebal ou Byblos passaient pour le type le plus parfait de ces gouvernements monarchiques, mitigés par des formes de liberté éminemment aristocratique.

Mais les rois des diverses cités étaient tous soumis à la suprématie et à la suzeraineté de celui de Tyr, chef unique et véritable de la nation, qui, à ce titre, se proclamait « roi des Sidoniens[1]. » C'était lui qui décidait

(1) Il est nécessaire, dans les textes qui se rapportent à cette époque, de distinguer avec soin le « roi des Sidoniens, » qui

toutes les choses tenant aux intérêts généraux de la Phénicie, de son commerce et de ses colonies, qui faisait les traités avec l'extérieur, qui disposait des forces navales et militaires de la confédération. Il était assisté des députés des autres villes, car leurs ambassades annuelles au temple de Melkarth avaient pris désormais un caractère politique.

Les Aradiens seuls continuaient à mener une vie séparée. Sans doute ils étaient rattachés aux autres Phéniciens par les liens d'une étroite alliance, ils s'associaient aux profits de leur commerce et de leurs navigations. Mais des indices très-significatifs donnent à penser qu'ils ne s'étaient pas soumis à l'autorité des rois de Tyr.

Tyr était alors le premier port de la Phénicie, le foyer principal des opérations de négoce, comme le centre de la vie politique. Toute sa population, et celle des autres cités, s'adonnait aux choses de la marine; mais elle ne suffisait même pas à fournir les équipages des vaisseaux, tant ceux-ci étaient nombreux. Il fallait encore recruter des matelots ailleurs, principalement dans le pays d'Aradus. L'armée de terre, dont la majeure partie était employée à la protection des colonies et des établissements commerciaux, se composait tout entière de mercenaires étrangers. Un corps d'Aradiens avait la garde de la ville même de Tyr. Les autres troupes, d'après les précieuses indications du prophète Ezéchiel, étaient principalement recrutées parmi les Liby-Phéniciens et les populations voisines du littoral africain. Cependant on y signale aussi des corps de Lydiens tirés de l'Asie Mineure.

III. — La réunion des diverses cités chananéennes

était celui de Tyr, de son vassal le « roi de Sidon, » prince local de l'ancienne métropole, passée au second rang.

en une seule confédération, en un même ensemble national que dirigeait le roi de Tyr, résultat des événements qui avaient marqué la fin du XIIIe siècle, dut se produire dans les cinquante ans qui suivirent la ruine de Sidon, période de l'histoire des Phéniciens sur laquelle les témoignages de l'antiquité classique et les monuments orientaux sont absolument muets. En effet nous voyons le nouvel état de choses constitué, lorsqu'au milieu du XIIe siècle les renseignements sur les Phéniciens recommencent, et que Tyr, désormais affermie sur son propre sol, rentre dans la voie des grandes navigations, interrompues pendant quelque temps par le désastre de Sidon.

La direction principale de ces nouvelles navigations ne pouvait plus être la même que du temps de la prépondérance sidonienne. Tout espoir de recouvrer la domination sur l'Archipel et les mers de la Grèce eût été désormais une chimère. La création de la puissance des Dardaniens sur la côte de l'Asie opposée à la Thrace, celle de la marine des Cariens dans le midi de l'Asie Mineure et dans les Sporades qu'ils avaient presque toutes conquises, enfin celle de la monarchie des Pélopides en Grèce, avaient complété l'effet commencé par les premiers efforts des populations pélasgiques pour s'emparer de la mer. Les derniers établissements phéniciens dans ces contrées étaient tombés à la suite de la chute de Sidon; il ne subsistait plus que ceux de Théra, de Mélos, de Camirus et d'Ialysus dans l'île de Rhodes, enfin de Thasos, mais tous en pleine décadence. Les poëmes homériques nous peignent fort exactement la situation des choses à cette époque. Sans doute, ils parlent encore fréquemment des marchands de la Phénicie, mais ils les montrent passés de l'état de maîtres de la mer à celui de simples négociants, bien souvent pourchassés par les populations indigènes et exposés à tous les dangers de la piraterie, qu'eux-mêmes en représailles

exercent souvent à leur tour; en même temps, les navires des Taphiens sillonnent en tous sens l'Archipel, tantôt comme marchands, tantôt comme écumeurs de mer, et vont enlever des esclaves jusqu'aux portes de Sidon.

IV. — Les Phéniciens ne pouvaient pas se contenter d'un commerce fait dans ces conditions; il ne pouvait plus avoir pour eux qu'une importance secondaire. Pour alimenter leurs marchés, pour soutenir leur puissance maritime, il leur fallait chercher d'autres mers où il leur fût possible de dominer en maîtres exclusifs, des contrées dont ils concentrassent tous les produits entre leurs mains et où ils pussent se procurer, sans concurrence et sans danger de la part des pirates, les métaux nécessaires au commerce et à l'industrie. Ce fut vers l'ouest qu'ils les cherchèrent, en longeant la côte d'Afrique, où déjà la période sidonienne avait vu fonder les places de commerce d'Hippone et de Cambé, et où avaient été portés les colons qui donnèrent naissance à la nation des Libyphéniciens.

En 1158, une nouvelle ville importante fut fondée par les Tyriens sur le rivage de la Zeugitane. Ce fut Utique. Mais bientôt les navires phéniciens, partant pour de nouvelles et plus lointaines expéditions des ports de cette contrée, où ils pouvaient désormais se ravitailler, commencèrent à fréquenter le littoral de la Numidie et de la Mauritanie, et gagnant de proche en proche découvrirent l'Espagne, où la ville de Gadès, aujourd'hui Cadix, fut fondée peu d'années après Utique.

Strabon raconte, d'après les annales originales des Gaditains, que quelque temps après la découverte de l'Espagne un oracle ordonna aux Tyriens d'envoyer une colonie vers les Colonnes d'Hercule. Arrivés à Calpé, c'est-à-dire au détroit de Gibraltar, les navigateurs se crurent aux limites du monde; ils abordèrent au lieu

où fut fondée plus tard la ville de Sex, et après avoir offert un sacrifice, les auspices étant contraires, ils retournèrent à Tyr. Quelque temps après, de nouveaux colons furent envoyés dans la même direction. Ceux-ci passèrent le détroit et abordèrent dans une petite île située auprès d'Onuba, entre Calpé et Gadès; mais, cette fois encore, les auspices étant défavorables, ils se rembarquèrent et revinrent à Tyr. Ce ne fut qu'à la troisième tentative que l'établissement put enfin réussir. Cette dernière expédition, plus considérable que les deux précédentes, franchit le détroit et fonda deux colonies dans deux îles voisines, dont l'une reçut le nom de Gadès, en phénicien *Gadir*, qui désigne un « lieu fermé et fortifié ; » nous ne connaissons l'autre colonie que par son appellation grecque, Erythia, qui est peut-être la traduction du nom phénicien.

V. — Les populations de la Bétique, avec lesquelles les Tyriens nouèrent des rapports étroits par suite de la fondation de ces colonies, se donnaient dans leur propre idiome un nom que les auteurs grecs et latins ont transcrit par *Turti*, *Turdet-ani*, *Turtyt-ani*, *Turd-uli*. Les Phéniciens identifièrent cette appellation avec le nom de *Tharsis*, connu dans leurs plus anciennes traditions géographiques, et qui s'appliquait primitivement à l'Italie, pays des Pélasges Tyrrhéniens. De Tharsis les Grecs firent *Tartessus*, lorsqu'en 640 avant l'ère chrétienne, Coléus le Samien découvrit les établissements tyriens de la Bétique et les fit connaître aux populations helléniques, pour lesquelles ils étaient demeurés jusqu'alors enveloppés dans la nuit des fables. Le nouveau Tharsis, c'est-à-dire l'Espagne, devint rapidement, après la fondation de Gadès, un des principaux marchés du commerce tyrien, qui y multiplia ses colonies.

En dedans du détroit de Gadès, sur le territoire des Bastules, les principaux établissements tyriens furent

Malaca (Malaga), dont le nom, signifiant « la ville des salaisons, » faisait allusion au commerce de ses habitants; Sex (Motril) ou « la ville brûlée du soleil, » et Abdère (Almeria), dont le nom, tiré probablement de quelque racine phénicienne, n'a pas encore été expliqué jusqu'ici. On doit probablement attribuer aussi une origine chananéenne à Carteïa (Algesiras) que l'on disait fondée par Hercule, c'est-à-dire par Melkarth, d'après une tradition mythologique commune à toutes les colonies de Tyr sur la côte d'Espagne. Strabon rapporte que le nom primitif de cette ville était *Hêraclée;* ceci donne en phénicien une forme *Melkartheia*, d'où l'on aura fait plus tard, par abréviation, *Carteia*.

Les Tyriens fondèrent en outre dans la même partie de la Péninsule un grand nombre d'autres villes moins importantes, dont les noms, rapportés par les géographes anciens, attestent l'origine. On signale encore des colonies phéniciennes plus au nord, en face des îles Baléares. Enfin nous retrouvons des appellations de villes d'un caractère évidemment phénicien échelonnées de distance en distance, mais en beaucoup plus petit nombre que dans la Bétique, sur la côte orientale de l'Espagne Tarraconnaise, jusqu'au pied des Pyrénées.

Un siècle seulement après la fondation de Gadès, les Tyriens dominaient en suzerains incontestés dans les parties les plus riches et les plus fertiles de la Bétique, dans toute la vallée du Bétis (le Guadalquivir), sur les Turditains et les Turdules, et tout le long du pays des Bastules. Pour y avoir des colons agriculteurs, ils y transplantèrent un grand nombre de Libyphéniciens d'Afrique. Leur race s'y mêla tellement à celle des indigènes, qu'au temps de Strabon la majorité des habitants dans les villes de la Turdétanie étaient, au dire de l'illustre géographe, d'origine chananéenne. Ceux de la côte autour de Malaca et d'Abdère s'appelaient encore, sous la domination romaine, Bastulophéniciens ou Liby-

phéniciens, et les médailles nous apprennent qu'à la même époque l'usage de la langue phénicienne se maintenait dans les villes de Gadès, de Malaca, de Sex et d'Abdère.

Les produits que les Tyriens venaient chercher en Bétique étaient les métaux, or et argent, fer, plomb, cuivre, étain, cinabre, le miel, la cire et la poix. « Tharsis, dit « le prophète Ezéchiel en s'adressant à Tyr, Tharsis trafiquait avec toi; elle t'apportait toutes sortes de richesses, elle remplissait tes marchés d'argent, de fer, « d'étain et de plomb. »

VI. — Le commerce avec l'Afrique et l'Espagne étant devenu l'objet principal des navigations des Tyriens, il devint indispensable pour eux de créer à leurs vaisseaux un point de relâche entre la Phénicie et ces contrées lointaines. Il était donné par la nature elle-même dans l'île de Malte, dont les merveilleux ports et la situation exceptionnelle ont toujours fait la clef de la Méditerranée. Vers la fin du XIIe siècle, les Tyriens occupèrent Malte et l'île voisine de Gaulos (aujourd'hui le Gozzo), dont les Carthaginois héritèrent plus tard et dans lesquelles on a retrouvé les seuls temples phéniciens dont les ruines aient été préservées jusqu'à nos jours. On ignore si ces deux îles étaient alors désertes ou habitées, mais en tous cas les colons de Tyr y eurent rapidement fait disparaître toute population indigène.

Les Sicules, que certains indices paraissent rapporter à la même race que les Ibères et les Ligures de l'Espagne, du midi de la Gaule et de l'Italie, avaient dans le XVe siècle fait partie de la grande confédération libyo-pélasgique et s'étaient associés à ses expéditions maritimes. Mais plus tard, une cause qui demeure pour nous totalement inconnue avait rompu les liens des populations de la Libye et de la Sicile avec celles de la Grèce. Les Libyens et les Sicules, renonçant alors aux entre-

prises maritimes, étaient devenus des peuples purement continentaux. Les Tyriens profitèrent de cet état de choses pour s'emparer du commerce de la Sicile, et bientôt leurs comptoirs couvrirent toutes les côtes de cette île si riche, où aucune autre nation ne venait alors leur faire concurrence, car les Grecs ne s'y montrèrent que trois siècles plus tard. Un établissement, destiné à servir de point de relâche et de refuge entre la Sicile et l'Afrique, fut aussi créé dans la petite île de Cossura, aujourd'hui Pantellaria.

Les vaisseaux tyriens qui partaient de Cambé, d'Hippone ou d'Utique pour gagner la côte d'Espagne rencontraient sur leur route la Sardaigne, dont les habitants indigènes avaient, eux aussi, deux siècles auparavant, appartenu à la confédération libyo-pélasgique révélée par les monuments égyptiens. Un intérêt de premier ordre pour la sûreté des navigateurs commandait d'y établir une station de relâche et de ravitaillement dans la magnifique rade de Cagliari, qui s'ouvrait sur la route maritime de l'Espagne. De plus, les Tyriens ne pouvaient négliger la création de comptoirs sur les côtes de cette île, alors bien plus salubre qu'aujourd'hui et habitée par une nombreuse population, qui nourrissait d'immenses troupeaux dont la laine était un objet de commerce précieux et qui possédait aussi de magnifiques mines de cuivre et de plomb argentifère. Ils y fondèrent Caralis, où est aujourd'hui Cagliari, et Nora sur la côte occidentale, en face de l'Espagne. Ce dernier établissement portait le même nom qu'une ancienne cité chananéenne du territoire d'Ephraïm; on y a découvert une inscription phénicienne qui remonte au temps de la domination des Tyriens et où est invoqué le dieu indigène *Sardus Pater*.

Tel était l'ensemble des colonies, occupant tous les points importants de la partie occidentale du bassin de la Méditerranée, que Tyr fonda dans le cours du XIIe et

du XIe siècle avant l'ère chrétienne, et qui lui assurèrent une puissance maritime et commerciale au moins égale à celle que Sidon avait antérieurement possédée. Ces établissements étaient déjà pour la plupart fondés et la puissance de la ville avait atteint le plus haut degré de splendeur lorsque ses rois entrèrent en intime alliance avec ceux des Israélites, comme nous allons le raconter dans le paragraphe suivant.

§ 9. — Alliance de Tyr avec les Israélites. — Hiram et Salomon. — Première apparition des Assyriens en Phénicie. — Fondation de Carthage.

(1048-869).

I. — Les succès des Philistins et leur prétention à dominer toute la Syrie méridionale changèrent la situation respective et les rapports réciproques des Israélites et des Phéniciens. Dans les premiers temps de leur conquête, les Hébreux avaient été des ennemis pour les Sidoniens comme pour tous les autres peuples de race chananéenne, et Sidon n'avait pas dû rester étrangère aux coalitions que les rois de Hazor avaient formées à plusieurs reprises dans le nord de la Palestine contre les envahisseurs de l'ancien pays de Chanaan. Mais quand les Israélites et les Phéniciens se virent attaqués à la fois, vaincus et menacés d'une servitude perpétuelle par les Philistins; quand les Araméens, environ à la même époque, commencèrent aussi à grandir du côté du nord, enlevèrent Hamath aux Chananéens et la partie septentrionale de la Pérée aux enfants d'Israël, la nécessité de faire face aux mêmes ennemis amena un rapprochement entre les deux peuples jusqu'alors hostiles l'un à l'autre, et le

sentiment de la nécessité d'une alliance pénétra dans les esprits de part et d'autre. Et cette nécessité n'était pas la seule raison qui commandât de faire succéder des rapports affectueux à l'inimitié qui avait, pendant près de trois siècles, divisé Israélites et Chananéens. A ce moment de l'histoire, l'état de faiblesse dans lequel se trouvaient à la fois, par une coïncidence sans autre exemple, les deux empires de la vallée de l'Euphrate et de la vallée du Nil, permettait et appelait la formation, dans la Syrie alors libre de toute prépondérance étrangère, d'une puissance pleinement indépendante et indigène, devant laquelle s'ouvraient les chances plus brillantes de prospérité. Mais cette puissance nouvelle ne pouvait être formée que par l'intime alliance de l'État maritime des Tyriens, renonçant à toute jalousie contre ceux qui avaient dépossédé les Chananéens agriculteurs, et de l'État continental des Hébreux.

Aussi, dès que ces derniers se furent complétement émancipés du joug des Philistins, que l'ordre eut été rétabli chez eux après les troubles au milieu desquels mourut Saül, et qu'un pouvoir fort commença à s'y constituer, l'année même où David enleva Jérusalem aux Jébuséens et en fit sa capitale, en 1048 av. J.-C., Hiram, roi de Tyr, lui envoya des ambassadeurs qui conclurent un traité d'amitié entre les deux princes. David voulait se bâtir un palais dans le nouveau siége de son gouvernement; donnant le premier l'exemple que devait suivre plus tard son fils Salomon, il fit demander à Hiram un architecte pour diriger ses constructions et des ouvriers habiles pour former ceux que l'on prendrait parmi ses sujets, et il sollicita en même temps la permission de faire couper des chênes pour les charpentes du palais dans la célèbre forêt du Liban, toutes choses que le roi de Tyr se hâta de lui accorder. Les désordres de l'époque des Suffètes et la longue oppression des Philistins avaient en effet interrompu toute

pratique des arts parmi les Israélites, devenus incapables d'aucun des travaux qu'au sortir d'Egypte ils avaient su exécuter pour le Tabernacle.

II. — La période de près de deux siècles qui s'étend depuis cette première alliance des Tyriens avec les Hébreux jusqu'à la fondation de Carthage est la seule pour laquelle nous connaissions d'une manière précise l'histoire intérieure de Tyr, grâce au fragment des annales originales de cette cité, traduites par l'historien grec Ménandre, qui nous a été conservé par Josèphe.

A Hiram Ier succéda Abibaal. On ne sait rien de son règne, qui coïncida avec la plus grande partie de celui de David, si ce n'est qu'il continua les rapports d'amitié avec les Israélites. Les Tyriens durent voir en effet d'un bon œil David achever l'abaissement de la puissance des Philistins et subjuguer les Araméens, en s'emparant de Damas, de Hamath et en étendant sa domination jusqu'à l'Euphrate.

Hiram II, fils d'Abibaal, monta sur le trône en 1025. Les annales tyriennes signalaient la prise de Troie par les Grecs comme ayant eu lieu au commencement de son règne, en 1023, et nous avons essayé de démontrer dans un autre travail, conformément à l'opinion de Volney, que cette date, exactement pareille à celle que Ctésias avait tirée des annales assyriennes, offre beaucoup plus de garanties d'exactitude que les calculs artificiels de générations, tous différents les uns des autres, par lesquels la plupart des historiens grecs ont tenté de fixer l'époque de cet événement, capital dans l'histoire de leur pays. Hiram était noté dans les mêmes annales comme ayant réduit en personne une révolte de la ville de Citium dans l'île de Cypre, qui avait essayé de se soustraire à l'autorité de la métropole.

Dès le début de son règne il entreprit à Tyr de grands travaux, qui changèrent la face de la cité. Il reconstruisit

avec un luxe sans égal le grand temple de Melkarth, fondé mille ans auparavant, et le temple de la déesse Astoreth, qui y était adjacent. Le petit bras de mer qui séparait l'îlot sacré de Melkarth de l'îlot où s'élevait la cité maritime fut comblé, de manière à former une seule île, dont la superficie fut en outre plus que doublée par la création, vers le sud, d'un sol artificiel sur lequel on bâtit un nouveau quartier, appelé du temps des Grecs Eurychoron. La Tyr insulaire, ainsi transformée, fut protégée de tous les côtés par des digues et environnée d'une enceinte puissamment fortifiée. L'ancien port vit des quais le border dans toute son étendue, et un second port fut créé sur la face occidentale de l'île, où de cette manière un nombre presque double de vaisseaux put trouver abri. Un palais royal fut aussi bâti par Hiram dans la ville insulaire, qui désormais fut la véritable Tyr, et prit toute l'importance, tandis que la ville du continent, Palætyrus, ou la vieille ville, alla en déclinant.

III. — Hiram était occupé de ces grands travaux lorsque David mourut et que Salomon lui succéda sur le trône d'Israël en 1018. Le roi de Tyr s'empressa d'envoyer une ambassade à Jérusalem pour saluer l'avénement du fils de son allié; et Salomon, à qui David avait légué la mission de construire le temple de Jéhovah, demanda alors à Hiram de rendre cette œuvre possible par son concours. Des copies authentiques des lettres échangées à ce sujet entre les deux rois étaient encore conservées dans les archives de Tyr au temps de Josèphe, qui en donne la traduction. Cependant Hiram, absorbé par ses propres travaux, ne put pas fournir immédiatement à Salomon ce qu'il demandait, et la construction du Temple de Jérusalem ne commença qu'en 1014. Nous avons raconté cette construction dans un des chapitres consacrés à l'histoire des Israélites. Il nous suffira donc de rappeler ici qu'Hiram envoya dans la Judée un

architecte, des conducteurs de travaux, fondeurs, charpentiers et tailleurs de pierre de Gébal, car ceux de cette ville étaient les plus renommés de la Phénicie; qu'il permit de tirer du Liban tout le bois de cèdre nécessaire, non-seulement à la charpente du Temple, mais aussi à celle du nouveau palais de Salomon; qu'enfin ce fut lui qui fournit tous les métaux mis en œuvre en si grande abondance pour l'ornementation et le mobilier de ces différents édifices.

En échange, Salomon voulut d'abord donner à Hiram vingt villes et bourgs de la Galilée, voisins du territoire de Tyr; mais le monarque phénicien, en sage politique, ne se soucia pas d'un accroissement continental qui pouvait plus tard amener des sujets de jalousie entre les deux royaumes. Il refusa donc l'offre de Salomon et préféra assurer pour un certain nombre d'années l'approvisionnement de sa capitale et de sa flotte en stipulant que, tant que dureraient les travaux, Salomon lui fournirait tous les ans une quantité déterminée de blé, de vin et d'huile, c'est-à-dire des productions agricoles de son territoire.

IV. — Pour resserrer encore son alliance avec la cour de Tyr, Salomon épousa une fille d'Hiram, comme une fille du pharaon qui régnait alors à Tanis et une fille du roi des Héthéens septentrionaux. Ce furent les deux princesses chananéennes qui introduisirent à Jérusalem le culte de Baal et d'Astoreth.

Bientôt Hiram et Salomon entreprirent à frais communs les navigations d'Ophir. Nous n'avons pas à en recommencer le récit, pas plus que celui de la construction du Temple. Depuis longtemps, du reste, les précieuses marchandises de l'Inde étaient un des principaux objets du commerce des Phéniciens, qui les centralisaient en grande partie dans leur pays et les répandaient ensuite, par terre en Egypte et dans les

pays de l'Euphrate, par mer sur tous les rivages de la Méditerranée. Aussi un très-grand nombre de négociants de cette nation étaient-ils établis dans l'Arabie méridionale, où les grossiers vaisseaux indiens, profitant de la mousson, venaient apporter les produits de leur pays, soit dans l'Yémen, soit dans l'ancienne patrie des Chananéens, sur les rives de la mer Erythrée. Mais pour aller de là en Phénicie, les marchandises étaient d'ordinaire apportées par des caravanes, à travers les déserts de l'Arabie centrale. Lorsqu'au temps de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynastie égyptienne les vaisseaux montés par les matelots sidoniens avaient fait habituellement la navigation de la mer Rouge, ils n'avaient pas poussé au-delà du pays de Poun ou de l'Yémen. L'entreprise d'Hiram et de Salomon donna naissance aux premiers voyages directs des ports du fond du golfe Arabique aux côtes même de l'Inde. Ils réussirent complétement, mais ne se prolongèrent pas au-delà du règne du fils de David. Les vaisseaux qui faisaient ce voyage sont appelés dans la Bible « vaisseaux de Tharsis ; » c'étaient donc des bâtiments du modèle que les Tyriens construisaient spécialement pour la navigation lointaine de l'Espagne.

V. — Hiram mourut bien avant Salomon, en 991. Son fils Baaléazar, qui lui succéda, n'occupa le trône que sept ans ; le fils de celui-ci, Abdastoreth, régna neuf années et périt victime d'une conspiration ourdie par les quatre fils de sa nourrice, en 975, l'année même où s'opérait la scission des royaumes d'Israël et de Juda. Il est bien probable que le roi d'Egypte Scheschonk, qui préparait déjà à ce moment son expédition de Palestine et avait la main dans la révolution du pays des Hébreux, ne fut pas non plus étranger à celle qui mit fin à la dynastie tyrienne à laquelle avait appartenu Hiram.

L'assassinat d'Abdastoreth fut suivi de cinquante et un ans de troubles et de révolutions, où des compétiteurs

divers se disputèrent le trône de Tyr et s'y succédèrent rapidement; et cette période correspond précisément à celle des désordres du royaume d'Israël, où les maisons de Jéroboam et de Baasa furent successivement anéanties, circonstance qui prouve de grands liens entre la situation politique des deux Etats. Les extraits de Ménandre conservés par Josèphe citent, parmi ceux qui exercèrent le pouvoir dans cet intervalle, Dalilastoreth, Astorethi, Astorim et Phalia. Enfin, quatre ans après qu'Amri fut parvenu à fonder dans Israël un pouvoir stable et fort en inaugurant une nouvelle maison royale, en 924, un prêtre de la déesse Astoreth nommé Ethbaal rétablit aussi l'ordre à Tyr en s'emparant de la couronne, et fut la souche d'une nouvelle dynastie.

VI. — Ethbaal maria sa fille Jézabel au fils d'Amri, Achab, qui monta sur le trône d'Israël en 917. On a vu plus haut l'influence funeste et sans bornes que la princesse tyrienne exerça sur son faible mari. Par le moyen du sacerdoce de Baal, qu'elle organisa sur un pied formidable et auquel elle donna une puissance aussi politique que religieuse, d'abord dans le royaume d'Israël, puis dans celui de Juda, après la mort du pieux Josaphat, la monarchie phénicienne exerça alors sur les deux États hébraïques une véritable suzeraineté, qui dura dans Israël jusqu'à la mort de Joram, en 884, et dans Juda jusqu'à l'avénement de Joas, en 878. Un moment même, avec Athalie, la maison tyrienne d'Ethbaal supplanta celle de David à Jérusalem.

Cependant sous le règne d'Ethbaal, vers le moment même où il donnait sa fille en mariage à Achab, un nouvel acteur avait fait son apparition sur la scène de l'histoire phénicienne. C'était la puissance militaire de l'Assyrie, qui devait, deux siècles après, subjuguer la plus grande partie de la Phénicie et qui se révéla d'abord par une incursion passagère, dont il fut facile à Ethbaal de se

racheter par un tribut une fois payé. Le conquérant ninivite Assournasirpal dit en effet, dans l'inscription du monolithe de Nimroud conservé au Musée Britannique, en racontant ses exploits pendant l'année 915 av. J.-C.: « Dans ce temps, je pris les environs du mont Liban. « Je m'en allai vers la grande mer de Phénicie. Sur les « sommets des montagnes j'entonnai les louanges des « grands dieux, et je célébrai des sacrifices. Je reçus « des tributs des rois des pays de la lisière des monta- « gnes, de Tyr, de Sidon, de Gébal,.... de la Phénicie et « d'Aradus qui est dans la mer; ces tributs consistaient « en argent, or, étain, bronze, outils de fer, étoffes « teintes de pourpre et de safran,.... bois de santal, « ébène, peaux de veaux marins. Ils s'humilièrent « devant moi. »

VII. — Ethbaal mourut en 891 et laissa la couronne à son fils Baaléazar II, qui règna seulement six ans. Celui-ci eut pour successeur son fils Mathan, dont le règne, commencé en 885, finit en 876. Sous ce prince, dans l'hiver de 879 à 878, les Assyriens, qui tournaient de plus en plus fréquemment leurs attaques vers la Syrie et étaient engagés dans de grandes guerres avec les rois de Damas ainsi qu'avec ceux des Héthéens des bords de l'Oronte, firent sur les frontières de la Phénicie une nouvelle apparition, qui se termina comme celle du temps d'Ethbaal. Salmanassar V dit en effet dans l'inscription de l'obélisque de Nimroud: « Dans ma vingt- « et-unième campagne, je traversai l'Euphrate pour la « vingt-et-unième fois; je marchai vers les villes de « Hazaël, de Damas. Je reçus des tributs de Tyr, Sidon « et Gébal. »

C'est aussi sous le règne de Mathan ou dans les premières années de son successeur que nous devons placer la perte pour les Phéniciens de leurs établissements de Mélos et de Théra, ainsi que des villes de Camirus et

d'Ialysus dans l'île de Rhodes. Cette date est une conséquence forcée de celle que nous avons admise pour la prise de Troie. On sait en effet d'une manière positive que les dernières possessions restées aux Phéniciens dans les Sporades leur furent enlevées par les Doriens une soixantaine d'années après l'irruption de ces derniers dans le Péloponèse, et le grand événement connu dans l'histoire grecque sous le nom de Retour des Héraclides fut de quatre-vingts ans postérieur à la chute de la cité de Priam. Nous n'avons aucun détail sur la conquête de Mélos et de Théra; mais les historiens spéciaux de l'île de Rhodes racontaient qu'Ialysus et Camirus, gouvernées, au moment de l'arrivée des Doriens, par un prince appelé Phalia, ne se rendirent qu'après un siége prolongé.

VIII. — Les débuts du pouvoir du quatrième prince de la dynastie fondée par Ethbaal furent marqués à Tyr par une révolution politique qui amena la fondation de la grande cité africaine, plus tard rivale de Rome. Mathan était mort en laissant deux enfants, un fils âgé de onze ans, Piimélioun, devenu célèbre dans les traditions poétiques sous le nom de Pygmalion, et une fille de quelques années plus âgée, Elissar, l'Elissa des écrivains classiques; ses dernières volontés portaient qu'ils devaient être tous deux associés au trône. Mais l'élément populaire, qui cherchait une occasion de changer la forme tout aristocratique du gouvernement par lequel Tyr avait été jusqu'alors régi, se mutina et força à proclamer le seul Piimélioun, en l'entourant de conseillers favorables à la démocratie. Elissar, exclue du trône, épousa Zicharbaal, le Sichée de Virgile, l'Acerbas ou Acerbal d'autres traditions, grand-prêtre de Melkarth, le second personnage de l'État après le roi, que sa situation même constituait le chef du parti aristocratique.

Quelques années après, Piimélioun, élevé dans les

intérêts de la faction populaire, fit assassiner Zicharbaal, dans lequel il voyait un rival. Elissar, brûlant de venger son mari, devint l'âme d'une conspiration ayant pour but de renverser son frère et de rétablir l'ancien pouvoir de l'aristocratie; les 300 membres du Sénat, les chefs des familles patriciennes y prirent part. Mais la démocratie veillait assez pour que les conjurés désespérassent bientôt du succès à Tyr même. Alors ils résolurent de s'expatrier, plutôt que de rester soumis à Piiméli̇oun et au parti du peuple. S'emparant par surprise des navires prêts à mettre à la voile qui se trouvaient alors dans le port, ils s'y embarquèrent au nombre de plusieurs milliers et partirent pour aller fonder sous d'autres cieux une nouvelle Tyr, sous la conduite d'Elissar, à qui cette émigration valut le surnom de Dido, « la fugitive. » Ce départ eut lieu en 869, la septième année du règne de Piiméli̇oun.

Les émigrés tyriens se dirigèrent vers l'Afrique, où les établissements de leur patrie avaient été en se multipliant toujours, et où ils étaient sûrs de trouver des compatriotes disposés à les accueillir. Ils vinrent débarquer dans la Zeugitane au lieu où les Sidoniens, six siècles auparavant, avaient fondé Cambé, tombée en pleine décadence par suite du développement qu'avait pris Utique sous la domination tyrienne, et peut-être même entièrement abandonnée. Les Libyphéniciens, habitants du pays, étaient alors tributaires d'un roi des Libyens propres, appelé Iapon. Elissar lui acheta un territoire pour sa colonie de fugitifs et y bâtit une ville, qui reçut le nom phénicien de Kiryath-hadéschath, « la ville neuve, » d'où les Grecs, par corruption, firent Carchédon et les Romains Carthago.

Le personnage d'Elissar, à jamais célèbre par la poésie sous le nom de Didon, devint plus tard, dans la légende populaire et chez les poëtes, presque entièrement mythique, et le récit de la fondation de Carthage fut entouré

de circonstances fabuleuses. Mais on ne saurait méconnaître un caractère positivement historique à celui que nous venons de reproduire et que le vieux Caton, Trogue Pompée et plus tard saint Augustin tirèrent des annales nationales de Carthage.

§ 10. — Derniers temps de la suprématie de Tyr. — Siége de cette ville par Sargin.

(868-715)

I. — Piîmélioun régna quarante ans encore après la fuite de sa sœur et des conspirateurs qui s'étaient joints à elle; il ne mourut qu'en 829. L'émigration des chefs du parti aristocratique avait réduit à l'état de formes vaines les anciennes institutions qui limitaient antérieurement le pouvoir des rois de Tyr, et Piîmélioun, en s'appuyant sur la démocratie, put exercer une autorité absolue, comme on ne l'a vu que trop souvent dans l'histoire, car le plus difficile problème de gouvernement consiste dans la conciliation de la démocratie et de la liberté.

Le roi qui fonda l'absolutisme à Tyr ne fut pas, du reste, heureux dans ses relations extérieures. Il se vit contraint de reconnaître la suzeraineté des Assyriens, dont la prépondérance en Syrie s'affermissait chaque année davantage. En effet, le roi ninivite Houlikhous III, qui régna de 851 à 822, énumère parmi les pays qui lui fournissaient régulièrement des tributs « la Phénicie entière, les pays de Tyr et de Sidon. »

Le fragment conservé de Ménandre s'arrêtant à Piîmélioun, nous ignorons les noms des successeurs de ce prince. Mais c'est dans l'intervalle entre son règne et le siége de Tyr par Sargin, lequel mit fin à la domination

de cette cité sur les autres villes phéniciennes, qu'il faut placer deux rois du nom de Bodastoreth, connus seulement par une inscription phénicienne de Sidon. Dans ce texte monumental, expliqué par M. le comte de Vogüé, Bodastoreth, « roi des Sidoniens, » c'est-à-dire de Tyr, et fils du roi Bodastoreth, est représenté instituant le roi local de Sidon, Ar... fils de Khalilastoreth.

II. — L'obligation de subir la suzeraineté assyrienne n'avait pas porté atteinte à la puissance maritime des Phéniciens. Ils surent profiter de l'état d'affaissement dans lequel la Grèce tomba par suite de la grande crise de l'invasion des Doriens et de la migration des Ioniens vers l'Asie Mineure, avant l'époque où ses colonies prirent un grand développement et où sa marine reprit un éclat bien plus considérable encore qu'aux temps antérieurs. Alliés aux Pélasges Tyrrhéniens de l'Italie centrale, qui seuls auraient pu leur faire alors concurrence et qui profitaient de la même situation, ils ressaisirent le commerce entre la Grèce et l'Orient, et pendant un demi-siècle ils en furent les principaux agents, reconstituant ainsi presque entièrement au profit de Tyr le monopole que Sidon avait jadis exercé dans les mêmes mers. Aussi les chronographes grecs mentionnent-ils, de 824 à 786, une thalassocratie ou domination des Phéniciens sur l'Archipel.

III. — Le désastre d'Assourlikhous, le Sardanapale des Grecs, et la ruine de Ninive, en 788, interrompirent pendant quelques années la domination assyrienne en Phénicie. Il ne semble pas que le Chaldéen Phul ait tourné ses armes contre cette contrée lorsqu'il força Manahem, roi d'Israël, à se reconnaître son vassal. Mais le restaurateur du trône d'Assyrie, Teglathphalasar II, qui s'était emparé du pouvoir en 769, nous apprend, dans une inscription gravée en 761, qu'il était parvenu

à imposer un tribut, non à toute l'Assyrie, mais à la seule ville de Gébal ou Byblos, et à son roi Sibeitbaal.

La même année 761, une querelle intestine dont nous ignorons la cause, et dont les détails ne sont pas parvenus jusqu'à nous, amena les gens de Sidon à s'emparer d'Aradus, avec le consentement du roi de Tyr, et à y établir des colons qui désormais exercèrent la suprématie dans cette ville.

IV. — Cependant la marine des Grecs avait recommencé à sillonner les mers et avait pris en peu d'années un immense essor. Un irrésistible esprit d'expansion s'était emparé des cités helléniques, qui fondaient sur tous les rivages des colonies, où elles envoyaient le trop-plein de leur population, car le sol de la Grèce ne suffisait plus à la nourrir. De nombreuses villes avaient été fondées dans l'Italie méridionale pendant la première moitié du VIIIe siècle; de là les colonies grecques devaient naturellement s'étendre bientôt sur le littoral de la Sicile. En 734, Théoclès y amena la première expédition, composée de Chalcidiens, de Mégariens et de Naxiens, qui fondèrent les villes de Naxos et de Mégare. L'année suivante, 733, Archias de Corinthe arriva à son tour, conduisant une nombreuse troupe de Corinthiens et de Corcyréens, avec lesquels il bâtit Syracuse. La fondation de ces deux colonies était le résultat d'une politique bien arrêtée, dont l'oracle de Delphes se faisait l'organe, en indiquant à ceux qui voulaient aller chercher aventure et bâtir de nouvelles villes une direction commune à suivre. Aussi, d'après les conseils de l'oracle, les expéditions grecques affluèrent-elles, à dater de ce moment, en Sicile, et en peu d'années les établissements qu'elles formèrent couvrirent toutes les côtes de cette île favorisée par la nature. Les Tyriens, qui y possédaient de nombreux comptoirs, furent obligés de battre en retraite devant les Grecs, et d'abandonner ces positions qui n'étaient pas

fortifiées. Cependant les colons grecs, s'ils les firent ainsi reculer, ne parvinrent pas à les empêcher de garder un pied dans le pays. Ils parvinrent en effet à se maintenir dans les trois villes, sans doute en meilleur état de défense, de Motya, « la boueuse, » Kepher, « la ville » par excellence, appelée plus tard Solonte, et de Machanath, « le camp, » nommée des Grecs Panorme; situées à l'extrémité occidentale de l'île, ces trois villes pouvaient recevoir très-facilement des secours de Carthage, dont elles étaient plus rapprochées qu'aucun autre point de la Sicile. De cette manière les Phéniciens conservèrent, même après la fondation des villes grecques, un commerce avec la Sicile et les populations indigènes qui en habitaient l'intérieur. Les Carthaginois héritèrent un peu plus tard des trois villes que nous venons de nommer, et celles-ci, en leur fournissant des points de débarquement toujours ouverts, permirent leurs grandes entreprises guerrières pour la conquête de toute la Sicile.

V. — Bien peu de temps après que l'arrivée des colonies grecques eut fait tomber la majorité des comptoirs syriens de la Sicile, la Phénicie vit fondre sur elle un orage tel qu'elle n'en avait pas essuyé depuis la ruine de Sidon par les Philistins, et cet orage eut pour résultat de changer les conditions politiques qui avaient régi le pays pendant cinq siècles, en mettant fin à l'autorité de Tyr sur les autres villes. Ce sont ces événements qui closent la seconde période de l'histoire phénicienne.

Un roi du nom d'Elouli monta sur le trône de Tyr vers l'an 736. Ce fut donc avec le commencement de son règne que coïncidèrent les établissements des Grecs en Sicile. Mais il eut ensuite l'occasion de relever le prestige de la puissance tyrienne en domptant avec sa flotte une révolte de l'importante ville de Citium dans l'île de Cypre. Il venait à peine de remporter ce succès quand Sargin,

roi d'Assyrie, après avoir pris et ruiné Samarie, vaincu Hanon, roi de Gaza, et Schabak, roi d'Ethiopie et d'Egypte, à la bataille de Raphia, pénétra en Phénicie avec son armée victorieuse et exigea des riches cités de ce pays le tribut qu'elles avaient cessé de payer depuis soixante et dix ans (720). Sidon, Acco et toutes les autres villes, n'osant pas résister au conquérant ninivite, ouvrirent leurs portes et se hâtèrent d'obéir à ses injonctions. Abandonné de tous les autres Phéniciens, Elouli seul ne faiblit pas et refusa de se soumettre. Il ne fut même pas appuyé par tous les Tyriens dans sa généreuse résolution de se défendre à outrance plutôt que d'accepter la suprématie étrangère. La ville du continent, Palætyrus, se séparant de son roi, admit Sargin dans ses murs, soit par terreur de la puissance assyrienne, soit par jalousie contre la ville insulaire qui l'avait fait déchoir de son antique importance, soit peut-être parce qu'elle était demeurée le quartier général du parti aristocratique, exclu du pouvoir cent trente ans auparavant par Piîmélioun. Elouli s'enferma dans la ville maritime, protégée de tous les côtés par les eaux, et de là, entouré d'une population aussi déterminée que lui à la résistance, il défia son redoutable ennemi.

Sargin, s'étant fait fournir par les autres villes phéniciennes soixante vaisseaux, que montaient 800 rameurs, crut avoir facilement raison de la Tyr insulaire. Mais les Tyriens, avec douze navires seulement, sortirent au-devant de sa flotte, la battirent, lui coulèrent beaucoup de vaisseaux et lui firent 500 prisonniers. Le roi d'Assyrie ne voulut pas tenter la chance d'un second combat naval, et le siége de Tyr, dont il remit alors la direction à ses généraux, sans plus y prendre part en personne, traîna désormais en longueur et dégénéra presque exclusivement en blocus. L'îlot qui portait la ville étant dépourvu de toute source, les généraux assyriens crurent être assurés de l'amener rapidement à composition en

privant d'eau les habitants par la rupture de l'aqueduc bâti par Hiram, qui amenait jusqu'auprès du port la source de Ras-el-Ain. Mais ils avaient compté sans l'énergie indomptable des Tyriens. Résolus à ne pas se rendre, ils se mirent à creuser des puits sur leur rocher, et enfin parvinrent à atteindre une nappe d'eau souterraine ; dès lors le danger de la soif n'était plus à craindre pour eux, et ils pouvaient indéfiniment prolonger la lutte. Le siége se continua pendant cinq ans, mais à la fin les lieutenants de Sargin, lassés de leurs efforts dépensés en pure perte et ne voyant pas d'issue possible à l'entreprise, se décidèrent à le lever, ce qui eut lieu en 715.

§ 11. — Domination assyrienne en Phénicie. — Siége et prise de Tyr par Nabuchodonosor.

(715-574)

I. — Tyr était sortie victorieuse de sa lutte contre l'Assyrie, et l'héroïsme de sa résistance lui avait valu une grande gloire. Mais les autres cités phéniciennes, devenues tributaires de Sargin, avaient échappé à sa suprématie, et de plus pendant le siége elle avait perdu sa dernière colonie dans les mers de la Thrace, Thasos, demeurée jusqu'alors en son pouvoir, même après la chute des derniers établissements chananéens de l'Archipel. En effet les gens de Paros, qui convoitaient les précieuses mines d'or de cette île, avaient profité de ce que Tyr, obligée de défendre ses propres murailles, n'était pas en mesure d'y envoyer des secours, pour s'en emparer. Une expédition, dans les rangs de laquelle se trouvait le poëte Archiloque, avait débarqué à Thasos, en avait chassé les Phéniciens, les avait remplacés par des colons Pariens et avait soumis les habitants indigènes,

Gébal, d'Acco à l'égard des rois d'Assyrie, dont ces villes saluaient avec joie la conquête, parce qu'elle allait mettre fin à la prépondérance de Tyr et placer toutes les cités maritimes des Chananéens sur un pied d'égalité réciproque dans la soumission au même suzerain. Ce fut en effet le résultat final des guerres des monarques ninivites, et après la campagne de Sennachérib, après qu'Elouli eut été détrôné et remplacé par Toubaal, Tyr, se résignant au nouvel état des choses, ne paraît avoir fait aucune tentative pour recouvrer son ancienne suprématie.

Ce n'est plus en effet Tyr, mais Sidon, que nous voyons, un peu plus de vingt ans après la campagne de Sennachérib, essayer de tenir tête à son fils Assarahaddon. Quand l'orgueilleux fils de Sargin eut été assassiné, il y eut un moment de trouble dans l'empire assyrien. Abdimilkut, roi de Sidon, crut l'occasion favorable pour refuser le tribut et secouer le joug, espérant sans doute, après s'être rendu complétement indépendant, pouvoir reconstituer au profit de sa propre couronne l'hégémonie que Tyr avait exercée. Mais bientôt Assarahaddon, rassemblant une nombreuse armée, se rendit de sa personne en Syrie, et, avant d'attaquer Manassé, roi de Juda, marcha contre Sidon pour en écraser la révolte. La ville, assiégée par terre, fut prise d'assaut. « J'ai mis « à mort tous ses grands, dit Assarahaddon dans une « inscription; j'ai anéanti ses murailles et ses maisons, « je les ai jetées dans la mer. J'ai anéanti l'emplacement « de ses temples. » Abdimilkut et une partie de la population, voyant la ville prise, s'étaient réfugiés sur les navires et avaient gagné la mer, espérant s'y trouver en sûreté et pouvoir revenir ensuite dans leurs foyers quand l'armée assyrienne se serait retirée. Assarahaddon se fit donner des vaisseaux par les autres villes de Phénicie, attaqua la flotte de Sidon, la battit et lui enleva un butin considérable. Une partie de la population

sidonienne, réduite en captivité, fut transportée en Assyrie.

Assourbanipal (668-660), fils d'Assarahaddon, énumérant les rois ses vassaux dans l'inscription d'un prisme que possède le Musée Britannique, nomme Baal, roi de Tyr, Idiosahat, roi de Gébal, Kouloubaal, roi d'Aradus, et Abibaal, roi de Simyra. Il n'y est pas question de Sidon, qui sans doute ne s'était pas encore relevée du terrible châtiment attiré par la révolte d'Abdimilkut.

IV. — Cependant la puissance de l'empire assyrien, au moment même où elle se trouvait portée à son apogée, touchait à son terme. En 625 Assaracus, le dernier roi de Ninive, était assiégé par Cyaxare dans sa capitale. C'est alors qu'eut lieu l'invasion des Scythes, qui sauva pour quelques années Ninive. Après avoir momentanément subjugué la Médie et défait Cyaxare, les hordes scythiques traversèrent en courant toute l'Asie et vinrent jusqu'aux frontières de l'Egypte, où elles s'arrêtèrent et rebroussèrent bientôt chemin vers le Nord. Les campagnes de la Phénicie eurent à subir deux fois leur passage et furent dévastées. Mais les villes, couvertes par leurs enceintes, regardèrent passer le torrent sans en être touchées, et aucune des cités phéniciennes n'eut le sort d'Ascalon, mise à sac par les barbares cavaliers de Touran.

En 610, tandis que la monarchie des Assyriens achevait d'expirer entre les mains du faible Assaracus et que Nabopolassar, roi de Babylone, faisait la conquête de toutes les provinces de la Mésopotamie jusqu'à l'Euphrate, le pharaon Néchao, voulant prendre aussi sa part des dépouilles de l'empire ninivite et renouveler les traditions guerrières des rois de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynastie, franchit sa frontière, battit et tua le roi de Juda Josias à Mageddo, et se rendit maître de la Syrie. Les

villes phéniciennes accueillirent avec empressement les Egyptiens et se donnèrent à eux sans résistance, heureuses d'être délivrées des Assyriens dont le joug avait fini par leur paraître trop lourd, et se souvenant sans doute de la prospérité ainsi que des larges privilèges dont Sidon avait joui jadis sous la suzeraineté pharaonique. Ce fut alors que Néchao confia à des marins de Tyr l'entreprise de la circumnavigation de l'Afrique, qui réussit mais n'eut aucun résultat pratique et commercial, car elle ne fut pas recommencée.

V. — Pendant toute l'époque de la domination assyrienne le commerce de la Phénicie ne s'était pas ralenti. Les richesses de Tyr, en particulier, n'avaient pas diminué. Si la cité de Melkarth avait cessé de gouverner les autres villes phéniciennes, elle avait gardé sa flotte commerciale, ses relations de négoce, ses marchés, sa prodigieuse puissance coloniale dans l'occident de la Méditerranée, en Afrique et en Espagne. De graves raisons pourraient même induire à penser que ce fut pendant cette période que, le rendement des mines d'étain de l'Espagne commençant à diminuer d'une manière sensible, les Tyriens se hasardèrent dans des navigations plus lointaines encore et affrontèrent les flots de l'Atlantique pour aller chercher directement dans les îles Britanniques l'étain de Cornouailles, dont ils avaient déjà depuis longtemps connaissance, car de très-bonne heure ce métal avait été apporté jusqu'à la Méditerranée par un commerce fluvial, source de la richesse de plusieurs nations gauloises, qui remontait la Seine, puis, après un court trajet par terre, descendait la Saône et ensuite le Rhône. Sur la route de ce commerce, la ville d'Alesia, au nœud des montagnes qui séparent les bassins de la Seine et de la Saône, passait pour avoir été fondée par Hercule ou Melkarth, le dieu tyrien par excellence. Quoi qu'il en soit, Tyr avait rapidement

réparé les blessures que lui avaient faites Sargin et Sennachérib. C'est au temps de la domination assyrienne que se rapporte la description magnifique que le prophète Ezéchiel a faite de sa splendeur et de ses richesses, description dans laquelle il déroule à nos yeux le tableau complet de l'étendue du commerce de la cité phénicienne. Tyr n'était plus alors la tête politique de la Phénicie, mais elle en demeurait toujours la reine. C'était encore la ville la plus populeuse, la plus riche, la plus industrieuse, celle dont les vaisseaux sillonnaient toutes les mers, celle avec laquelle « tous les peuples du monde venaient commercer. » Mais les décrets de la Providence avaient condamné toute cette prospérité, qu'accompagnait une effroyable corruption. Depuis longtemps déjà la voix des prophètes annonçait la chute de Tyr, l'heure en était arrivée.

VI. — En 606, Néchao, vaincu à Karkémisch par Nabuchodonosor, perdit en une seule journée toute la Syrie et fut poursuivi à outrance par son jeune adversaire jusqu'aux frontières de l'Egypte. Rappelé subitement à Babylone par la mort de son père, au commencement de 604, Nabuchodonosor ajourna toute attaque contre le royaume de Juda et contre les villes phéniciennes. Ces dernières furent également épargnées lorsqu'à deux reprises, en 602 et en 599, le conquérant chaldéen reparut en Syrie et prit deux fois Jérusalem. Elles crurent donc que l'orage passerait toujours à côté d'elles sans les atteindre. Mais ce fut à ce moment même, en voyant cette sécurité, qu'Ezéchiel lança son éloquente prophétie contre la cité de Melkarth.

« Tyr a dit de Jérusalem avec des cris de joie : Les portes de cette ville si pleine de peuple sont brisées, ses richesses seront pour moi et je m'agrandirai de ses ruines.

« Voici ce que dit le Seigneur : Je viens contre toi, ô

Tyr, et je ferai marcher contre toi plusieurs peuples, comme la mer fait monter ses flots.

« Ils détruiront les murs de Tyr, et ils abattront ses tours.... Elle deviendra au milieu de la mer comme un rocher qui sert à sécher les rêts des pêcheurs.... Et elle sera livrée en proie aux nations.

« Les villes de sa dépendance qui sont dans les environs seront aussi passées au fil de l'épée.

« Je vais faire venir des pays du septentrion à Tyr, Nabuchodonosor, roi de Babylone, ce roi des rois; il viendra avec des chevaux, des chars de guerre et de grandes troupes composées de divers peuples.

« Il élèvera des tours en bois, des chaussées en terre contre les remparts, il fera frapper ses béliers. »

En 590 cette prophétie commença à s'accomplir. Les intrigues du roi d'Egypte Ouaphrahet parvinrent à organiser contre Nabuchodonosor une ligue dans laquelle entrèrent Sédécias, roi de Juda, et les cités de la Phénicie. Ethbaal II, alors roi de Tyr, se mit à la tête de ces dernières. Mais Nabuchodonosor fondit sur les confédérés avant qu'ils n'eussent eu le temps de concentrer leurs forces. Après avoir contraint l'armée égyptienne à se retirer sans même livrer bataille, il réduisit les villes de Lachis et d'Asécha dans le royaume de Juda et vint mettre le siége devant Jérusalem, qui fut prise et ruinée au bout de dix-huit mois (588). Au commencement de l'année suivante, la partie orientale du Delta fut envahie et saccagée, puis les troupes babyloniennes marchèrent contre la Phénicie. A son approche, toutes les villes se hâtèrent de se soumettre; Tyr seule osa résister. Ethbaal s'enferma dans ses remparts, espérant lasser les efforts du prince chaldéen et recevoir à temps des secours d'Ouahprahet.

Ezéchiel avait annoncé que le siége serait si rude et si long que « toute tête en deviendrait chauve et toute « épaule pelée. » Il dura en effet treize ans, et les Ty-

riens y déployèrent l'indomptable énergie, le courage poussé jusqu'à la férocité, la constance et l'opiniâtreté qui semblent avoir été le propre du caractère des Chananéens toutes les fois qu'il s'agissait de défendre leurs foyers et de supporter des assauts derrière les murailles de leurs villes. La cité continentale fut d'abord attaquée, prise et complétement détruite. Alors les défenseurs, comme au temps de Sargin et de Sennachérib, se retirèrent dans la cité insulaire et y soutinrent un nouveau siége, beaucoup plus difficile pour les Babyloniens, qui avaient à y surmonter des obstacles naturels autrement grands que ceux que l'art pouvait créer. Ce fut seulement en 574 que, Nabuchodonosor étant venu de Babylone pour presser en personne l'entreprise qui traînait en longueur, la Tyr insulaire fut emportée de vive force, mise à sac et en partie ruinée. Le désastre fut tel que l'altière cité ne s'en releva jamais, et depuis lors ne fit que végéter, sans pouvoir reformer sa marine, reprendre son commerce et soutenir ses colonies, dont Carthage hérita. Le roi Ethbaal fut emmené en captivité à Babylone, et avec lui toutes les familles les plus distinguées. Une autre partie de la population, s'embarquant sur les restes de la flotte au moment de l'assaut, avait cherché un asile à Carthage. Nabuchodonosor maintint pourtant un roi à Tyr et établit sur le trône un individu nommé Baal.

§ 12. — Guerre d'Ouahprahet en Phénicie. — Domination des Babyloniens. — Les cités phéniciennes sous les premiers rois de Perse.

(574-506)

1. — L'Egyptien Ouahprahet n'avait pas su venir à

temps au secours de Tyr, dont pourtant la résistance avait été bien longue, pas plus qu'au secours de Jérusalem. C'est seulement quand la grande cité phénicienne eut succombé, que ses préparatifs militaires se trouvèrent achevés et qu'il se décida à entrer en ligne. Les Chaldéens avaient pris sur terre une supériorité si marquée, que le pharaon n'osa pas engager une campagne continentale en Palestine. Avec les nombreux mercenaires Ioniens et Cariens engagés à son service il parvint à former une flotte telle que l'Egypte n'en avait pas possédée depuis Thouthmès III, et ce fut sur mer que se passa la lutte.

La flotte d'Ouahprahet se dirigea vers la Phénicie, sans doute avec l'espoir qu'il suffirait de sa présence pour en soulever les cités. Mais elles étaient désormais contraintes de suivre la bannière de Nabuchodonosor, devenu leur maître; la supériorité écrasante de ses armes, la crainte de subir le sort de Tyr devaient les retenir dans l'obéissance et assurer au monarque chaldéen le fidèle service de leurs navires. Aussi la flotte des villes phéniciennes, jointe à celle des petits royaumes de l'île de Cypre, qui avaient reconnu sans velléité de résistance la suprématie de Nabuchodonosor aussitôt après la bataille de Karkémisch, vint-elle au-devant de la flotte d'Ouahprahet pour lui disputer le passage. Une grande bataille navale fut livrée dans les eaux de Cypre, et la victoire y resta aux vaisseaux grecs et cariens du roi d'Egypte. Poursuivant alors ses succès, la flotte du pharaon vint lever des contributions de guerre dans toutes les villes du littoral phénicien et prit de vive force Sidon; mais elle ne s'y maintint pas et se contenta d'emporter de cette dernière ville un butin très-considérable. Aradus fut aussi occupée par les Egyptiens, qui y laissèrent pendant quelque temps une garnison, car on y a retrouvé dans les dernières années plusieurs inscriptions hiéroglyphiques datées du règne d'Ouahprahet.

Mais, somme toute, l'entreprise de ce prince sur la Phénicie fut beaucoup moins une tentative sérieuse d'enlever le pays à l'autorité de Nabuchodonosor qu'une grande razzia maritime sans résultats politiques.

II. — La jalousie de Sidon contre Tyr s'était réjouie du désastre de cette ville ; en même temps les Sidoniens, en gens pratiques, s'étaient hâtés d'en tirer profit. Tyr dévastée, anéantie, ils avaient recueilli l'héritage de son commerce; leur port était devenu le premier de la Phénicie et leur marine avait pris en très-peu de temps un rapide essor. Tandis que la cité de Melkarth défendait héroïquement sa liberté dans une lutte inégale où elle devait finir par succomber, Sidon, courbée aux pieds du maître, s'étudiait à gagner sa faveur par une soumission sans réserve. Cette conduite lui valut des priviléges commerciaux considérables et de précieuses libéralités territoriales de la part de Nabuchodonosor.

C'est en effet au moment de l'histoire phénicienne qui suivit immédiatement la guerre d'Ouahprahet, que les indices de l'ordre le plus divers concordent à faire rapporter le roi de Sidon Esmounazar, dont le sarcophage, portant une longue inscription phénicienne, la plus étendue que l'on connaisse jusqu'à présent, a été découvert il y a peu d'années et donné au musée du Louvre par la princière munificence de M. le duc de Luynes. « Moi, dit ce monarque dans son épitaphe, je « suis Esmounazar, roi de Sidon, fils de Tabnith, roi de « Sidon, petit-fils d'Esmounazar, roi de Sidon, et ma « mère est Amastoreth, prêtresse de notre dame Astoreth la reine, fille du roi Esmounazar, roi de Sidon. « C'est nous qui avons bâti le temple des Alonim (les « grands dieux) à Sidon, sur la terre maritime, et les « *Yeschouroun* y célèbrent Astoreth. C'est nous encore « qui avons bâti sur la montagne un temple à Esmoun, « qui a la main appuyée sur un serpent, et il y a des

« Sémites qui le servent. C'est nous enfin qui avons « bâti les temples des Alonim de Sidon, à Sidon, du Baal « de Sidon et d'Astoreth Gloire-de-Baal. Puissent les « maîtres des rois nous accorder la perpétuité et la « beauté des terres à blé magnifiques qui sont dans la « plaine de Saron, en récompense des grandes choses « que j'ai faites. » On voit par ces expressions qu'un des principaux soins d'Esmounazar, pendant son règne, fut de relever les temples de Sidon, ruinés lors de la prise et du sac de la ville par les Egyptiens, circonstance qui contribue puissamment à déterminer l'époque de ce roi. Nous apprenons en même temps que « le seigneur des rois, » c'est-à-dire le monarque suzerain, Nabuchodonosor, avait gratifié son vassal sidonien d'un riche lambeau du royaume de Juda qu'il venait de détruire, la plaine de Saron, dans les environs de Joppé et de Lydda, fameuse par sa fertilité.

III. — Cependant nous avons raconté plus haut que Tyr, dans son complet abaissement, avait continué à être gouvernée par un roi particulier. Un fragment des annales tyriennes traduites par Ménandre a été conservé dans les écrits de Josèphe et nous permet de suivre les vicissitudes de l'histoire intérieure de cette cité pendant la courte domination des Babyloniens.

Le prince établi sur le trône par Nabuchodonosor, Baal, régna dix ans; mais au commencement de 563, nous le voyons tout à coup renversé par une révolution locale qui abolit le pouvoir monarchique et y substitue des magistrats républicains avec le titre de Suffètes. La date de cette révolution coïncide précisément avec la folie du conquérant chaldéen, et il semble en conséquence que les Tyriens s'empressèrent de profiter de cet événement qui apportait un trouble profond dans l'empire pour se débarrasser du prince qu'on leur avait imposé. Le renversement de Baal fut, du reste, suivi par une période

d'anarchie, où les partis se disputèrent le pouvoir et où le gouvernement ne put pas rester longtemps dans les mêmes mains. Ecnibaal, fils de Baalsyllech, fut d'abord suffète, mais ne le demeura que deux mois; il eut pour successeur Caleb, fils d'Abdaï, qui gouverna dix mois. Après lui le grand-prêtre de Melkarth, nommé Habbar, s'empara du pouvoir souverain, qu'il ne put conserver que pendant trois mois. Alors on résolut de porter les suffètes au nombre de deux, et le peuple élut pour remplir cette fonction Muthon et Gerastoreth, tous deux fils d'Abdélim. Ils restèrent en fonctions six ans, et après eux la royauté fut rétablie par un certain Baalator. Le temps orageux pendant lequel tous ces personnages se supplantèrent les uns les autres si rapidement à Tyr correspond à l'époque non moins troublée pendant laquelle Babylone vit la race royale changer deux fois, et Evilmérodach, Nergalsarossor et Bellabarisrouk II se succéder sur son trône. Aucun de ces princes ne se soucia d'intervenir dans les affaires intérieures de Tyr, qui continuait à payer son tribut.

Après un an seulement de règne, Baalator fut renversé. Le fragment de Ménandre nous montre alors un prince de l'ancienne maison royale, Meherbaal, sortant des cachots de Babylone et arrivant à Tyr, où son suzerain l'envoyait prendre possession du trône (555). C'était le moment où Nabonahid venait de ceindre la tiare dans la capitale de la Chaldée et rétablissait plus d'unité et de régularité dans le gouvernement de l'empire, dont les liens s'étaient fort relâchés. Meherbaal mourut au bout de quatre ans de règne (551), et eut pour successeur son frère Hiram, dans la quatorzième année duquel (537) la Phénicie reconnut pour son maître Cyrus, vainqueur de Babylone. Hiram gouverna encore six ans comme vassal de Cyrus et mourut en 531, laissant la couronne de Tyr à son fils Muthon, qui occupait encore le trône à l'époque de l'expédition de Xerxès contre la Grèce

IV. — Ce fut sans aucune tentative de résistance que les villes phéniciennes, une fois que Cyrus eut pris Babylone, passèrent de la domination des Chaldéens à celle des Perses et se soumirent à l'autorité du conquérant. Elles montrèrent la plus entière obéissance à leurs nouveaux maîtres, leur payèrent le même tribut qu'à ceux de la veille et fournirent de même leurs vaisseaux pour les expéditions qui les réclamaient, comme la conquête de l'Egypte par Cambyse. Mais quand ce roi voulut attaquer Carthage, la flotte phénicienne refusa de marcher pour asservir ses frères demeurés libres.

§ 13. — Le commerce des Phéniciens.

I. — Le commerce et surtout le commerce maritime, on vient de le voir par ce résumé de leur histoire, fut toujours la principale affaire des Phéniciens. On peut dire que leurs annales, à part quelques épisodes guerriers de défense du territoire, ne sont en réalité, pendant tout leur cours, que celles d'une immense maison de commerce.

Ce rôle était, du reste, celui auquel la nature et la situation de leur pays les appelait forcément. Placée à l'extrémité du contiment asiatique, sur les rivages de la grande mer qui la mettait en communication directe avec l'Afrique et l'Europe, la Phénicie se trouvait appelée par une destination providentielle à servir d'entrepôt entre l'Orient et l'Occident. Aussi fut-ce d'abord uniquement par ses flottes que, pendant de longs siècles, l'Asie, l'Europe et l'Afrique communiquèrent entre elles.

La nature et les procédés du commerce primitif que les Phéniciens entretinrent par la voie de mer peuvent se reconstituer d'une manière certaine. Les peuples avec lesquels ils allaient trafiquer étaient encore tout à fait

sauvages, sans aucune industrie, dans l'état où les premiers navigateurs européens trouvèrent les indigènes de l'Océanie. D'un autre côté, les Chananéens étaient industriels presque autant que commerçants; ils avaient perfectionné au plus haut degré les procédés de certains arts. Les produits de leur métallurgie sont vantés dans les textes égyptiens dès l'époque de la XVIIIe dynastie; leurs tissus étaient célèbres dans tout le monde antique; certaines teintures, comme celle de la pourpre, constituaient dans leurs mains un monopole sans partage; leurs verreries, dont nous possédons d'assez nombreux échantillons, égalaient celles que Venise a fait sortir de ses ateliers au moyen age. Ils n'étaient donc pas seulement les courtiers des grandes nations civilisées et industrielles entre lesquelles ils se trouvaient placés, les Egyptiens et les Assyriens; ils fabriquaient beaucoup par eux-mêmes et ils avaient leurs propres produits à écouler par les débouchés que créait sans cesse leur activité de marins. Dans ces conditions, leur commerce se faisait tout entier par échanges. Ils allaient, d'abord dans la Grèce, puis dans l'Espagne, dans la Gaule, dans l'Italie, dans la Libye, toutes barbares, plus tard dans les Iles Britanniques, et pendant un temps dans l'Inde; là ils recevaient des habitants les métaux, les bois, les diverses matières premières naturelles que chacun de ces pays pouvait leur fournir; en retour ils donnaient des produits manufacturés, instruments de métal, tissus, poteries, verres, dont leur contact avait répandu la connaissance et fait sentir le besoin aux populations, déjà déshabituées par eux des procédés et des coutumes trop rudimentaires de l'*âge de la pierre*, mais encore incapables de fabriquer par elles-mêmes.

C'est ainsi que s'explique ce phénomène que les Phéniciens, ces grands négociants au rôle desquels les Vénitiens, les Hollandais et les Anglais eux-mêmes dans les temps modernes ne peuvent être qu'imparfaitement

comparés, après avoir été amenés par les besoins de leurs opérations commerciales à simplifier l'écriture et à inventer l'alphabet, ne furent pas conduits à l'invention corrélative, celle de la monnaie. Pendant bien des siècles ils n'en ressentirent pas la nécessité, qui ne devait se produire que dans un commerce de civilisés à civilisés et non de civilisés à sauvages, et ils laissèrent aux Grecs la gloire de cette autre grande invention, qui ne devait pas avoir de moins immenses et de moins féconds résultats.

Dans des temps plus rapprochés de nous, les conditions du commerce des Phéniciens changèrent nécessairement. Eux-mêmes avaient contribué plus qu'aucun autre peuple à propager la civilisation matérielle dans toutes les parties du bassin de la Méditerranée. Mais leur négoce, pour se passer désormais entre nations policées, ne se ralentit pas. La nature de ses procédés et de ses objets se modifia, mais il demeura toujours actif. En effet, ce fut toujours de l'Asie que les peuples les plus civilisés de l'occident, et les Grecs les premiers, tirèrent certaines denrées de luxe, dont la demande de leur part augmentait à mesure qu'ils se mettaient à pratiquer les raffinements d'une vie recherchée et voluptueuse. Et ces mêmes peuples, quoique fabriquant de leur côté habilement et en abondance, recherchèrent toujours les produits de bien des branches de l'industrie orientale.

II. — Au vaste commerce maritime des Phéniciens devait naturellement se rattacher un commerce terrestre non moins étendu, par voie de caravanes. Plusieurs grandes lignes de commerce, activement fréquentées par les marchands phéniciens, traversaient le continent de l'Europe et les mettaient en mesure de se procurer les produits précieux de certaines contrées reculées qu'il leur eût été presque impossible d'atteindre avec leur marine. Nous avons déjà parlé de celle qui amenait au

travers de la Gaule jusqu'aux embouchures du Rhône, l'étain de Cornouailles, bien avant que les Tyriens n'eussent osé naviguer directement jusqu'aux îles Cassitérides. Il n'est pas moins certain que, dès la période de la suprématie sidonienne, l'ambre jaune des rivages de la Baltique tenait un rang important parmi les denrées que les Phéniciens rapportaient de leurs voyages maritimes et introduisaient en Asie. Cependant, quoi qu'en aient dit quelques savants, il n'est pas possible d'admettre qu'à aucune époque les vaisseaux de Sidon ou de Tyr aient jamais fréquenté la Baltique et les côtes de la Prusse, patrie de l'ambre. C'est aux bouches de l'Eridan (le Pô) qu'ils embarquaient cette précieuse matière, et pendant longtemps les Grecs crurent qu'on l'y recueillait. Elle était conduite jusque-là par terre au moyen de caravanes qui traversaient toute la Germanie, et, en retour, des objets d'industrie asiatique, plus tard aussi d'industrie étrusque, suivant la même voie, se répandaient dans toute l'Allemagne et dans la Scandinavie, où ils exercèrent une grande influence sur les premiers essais de fabrication des peuples indigènes.

Mais c'était surtout dans l'intérieur de l'Asie que le commerce terrestre des Phéniciens avait un immense développement; il amenait dans les ports des Chananéens maritimes les produits naturels ou manufacturés que leurs vaisseaux allaient échanger contre les matières premières de l'occident, et ils répandaient en retour celles-ci dans les différentes contrées asiatiques.

Pour se faire une idée complète de ce commerce de terre des Phéniciens, il faut le diviser en trois branches correspondant à ses trois directions principales, dont la première comprenait le négoce du sud ou arabico-indien, la deuxième le commerce du levant ou assyro-babylonien, la troisième enfin le trafic du nord ou arménico-caucasien.

III. — Dans la première direction, les caravanes allaient gagner les différentes contrées de l'Arabie méridionale, l'Yémen, le Hadhramaut et l'Omân. Elles en rapportaient les denrées du pays même, or, pierres dures, telles qu'onyx et agates, encens, myrrhe, ladanum; celles de l'Inde, débarquées dans les ports d'Aden, de Cana et de Harân, pierreries, épices, ivoire, bois précieux et odoriférants; celles enfin de la côte éthiopienne, si voisine de l'Yémen, or, ivoire, ébène et plumes d'autruche. Les agents des transports de ce trafic étaient les tribus arabes, principalement les gens de Cédar dans le midi de l'Arabie déserte, les Madianites et les Iduméens de l'Arabie Pétrée. « Les Arabes et tous les émirs de Cédar, dit « Ézéchiel en s'adressant à Tyr, trafiquèrent avec toi « et t'amenèrent leurs dromadaires.... Edom aussi a « été engagé dans ton commerce, et il t'a donné des escarboucles, de la pourpre, des étoffes brodées, de la « toile de coton, des gazelles et des pierreries, pour les « denrées que tu lui livrais. » Les caravanes de l'Yémen, conduites surtout par les Madianites et les Iduméens, montaient vers le nord en se tenant à peu de distance de la côte jusqu'à Macoraba (la Mecque) ou jusqu'à Yambo et Havara (nommée des Grecs Lencé Comé), traversaient Yathrib (Médine), de là gagnaient Séla ou Pétra, capitale des Nabatéens, et enfin arrivaient en Phénicie par les pays de Moab et d'Ammon. Celles du Hadhramaut et de l'Omân, conduites par les gens de Cédar, allaient à Gerrha, sur le golfe Persique, port considérable où abordaient aussi de nombreux navires venant de l'Inde. De là d'autres caravanes, qui traversaient les déserts de l'intérieur de l'Arabie en passant d'oasis en oasis, suivaient pour gagner Tyr la route qu'au commencement de ce chapitre nous avons indiquée comme celle de la grande migration des Chananéens.

Les Phéniciens entretenaient avec l'Égypte, la Palestine et l'Aramée des rapports réguliers. Il résulte même

du récit d'Hérodote que les Phéniciens commencèrent par importer exclusivement chez les autres nations les denrées des Egyptiens et des Assyriens. Ézéchiel dit : « Tu suspendis sur tes pavillons des étoffes de coton et « des broderies fabriquées en Égypte. » Le coton était un produit indigène du sol égyptien, et les broderies de ce pays passaient pour des chefs-d'œuvre d'industrie. Les « peuples de Juda et d'Israël te donnèrent du froment « de Mimiath, du vin doux, de l'huile et du baume en « échange de tes denrées. Damas, attirée par tes riches- « ses, trafiquait avec toi ; elle te donnait du vin de Hel- « bon et de la laine du désert. » Le vin de Helbon, c'est-à-dire d'Alep, était ou passait pour le meilleur de l'Asie. La laine des troupeaux qui parcouraient les déserts de la Syrie était également renommée pour sa finesse. C'était cette laine qui était mise en œuvre, teinte en pourpre, dans les fabriques de Tyr et de Sidon, et qui, se répandant en étoffes brillantes dans le monde entier, formait une des principales branches du commerce phénicien.

IV. — L'Aramée était la première étape du trafic de la Phénicie avec Babylone et Ninive. Les Syriens étaient, au nord et à l'est, pour les Phéniciens ce que les Madianites, les Iduméens et les gens de Cédar étaient dans la direction de l'Arabie méridionale, les agents intermédiaires et les voituriers de leur commerce. Celui-ci, franchissant le Liban et l'Antiliban, passait par Balbek (l'Héliopolis des Grecs), Damas et Emèse. Dans cette dernière ville, les routes de l'Assyrie et de la Chaldée se séparaient. Celle de Ninive prenait la direction que l'on suit encore pour aller à Mossoul, par Hamath, Helbon (Alep), Edesse (Orfa) et Nisibe. Celle de Babylone s'enfonçait dans le désert oriental, au milieu duquel les caravanes trouvaient une station sûre à Palmyre, et gagnait par là directement Thapsaque sur l'Euphrate. C'est dans cette dernière ville que les marchandises de Babylone

arrivaient par le fleuve et que les marchands de la Syrie, de la Phénicie et de la Palestine se rendaient pour les acheter. Ezéchiel ne dit pas quels étaient les objets que Tyr recevait par cette voie. Mais le négoce de Babylone nous est assez connu pour que nous puissions le deviner. Outre de magnifiques tissus de coton et de lin, les Babyloniens confectionnaient les objets de parure et de luxe, des cannes délicatement ciselées, des pierres précieuses taillées, des eaux de senteur dont l'usage était déjà général en Orient. C'était aussi par l'intermédiaire de Babylone que les Phéniciens recevaient les productions de l'Asie intérieure. Nous avons fait voir plus haut que les caravanes de cette grande cité se rendaient jusque dans la Boukharie et le Petit-Thibet. Par là les populations de la Syrie eurent connaissance de la soie, dont il est déjà question dans Ezéchiel.

V. — Le commerce de terre, qui de la Phénicie se dirigeait vers le nord, nous serait totalement inconnu si le même prophète n'en eût parlé. « Thubal et Mosoch trafiquaient avec toi, dit-il, et amenaient sur tes marchés des esclaves et des vases d'airain. Thogorma te donnait, pour tes denrées, des chevaux d'une race commune et d'une race noble, ainsi que des mulets. » Thubal et Mosoch, nous l'avons déjà dit à l'occasion de la généalogie des descendants de Noé, désignent les contrées du nord de l'Asie Mineure dans le voisinage de la mer Noire, patrie des Tibaréniens et des Moschiens. Quant à Thogorma, c'est l'Arménie. Qui ne sait que les produits dont parle le prophète sont précisément ceux que les mêmes contrées ont fournis jusqu'à nos jours? La conquête russe seule a mis fin au commerce d'esclaves que la Géorgie et la Circassie entretenaient avec tous les pays musulmans et par lequel elles peuplaient les harems de la Turquie et de la Perse. Lorsque Xénophon, à la tête des Dix Mille, arriva dans le pays des Carduques,

il fut frappé de la quantité d'ustensiles de métal que possédait ce peuple; tout à côté, les Chalybes étaient renommés de temps immémorial pour leur métallurgie. Le cuivre n'est pas moins commun aujourd'hui dans la même région qu'il l'était jadis. Il y fait un article considérable du commerce avec Bagdad et Bassora; on y fabrique exclusivement en cuivre tous les ustensiles de ménage et on n'y exerce guère dans les villes d'autre profession que celle de chaudronnier. Enfin l'Arménie est encore de nos jours un pays riche en chevaux de la plus belle espèce; on y retrouve ces chevaux nyséens, les coursiers de luxe de l'antiquité, qui n'étonnaient pas moins par les couleurs et l'éclat de leur poil que par la beauté de leurs formes, et qu'on croyait seuls dignes d'être attelés au char des rois de Perse.

VI. — Tous ces commerces divers, entretenus pendant nombre de siècles, par terre comme par mer, accumulaient dans les villes phéniciennes d'immenses richesses. Mais ces richesses même ne contribuèrent pas médiocrement à leur chute. Ce furent elles qui excitèrent les convoitises des monarques assyriens et chaldéens; ce furent elles aussi qui introduisirent dans la population une immoralité sans bornes et une corruption profonde, cette corruption qui livre toujours les peuples à la conquête étrangère. « Vous avez été dans les délices du paradis « de Dieu, crie Ezéchiel aux Tyriens; votre vêtement « était enrichi de toutes sortes de pierres précieuses; les « sardoines, les topazes, le jaspe, les chrysolithes, les « onyx, les saphirs, les escarboucles, les émeraudes y « brillaient avec l'or; on faisait retentir en votre hon« neur le son des tambours et des flûtes.... Mais vous « vous êtes souillés par la multitude de vos iniquités et « par les injustices de votre commerce; c'est pourquoi « j'ai fait sortir du milieu de vous un feu qui vous a dé« vorés et je vous ai réduits en cendres. »

§ 14. — Colonies.

I. — Pour faciliter leur commerce, lui donner plus de stabilité, plus de sécurité, les Phéniciens, dans toutes les contrées où leurs navires et leurs marchands prenaient l'habitude de se rendre, créaient des comptoirs permanents, des factoreries comme celles que l'on établit encore de nos jours sur la côte d'Afrique et celles qui ont été le premier noyau des possessions européennes dans l'Inde. Nous avons mentionné, à leur date de fondation, les principaux de ces établissements, qui formaient une chaîne non interrompue sur tous les rivages de la Méditerranée jusqu'aux Colonnes d'Hercule.

Deux fois seulement les fils de Chanaan tentèrent d'établir des colonies proprement dites, occupant une étendue considérable de territoire, avec une population agricole, et y exerçant la souveraineté. Ce furent la colonie de Béotie, qui fonda Thèbes, et celle d'Afrique, d'où sortit la nation des Libyphéniciens. A part ces deux exceptions, les Phéniciens, du temps de leur grande prospérité, au temps où le trafic maritime du monde antique se trouvait exclusivement concentré dans leurs mains, ne créèrent que de simples comptoirs.

Mais ils en eurent partout, et ces comptoirs exercèrent une immense influence sur les différents pays où ils s'étaient établis. Tous devinrent le noyau de grandes cités, car les indigènes encore sauvages venaient rapidement se grouper autour de la factorerie phénicienne, attirés par les avantages qu'ils y trouvaient et par les séductions de la vie civilisée. Tous aussi furent des centres actifs de propagation de la civilisation matérielle. Un peuple sauvage n'entre pas en commerce actif et prolongé avec un peuple civilisé sans emprunter peu à peu sa

culture, surtout lorsqu'il s'agit de races aussi intelligentes et aussi aptes au progrès que l'étaient celles de l'Europe. De nouveaux besoins s'éveillent chez lui ; il recherche avec avidité les produits manufacturés qu'on lui apporte et qui lui révèlent tant de délicatesses dont il n'avait pas auparavant même l'idée ; mais bientôt le désir naît chez lui de pénétrer les secrets de leur fabrication, de s'initier aux arts qui les produisent, de se mettre à utiliser lui-même les ressources que fournit son sol, au lieu de les livrer toujours à ces étrangers qui savent si bien en tirer parti.

II. Mais c'est un lieu commun que l'influence du commerce sur la civilisation et son rôle propagateur du progrès. Il est donc superflu de s'y appesantir. Nous voulions seulement montrer comment, à l'aurore des sociétés dans le bassin de la Méditerranée, les Phéniciens, ayant été pendant plusieurs siècles les marchands et les navigateurs par excellence, avaient par cela même contribué plus que tout autre peuple à répandre au milieu des populations encore sauvages qui bordaient cette mer les secrets fondamentaux des arts utiles et les premiers germes de culture.

L'Egypte et l'Assyrie avaient été les foyers où la civilisation matérielle avait pris naissance ; les Chananéens en furent comme les missionnaires. Des îles de la Grèce au détroit de Gibraltar, il n'est aucun pays où l'on ne trouve leurs enseignements au début, où l'on ne puisse discerner clairement l'action féconde de ces navigations hardies dont les voyages d'Hercule, le dieu national de Tyr, sont le symbole mythique. Par leur influence et leur action, la Grèce, l'Italie, la Gaule, l'Espagne, au sortir de la barbarie primitive, furent d'abord tout asiatiques, jusqu'au jour où les habitants de ces contrées se sentirent assez avancés dans la voie du progrès pour pouvoir être eux-mêmes, où leur génie individuel, nourri par cette

éducation, devint capable d'en briser les langes et de marquer sa civilisation d'une empreinte propre.

III.— Sous ce rapport on ne parviendra jamais à exagérer le rôle des Phéniciens dans le monde antique et la part qui leur revient dans les premiers pas de l'humanité vers la civilisation. Une opinion que nous ne sommes pas éloigné de partager et que l'on ne doit pas désespérer de voir quelque jour, tant la marche du progrès des sciences archéologiques est désormais rapide, passer à l'état de vérité démontrée, tendrait à faire des Chananéens de Sidon et de Tyr les révélateurs des secrets fondamentaux de la métallurgie aux populations de l'Europe occidentale, et à considérer l'*âge du bronze* dans nos pays comme ne représentant pas, ainsi qu'on l'a cru d'abord, l'irruption d'une nouvelle race qui aurait anéanti les sauvages primitifs de l'âge de la pierre, mais bien l'ère de la grande influence des Phéniciens et les premiers développements de la culture indigène sous leurs enseignements.

Ce que l'on appelle l'*âge du bronze* est cette période du développement de la civilisation dans laquelle, après avoir renoncé à l'emploi des ustensiles et des armes de pierre, on ne connaissait encore d'autre métallurgie que celle du bronze, et on faisait exclusivement avec cette matière ce que l'on fabriqua plus tard avec le fer. Les objets de cet âge du développement de la culture humaine, en quelque contrée de l'Europe occidentale qu'on les trouve, en Espagne, en Italie, en Gaule, en Germanie, dans les Iles Britanniques ou dans les pays Scandinaves, sont tous fabriqués avec le même alliage métallique et présentent entre eux une telle unité de forme et d'ornementation qu'on les croirait volontiers sortis du même atelier. De plus, le style de leurs ornements est tout asiatique.

Mais où l'étendue du rôle et de l'action des Phéniciens

se révèle de la manière la plus manifeste, c'est sans contredit dans l'histoire de l'écriture. Ce sujet est si important qu'il mérite de faire la matière d'un paragraphe particulier.

§ 15. — Les Phéniciens et l'écriture alphabétique.

I. — L'écriture, à l'origine, avait été purement *idéographique*, c'est-à-dire une peinture d'idées; chez tous les peuples très-anciennement civilisés elle avait commencé par cet état, dans lequel la nécessité résultant du progrès de la pensée et de la variété toujours plus grande des choses à exprimer par l'écriture introduisit bientôt l'élément du *phonétisme* ou de la peinture des sons. Mais dans cette voie nouvelle les différents peuples n'étaient pas parvenus au même point de progrès. Les Touraniens inventeurs de l'écriture cunéiforme et leurs élèves les Assyro-Chaldéens, de même que les Chinois, ne s'étaient pas élevés au-delà de la méthode du *syllabisme*, qui considère dans la parole comme un tout indivisible et représente par un seul signe la syllabe, composée d'une articulation ou consonne, muette par elle-même, et d'un son vocal qui permet de la prononcer, ou, comme disent les grammairiens, y sert de motion. Seuls les Égyptiens, peuple éminemment philosophe, avaient conçu le principe simplificateur et fécond de l'*alphabétisme*, qui décompose la syllabe et en représente par des signes distincts la consonne et la voyelle. Les premiers donc ils avaient eu dans leur système d'écriture de véritables lettres.

Mais tout en s'élevant jusqu'à ce progrès, le système graphique des Égyptiens avait conservé des vestiges nombreux des différents états qu'il avait dû traverser pour y parvenir. Jusqu'au dernier jour où ils furent em-

ployés, c'est-à-dire jusqu'au règne de l'empereur Dioclétien, les hiéroglyphes de la terre des Pharaons gardèrent des signes simplement figuratifs et un grand nombre de caractères symboliques ; de même, à côté des caractères véritablement alphabétiques, une certaine quantité de signes syllabiques fut toujours maintenue. Ajoutez à ce mélange de caractères de natures différentes la faculté pour tous les signes idéographiques de prendre une valeur phonétique accidentelle comme initiales de certains mots, et d'un autre côté la possibilité d'employer idéographiquement les signes d'ordinaire affectés à la pure et simple peinture des sons indépendamment de toute idée : tels sont les faits que l'écriture hiéroglyphique égyptienne présente à celui qui veut analyser sa constitution et son génie. Elle constitue sans contredit le plus perfectionné des systèmes d'écriture primitifs qui commencèrent par le pur idéographisme; mais combien ce système est encore grossier, confus et imparfait! Que d'obscurités et d'incertitudes dans la lecture, qui, moins grandes pour les Égyptiens que pour nous, devaient cependant encore se présenter plus d'une fois pour eux-mêmes! Que de chances de confusions et d'erreurs, dont une étude très-prolongée et une grande pratique pouvaient seules préserver! Quelle extrême complication! Sans doute les hiéroglyphes n'étaient pas, comme on l'a cru trop longtemps, un mystère sacerdotal révélé seulement à quelques adeptes choisis; c'était l'écriture dont on se servait pour tous les usages où l'on a besoin d'écrire. Mais il est bien évident que, sans que les prêtres eussent besoin d'en faire un mystère, un système d'écriture aussi compliqué, dont la connaissance demandait un aussi long apprentissage, ne pouvait être très-répandu dans la masse du peuple; aussi dans l'Égypte antique, par suite de la nature même du système graphique et non par volonté d'en faire un arcane impénétrable à la foule, les gens qui savaient lire et écrire,

les scribes religieux ou civils, formèrent une sorte de classe à part et un groupe restreint dans la nation.

II.—Ainsi, même après que les Égyptiens furent parvenus à l'analyse de la syllabe et à l'abstraction de la consonne, il restait un progrès capital à consommer pour que l'écriture parvînt au degré de simplicité et de clarté qui pouvait seul la mettre en état de remplir dignement et complétement sa haute destination. Répudier toute trace d'idéographisme, supprimer également les valeurs syllabiques, ne plus peindre que les sons au moyen de l'alphabétisme pur, enfin réduire les phonétiques à un seul signe invariable pour chaque articulation de l'organe, tel était le progrès qui devait donner naissance à l'alphabet proprement dit, consommer l'union intime de l'écriture avec la parole, émanciper définitivement l'esprit humain des langes du symbolisme primitif et lui permettre de prendre enfin librement son essor, en lui donnant un instrument digne de lui, d'une clarté, d'une souplesse et d'une commodité parfaites.

Ce progrès pouvait seul permettre à l'art d'écrire de pénétrer dans les masses populaires, en mettant fin à toutes les complications qui en avaient fait jusqu'alors une science abstruse et difficilement accessible, et de se communiquer chez tous les peuples en faisant de l'écriture un instrument applicable également bien à tous les idiomes, à toutes les idées et à toutes les religions. En effet, une écriture principalement idéographique ne pouvait que très-difficilement passer d'un peuple à un autre. Pour s'en servir il fallait avoir les mêmes idées, la même civilisation et presque la même langue.

III.—Mais les Égyptiens n'étaient pas parvenus à consommer ce dernier et décisif progrès. Des obstacles invincibles s'étaient opposés à ce qu'ils tirassent eux-mêmes cette conséquence de la découverte qui leur avait

fait transformer les signes d'abord syllabiques en de véritables lettres.

Le premier venait de l'habitude, cette seconde nature, qui exerce sur l'homme une si grande et si irrésistible influence. Perfectionner par un progrès graduel les règles d'un art qui a pris naissance entre vos mains, que vous avez créé vous-même, en lui conservant les bases essentielles sur lesquelles il s'est fondé, est chose facile : rompre violemment avec une tradition de longs siècles, dont vos ancêtres ont été les auteurs, dans laquelle vous avez été élevé, à laquelle vous avez fini par vous identifier, est un effort surhumain et presque impossible. Un second obstacle non moins fort venait de la religion. Toutes les écritures primitives, par suite de leur nature symbolique elle-même et de leur génie, avaient un caractère essentiellement religieux et sacré. Elles étaient nées sous l'égide du sacerdoce, inspirées par son esprit de symbolisme. Dans la première aurore de civilisation des peuples primitifs, l'invention de l'art d'écrire avait paru quelque chose de si merveilleux que le vulgaire n'avait pu la concevoir autrement que comme un présent du ciel. Aussi le système hiéroglyphique était-il appelé par les Égyptiens « écriture des dieux. »

Les Égyptiens laissèrent donc à d'autres la gloire de l'invention définitive de l'alphabet, après être arrivés eux-mêmes jusqu'au seuil de cette découverte. Mais tous les peuples n'étaient pas à même de la consommer; il en fallait un qui se trouvât placé dans des conditions particulières et doué d'un génie spécial.

Avant tout, il fallait un peuple qui, par sa situation géographique, touchât à l'Egypte et eût été soumis à une profonde influence de la civilisation florissante sur les bords du Nil. C'est, en effet, seulement dans ces conditions qu'il pouvait prendre pour point de départ la découverte des Egyptiens, base indispensable du progrès dernier, qui devait consister à bannir de l'écriture

tout élément idéographique et à assigner un seul signe à la représentation de chaque articulation. Encore cette condition matérielle n'était-elle pas suffisante. Il en fallait d'autres dans les instincts et le génie de la nation. Le peuple appelé à donner ainsi à l'écriture humaine sa forme définitive devait être un peuple commerçant par essence, un peuple chez qui le négoce fût la grande affaire de la vie, un peuple qui eût à tenir beaucoup de comptes-courants et de livres en partie double. C'est, en effet, dans les transactions commerciales que la nature même des choses devait nécessairement faire le plus et le plus tôt sentir les inconvénients du mélange de l'idéographisme, ainsi que de la facilité de multiplier les homophones pour la même articulation, et conduire à chercher un perfectionnement de l'écriture dans sa simplification, en la réduisant à une pure peinture des sons au moyen de signes invariables, un par chaque articulation.

Dans le monde ancien, il n'y a jamais eu qu'un seul peuple qui ait rempli à la fois ces conditions : ce sont les Phéniciens. Et, en effet, ce furent les fils de Chanaan qui mirent le sceau du dernier progrès à l'art de l'écriture et inventèrent l'alphabet proprement dit. Le témoignage de l'antiquité est unanime pour leur attribuer cette gloire. Nous avons déjà dit plus haut qu'ils formèrent leur alphabet en choisissant parmi les lettres de l'écriture hiératique égyptienne vingt-deux caractères dont chacun devint le représentant fixe et invariable d'une des articulations de leur idiome. Nous avons aussi remarqué que, d'après de très-fortes vraisemblances, cette invention doit être rapportée au temps où les Chananéens, avec les rois Pasteurs, dominaient sur l'Egypte.

IV. — Mais les Phéniciens ne furent pas seulement les inventeurs de l'alphabet ; ils en furent aussi les pro-

pagateurs dans toutes les parties du monde. Partout où ils poussèrent leurs navigations et nouèrent des relations suivies de commerce, ils portèrent la notion de l'écriture alphabétique. Le secret de cet art, indispensable au développement de l'esprit humain, tint constamment le premier rang parmi les éléments de civilisation que leur contact enseigna aux nations, et, pour nous servir d'une ingénieuse expression de M. Renan, l'alphabet fut partout un de leurs « objets d'exportation. »

Non-seulement nous ne connaissons aucun alphabet proprement dit antérieur à celui des Phéniciens, mais tous ceux dont il existe des monuments, ou qui se sont conservés en usage jusqu'à nos jours, procèdent plus ou moins directement, mais par une filiation certaine, du premier alphabet combiné par les fils de Chanaan.

V. — La philologie comparative est parvenue à grouper les langues en familles naturelles, de la même manière que la botanique et la zoologie ont groupé les végétaux et les êtres animés. La paléographie, ou science des écritures, arrive à un classement semblable pour les systèmes d'écritures alphabétiques, en rétablissant l'enchaînement des degrés de filiation plus ou moins multipliés par lesquels elles se relient à leur prototype originaire. Il y a donc des familles d'écritures comme des familles de langues, familles, du reste, absolument indépendantes les unes des autres et dont les divisions ne correspondent pas entre elles, car souvent on rencontre une contradiction complète entre la nature de la langue et celle de l'écriture.

Les différents alphabets connus se ramènent avec facilité à cinq groupes principaux, qui correspondent précisément aux différents courants par lesquels le commerce des Phéniciens dut propager leur féconde invention dans le monde. Ce sont : le groupe *sémitique;* le groupe *gréco-italique;* le groupe *ibérique,* que leurs noms

définissent suffisamment; puis le groupe *septentrional*, comprenant les diverses espèces de runes, c'est-à-dire les vieilles écritures nationales des Scandinaves, des Germains et des Slaves avant leur conversion au christianisme; enfin un dernier groupe que nous proposons d'appeler *indo-homérite*. Ce dernier est celui dont la physionomie est la plus distincte; il est caractérisé par l'apparition d'un nouveau principe, la notation des sons vocaux au moyen d'appendices conventionnels, qui s'attachent à la figure de la consonne et en modifient quelquefois assez notablement la forme. Le lieu premier de dérivation paraît en avoir été l'Arabie méridionale. De là il a rayonné d'un côté sur l'Afrique, où les écritures des Abyssins et des Libyens forment une famille à part, avec l'himyaritique ou alphabet des anciens habitants de l'Yémen, de l'autre sur l'Arie, où s'est constituée une écriture spéciale, et sur l'Inde, dont le plus ancien alphabet, le *magâdhi*, rattaché par M. Albrecht Weber à la source phénicienne, a donné naissance à une énorme quantité de dérivés, qui se subdivisent en cinq familles, *dévanagârie*, *pâlie*, *dravidienne*, *océanienne* et *tibétaine*, que nous énumérons ici dans leur ordre chronologique de dérivation.

Le groupe *sémitique* répond exactement au commerce de terre de la Phénicie avec l'Aramée et le bassin de l'Euphrate et du Tigre; le groupe *gréco-italique* aux navigations sidoniennes dans l'Archipel et en Grèce, où la légende hellénique attribue l'introduction de l'écriture à la colonie de Cadmus en Béotie; enfin le groupe *ibérien* au commerce de Tyr avec l'Espagne méridionale. Le berceau des écritures du groupe *septentrional* paraît avoir été dans les contrées voisines du Pont-Euxin, au temps où les ancêtres des Germains et des Scandinaves y avaient encore leurs demeures, et nous avons vu plus haut que les Phéniciens à une certaine époque avaient trafiqué par mer avec cette région. Enfin le groupe

indo-homérite est un résultat du commerce considérable que la Phénicie entretenait avec le midi de l'Arabie, et par son intermédiaire avec l'Inde, d'un côté, et la côte orientale d'Afrique, de l'autre.

§ 16. — Industrie et agriculture.

I. — Nous avons déjà dit que les Phéniciens n'étaient pas seulement navigateurs et marchands, mais aussi industriels. S'ils servaient de courtiers aux manufactures florissantes de l'Assyrie, de la Chaldée et de l'Egypte, ils fabriquaient aussi beaucoup par eux-mêmes et certains produits de leur industrie propre jouissaient dans le monde antique d'une immense réputation.

Au premier rang des manufactures de la Phénicie, il faut citer les teintureries qui donnaient la pourpre, si recherchée de tous les peuples anciens et dont une des nuances, considérée comme la plus rare et la plus belle, était devenue l'insigne de la royauté. La teinture en pourpre était une invention propre aux Chananéens maritimes, et la légende mythologique en attribuait l'origine à Melkarth, le dieu de Tyr. On la tirait de différents mollusques gastéropodes marins, et particulièrement de plusieurs espèces du genre *murex*. La couleur de la pourpre était un rouge violet plus ou moins foncé qui admettait un certain nombre de nuances suivant l'espèce de mollusque employée et la contrée d'où elle provenait. Car les Phéniciens ne se bornaient pas à mettre en usage les coquillages purpurifères provenant des pêcheries de leur propre pays; ils en tiraient d'un grand nombre de points de la Méditerranée et même de l'Océan. La pourpre la plus belle, la plus éclatante et la plus estimée, la vraie pourpre royale, avait sa source dans les pêcheries de Tyr et de ses environs immédiats;

on la tirait du *murex trunculus*. Les mers de Grèce fournissaient une teinture plus franchement violette, que l'on extrayait du *murex brandaris*; les pêcheries principales en existaient dans les îles de Nisyros et de Cythère, à l'extrémité méridionale du Péloponèse, le long de la côte de Laconie, et dans plusieurs localités du littoral de la Sicile. Les mollusques purpurifères de l'Océan, abondants surtout dans les Iles Britanniques, donnaient une couleur si foncée qu'on l'appelait « pourpre noire; » mais on n'est pas encore parvenu à déterminer avec certitude l'espèce précise à laquelle dans ces contrées on demandait la teinture.

On teignait en pourpre toutes les étoffes de coton, de lin ou de soie, mais surtout les tissus de laine, que les Phéniciens tiraient tout fabriqués des pays asiatiques ou qu'ils fabriquaient eux-mêmes avec une grande habileté, en y employant les toisons particulièrement fines des troupeaux du désert de Syrie. Comme cette teinture coûtait fort cher, on ne l'appliquait qu'à des étoffes de première qualité. Les manipulations étaient assez compliquées ; on faisait passer les tissus à deux reprises dans le bain de teinture (*purpurae dibaphae*), et on variait les nuances en appliquant successivement dans cette double opération deux pourpres d'origines et de teintes diverses.

II. — Une autre industrie également très-développée chez les Phéniciens était celle du verre. Nombre d'auteurs antiques leur en attribuent l'invention et prétendent qu'elle resta pendant plusieurs siècles à l'état de secret entre leurs mains. Les monuments démentent cette assertion, car nous voyons déjà des verriers soufflant leurs manchons parmi les représentations des tombes égyptiennes de la IVe et de la V$_e$ dynastie. Mais ils attestent en même temps la grande activité des verreries phéniciennes, concentrées principalement à Sidon

et à Sarepta, comme les teintureries à Tyr. Le sable qu'elles employaient était tiré des bords du petit fleuve Bélus, non loin du Carmel ; il était considéré comme d'une qualité supérieure pour cet usage, de même que l'est aujourd'hui dans toute l'Europe le sable de Fontainebleau. Un assez grand nombre de produits de ces manufactures est parvenu jusqu'à nous et nous permet de juger de la merveilleuse habileté des verriers phéniciens. Ils excellaient surtout dans l'exécution de vases d'un émail opaque présentant des zônes ou des rubans de couleurs éclatantes et toujours harmonieusement entremêlées, vases produits par le même procédé que les *vetri tarsiati* des Vénitiens du XVIe siècle, au moyen de baguettes d'émail juxtaposées et soudées entre elles par une nouvelle cuisson au feu de mouffle. Ce procédé, chez les anciens, est tout à fait caractéristique de la fabrication phénicienne et doit être considéré comme le résultat d'une invention propre aux gens de Sidon.

III. — Non moins habiles céramistes que verriers, les Phéniciens furent ceux qui enseignèrent aux Grecs l'industrie des vases peints, portée ensuite par les populations helléniques à un si haut degré de perfection. Les plus anciens vases de ce genre fabriqués par les Grecs sont exactement copiés d'œuvres phéniciennes, et une partie de ceux d'époque tout à fait archaïque que l'on rencontre dans certaines îles de l'Archipel, comme Théra et Mélos, paraissent avoir été l'œuvre des Chananéens eux-mêmes, au temps où ils occupaient les îles. La poterie resta toujours un des objets d'exportation capitaux de la Phénicie, et à la fin de la période tyrienne, lorsque commencèrent les navigations dans l'Atlantique vers les Sorlingues et les Iles Britanniques, c'était un des articles que les navigateurs fournissaient le plus abondamment aux indigènes en échange de leur étain.

IV. — Nous avons déjà eu l'occasion de dire quelques mots de la métallurgie des Phéniciens. Elle ne paraît pas s'être exercée sur le fer et l'acier, que les cités chananéennes tiraient tout ouvrés des pays où l'on en trouvait un minerai facile à traiter et qui pouvaient par conséquent produire ces métaux dans des conditions exceptionnellement favorables. Mais en revanche les Phéniciens travaillaient beaucoup le bronze, qui paraît avoir été une de leurs matières favorites. Leur talent et leur expérience en ce genre sont fréquemment vantés dans la Bible, qui énumère tous les grands travaux de bronze exécutés par des ouvriers tyriens pour le temple et pour le palais de Salomon. Il est bien des fois question des vases de bronze phéniciens dans les inscriptions hiéroglyphiques de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynastie, et dans les représentations historiques de cette époque en Egypte nous voyons figurer, parmi les tributs apportés au pharaon, de ces vases, aux dimensions énormes, aux formes à la fois élégantes et pleines de puissance, à la grande tournure. Strabon dit aussi que le principal objet d'exportation des navigateurs de Chanaan vers les îles Sorlingues et la Grande-Bretagne était, avec la poterie, des armes de bronze, sans doute celles qui servirent de prototype aux pièces caractéristiques de l'*âge du bronze* de nos contrées occidentales.

Les coupes de métal précieux ciselées par les orfèvres de la Phénicie sont plusieurs fois citées dans les poëmes homériques comme un des éléments de luxe les plus recherchés alors dans la Grèce. On en a retrouvé dans l'île de Chypre et en Etrurie, où le commerce les avait portées; le musée du Vatican et celui du Louvre en possèdent de beaux spécimens. L'Odyssée cite aussi comme un bijou précieux une chaîne d'or et d'ambre artistement travaillée par les Sidoniens. C'est qu'en effet les Phéniciens étaient de très-habiles joailliers; les fouilles exécutées depuis quelques années dans les né-

cropoles de Marathus (Amrit) et d'Antaradus (Tortose) ont fait découvrir de nombreux échantillons de cette industrie, qui donnent une haute idée du savoir-faire et du goût des vieux bijoutiers de Chanaan.

Citons enfin, d'après le témoignage formel d'Ezéchiel, le développement qu'avait pris dans les cités phéniciennes l'art de l'ivoirier. Les dents d'éléphants arrivaient à Tyr et à Sidon par deux voies ; les caravanes de l'Yémen y apportaient celles de l'Inde et de la côte occidentale d'Afrique ; en même temps, par la Méditerrannée, les vaisseaux qui faisaient l'intercourse entre la Phénicie et ses colonies du littoral nord de l'Afrique en apportaient d'autres, car les éléphants, on le sait de la manière la plus positive, au lieu d'être, comme de nos jours, confinés dans les régions équatoriales, s'étendaient dans les provinces qui sont actuellement le Maroc, l'Algérie et la régence de Tunis. Les Phéniciens ciselaient cette belle matière avec un art tout particulier, et les autres pays de l'Asie antérieure ne leur connaissaient pas de rivaux en ce genre, car tous les ivoires que l'on a jusqu'à présent exhumés des ruines des palais de l'Assyrie sont de travail phénicien.

V. — Nous avons déjà dit que le territoire de la Phénicie ne suffisait pas à nourrir sa population, dont la plus grande partie, concentrée dans les villes, s'adonnait à la marine, au commerce et à l'industrie. Cependant les campagnes de ce pays étaient aussi peuplées et remarquablement bien cultivées. Autour de Tyr, de Béryte, de Gébal, on faisait des vins estimés ; ceux du Liban avaient surtout une réputation qu'ils conservent encore de nos jours dans une partie de l'Asie. « La Phénicie, dit M. Renan dans un de ses rapports sur l'exploration archéologique de ce pays, la Phénicie est le seul pays du monde où l'industrie agricole ait laissé des restes grandioses..... Dans la région de Tyr, ces restes

d'une primitive économie rustique se rencontrent presque sur chaque hauteur et toujours avec le même caractère : vastes travaux dans le roc, restes de maisons carrées, bâties sans style, en belles pierres mal jointes, nombre énorme de citernes, de caves, de cuves d'une grandeur extraordinaire, sarcophages de formes imposantes..... Les Phéniciens construisaient une piscine, un pressoir pour l'éternité. L'outillage industriel, chez nous si fragile, était colossal en Phénicie. »

§ 17. — Langue et littérature.

I. — Nous n'avons pas à rechercher ici la cause du phénomène étrange par suite duquel les Phéniciens, issus de la race de Cham, parlaient une langue purement sémitique. Nous avons en effet un peu plus haut cité l'explication, fort rationnelle à nos yeux, que l'illustre M. Munk donnait de ce fait. Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que l'idiome des Phéniciens ne différait de celui des Hébreux que par quelques nuances légères et qui n'ont rien d'essentiel. L'identité des formes grammaticales et du vocabulaire est si complète entre l'hébreu et le phénicien qu'on ne saurait y voir deux langues, mais seulement deux dialectes très-peu divers de la même langue. C'est ce qu'attestait, du reste, le prophète Isaïe, appelant l'idiome hébraïque *langue de Chanaan;* chez les écrivains grecs les noms de *langue phénicienne* et de *langue hébraïque* sont aussi exactement synonymes.

II. — Les monuments du langage phénicien parvenus jusqu'à nous sont en très-petit nombre, bien qu'ils nous permettent de constater avec certitude les caractères de l'idiome. Ils se réduisent à une centaine d'inscriptions

votives ou funéraires, les unes d'origine proprement phénicienne, les autres, et c'est le plus grand nombre, d'origine carthaginoise. Deux seulement parmi ces textes épigraphiques font exception par leur développement, mais il n'y a qu'un des deux qui ait un certain caractère littéraire : c'est l'inscription du sarcophage d'Esmounazar, roi de Sidon, où les imprécations contre ceux qui violeraient la sépulture se développent dans un style tout biblique ; l'autre est un tarif de sacrifices, d'origine punique, dont on a découvert deux exemplaires mutilés, l'un à Marseille et l'autre à Carthage.

A ces débris d'épigraphie il faut joindre, pour compléter l'inventaire de nos ressources pour la connaissance de la langue phénicienne, quelques centaines de mots et de noms propres cités par les auteurs grecs et latins sous des formes plus ou moins altérées. Enfin, dans une des comédies de Plaute, le *Pœnulus*, plusieurs vers phéniciens, dont la signification en latin vient après, sont placés dans la bouche d'un personnage carthaginois. Ces vers ont été fort défigurés dans les manuscrits par les copistes ignorants qui n'y comprenaient rien, et les efforts d'érudits éminents, parmi lesquels on doit citer Bochart et Gesenius, ne sont pas parvenus encore à en rétablir le texte d'une manière complétement certaine. Mais on en restitue cependant la plus grande partie, et là encore on trouve du pur hébreu.

III. — Rien ne nous a donc été conservé de la littérature des Phéniciens. Elle avait pourtant un certain développement, et l'origine en remontait à une époque fort antique. Dès avant l'invasion de Josué, les nations chananéennes étaient en possession d'une culture littéraire. Une de leurs villes dans la Palestine, Dabir, était surnommée Kiryath-Sépher, « la cité des livres. » Nous voyons dans les monuments égyptiens un poëte de cour figurer parmi l'entourage du roi des Héthéens septen-

trionaux à la bataille de Kadesch, livrée contre Rhamsès II.

De même que les Babyloniens avaient les livres d'Oannès et les Égyptiens les livres de Thoth, les Phéniciens avaient une loi écrite, des livres où leur système de cosmogonie, les principes de leur religion et de leur organisation sociale étaient exposés sous forme de préceptes sacrés. Eux aussi attribuaient à ces livres une origine divine et les regardaient comme l'œuvre de leur dieu Taaut, le même que le Thoth égyptien. Le respect attaché à cette loi écrite avait même fini par la faire personnifier dans les adorations publiques sous les traits d'un être divin appelé Thouro, « la loi, » et Khousareth, « harmonie, » dont on faisait l'épouse de Taaut.

Les diverses cités de la Phénicie possédaient de riches archives et des annales régulières, tenues avec soin depuis une époque fort antique. Enfin, nous savons que la littérature phénicienne comprenait certains écrits sur la religion et la cosmogonie, qui n'avaient pas le caractère canonique et sacré des livres de Taaut, ainsi qu'un grand nombre de traités pratiques sur l'agriculture et les autres arts utiles.

IV. — Au temps des successeurs d'Alexandre, quand les Grecs commencèrent à se préoccuper de connaître l'histoire et la civilisation de ces peuples asiatiques qu'ils avaient désormais à gouverner, plusieurs écrivains firent des emprunts à cette littérature nationale de la Phénicie, sous forme de traductions ou d'imitations, en même temps que Bérose traduisait les annales de Babylone et Manéthon celles de l'Égypte. Malheureusement il ne nous reste rien des ouvrages de Théodote, d'Hypsicrate et de Mochus; on ne connaît de ces auteurs que leurs noms. Nous avons fait usage plus haut du peu qui a été préservé des extraits que Dius et Ménandre d'Éphèse avaient faits des annales tyriennes. Mais

le débris le plus précieux et le plus étendu de cette littérature gréco-phénicienne qui soit parvenu jusqu'à nous est le grand fragment de la traduction que Philon de Byblos avait faite du livre sur le système de hiérarchie et de filiation des dieux et de l'origine du monde, rédigé « vers l'âge de la guerre de Troie, » dit-on, par un certain Sanchoniathon de Béryte, et dédié par lui à Abibaal, roi de sa ville natale. Ce fragment ne nous est parvenu qu'en assez mauvais état dans les écrits de l'apologiste chrétien Eusèbe de Césarée. Il y respire un esprit d'evhémérisme qui était celui des Grecs alexandrins, et n'appartenait certainement pas en propre au vieil auteur phénicien ; on est donc en droit de penser que le livre de Philon de Byblos était une imitation bien plus qu'une traduction proprement dite. Mais malgré tout cela, tel qu'il est, le morceau de Sanchoniathon n'en demeure pas moins une des sources les plus précieuses où nous puissions puiser des notions sur la religion de la Phénicie.

§ 18. — Religion.

I. — La religion des Phéniciens, de même que celle des autres populations de la Syrie, dont elle ne différait que par certaines particularités extérieures et superficielles, était étroitement apparentée à celle de Babylone et de l'Assyrie, inspirée des mêmes principes et du même esprit, issue évidemment de la même source originaire. Les personnages divins y portaient en général les mêmes noms ; seulement ils n'étaient pas échelonnés dans un ordre de hiérarchie aussi savante, et ils n'avaient pas revêtu dans la forme apparente une personnalité aussi distincte; ils se confondaient plus facile-

ment, soit entre eux, soit avec l'unité primordiale de la substance divine.

En effet, comme premier fondement du système religieux de la Phénicie et de la Syrie, de même que de celui des Chaldéo-Assyriens, nous trouvons la conception de l'Être divin unique et universel, qui se confond avec le monde matériel, émané de sa substance et non créé par lui. Chez les Héthéens septentrionaux, les Khétas des monuments égyptiens, cet être divin recevait le nom de *Sed* ou *Set*, « le tout-puissant, » d'où la forme dérivée *Soutekh*; les Araméens de Damas et de Bambyce (la Hiérapolis des Grecs) l'appelaient *Hadad* « l'unique; » les Ammonites *Moloch*, « le roi; » les Moabites *Chamos*, « le dominateur. » Chez les Phéniciens et les populations chananéennes de la Palestine, il était quelquefois désigné par les appellations de *El*, « le dieu » par excellence, analogue à l'*Ilou* babylonien, et de *Iaoh*, « l'être » absolu, « l'éternel, » pareil au Jéhovah des Hébreux; mais ces deux noms étaient d'un emploi rare et avaient un caractère mystérieux. Le nom habituel, normal pour ainsi dire, et généralement employé, était *Baal*, « le seigneur. »

II. — Le dieu des Phéniciens, comme de tous les panthéismes antiques, était à la fois un et plusieurs. Il se subdivisait en une foule d'hypostases appelées les *Baalim*, divinités secondaires émanées de la substance de la divinité primordiale, qui n'étaient que les attributs personnifiés, les puissances divinisées de l'être incompréhensible et inaccessible.

Ceci se retrouve également, nous l'avons déjà vu, dans la religion de Babylone et de l'Assyrie. Mais ce qui est propre à la Phénicie, c'est que cette subdivision de la puissance et de l'essence divine y était plus souvent géographique et politique que philosophique. C'étaient moins les attributs divins que les sanctuaires locaux

qui y avaient donné naissance aux dieux secondaires, *Baalim* éponymes des principales villes et de certaines localités. *Baal* adoré à Tyr, à Sidon, à Tarse, sur le mont Hermon, sur le mont Phégor, devient dans ce système *Baal-Tsour*, *Baal-Sidon*, *Baal-Tars*, *Baal-Hermon*, *Baal-Phégor*. « Comme tel, dit fort justement M. le comte de Vogüé, il peut recevoir un nom particulier qui achève de détruire dans l'esprit du vulgaire son caractère primitif, mais qui n'en laisse pas moins subsister la notion confuse de l'unité primordiale. C'est ce qu'une inscription nous démontre en deux mots; *Melkarth*, le grand dieu de Tyr, dont le culte avait été porté au loin par les colonies tyriennes, n'était autre que le *Baal* de la métropole. « Au seigneur *Melkarth*, *Baal* de Tyr, » dit une dédicace dans l'île de Malte. C'est le dieu suprême considéré comme divinité locale, spécialement protectrice de la ville, notion qui s'accorde avec l'étymologie même du nom, *Melkarth*, abréviation de « *Melek-Kiryath*, roi de la cité. »

Un semblable système porte l'empreinte de la constitution essentiellement fédéraliste des Chananéens et de l'esprit de particularisme local qui faisait le fond de leur caractère.

III. — Mais les personnifications secondaires des *Baalim* n'avaient pas toutes cette origine géographique et politique; il y en avait un grand nombre qui représentaient, comme à Babylone, les attributs et les qualités de l'être divin et les phénomènes par lesquels il se manifestait. Cet être divin, le *Baal* primordial, se confondait, nous venons de le dire, avec le monde matériel. C'était un dieu-nature par excellence, opérant dans tout l'univers et auteur de la vie physique, ravageant chaque année son œuvre, pour la renouveler ensuite au changement des saisons; et ces opérations successives de destruction et de renouvellement, par suite de la con-

ception panthéistique de son essence, il était regardé comme les produisant, non pas dans un monde créé par lui, mais dans sa propre substance, par une réaction sur lui-même. A chaque phase de ces opérations correspondait un nom divin particulier et une hypostase distincte, qui devenait dans la forme extérieure une personnification spéciale d'ordre secondaire. Le dieu considéré comme producteur des différents êtres devenait *Baal-Tammouz*, appelé aussi *Adon*, « le seigneur, » d'où les Grecs ont fait leur Adonis ; comme conservateur il était *Baal-Chon ;* comme destructeur, *Baal-Moloch;* comme présidant à la décomposition des êtres détruits d'où devait sortir la vie des nouveaux êtres, *Baal-Zebub.*

Les Phéniciens, comme les Babyloniens, naturellement grands contemplateurs du ciel, frappés des merveilles de l'harmonie sidérale et du rôle actif du soleil dans les phénomènes de la végétation, avaient fini par tout rapporter dans la nature aux astres et au plus éclatant d'entre eux. Il leur était arrivé ce que Dieu voulait éviter aux Hébreux lorsqu'il leur défendait de trop regarder les étoiles : ils les adoraient, non plus comme la manifestation la plus éclatante de la puissance divine, mais comme la divinité même. *Baal* était donc devenu un dieu solaire; comme tel il était spécialement *Baal Samim*, « le Baal des cieux. » Tous les *Baalim* avaient revêtu ce caractère ; mais celui dans lequel il était le plus marqué était *Tammouz* ou *Adonis*, le dieu spécial de la ville et des mystères de Gébal. Ce personnage fameux, devenu chez les Grecs un simple chasseur de Syrie, était pour les Phéniciens le dieu soleil lui-même, considéré dans la saison du printemps, mourant chaque année pour renaître, dans l'ordre invariable des phénomènes naturels, lorsque la riante végétation du commencement de l'année est brûlée par les chaleurs de l'été ou comprimée par les froids de l'hiver; en sorte

que ses fêtes se célébraient avec des scènes de deuil.

Les sept planètes étaient aussi considérées comme des *Baalim* spéciaux, adorés sous le nom commun de *Cabirim* ou « les puissants. » On en comptait huit, bien que les corps planétaires connus alors ne fussent qu'au nombre de sept; mais le huitième, *Esmoun*, invisible aux regards des mortels, était celui qui servait de lien aux sept autres, dans lequel ils venaient se confondre, le plus rapproché du *Baal* primordial. Il personnifiait l'ensemble du système sidéral, il présidait à l'harmonie de l'univers et à ses lois; à ce titre il était le même que *Taaut* le législateur.

IV. — La religion phénicienne allait même au-delà de ce point de vue purement sidéral dans l'ordre de la nature. Une conception de physique plus générale est marquée dans ses personnages divins. C'est celle du rôle du principe igné dans la nature, de l'élément du feu pris dans son acception la plus étendue, considéré comme le principe de vie, la source de toute activité, de toute renaissance comme de toute destruction. Les dieux solaires ou sidéraux sont essentiellement des dieux ignés. Mais ce caractère se manifeste encore plus clairement, indépendant de tout phénomène spécial et déterminé, dans le personnage de *Baal-Moloch* et dans son culte, où le feu jouait un si grand rôle. Au même ordre de conceptions se rattachent le *Baal-Hamon*, « Baal brûlant, » dieu national de Carthage, et un autre personnage divin d'ordre secondaire, *Rescheph*, « la foudre, » le feu céleste.

C'est cette idée que symbolisait la pierre lumineuse sous la forme de laquelle Melkarth était adoré dans le grand temple de Tyr. « Il faut encore citer ici, comme se rattachant à la même catégorie, le dieu *Katsiou*, « l'aréolithe » des Araméens du Haouran.

Ces dernières personnifications établissent le lien qui

existait dans les cultes syro-phéniciens entre les dieux ignés et les dieux adorés sous la forme d'une pierre, le plus souvent d'une pierre tombée du ciel. On appelait ces pierres sacrées *beith-el* (d'où les Grecs ont fait *bétyle*), c'est-à-dire « demeure de dieu, » parce que l'essence divine était censée y résider. On attribuait le même caractère divin et sacré, et par conséquent on rendait un culte direct à certaines montagnes, certains arbres et certaines sources.

V.—Mais le dieu-nature des religions panthéistiques est un être essentiellement complexe. Cause et prototype du monde visible, il a une double essence, il possède et résume les deux principes de toute génération terrestre, le principe actif et le principe passif, mâle et femelle; c'est une dualité dans l'unité, conception qui, par suite du dédoublement des symboles, a donné naissance à la notion des divinités féminines.

La déesse, dans les inscriptions religieuses de la Phénicie, est qualifiée de « manifestation » du dieu mâle auquel elle correspond. Elle n'en diffère donc pas essentiellement; c'est pour ainsi dire une forme subjective de la divinité primitive, une deuxième personne divine, assez distincte de la première pour pouvoir lui être associée conjugalement, mais pourtant n'étant autre que la divinité elle-même dans sa manifestation extérieure.

Cette conception générale de la divinité féminine se subdivisait, comme la divinité mâle, en une foule de personnifications locales ou attributives. A chaque *Baal* secondaire correspondait un *Baal* femelle, *Baaleth*, qui n'était autre que lui-même considéré sous une autre forme. Chacun de ces couples constituait une unité complète, reflet de l'unité primitive. Mais quand le *Baal* avait un caractère solaire, la *Baaleth* avait une nature lunaire; si l'un présidait au jour, l'autre présidait à la nuit; si l'un personnifiait les éléments regardés comme actifs, le

feu et l'air, l'autre personnifiait les éléments passifs, l'eau et la terre.

Nous ne connaissons qu'un petit nombre de ces couples divins de la religion phénicienne. Nous savons seulement qu'à Sidon c'était *Baal-Sidon* et *Astoreth*, à Gébal *Tammouz* et *Baaleth* (la *Baaltis* des écrivains grecs), à Carthage *Baal-Hamon* et *Tanith*, chez les Héthéens septentrionaux *Sed* et *Sedeth*, chez les Araméens de Damas et de Bambyce *Hadad* et *Atargath*, chez d'autres populations *Rescheph* et *Anat*.

En général, dans la religion syro-phénicienne, les personnages féminins étaient encore moins distincts les uns des autres que les personnages mâles, avaient une physionomie plus compréhensive et plus générique, se rapportaient à des phénomènes ou à des corps naturels moins déterminés. On peut cependant y distinguer deux classes, celles qui représentaient plus particulièrement la terre, et celles qui représentaient des astres, comme la lune ou la planète de Vénus. La Baaleth de Gébal et l'Atargath de Bambyce appartenaient à la première catégorie et se rapprochaient fort de la Cybèle phrygienne. L'Astoreth de Sidon parait, au contraire, avoir été surtout sidérale.

VI. — On le voit par l'exposé rapide que nous venons de faire de son système, la religion des Phéniciens a été fort bien définie par Movers, l'un des érudits qui s'en sont le plus savamment occupés : « une apothéose des « forces et des lois de la nature, une adoration des êtres « dans lesquels elles se produisent et où elles étaient « considérées comme actives, » c'est-à-dire comme vivant par elles-mêmes. Autour de ce système religieux se groupait, dans le culte extérieur et public, le cortége de monstrueuses débauches, d'orgies, de prostitutions sacrées que nous avons déjà signalé à Babylone et qui accompagna tous les cultes naturalistes de l'antiquité.

Mais ce qui était particulier aux Chananéens, c'était le caractère d'atroce cruauté empreint dans les cérémonies de leur culte et dans les préceptes de leurs pratiques religieuses. Aucun autre peuple n'approcha d'eux dans ce mélange de sang et de débauche par lequel ils croyaient honorer la divinité. Ainsi que l'a dit l'illustre Creuzer, « la terreur était le mobile de cette religion, qui avait soif de sang et s'environnait des plus noires images. A voir les abstinences, les tortures volontaires, et surtout les horribles sacrifices dont elle faisait un devoir aux vivants, on s'étonne peu que les morts aient pu leur sembler dignes d'envie. Elle imposait silence aux sentiments les plus sacrés de la nature, elle dégradait les âmes par des superstitions tour à tour atroces et dissolues, et l'on est réduit à se demander quelle influence morale elle pouvait exercer sur les mœurs du peuple. » Le rite le plus affreux de tous dans la religion phénicienne était ces sacrifices en l'honneur de Baal-Moloch, où des enfants étaient brûlés vifs par leurs propres parents, soit pour les réunir à la divinité, soit pour apaiser sa colère. La source de cet effroyable usage avait été dans la conception de la nature ignée du dieu, qui amenait à considérer le feu lui-même comme un être divin. Les Phéniciens l'importèrent avec eux dans leurs colonies et particulièrement à Carthage, où ce rite avait été élevé au rang d'une des institutions fondamentales de l'Etat. Nous savons encore qu'à ces sacrifices odieux succédaient des fêtes empreintes tout à la fois d'une profonde tristesse et d'une joie frénétique. Des scènes funèbres entremêlées de monstrueuses orgies, voilà aussi ce qui caractérisait les fêtes mystiques de Tammouz ou Adonis, célébrées avec tant d'éclat à Gébal et dans le Liban. De là les saintes et fougueuses invectives des prophètes hébreux contre les Sodomes de la Phénicie.

La religion et surtout le culte d'un peuple porte toujours l'empreinte de son génie propre. Aussi le portrait

moral que l'antiquité nous a laissé des Phéniciens est-il peu flatteur : on nous les peint à la fois durs et serviles, tristes et cruels, corrompus et sanguinaires, égoïstes et cupides, inexorables et sans foi; il semble que l'esprit de leur culte ait conspiré, avec leur existence toute commerciale et industrielle, à fermer leurs cœurs aux émotions généreuses, aux besoins d'un ordre élevé. Quelque habiles et savants qu'ils se montrassent dans les choses matérielles, ils étaient bien, dans l'ordre moral, les descendants du fils particulièrement maudit dans la malédiction générale des fils de Cham.

VII. — Au reste, cette religion de la Phénicie fut propagée au loin dès une époque très-reculée par les navigateurs de Sidon et de Tyr. La Crète, Cypre, presque toutes les îles situées le long des côtes de l'Asie Mineure nous offrent les vestiges les plus manifestes de son influence. En Crète, le Minotaure dévoreur d'enfants et le géant de bronze enflammé appelé Talos, qui consumait, disait-on, les étrangers, n'étaient pas autre chose qu'une tradition fort peu altérée du personnage de Baal-Moloch, de son culte et des affreuses immolations en son honneur. Cypre et Cythère avaient reçu des Sidoniens la religion de la déesse-nature syro-phénicienne, de l'Astoreth de Sidon, qui, devenue Aphrodite, fut portée de là dans toute la Grèce et sur les rivages de l'Italie avec les surnoms de Cypris et de Cythérée. A Rhodes, le Soleil avait son temple, sa statue colossale, et Saturne y réclamait, comme le Baal phénicien auquel il avait été assimilé par les Grecs, des victimes humaines. Les Cabires de Lemnos, d'Imbros et de Samothrace se rattachaient également au système religieux des Chananéens. Au fond de la mer Egée, Thasos était célèbre par son temple dédié à Hercule Tyrien, c'est-à-dire originairement à Melkarth.

§ 19. — Art et monuments.

I. — « Ce qui distingue les monuments de l'architec-
« ture phénicienne, dit M. Renan, c'est un même carac-
« tère de force massive et imposante, le dédain du fini
« dans les détails pourvu qu'on arrive à produire un
« effet général de puissance et de grandeur. C'est enfin
« le goût du monolithisme. » Le peu de constructions phéniciennes dont les vestiges subsistent sont faites généralement de pierres immenses. On peut en citer comme les exemples les plus saillants les remparts de la ville d'Aradus, les substructions du temple de Jérusalem, élevées pour Salomon par des architectes et des maçons de la Phénicie, enfin les parties primitives de celles du grand temple de Balbek.

Les temples phéniciens, ainsi qu'on en peut juger par les ruines de celui de Vénus à Paphos, dans l'île de Cypre, par les sanctuaires encore assez bien conservés de Malte et du Gozzo, qui portent les noms de Casal-Krendi et de la Giganteja, par la description que la Bible donne du temple de Salomon, élevé complétement d'après les principes de l'architecture phénicienne, enfin par ce que certains écrivains classiques nous disent du temple de Melkarth à Tyr, étaient d'assez petites dimensions, mais entourés d'une très-vaste enceinte ou *téménos*, formant parvis à ciel ouvert, quelquefois double comme à Jérusalem, et souvent aussi garnie de portiques en bois. C'était également le type des temples de l'Aramée, par exemple celui de Bambyce ou Hiérapolis, dont Lucien donne une longue description et dont un voyageur français, M. Guillaume Rey, a récemment exploré les ruines.

Le temple proprement dit placé au milieu du Témé-

nos était le plus souvent construit d'après le modèle des sanctuaires égyptiens. Il présentait alors un vestibule ouvert dans une façade de forme pylonique beaucoup plus élevée que le reste des constructions, puis un premier sanctuaire où se faisaient les offrandes, et un second sanctuaire plus retiré, un Saint des Saints où les profanes et même la plupart des prêtres n'avaient pas le droit de mettre le pied. Des chambres de service régnaient tout autour. C'était la disposition du temple de Tyr, c'était celle dont on retrouve les vestiges manifestes à Paphos, c'était aussi celle qu'on avait suivie à Jérusalem. Seulement, dans le temple de Jéhovah, le Saint des Saints ne renfermait que l'arche d'alliance ; dans les temples phéniciens, on y trouvait l'image la plus mystérieuse et la plus sacrée de la divinité, non pas une statue anthropomorphe, mais une simple pierre ou *bétyle*. Dans le sanctuaire de Melkarth à Tyr, c'était une gigantesque émeraude, dont l'éclat symbolisait la nature ignée du dieu; à Paphos, la pierre qui représentait Astoreth était de forme conique.

Les sanctuaires des îles de Malte et du Gozzo sont conçus d'après un autre type, plus original, bien que reproduisant les mêmes parties essentielles. Ils se composent de deux salles successives en forme de parallélogramme allongé aux extrémités arrondies, qui faisaient l'une vestibule et l'autre sanctuaire, et communiquent par un passage assez étroit. En face de ce passage, dans le fond du sanctuaire, s'ouvre une apside en hémicycle, au sol notablement plus élevé et jadis séparée du reste du temple par une barrière. C'était le Saint des Saints, et on y a retrouvé, à la Giganteja, la pierre conique qui, comme à Paphos, était l'image de la déesse-nature.

II. — On nous permettra de ne pas entrer ici dans l'explication du symbolisme brutal et obscène qui motivait cette représentation de la divinité par une pierre

conique. Mais c'est au même ordre d'idées que se rattachaient certaines dispositions monumentales exclusivement propres à l'architecture syro-phénicienne, et dont ni l'Egypte ni l'Assyrie n'avait fourni le type. Nous voulons parler de ces énormes cylindres de pierre, presque toujours monolithes, terminés au sommet par un cône ou par une calotte arrondie, que les Arabes de nos jours appellent *moughazil*. Deux monolithes de ce genre se dressaient, comme les obélisques égyptiens, en avant de la porte du temple d'Atargath à Bambyce. Il y en avait aussi, d'après toutes les probabilités, au temple de Melkarth à Tyr, car au temple de Jérusalem, qui en reproduisait si exactement toutes les dispositions, on les avait remplacés, pour y effacer toute trace d'un symbolisme absolument contraire à l'esprit du culte de Jéhovah, par les deux colonnes à chapiteaux de bronze, Iakin et Behaz. Trois monolithes du même type se dressent encore au milieu des ruines de Marathus (Amrit), où ils accompagnaient des tombeaux. Enfin, la même forme cylindro-conique a été substituée à celle de la pyramide dans les constructions si multipliées en Sardaigne sous le nom de *nuraghes*, et dans les îles Baléares sous celui de *talayots*, — deux pays colonisés par les Phéniciens et les Carthaginois, — constructions qui semblent avoir été destinées, comme les *zikurat* assyriennes, à observer, dans une contemplation religieuse, les astres, objets de l'adoration publique et considérés comme au nombre des principaux *Baalim*.

III. — Des grandes villes de la Phénicie, Gebal, Sidon et Tyr, il n'est resté que les nécropoles. Les tombeaux y sont presque toujours des hypogées creusés dans le roc, comme ceux de l'Egypte, et la disposition la plus ordinaire y offre une ou plusieurs chambres dans les parois desquelles s'ouvrent des sortes de fours où l'on plaçait les cadavres embaumés et enfermés dans un cer-

cueil. Presque constamment ces tombeaux ont servi à toute une famille, et quelquefois les morts les plus importants y ont été déposés dans des sarcophages, qui occupent alors le milieu de la chambre.

Aucun peuple n'apporta dans ces demeures funéraires plus de grandeur et d'originalité que les Phéniciens. Malheureusement les caveaux ont été presque toujours dépouillés des objets qu'ils renfermaient, et qui auraient pu nous fournir de précieux renseignements sur les produits de la civilisation la plus industrielle de l'antiquité. Ce qui reste de ces monuments eux-mêmes tend à disparaître chaque jour devant les chercheurs de trésors, et il est à craindre que ces précieux débris ne soient aussi sacrifiés à cet instinct puéril et barbare qui porte le Syrien de nos jours à briser toute pièce qu'il ne comprend pas.

IV. — Bien que les Phéniciens ne plaçassent généralement pas de statues dans les sanctuaires de leurs temples, ils avaient de nombreuses idoles, surtout pour le culte privé. Ils dédiaient aussi dans les temples et surtout dans leurs enceintes des statues votives. Quelques fragments de statues de ce genre et quelques sarcophages de marbre, reproduisant la forme générale des momies égyptiennes, sont tout ce que nous possédons en fait de sculpture phénicienne de grandes dimensions. Mais, en revanche, les collections de l'Europe commencent à posséder un assez grand nombre de statuettes en pierre, en terre cuite et en bronze, représentant pour la plupart des divinités. En rapprochant de ces figurines les pierres gravées — en majorité des scarabées — que les nécropoles de la Phénicie et de certaines colonies phéniciennes, comme la Sardaigne, ont fournies en si grande abondance dans les dernières années, les produits de l'orfèvrerie et de la joaillerie découverts dans les mêmes tombes, enfin les ivoires

phéniciens que les ruines des palais de l'Assyrie ont rendus au jour, on peut dès à présent se faire une idée exacte de ce qu'étaient les arts plastiques chez les Chananéens maritimes.

Les œuvres de ces arts présentent les plus étranges contrastes au point de vue du mérite de l'exécution. Beaucoup des statuettes et des pierres gravées phéniciennes sont d'une extrême finesse et dénotent chez leurs auteurs une merveilleuse habileté; par contre, certaines idoles de pierre, de terre cuite et de bronze sont exécutées avec la plus barbare grossièreté. Évidemment, en Phénicie, chaque maison voulait avoir ses idoles, et s'il y en avait de faites par de vrais artistes, comme elles coûtaient un certain prix, on fabriquait sur une grande échelle, pour le peuple et pour l'exportation, des simulacres divins de pacotille qui ressemblaient beaucoup à nos bonshommes de pain d'épice. Il est du reste à remarquer que ces statuettes si grossières se trouvent beaucoup moins dans la Phénicie même que dans les pays étrangers où les Phéniciens avaient des colonies, par exemple dans les îles de l'Archipel et en Sardaigne. On est donc en droit de les considérer plutôt comme des idoles fabriquées par les indigènes encore à demi barbares de ces contrées d'après des modèles phéniciens, que comme des œuvres proprement phéniciennes.

D'ailleurs, ce n'est que sur les spécimens de plastique, d'orfèvrerie, de sculpture et de glyptique exécutés avec soin et rentrant véritablement dans le domaine de l'art que l'on peut asseoir un jugement sur le caractère et le style propres aux artistes de la Phénicie.

V. — De tous les savants modernes, celui qui a le mieux défini le caractère des arts plastiques chez les Phéniciens est M. le comte de Vogüé. « C'est, dit-il, un « art à part, qui n'est ni celui des Égyptiens, dont le

« caractère, hiératiquement invariable, est partout fa-
« cile à reconnaître, ni celui des Assyriens que l'on
« connaît de jour en jour davantage, et encore moins
« celui des Grecs, qui n'apparut en Syrie qu'avec les
« Séleucides : pourtant il est loin d'être original et re-
« flète d'une manière sensible les deux premiers. C'est
« l'œuvre d'un peuple qui, tout en étant distinct des
« Assyriens et des Égyptiens, a, par un échange de re-
« lations ou par la force des armes et des choses, subi
« l'influence de ces deux peuples, au point de prendre
« une partie de leurs symboles, de leurs formes archi-
« tecturales et de leur costume. » On voit combien ces remarques sur l'art des Phéniciens coïncident exactement avec ce que nous a montré leur histoire, avec leur situation géographique entre les deux empires d'Assyrie et d'Egypte, avec les étroites relations de commerce qui faisaient d'eux les courtiers de l'une et de l'autre civilisation.

Le mélange des deux styles, assyrien et égyptien, est donc ce qui caractérise constamment et d'une manière certaine les œuvres de l'art phénicien. Quelquefois l'une ou l'autre influence prédomine dans les objets qui sont parvenus jusqu'à nous. On n'est pas encore assez avancé dans la connaissance de ces monuments pour pouvoir en établir un classement chronologique. Mais il est probable que les oscillations qui font ainsi pencher la balance d'un côté correspondent à celles des événements politiques et aux alternatives de suprématie guerrière de l'Égypte et de l'Assyrie.

Dans tous les cas, si l'une ou l'autre influence prédomine dans certains morceaux, elle ne triomphe jamais exclusivement, et l'on retrouve toujours ce mélange de deux styles divers qui fait l'originalité de l'art phénicien. Les motifs habituels d'ornementation, les symboles religieux, les monstres emblématiques, les images divines des bords du Nil et des bords de l'Euphrate se

trouvent réunis sur les mêmes monuments. De nouvelles combinaisons d'une nature hybride sortent de cette réunion. Deux civilisations de nature diverse confondent leurs courants dans les œuvres de l'art des Phéniciens, comme les produits manufacturés des deux pays venaient converger à la fois sur les marchés de Tyr et de Sidon.

En général les formes dominantes, la majorité des symboles et des ornements adoptés, le costume des figures, sont d'origine égyptienne. L'influence de la terre des Pharaons avait été la première qui s'était exercée sur la Phénicie, et elle y avait laissé dans les usages une empreinte ineffaçable. Les prêtres phéniciens, même à Gadès, portaient un costume entièrement égyptien ; on adorait à Gebal Osiris et Isis en même temps que Tammouz et Baaleth, et la légende des deux dieux avait fini par s'y confondre. Mais l'esprit et la nature de l'exécution n'ont rien de l'Egypte, ils sont tout Assyriens et révèlent chez les artistes de la Phénicie des aptitudes naturelles qui les rapprochaient bien plus des artistes des bords de l'Euphrate que de ceux des bords du Nil. Au lieu de procéder par grandes masses et par grands plans comme les Egyptiens, les Phéniciens sont amoureux du détail au moins autant que les Assyriens. Eux aussi veulent rendre chaque boucle des cheveux, chaque muscle du corps, chaque broderie des vêtements. Et dans cette recherche curieuse du plus petit détail, ils montrent, quand ils veulent s'en donner la peine, plus d'habileté et de finesse encore que les Assyriens ; ils manient plus adroitement l'outil ; dans la gravure des pierres fines en particulier, ils surpassent toutes les nations asiatiques, et les Grecs seuls ont égalé la délicatesse de leur travail.

De là résultent des œuvres toutes particulières, où les formes égyptiennes sont conservées, mais rendues dans un esprit absolument différent de celui qui les inspirait

dans leur pays natal. Les sarcophages de marbre dont le musée du Louvre possède de si beaux spécimens peuvent être pris comme types dans ce genre. Leur forme générale est prise des caisses de momies et des sarcophages égyptiens du temps de la dynastie saïte; mais le type de la tête n'a rien d'égyptien, le style en est *sui generis* et se rapproche de celui des statues grecques primitives.

VI. — C'est avec intention que nous notons soigneusement cette dernière analogie. L'art des Phéniciens eut en effet une grande influence sur les premiers essais de l'art des Grecs. Parmi les œuvres d'époque archaïque que le sol de la Grèce livre à ses explorateurs et qui tous se rattachent aux enseignements des écoles asiatiques, il en est qui diffèrent à peine des œuvres phéniciennes, tandis que d'autres procèdent plus directement de l'Assyrie et n'ont rien de l'influence égyptienne dont Tyr et Sidon gardèrent toujours l'empreinte.

« Lorsque les Grecs entrèrent en rapports avec les « Assyriens, avec les Phéniciens leurs voisins, dit M. de « Longpérier, les Pélasges et les Hellènes avaient tout à « apprendre en fait de beaux-arts, et il était naturel « qu'ils se laissassent pénétrer par les principes de gens « plus habiles et plus expérimentés. » Toutes les premières productions de l'art pur et de l'art industriel chez les Grecs ont une physionomie purement asiatique. L'anatomie des figures sculptées dans les métopes du temple de Sélimonte, précisément parce que certains détails, tels que les yeux et les rotules, sont de convention et n'ont pu être inspirés par l'étude de la nature, nous révèle un enseignement assyro-phénicien. Lorsqu'on rapproche de certaines figures du palais assyrien de Khorsabad le précieux bas-relief attique d'ancien style connu sous le nom de *guerrier de Marathon*, on demeure frappé de la ressemblance des détails : les yeux,

la chevelure, la barbe, les muscles sont traités de la même manière.

L'action de l'Asie sur les débuts de la civilisation et des arts de la Grèce s'exerça par deux courants bien distincts, l'un venu de l'Asie Mineure, l'autre de la Phénicie. Le premier arriva par les cités de la côte d'Ionie et répandit surtout son influence sur les populations ioniennes, principalement sur Athènes. Le second, apporté par les relations du commerce maritime, eut pour premier foyer d'influence la Crète et les îles méridionales de la mer Egée, colonisées par les Doriens; il se propagea de là dans le Péloponèse, dans la Sicile et en général dans tout le monde dorien. De là, pour nous restreindre exclusivement à ce qui concerne les arts, la différence originaire des écoles ioniennes et doriennes. Les premières, formées sous l'action des enseignements qui venaient de l'Asie Mineure, se rattachaient à l'art de l'Assyrie sans mélange d'aucun autre élément; on en a la preuve par les plus vieilles sculptures athéniennes et par les statues de femmes assises qui bordaient l'avenue du temple d'Apollon à Branchides, près de Milet. Les secondes procédaient de l'art phénicien. Les lieux où l'on rencontre habituellement les objets au sujet desquels on ne saurait prononcer avec une certitude absolue s'ils ont été fabriqués dans la Phénicie même ou dans le pays d'après des modèles phéniciens, Rhodes, Théra, Mélos, Corinthe, sont des contrées doriennes que les navigateurs chananéens fréquentaient habituellement. Les plus anciennes sculptures doriennes que l'on possède, les statues d'Apollon presque à demi barbares que l'on a découvertes à Ténée près de Corinthe, à Théra, à Mégare, à Argos, offrent à nos regards ce mélange d'influence égyptienne et assyrienne, ces formes générales plutôt égyptiennes, avec une exécution tout asiatique, qui sont, ainsi que nous l'avons dit, le caractère distinctif des œuvres plastiques de la Phénicie.

La ressemblance qui existe entre les monuments étrusques et ceux qu'on découvre chaque jour en Orient révèle aussi dans les premiers une origine assyro-phénicienne. C'est ainsi que nous apparaissent plus clairement, à chaque pas que fait la science, la puissance et l'étendue de la civilisation orientale, mère de celle de l'Europe. C'est ainsi que l'éducation des sociétés humaines se montre de plus en plus à nous comme l'œuvre de la tradition agrandie et développée par le temps.

CHAPITRE XII

CARTHAGE.— ORIGINE ET PREMIERS DÉVELOPPEMENTS DE SA PUISSANCE. — NAVIGATIONS ET COMMERCE DES CARTHAGINOIS.

§ 1. — Les nations de l'Afrique septentrionale.

I. — L'importance historique de Carthage, dès l'époque qu'embrasse ce manuel, oblige à lui consacrer un chapitre spécial, à part des autres colonies phéniciennes. Par sa situation géographique, la cité de Didon appartient à l'Afrique et à l'Occident; par ses mœurs, sa langue, sa civilisation, l'origine de ses habitants, à l'Asie et à l'Orient. C'est l'avant-garde extrême du monde asiatique dans la partie ouest de la Méditerranée; c'est par elle que la civilisation orientale s'est répandue, antérieurement à celle de la Grèce et de Rome, dans l'Afrique, la Gaule, l'Espagne et jusque dans les Iles Britanniques.

Mais avant d'esquisser l'histoire de Carthage jusqu'au temps des guerres médiques, nous devons dire quelques mots des populations au milieu desquelles elle vint s'asseoir et sur lesquelles elle régna plus tard. Malheu-

reusement les annales de ces peuples ont péri, et ce n'est qu'à grand peine que la science moderne parvient à y retrouver quelques données positives.

II. — Les anciens n'appliquaient le nom d'Afrique qu'à la petite partie du pays placée au sud du cap Bon, le reste était la Libye. Le fond de la population de la côte septentrionale, depuis l'Egypte jusqu'aux Colonnes d'Hercule, était formé par la race chamitique de Phut, apparentée aux Egyptiens et aux Ethiopiens, à laquelle ne s'appliqua que tardivement le nom de Libyens, propre dans l'origine à certaines tribus de race aryenne ou japhétique, qui s'étaient établies au milieu des indigènes primitifs. Ces nations issues de Phut ont pour descendants les Berbères actuels, qui s'étendent sur tout le nord de l'Afrique, depuis les vallées les plus septentrionales de l'Atlas jusqu'aux limites méridionales du Sahara et depuis l'Egypte jusqu'à l'Atlantique, peut-être même jusqu'aux Canaries, où les anciens Guanches semblent avoir parlé un dialecte très-voisin de celui des Berbères du Maroc. Ces Berbères, appelés aujourd'hui *Amazighs* ou *Chilah* dans le Maroc, *Kabyles* dans les trois régences d'Alger, de Tunis et de Tripoli, *Tibbous* entre le Fezzân et l'Egypte, et *Touaregs* dans le Sahara, sont les restes d'une même grande famille de peuples dont le sang était resté plus ou moins pur dans les différentes parties de la vaste étendue de territoire qu'elle habitait.

La langue qu'ils parlent encore aujourd'hui et qu'ont fait connaître les travaux d'officiers érudits de notre armée d'Afrique offre une grande parenté avec l'ancien égyptien. C'est celle dans laquelle sont conçues les quelques inscriptions parvenues jusqu'à nous qui émanent des indigènes de la Libye, de la Numidie et de la Mauritanie dans les temps antiques. Et l'alphabet tout particulier dont ces indigènes se servaient déjà

sous la domination carthaginoise est encore demeuré en usage chez les Touaregs.

III. — Salluste, qui avait pu consulter les sources historiques de Carthage et qui nous a conservé des données plus précises que celles d'aucun autre des écrivains classiques sur l'histoire africaine, avait connaissance des temps primitifs, antérieurs à l'arrivée des tribus aryennes et à l'établissement des colonies phéniciennes. Alors dans toute l'étendue de l'Afrique septentrionale on ne rencontrait que trois races, inégalement réparties sur une triple zone : d'un bout à l'autre de la plage qui borde la Méditerranée, les Libyens originaires et chamites, ou peuples de Phut ; derrière eux, à l'intérieur, mais sur la moitié occidentale seulement, les Gétules qui paraissent avoir appartenu aussi au sang berbère et y avoir formé un rameau particulier ; plus loin encore dans l'intérieur et au-delà du Sahara, les nègres, auxquels s'appliqua d'abord le nom grec d'Ethiopiens, étendu plus tard abusivement aux Kouschites du haut Nil.

Salluste a eu aussi connaissance, toujours d'après les traditions recueillies par les Carthaginois, de la grande invasion japhétique qui se jeta ensuite sur la côte d'Afrique, où elle arriva par mer. Il fait de ces envahisseurs des Perses, des Mèdes et des Arméniens composant l'armée d'Hercule, ce qui indique clairement qu'il savait leur origine aryenne. Les monuments égyptiens nous ont fait connaître la date de l'arrivée en Afrique des Japhétites, parmi lesquels se remarquaient les Libyens proprement dits, les Maxyes et les Maces. Elle fut contemporaine des règnes de Séti Ier et de Rhamsès II et menaça gravement, comme nous l'avons vu, la sécurité de l'Egypte. Nous ne reviendrons pas, du reste, sur des événements qui nous ont longuement occupé. Il nous suffira d'indiquer les changements con-

sidérables qu'ils produisirent dans la population de l'ancien pays des descendants de Phut et que signale soigneusement Salluste. Les nations de l'intérieur, Gétules et nègres, restèrent intactes sur leur territoire. Mais de nouveaux peuples se formèrent dans la région du littoral. Les Maures, issus du mélange de tribus aryennes, les Mèdes et les Arméniens de Salluste, avec les indigènes primitifs, tinrent désormais la contrée la plus voisine de l'Espagne; les Numides, nés de la fusion d'une autre tribu aryenne, les Perses de l'historien latin, avec les Gétules, subjuguèrent les cantons qui s'étendent sur la mer Sardo-Tyrrhénienne ; les Libyens proprement dits, les Maxyes et les Maces s'établirent le long des Syrtes et dans le voisinage du lac Triton; la plage orientale seule resta aux vieilles tribus chamitiques.

Un siècle environ après l'arrivée des tribus japhétiques, un dernier changement se produisit. Ce fut l'établissement des colons chananéens chassés de la Palestine, qui se fixèrent dans la Zeugitane et l'Afrique propre, où existaient peut-être antérieurement, depuis l'âge de l'invasion des Pasteurs en Egypte, quelques tribus de même race. En se mêlant aux populations voisines, les unes japhétiques, les autres de la race de Cham, les colons chananéens donnèrent, comme nous l'avons déjà dit plus haut, naissance au peuple des Libyphéniciens.

IV. — Hérodote nous fournit les plus précieux détails sur les habitauts de la côte septentrionale d'Afrique au Ve siècle avant notre ère. Il commence sa description à partir de la frontière d'Egypte, et par conséquent nous parle d'abord des peuplades chez lesquelles le sang de Phut s'était conservé pur.

« Les premiers que l'on rencontre au sortir de l'Egypte sont les Adyrmachides. Ils ont presque les mêmes usages

que les Egyptiens, mais ils s'habillent comme le reste des Libyens, et leurs femmes portent à chaque jambe un anneau de cuivre. Elles laissent croître leurs cheveux, et si elles sont incommodées par les poux, elles les prennent, les tuent avec les dents et s'en débarrassent de cette manière ; ce sont, du reste, les seuls des Libyens qui en agissent ainsi. Cette nation habite depuis l'Egypte jusqu'au port appelé Plynos (aujourd'hui Akabah-es-Solloum).

« Ils ont auprès d'eux les Giligames, qui occupent la contrée à l'occident, jusqu'à l'île d'Aphrodisias (auprès de la ville actuelle de Dernah). Dans cet intervalle est l'île de Platée (aujourd'hui Bhourdah), où les Grecs fondateurs de Cyrène s'étaient d'abord établis, et sur le continent est le port de Ménélas et Aziris (Marsa Ras-et-Tyn) où les Cyrénéens habitèrent aussi. C'est là qu'on commence à trouver le silphium. Le pays où croît cette plante s'étend de l'île de Platée à la Syrte. Ces peuples ont à peu près les mêmes coutumes que leurs voisins.

« Les Asbystes, qui viennent après les Giligames, habitent le pays au-dessus de Cyrène, mais ils ne s'étendent pas jusqu'à la mer, dont les côtes sont occupées par les Grecs. Ils sont plus habiles que les autres Libyens à conduire des quadriges, et ils s'étudient à imiter les coutumes des Cyrénéens.

« Les Auschises confinent aux Asbystes et habitent au-dessus de Barcé. Ils s'étendent jusqu'à la mer auprès de la cité des Évespérites (Bengazi). Les Cabales demeurent vers le milieu du pays des Auschises ; ils sont peu nombreux et s'étendent sur les côtes de la mer, vers Tauchira (Taukrah), ville du territoire de Barcé.

« Le pays des Auschises est borné à l'ouest par celui des Nasamons, peuple nombreux. En été, les Nasamons laissent leurs troupeaux sur le bord de la mer et se rendent dans l'intérieur à un certain canton, nommé Augila (il porte encore aujourd'hui le même nom), pour

y recueillir les dattes à l'automne; les palmiers y croissent en abondance et portent tous des fruits. Les Nasamons vont à la chasse des sauterelles, les font sécher au soleil, les réduisent en poudre et mêlent cette poudre avec du lait qu'ils boivent ensuite. Chacun d'eux a plusieurs femmes... Voici leur manière de faire des serments et d'exercer la divination. Ils mettent la main sur le tombeau des hommes qui ont parmi eux la réputation d'avoir été les plus justes et les plus honnêtes, et ils jurent par eux. Pour exercer la divination, ils vont aux tombeaux de leurs ancêtres, ils y font leurs prières, et ils y dorment ensuite; si pendant leur sommeil ils ont quelque songe, ils en font usage pour leur conduite. Ils s'engagent leur foi en buvant réciproquement dans la main l'un de l'autre; à défaut de liquide, ils ramassent à terre de la poussière et la lèchent.

« Les Psylles étaient voisins des Nasamons; ils périrent autrefois de la manière que je vais dire. Le vent du midi avait, de son souffle, desséché leurs citernes, car tout leur pays, situé au-dedans de la Syrte, est sans eau. Ils tinrent conseil et résolurent d'aller combattre ce vent du midi; je rapporte les propos des Libyens. Lorsqu'ils furent arrivés dans le désert, le même vent, soufflant avec violence, les ensevelit sous des montagnes de sable. Les Psylles détruits, les Nasamons s'emparèrent de leurs terres.

« Tels sont les peuples nomades qui habitent les côtes maritimes de Libye. Au dessus, en avançant dans l'intérieur des terres, on rencontre la Libye sauvage, au-delà de laquelle est une élévation sablonneuse qui s'étend depuis Thèbes en Égypte jusqu'aux Colonnes d'Hercule. On trouve dans ce pays sablonneux, environ de dix en dix journées, de gros quartiers de sel sur les collines. Du haut de chacune de ces collines, on voit jaillir, au milieu du sol, une eau fraîche et douce; autour de cette

eau on trouve les habitants qui sont les derniers du côté des déserts, et au-dessus de la Libye sauvage.

« Les premiers, en venant de Thèbes, à dix journées de cette ville, sont les Ammoniens (habitants de l'oasis de Syouah); ils ont un temple avec des rites qu'ils ont empruntés de Jupiter Thébéen (Ammon). Entre autres fontaines, ils en ont une dont l'eau est tiède au point du jour, fraîche à l'heure du marché, extrêmement froide à midi; aussi ont-ils soin à cette heure d'arroser leurs jardins; à mesure que le jour baisse elle devient moins froide, et au coucher du soleil elle est tiède; puis elle s'échauffe de plus en plus jusqu'au milieu de la nuit; alors elle bout à gros bouillons; lorsque le milieu de la nuit est passé, elle se refroidit jusqu'au lever de l'aurore. On l'appelle la fontaine du Soleil.

« A dix autres jours de route après les Ammoniens, on trouve sur cette élévation de sable une autre colline de sel pareille à celle d'Ammon, avec une source. Ce canton est habité; il s'appelle Augila. C'est là que les Nasamons vont en automne recueillir les dattes.

« A dix journées encore du territoire d'Augila, on rencontre une autre colline de sel avec de l'eau, et une grande quantité de palmiers portant du fruit. Les Garamantes, nation fort nombreuse, habitent ce pays (le Fezzân actuel). Ils répandent de la terre sur le sel et sèment ensuite. Il n'y a pas loin de là chez les Lotophages. Mais du pays de ceux-ci il y a trente journées de chemin jusqu'à celui où l'on voit ces sortes de bœufs qui paissent en marchant à reculons. Ces animaux paissent de la sorte parce qu'ils ont les cornes rabattues en avant, et qu'elles s'enfonceraient dans la terre s'ils paissaient autrement. Les Garamantes font la chasse aux Troglodytes nègres. Ils se servent pour cela de chars à quatre chevaux, car les Troglodytes sont les plus légers et les plus vites de tous les peuples. Ils vivent de serpents, de lézards et autres reptiles, et ils

parlent une langue qui n'a rien de commun avec celles des autres nations.

« A dix journées des Garamantes (en allant cette fois vers le sud), on trouve une autre colline de sel avec une fontaine et des hommes à l'entour; ils s'appellent Atarantes (pays actuel de Tigerri). Les individus, chez eux, n'ont point de noms propres. Ils maudissent le soleil; lorsqu'il est à son plus haut point d'élévation et de force, ils lui disent toutes sortes d'injures, parce qu'il les brûle, ainsi que le pays. A dix autres journées de chemin se trouve encore une colline de sel, avec de l'eau et des habitants, qui sont les Atlantes (Bilma). »

Ici s'arrêtent, pour l'intérieur du continent, les connaissances d'Hérodote, qui n'a guère payé tribut à la crédulité, dans cette description, que par la mention des collines de sel disposées de dix en dix journées de chemin. Encore ceci est-il un fait vrai, défiguré par les récits que les Libyens firent à l'historien grec. Le désert, en effet, est semé, mais non avec la régularité qu'Hérodote indique, d'oasis où se trouvent de l'eau et des habitants. Quant aux efflorescences salines et aux lacs salés, les voyageurs ont constaté leur existence dans toute la région dont parle l'historien d'Halicarnasse, nos soldats les ont rencontrés partout dans l'Algérie au-delà de l'Atlas, et le Sahara entier n'est lui-même qu'un fond de mer desséché.

Le père de l'histoire ajoute encore quelques détails généraux sur les mœurs communes aux différentes peuplades de la race de Phut. « Ce sont des nomades se nourrissant de la chair et du lait de leurs brebis, s'abstenant, comme les Égyptiens, de manger du bœuf, et n'élevant pas non plus de porcs... Voici comment ils font leurs sacrifices. D'abord ils coupent, à titre de prémices, une oreille de la victime, et la jettent sur le toit de leurs maisons; cela fait, ils lui tordent le cou. Ils sacrifient au Soleil et à la Lune, seules divinités qu'ils

adorent tous, sans distinction... C'est des Libyens que les Grecs ont appris à atteler quatre chevaux à leurs chars. L'enterrement des morts se fait chez les nomades comme chez les Grecs; il faut excepter les Nasamons, qui enterrent leurs morts assis, ayant soin de tenir les agonisants dans cette posture, de peur qu'ils n'expirent couchés. Leurs habitations sont des cabanes tressées d'asphodèles et de joncs, qu'ils transportent à volonté. »

V. — En reprenant maintenant avec Hérodote la suite des populations maritimes, nous allons nous trouver, à l'occident de la Grande Syrte, au milieu des peuplades des Libyens japhétites, conservées plus ou moins pures de tout mélange avec les Chamites qui les avaient précédées, et nous y verrons reparaître plusieurs des noms qui ont déjà passé sous nos yeux dans les récits des guerres de ces populations contre les pharaons égyptiens de la XIXe et de la XXe dynastie.

« Sur le bord de la mer, à l'ouest des Nasamons, habitent les Maces, qui se rasent la tête de manière à ce qu'ils ne laissent qu'une touffe de cheveux sur le sommet. Pour la guerre ils se cuirassent de peaux d'autruches. Le Cinyps (Ouady-Kama) descend de la colline des Grâces, traverse leur pays et se jette dans la mer. Cette colline est entièrement couverte de forêts, au lieu que le reste de la Libye dont j'ai parlé jusqu'ici est un pays où l'on ne voit point d'arbres : de cette colline à la mer il y a 200 stades. »

L'usage de raser la plus grande partie des cheveux et de n'en laisser subsister qu'une tresse, dont la position varie suivant les tribus, est précisément celui que les monuments égyptiens nous révèlent comme une des habitudes caractéristiques des Libyens japhétites. Il en est de même de l'emploi des peaux et des plumes d'autruche, les unes comme défense, les autres comme ornement.

« Les Gindanes touchent aux Maces... Les Lotophages habitent le rivage de la mer qui est devant le pays des Gindanes. Ces peuples ne vivent que des fruits du lotos (le *rhamnus lotus* des botanistes, espèce de nerprun); ce fruit a la grosseur de celui du lentisque et la douceur des dattes; on en fait aussi du vin.

« Aux Lotophages confinent, le long de la mer, les Machlyes, qui font aussi usage du lotos, mais beaucoup moins que les premiers. Ils s'étendent jusqu'au Triton, fleuve considérable qui se jette dans un grand lac du même nom (Sebkah-el-Loudiah ou Sebkah-Faraoûn), où l'on voit l'île de Phla. »

Le fleuve et le lac Triton jouent un grand rôle dans les vieilles traditions de la Grèce relatives à la Libye. C'était le centre religieux des Libyens proprement dits, les Lebou des monuments égyptiens, c'est-à-dire des tribus de la race de Japhet qui étaient venues par mer s'établir en Afrique. Son nom seul suffirait pour caractériser d'une manière incontestable l'origine aryenne des populations qui habitaient ses bords. Sans doute ces populations avaient, par la suite des temps, abandonné leur ancien langage pour adopter celui des nations de la race de Phut qui les environnaient, car aucun auteur ancien ne signale de différence entre l'idiome qu'ils parlaient et ceux que parlaient leurs voisins. Mais du moins le nom de leur lac sacré était demeuré comme un dernier vestige du temps où ils se servaient d'une langue aryenne. Triton est en effet le sanscrit *trito*, « lac, eau, » dérivé de la racine *trit*, *tri*, « rive, rivage, » qui a produit les appellations du *Trita âptya* védique, « celui qui est né au milieu des eaux, » de Triton et d'Amphitrite dans la mythologie grecque. Aussi trouvait-on des fleuves du nom de Triton en Crète, en Thessalie, en Arcadie, en Béotie, en Doride et en Thrace.

« Immédiatement après les Machlyes on trouve les Auséens. Les deux nations habitent autour du lac Tri-

ton, mais elles sont séparées par le fleuve du même nom. Les Machlyes laissent croître leurs cheveux sur le derrière de la tête, et les Auséens sur le devant... Dans une fête que ces peuples célèbrent tous les ans en l'honneur de Minerve, les filles, partagées en deux groupes, se battent les unes contre les autres à coups de pierres et de bâtons. Elles disent que ces rites ont été institués par leurs pères en l'honneur de la déesse, née dans leur pays, que nous appelons Athéné, et elles donnent le nom de fausses vierges à celles qui meurent de leurs blessures. Mais avant de cesser le combat, elles revêtent celle qui, de l'aveu de toutes, s'est le plus distinguée, d'une armure complète à la grecque, avec un casque à la corinthienne, et, la faisant monter sur un char, la promènent autour du lac. »

Le culte de Pallas Tritonide ou Tritogénie était célèbre et répandu dans la Grèce. Toutes les traditions le faisaient venir de la Libye, comme celui de Neptune ou Posidon. Il y aurait, du reste, un travail spécial à faire sur l'importance des fables libyennes dans la Grèce primitive. Leur existence et leur origine, pendant longtemps inexplicables, se comprennent très-bien maintenant que les monuments égyptiens nous ont révélé la parenté des populations pélasgiques et des Libyens proprements dits, les relations étroites de confédération et de communication incessante qui existaient, au temps de la XIXe et de la XXe dynastie, entre les Achéens du Péloponèse et les tribus aryennes de l'Afrique septentrionale, enfin la part que les Achéens, les Tyrrhéniens, les Laconiens et les Philistins de Crète prirent aux attaques des Libyens et des Maschouasch ou Maxyes contre l'Égypte.

Hérodote indique ensuite les peuples au-delà du lac Triton comme n'étant plus nomades. « Ils labourent une terre fertile, ont des maisons et se nomment Maxyes. Ils laissent croître leurs cheveux sur le côté droit de la

tête, rasent le côté gauche et se peignent le corps avec du vermillon. Leur pays, ainsi que le reste de la Libye occidentale, est beaucoup plus rempli de bêtes sauvages et plus couvert de bois que celui des nomades. » Les Maxyes, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, sont les Maschouasch des monuments égyptiens, qui s'étaient d'abord avancés beaucoup plus près de la vallée du Nil. En lisant la description que le père de l'histoire donne de leur costume, on se croirait en présence de celle d'une de ces figures de Tamahou, c'est-à-dire de Libyens japhétites, que nous offrent les monuments pharaoniques, avec une mèche de cheveux tressés tombant sur un des côtés de la tête, tandis que le reste de la chevelure est rasé, et le corps couvert de tatouages.

« Les Zavèces touchent aux Maxyes; quand ils vont en guerre, les femmes conduisent les chars. » Les Zavèces sont bien évidemment les ancêtres des Zouaouas de l'Algérie actuelle, population essentiellement belliqueuse, dans laquelle ont été recrutés les premiers éléments de nos zouaves et qui a conservé son nom au travers des siècles.

« Les Gyzantes habitent immédiatement après les Zavèces; les abeilles font dans leur pays une prodigieuse quantité de miel. Les Gyzantes se peignent tous avec du vermillon et mangent des singes. Ces animaux sont très-communs dans leurs montagnes. » Les Gyzantes ou Byzantes étaient une des tribus de cette région chez lesquelles le sang aryen s'était conservé le plus pur, car Scylax les décrit comme étant encore de son temps blonds et remarquablement beaux. Ils formaient, du reste, une nation nombreuse, mais dont une petite partie seulement était restée indépendante et avait gardé ses anciennes mœurs. Le plus grand nombre s'était mêlé aux Libyphéniciens et aux colons carthaginois, dont ils

avaient pris les usages et la langue, dans la province à laquelle ils avaient donné le nom de Byzacène.

« Quant à la bonté du terroir, la Libye ne peut, à ce qu'il me semble, être comparée ni à l'Asie ni à l'Europe. J'en excepte seulement le Cinyps, pays qui porte le même nom que le fleuve dont il est arrosé. Il peut entrer en parallèle avec les meilleures terres à blé.... Il rapporte autant de grains que la Babylonie. Celui des Evespérites est aussi un excellent pays; dans les années où les terres se surpassent elles-mêmes en fécondité, elles rendent le centuple. Mais le Cinyps rapporte 300 pour un. » Ce que dit ici Hérodote de la fécondité extraordinaire de certaines parties de l'Afrique a été vérifié par les modernes. Le territoire de Carthage, aujourd'hui la régence de Tunis, était sous ce rapport une des régions les plus favorisées du continent africain.

VI. — Hérodote ne parle point des peuples de la région de l'Atlas, de l'Algérie et du Maroc actuels. Mais les historiens grecs et latins d'époque postérieure nous les font connaître. On a vu plus haut les précieux renseignements que Salluste avait extraits sur leur origine des livres de Hiempsal et des auteurs carthaginois. La tradition, qu'a fidèlement enregistrée cet historien sur les Mèdes, les Perses et les Arméniens qui seraient arrivés par mer dans l'Afrique occidentale et qui auraient d'abord fait partie de l'armée d'Hercule lors de son expédition en Espagne, semblait autrefois une fable inventée par les Numides, lorsqu'ils entrèrent en contact avec la civilisation grecque, pour se donner une illustre origine. Il nous est difficile aujourd'hui, après les lumières que les inscriptions de l'Egypte ont jetées sur l'histoire du nord de l'Afrique, d'y méconnaître le souvenir, vivant encore après bien des siècles quoique altéré, de l'établissement d'un rameau de la grande invasion aryenne en

Libye, différent sans doute de celui qui se fixa sur les rives du lac Triton, et peut-être originairement apparenté aux Iraniens. Ainsi s'explique la présence, parmi les Kabyles de l'Algérie de tribus blondes existant de temps immémorial et se rattachant manifestement à la souche indo-européenne, tribus dans lesquelles on avait d'abord cru devoir chercher des descendants des Vandales.

Le mélange des envahisseurs aryens avec les anciennes populations de la côte, issues de Phut, avait donné naissance aux Maures ou Maurusiens, dont on prétendait que le nom primitif avait été Mèdes, ce qui est peut-être une altération de leur nom national *Amazigh*. Celui des mêmes envahisseurs avec les Gétules d'au-delà de l'Atlas avait produit les Numides. Les Maures étaient sédentaires et agriculteurs ; les Numides, comme leur apellation même, d'origine grecque, l'indique, menaient la vie nomade. Ils étaient donc les uns envers les autres dans le même rapport que les deux éléments entre lesquels se divise encore aujourd'hui la population de l'Algérie et du Maroc : d'un côté les Maures des villes et les Berbères, Kabyles ou Chilahs, qui mènent dans les montagnes la vie de cultivateurs sédentaires, de l'autre les tribus arabes qui errent dans les plaines en nomades pasteurs.

VII. — Les mœurs des diverses nations africaines que nous venons de passer rapidement en revue avaient été principalement déterminées par la nature des territoires où elles avaient fixé leur résidence. Le nord de l'Afrique préseute, en effet, deux aspects bien différents. Comme Hérodote le remarque avec sa netteté habituelle, des Colonnes d'Hercule à la petite Syrte, le littoral hérissé de montagnes s'avance dans la mer et porte de fertiles vallées où purent s'établir des peuplades agricoles. De la petite Syrte à la Cyrénaïque, le continent se creuse au contraire ; le désert avec toute son aridité vient

mourir à la mer même. Il ne peut y avoir là que des nomades. La Cyrénaïque, haut promontoire bien arrosé qui pénètre de 200 kilomètres dans la mer, en face de la Grèce, reproduit la nature et les avantages de la région de l'Atlas. Elle devait être et elle fut une station commode, une terre riche, civilisée et couverte de villes. De la Cyrénaïque à l'Egypte, le désert et les nomades reparaissent. Les Libyens chamites et japhétites couvrirent donc toute cette côte, ici nomades, là sédentaires, tenant refoulées vers le sud les populations noires. Deux peuples étrangers vinrent pourtant s'établir au milieu d'eux, sur ces deux promontoires qui font face à la Grèce et à la Sicile, les Grecs sur le premier, les Phéniciens sur le second et en bien d'autres lieux encore de la côte. Nous n'aurons à parler qu'incidemment des Grecs de Cyrénaïque, mais nous allons essayer d'esquisser maintenant l'histoire des Carthaginois jusqu'au temps des guerres médiques, c'est-à-dire jusqu'au temps où commencèrent leurs grandes luttes contre les Grecs en Sicile.

§ 2. — Fondation et site de Carthage.

I.—Au fond du golfe de Tunis, qu'enferment le cap Bon à l'est et le cap Zizib à l'ouest, s'avance une presqu'île jadis bordée d'un côté par la mer et de l'autre par le lac de Tunis, aujourd'hui entre deux lacs ; un isthme de 4 kilomètres environ de large la rattache au continent. C'est sur cette presqu'île que fut construite Carthage, entre Utique et Tunis, qu'on apercevait toutes deux des murs de la ville, l'une n'en étant éloignée que de trois lieues, et l'autre pas même de deux. Une étroite langue de terre, appelée par les historiens latins la *Tænia*, partait de l'extrémité de la presqu'île et se dirigeait vers le

couchant, entre le lac de Tunis et la mer, jusqu'à la coupure où s'élève aujourd'hui la forteresse de la Goulette. C'est au nord-est de cette langue de terre que se trouvaient les deux ports, communiquant l'un avec l'autre et avec la mer extérieure par une seule entrée, large de 21 mètres, qui se fermait avec des chaînes de fer. Le premier était le port marchand, le second le port militaire.

Auprès des ports, dans la portion la plus élevée de la presqu'île, là où mourut plus tard saint Louis et où a été construite en son honneur la chapelle qui appartient maintenant à la France, était la citadelle de Byrsa. La ville de Carthage proprement dite l'environnait et était protégée par une enceinte qui suffit longtemps à couvrir l'agglomération des habitants. Mais plus tard, avec le progrès des richesses et de la puisance de la cité punique, l'espace enfermé dans cette enceinte ne fut plus suffisant. Alors une ville nouvelle, un immense faubourg dont les habitations étaient entremêlées de jardins, se forma en dehors et couvrit presque toute l'étendue de la presqu'île. Les écrivains grecs et latins désignent ce faubourg par le nom de Mégara ou Mégalia ; peut-être faut-il en restituer la forme originale en *Makhanath*, « le camp, les cabanes. » Un triple rempart fermant l'isthme protégeait ce quartier contre une attaque par terre.

II. — Dès la période de la grande prospérité idosnienne, vers le XVI[e] siècle avant l'ère chrétienne, une ville, Cambé, avait été fondée par les Phéniciens sur le site où fut plus tard Carthage ; ce fut, avec Hippone, leur plus ancienne colonie sur la côte septentrionale de l'Afrique. Mais cet établissement ne fut pas appelé d'abord à une brillante fortune. Sa prospérité, sa population furent absorbées par Utique, bâtie par les Tyriens en 1158. Le site de Cambé demeura désert, tandis que Tyr couvrait de colonies toute la côte voisine. Ce fut seule-

ment en 869 qu'on y vit arriver la princesse Elissar, à la tête de l'émigration du parti aristocratique tyrien, qui fuyait la prépondérance du parti démocratique et la tyrannie du roi Pimélioun. Les fugitifs s'arrêtèrent en cet endroit, dont la situation éminemment favorable semblait appeler la fondation d'une grande ville. Ils résolurent d'y fixer leurs demeures et se mirent à y construire une cité fortifiée, qu'ils appelèrent Kiryath-Hadéschath, « la ville neuve, » origine du nom de Carthage.

Nous avons longuement raconté ces faits dans le chapitre précédent, et nous n'en recommencerons pas le récit. Mais ils étaient nécessaires à rappeler ici, d'autant plus que les circonstances de la fondation de Carthage eurent une grande influence sur toute son histoire. L'origine aristocratique de ses premiers habitants explique l'esprit de sa constitution. Le développement que sa puissance prit de très-bonne heure, et qui en fait une exception parmi les cités fondées par les Phéniciens, tient à deux causes : d'abord que, formée par l'émigration d'une partie notable des habitants de Tyr, elle se trouva dès le début plus considérable et plus peuplée que ne l'étaient d'ordinaire les villes du même genre; puis qu'elle s'était bâtie dans une contrée où s'élevaient déjà d'autres villes chananéennes en grand nombre, qui lui fournirent un concours fraternel et dont elle devint rapidement la tête, étant la plus vaste et la plus riche. En effet, favorisée par son heureuse position maritime, la ville de Didon devait naturellement primer au milieu de toutes ces colonies d'un même peuple, et la force des choses en dut faire un centre politique en même temps qu'un centre de commerce, parmi tous ces comptoirs, indépendants sans doute les uns des autres, mais réunis en confédération nécessaire sous l'empire d'un intérêt commun de monopole et de défense.

§ 3. — Premiers développements territoriaux de Carthage.

(IXe-VIIe siècle)

I. — Comme la plupart de nos comptoirs modernes, les villes phéniciennes de la côte d'Afrique étaient des postes isolés sur une plage étrangère, n'ayant dans leur dépendance qu'un petit territoire à l'entour de leurs murailles. Nous savons d'une manière positive qu'en fondant Carthage, Elissar — surnommée Didon, comme nous l'avons dit plus haut — avait dû acheter du monarque indigène du pays, Iapon, roi des Libyens, sans doute des Zavèces qui laissèrent à la contrée son nom de Zeugitane, l'emplacement sur lequel ses compagnons s'étaient établis, tout comme nous achetons, des peuples nègres chez lesquels nous portons notre commerce, l'emplacement où nous voulons élever nos magasins. Le prix de cette cession était une redevance annuelle, semblable à celles que nous payons en pareil cas sous le nom de *coutumes*.

Justin prétend que ces *coutumes* furent payées jusqu'au temps de Darius fils d'Hystaspe; mais une telle assertion ne mérite aucune créance et est contredite par les faits les plus nombreux et les plus positifs. Il est certain qu'à peine les Carthaginois sentirent leurs forces grandir, ils changèrent de politique à l'égard des indigènes de la contrée voisine, et que l'humble attitude de leurs débuts ne fut pas longtemps maintenue. Cette conduite les ayant brouillés avec les tribus libyennes qui les touchaient, ils furent amenés à soutenir une longue série de guerres, d'où ils sortirent vainqueurs, mais qui les chargèrent de sujets avides de saisir la première occasion favorable pour secouer le joug. En 250 ans, du milieu

du IX_c siècle à la fin du VIIe, ils conquirent pied à pied toute la région qui s'étend de la petite Syrte à la frontière de la Numidie, subjuguant les Lybiens et refoulant les Numides. Ils trouvèrent dans cette conquête, comme dans toutes leurs guerres postérieures, des auxiliaires précieux et dévoués dans le peuple mixte des Libyphéniciens, qui occupait une notable partie de la Zeugitane et de la Byzacène, se targuait lui aussi de descendre de Chanaan, voyait donc des frères dans les colons tyriens, et d'ailleurs acquérait la suprématie sur les indigènes de race pure à mesure que s'étendait la domination carthaginoise.

II. — Pour mieux tenir les peuples qu'elle conquérait ainsi sous sa dépendance, Carthage se servit du même moyen que Rome à l'égard des peuples italiques. Des colonies de ses citoyens, et de Libyphéniciens, presque entièrement assimilés aux Carthaginois proprement dits, étaient envoyées dans ces pays, y faisaient respecter son autorité, et occasionnaient en outre une alliance plus intime avec les indigènes. Aussi n'y eut-il guère dans l'antiquité un peuple qui entendît mieux le système colonial et qui l'exécutât sur une plus grande échelle que les Carthaginois.

Les colonies qu'ils fondèrent plus tard au dehors, établies dans un but commercial, étaient toutes sans exception situées sur la mer, tandis que leurs premières colonies de l'intérieur étaient destinées à l'agriculture. Le commerce du littoral était même si limité qu'il ne pouvait fournir à tous les besoins. Mais, comme l'exportation des Carthaginois se composait en partie de produits de leur pays, l'agriculture et le commerce se soutinrent mutuellement. La politique de cette république lui fit regarder l'établissement de ces colonies comme le moyen le plus sûr d'obtenir la faveur du peuple, en prévenant le trop grand accroissement de

la population, et en améliorant, par la distribution des terres, le sort des citoyens mal partagés de la fortune. « C'est ainsi, nous dit Aristote, que l'État de Carthage « sait se concilier l'amour du peuple. Sans cesse il envoie « dans les contrées d'alentour des colons choisis parmi « ses citoyens, à qui il assure une agréable aisance. « Voilà ce qui caractérise un gouvernement doux et « éclairé; il vient au secours des indigents, en les habi« tuant au travail. »

Tout le territoire de Carthage semble avoir été couvert de ces établissements; mais le plus grand nombre étaient placés du côté de l'est, depuis le golfe et le canton urbain jusqu'à la petite Syrte.

On sent aisément que la métropole avait un grand intérêt à tenir ces villes dans une étroite dépendance. Le tribut qu'elles payaient formait la base de son trésor public : c'est avec leurs subsides qu'elle fit en grande partie les guerres auxquelles elle dut son agrandissement; leurs citoyens fournissaient les plus solides éléments de son armée. Elles paraissent d'ailleurs avoir été plutôt de grands bourgs que des villes proprement dites; car les Carthaginois n'avaient de places fortes que le long du rivage. Ce fut sans doute la jalousie de la métropole qui leur interdit le droit d'élever des fortifications ; aussi devinrent-elles la proie certaine de chaque aventurier ou conquérant qui osait faire une invasion sur le territoire de Carthage.

Il faut bien se garder de confondre avec ces colonies de la république les villes du littoral, de fondation directement phénicienne. Sur celles-ci leur sœur cadette n'exerçait pas une souveraineté entière, mais bien une simple hégémonie. Au lieu d'être des sujettes elles étaient des alliées, réunies par un lien de confédération, où Carthage tenait la tête, exactement comme Tyr, d'où elle continuait à dépendre, la tenait parmi les cités de la Phénicie. Cet état de choses se continua jusque pendant

le plus grand éclat de la puissance carthaginoise. Dans tous ses traités avec Rome, la république stipule toujours séparément pour les *villes tyriennes*, comme pour des alliés privilégiés. Quant à Utique, son antiquité lui valait une situation à part entre ces villes, et on la mettait honorifiquement presque sur le même rang que Carthage, bien que son importance politique fût complétement déchue.

III. — Le territoire continental ainsi soumis par Carthage du IXe au VIIe siècle se divisait en trois zônes ou contrées, qui doivent correspondre à trois époques distinctes dans la conquête. La première était la Zeugitane ou Afrique propre, appelée aussi par quelques écrivains grecs Carchédonie, qui s'étendait du nord au sud sur une longueur de 400 kilomètres et une largeur de 270. Elle comprenait, outre la capitale, un certain nombre de villes maritimes ou tyriennes, telles que Hippone-Zaryte, Utique, Tunis, Clypée et quelques autres. Dans l'intérieur des terres, les colonies les plus importantes étaient Vacca, Bulla, Sicca et Zama. Au sud venait la Byzacène, dont la côte était également couverte de villes florissantes, parmi lesquelles Adrumète, la petite Leptis, Tysdrus, Tacapé occupaient le premier rang Entre la Zeugitane et la Byzacène, les colonies agricoles établies au milieu des campagnes montaient à plus de trois cents.

Enfin le canton situé auprès de la petite Syrte reçut le nom d'*Emporia*. Ses villes, comme l'indiquait le mot, étaient essentiellement commerçantes. « Cette contrée, dit Scylax, habitée par des Libyens, est la plus « magnifique et la plus féconde ; elle abonde en trou- « peaux, et ses habitants sont les plus riches et les plus « beaux de tous. »

IV. — C'est ainsi que la force des circonstances et la

situation même où elle avait été fondée conduisirent Carthage à devenir, dès les débuts de son histoire, une puissance conquérante et à adopter une politique tout autre que celle des cités de la Phénicie. Celles-ci avaient été contraintes par leur position géographique à renoncer à toute idée de conquêtes et à se borner au commerce. Entourés d'empires puissants, les Phéniciens proprement dits ne purent même pas maintenir toujours leur propre indépendance, et ils trouvèrent leur avantage à se tenir au rôle de courtiers entre ces empires et les pays riverains de la Méditerranée. Il en fut autrement de Carthage. Située à l'extrémité d'un grand continent, dont les nomades belliqueux lui offraient de nombreuses armées, et entourée pour ainsi dire de pays privés de maîtres, le champ des conquêtes lui était ouvert, et son intérêt lui imposa bientôt la loi de le parcourir. Elle nous offre dans l'histoire le premier exemple d'un Etat commerçant, libre et puissant, qui établit sa grandeur par l'envahissement de possessions placées hors de son territoire.

Dans ses conquêtes, elle suivit nécessairement une tout autre politique que les conquérants assyriens, babyloniens ou perses, qui ne subjuguaient et pillaient un peuple que par la raison qu'ils ne l'avaient pas encore assujetti. Sans doute il serait hasardé de prétendre que les Carthaginois, dans leurs agrandissements, procédèrent toujours d'après un système bien arrêté; mais nous croyons cependant pouvoir affirmer, avec Heeren, que l'expérience les conduisit à certaines maximes dont ils ne dévièrent que pour des circonstances imprévues. Ceci était d'ailleurs conforme à l'esprit de la constitution aristocratique qui régnait chez eux, car dans une constitution semblable les maximes d'Etat passent d'une famille dominante à l'autre, et l'histoire nous en offre des exemples si frappants que nous ne saurions en douter.

Déjà la nature et l'étendue du territoire de Carthage sur le continent africain constatent suffisamment qu'il se joignait à son désir de s'agrandir une certaine modération, basée sur le principe de ne pas occuper plus de pays qu'elle n'en pouvait conserver. Quel autre État eut plus de moyens d'étendre sa puissance, et sut cependant mieux imposer un frein à son ambition ? Carthage avait derrière elle l'Afrique immense, qui, n'offrant aucun autre empire, semblait pour être asservie n'attendre qu'un maître. Néanmoins son territoire y fut et demeura toujours d'une médiocre étendue. Il en fut de même pour l'Europe, jusqu'à la riche Espagne, que les Carthaginois ne tentèrent de conquérir dans son entier que très-tard, et par suite des nécessités stratégiques de leur lutte avec les Romains.

Anticipons un moment sur la suite de ce récit, puisque la formation de leur territoire en Afrique nous a amenés à parler de leur politique conquérante et coloniale, qui leur fut propre et qui les distingue des Phéniciens leurs ancêtres. Lorsque nous les verrons bientôt étendre leur domination en dehors de l'Afrique, toute leur conduite nous prouvera qu'ils suivaient une maxime aussi simple que naturelle. Un peuple commerçant et navigateur doit arriver sans effort à reconnaître ce fait, qu'il ne peut y avoir pour lui de possessions plus sûres et plus avantageuses que celles des îles. Les exemples historiques les plus éclatants démontrent que l'on ne peut conserver de grands continents à l'aide de flottes, lorsque, se suffisant à eux-mêmes, ils ferment leurs ports pour quelque temps ou souffrent que d'autres les tiennent fermés. Carthage connut de bonne heure cette politique, et restreignit, même à son époque la plus florissante, les possessions hors de son territoire naturel presque exclusivement à des îles. Là il n'y avait point de rivalité importune à craindre, ou, si toutefois elle avait lieu, on devait en triompher plus facilement; là

l'industrie pouvait s'exercer presque inaperçue et sans courir de risques, dans un âge où l'on n'avait pas encore de grandes puissances maritimes pour rivales. Ce furent là les maximes que les Carthaginois observèrent longtemps d'une manière invariable dans leurs conquêtes, et la partie occidentale de la Méditerranée, remplie de grandes et de petites îles, leur ouvrit un champ en harmonie avec leur position et leurs ressources.

§ 4. — Différents avec les Cyrénéens. — Etablissement du commerce avec l'intérieur de l'Afrique.

(Commencement du VIe siècle)

I. — Après s'être progressivement rendus maîtres de tout le territoire favorable à l'agriculture qui les environnait, les Carthaginois furent naturellement conduits à essayer de s'emparer du pays qui borde les Syrtes, vaste région de 730 kilomètres de développement en longueur, sablonneuse et stérile, où l'agriculture n'est pas possible, où n'habitaient que des tribus nomades, les Lotophages et les Nasamons. La possession de ce pays avait pourtant une grande importance, car ces habitants étaient ceux dont les caravanes servaient de véhicules au riche commerce de l'intérieur de l'Afrique; en devenant leur souveraine, Carthage se rendait maîtresse de tous les profits de ce commerce. Déjà depuis longtemps les Phéniciens avaient établi sur la côte inhospitalière des Syrtes deux villes, la grande Leptis, fille de Sidon, et Macar, appelée plus tard Œa, colonie de Tyr, qui avaient dû l'une et l'autre une grande prospérité à cette circonstance qu'elles se trouvaient les seuls points d'embarquement des marchandises amenées à travers le désert du pays des nègres.

Mais en s'étendant vers cette direction, les Carthaginois se trouvèrent bientôt en contact et en lutte avec des rivaux auxquels ils ne s'étaient pas encore heurtés, les Grecs de Cyrène. Ce fut la première fois que la grande cité africaine se vit en présence de la race hellénique, avec laquelle la force des choses et l'antagonisme des intérêts devaient bientôt lui faire engager, dans toute la portion occidentale du bassin de la Méditerranée, un duel implacable qui dura plusieurs siècles, jusqu'au jour où Rome prit, avec l'ascendant de sa puissance militaire, la place des Grecs et finit par anéantir son altière rivale.

II. — Les tentatives d'établissement de la race pélasgique et hellénique sur le littoral fortuné de la Cyrénaïque remontent à la plus haute antiquité. Il existe tout un cycle de traditions et de légendes qui montrent les habitants de la Grèce fréquentant cette contrée aux siècles héroïques et essayant d'y fonder des colonies. Les Argonautes y abordent et prédisent la splendeur future des cités grecques qui s'élèveront un jour dans la contrée. La nymphe Cyrène, amante d'Apollon et fille d'Hypsée, roi des Lapithes de la Thessalie, est transportée sur cette terre à laquelle elle donne son nom et y met au jour Aristée, qui devient roi du pays. Des Locriens-Ozoles abordent à Cyrcinis et à Uzala; quelques vaisseaux grecs, égarés dans le retour de Troie, déposent leurs équipages à Meschéla. Toutes ces traditions, qui avaient déjà cours en Grèce avant la fondation de Cyrène, ont beau être mêlées de fables religieuses comme tous les souvenirs de l'Hellade primitive, il est impossible de ne pas admettre, avec le savant Mannert, qu'elles ont eu un fondement historique. Elles prennent surtout un caractère marqué de réalité aujourd'hui que nous connaissons les antiques rapports de la Libye avec la Grèce et l'invasion des Achéens, des Laconiens et des

Tyrrhéniens en Egypte par la frontière occidentale du Delta, à la suite d'un débarquement qui avait dû avoir la Cyrénaïque pour théâtre. Et nous ne saurions voir une coïncidence purement fortuite dans cette circonstance que les chronographes grecs placent les premiers essais d'établissements de leur race en Cyrénaïque à l'an 1333 avant J.-C., c'est-à-dire précisément à l'époque où la confédération libyo-pélasgique était le plus florissante, les navigations entre la Grèce et la côte d'Afrique le plus multipliées.

Quoi qu'il en soit, en 640, Aristote ou Aristée, fils de Polymneste et surnommé Battus, « le bègue, » descendant d'une des familles minyennes expulsées de Lemnos par les Doriens, partit de Théra pour le littoral africain, sur l'ordre de l'oracle de Delphes, à la tête d'une nombreuse colonie, dans laquelle étaient représentés les différents éléments qui composaient la population de l'île de Théra, Doriens originaires de Sparte, Cadméens émigrés de Thèbes, Minyens de Lemnos, enfin descendants hellénisés des antiques colons sidoniens. L'expédition vint d'abord débarquer à l'île de Platée, où on séjourna deux ans. N'y ayant pas prospéré, les colons se transportèrent à Aziris, où ils séjournèrent encore sept ans ; puis, changeant une dernière fois de lieu de résidence, ils vinrent, en 631, se fixer sur l'emplacement où ils bâtirent Cyrène, après l'avoir acheté des Libyens du voisinage. Conformément à la tradition des mœurs doriennes, ils se constituèrent en monarchie aristocratique, sous le gouvernement de Battus et de ses descendants.

La nouvelle colonie se développa d'abord lentement, mais le troisième monarque de la dynastie cyrénéenne, Battus II, surnommé « l'Heureux, » étant monté sur le trône vers 580, s'appliqua au développement de la cité, encore trop faible pour tenir sérieusement tête aux peuplades indigènes. Il appela les Grecs au partage des

terres fertiles qu'on pouvait enlever aux Libyens, et s'adressa, pour les déterminer, à la Pythie, dont les oracles se firent entendre aussitôt : « Ceux qui n'iront « dans la fertile Lybie qu'après le partage des terres, » disait le dieu, « auront plus tard sujet de s'en repentir. » Ainsi excités, une foule de Grecs du Péloponèse, de la Crète et des îles de la mer Egée vinrent grossir la population de Cyrène, et de nouvelles villes helléniques s'élevèrent comme par enchantement sur tout le littoral voisin, Apollonia, Barcé, Tauchira et la cité des Evespérites. La colonie s'étendit ainsi aux dépens des Libyens nomades, hors d'état désormais de lui résister. Mais ces anciens maîtres du sol ne se laissèrent pas dépouiller sans murmures ; ils étaient faibles, il est vrai, mais ils pouvaient appeler à leur aide un protecteur puissant. C'est ce qu'ils firent. Adicran, leur chef, implora le secours du pharaon égyptien Ouahprahet, qui envoya contre les Cyrénéens des forces considérables. Les deux armées se rencontrèrent dans la belle contrée d'Irasa, près de la fontaine de Thesté ; les Egyptiens furent battus et presque entièrement détruits (570), désastre qui amena la révolution par laquelle Ouahprahet fut renversé du trône. Cette victoire assura la domination des Cyrénéens sur le territoire qu'ils avaient envahi et sur les tribus libyennes d'alentour ; elle leur valut aussi le respect de l'Egypte, dont le nouveau souverain, Ahmès, rechercha leur amitié et épousa Laodice, fille de Battus.

III. — Ce fut à la suite de la victoire d'Irasa que les Cyrénéens, continuant à étendre leur autorité sur les peuplades libyennes, se trouvèrent amenés à un conflit avec les Carthaginois, qui s'étendaient aussi sur les mêmes populations, mais en sens contraire. « Entre les deux Etats, dit Salluste, se trouvait une plaine sablonneuse tout unie, où il n'y avait ni fleuve, ni montagne qui pût servir à marquer les limites, ce qui occasionna

entre eux une guerre longue et sanglante. Les armées des deux nations, tour à tour battues et mises en fuite sur terre et sur mer, s'étaient réciproquement affaiblies. Dans cet état de choses, ces peuples craignirent de voir bientôt un ennemi commun attaquer tout ensemble les vainqueurs et les vaincus, également épuisés. Ils convinrent d'une trêve, et réglèrent entre eux que de chaque ville on ferait partir deux députés, que le lieu où ils se rencontreraient serait la borne respective des deux Etats.

« Carthage choisit deux frères nommés Philènes. Ceux-ci firent la plus grande diligence. Les députés de Cyrène allèrent plus lentement, soit que ce fût leur faute, soit qu'ils eussent été contrariés par le temps; car il s'élève souvent dans ces déserts, comme en pleine mer, des tempêtes qui arrêtent les voyageurs : lorsque le vent vient à souffler sur cette vaste surface toute nue, qui ne lui présente aucun obstacle, il y élève des tourbillons de sable, qui, emporté avec violence, entre dans la bouche et dans les yeux et empêche les voyageurs de marcher. Les Cyrénéens se voyant un peu en arrière, et craignant d'être punis à leur retour du tort que leur retard aurait causé à leur pays, accusèrent les Carthaginois d'être partis avant le temps et firent naître mille difficultés. Ils se montraient décidés à tout plutôt que de consentir à un partage aussi inégal. Les Carthaginois leur offrant un nouvel arrangement, égal pour les deux partis, les Cyrénéens leur donnèrent l'option, ou d'être enterrés vifs dans le lieu dont ils voulaient faire la limite de Carthage, ou de les laisser, aux mêmes conditions, aller jusqu'où ils voudraient. Les Philènes acceptèrent la proposition, heureux de faire à leur patrie le sacrifice de leurs personnes et de leurs vies : ils furent enterrés tout vivants. »

Ce récit a tous les caractères d'une légende composée après coup par l'imagination populaire. Mais le fait

certain, c'est qu'à la suite d'une guerre les limites des deux territoires de Carthage et de Cyrène furent fixées au fond de la Grande Syrte et que là s'élevaient deux autels, appelés par tous les écrivains grecs *autels des Philènes*, où les Carthaginois rendaient un culte à deux personnages héroïques ou divins, dont le nom punique était ainsi traduit en grec.

IV. — Le résultat définitif du conflit entre Carthage et Cyrène fut donc de laisser la fille de Tyr en possession de tout le pays des Syrtes, souveraine des Nasamons et des Lotophages, et par conséquent maîtresse du commerce de caravanes avec l'intérieur de l'Afrique. Ce commerce, dont les Lotophages et les Nasamons étaient les intermédiaires, avait principalement pour objet d'amener à la côte des esclaves noirs, de la poudre d'or, des dents d'éléphant et des pierres précieuses, échangées par les populations de l'intérieur sur les marchés du pays des Garamantes et du pays des Atlantes, le Fezzân actuel et Bilma, contre des produits manufacturés, des dattes et du sel. Il devint une des principales sources de richesse de Carthage.

La jalousie ombrageuse des Carthaginois, qui s'étudiaient à cacher soigneusement aux étrangers leurs routes de commerce de peur d'y voir naître la concurrence, a eu pour résultat de nous priver de tous renseignements sur la manière dont se faisait ce commerce et sur le point précis où s'arrêtaient les caravanes des Nasamons et des Lotophages, auxquelles se joignaient souvent des marchands de Carthage même. Il est cependant probable qu'après avoir commencé par aller seulement jusqu'au Fezzân et à Bilma, ils essayèrent de pousser plus loin par eux-mêmes, de se passer d'intermédiaires, et d'atteindre jusqu'aux contrées fertiles de l'Afrique centrale. Hérodote a recueilli des renseignements sur une tentative de ce genre, qui, antérieurement aux

guerres médiques, avait conduit des explorateurs de la nation des Nasamons jusqu'au Niger et aux contrées marécageuses qui avoisinent le Tchad.

« Quelques hommes de leur pays, raconte-t-il, eurent des enfants d'un caractère naturellement hardi : parvenus à l'âge viril, ces jeunes gens avaient imaginé, après plusieurs entreprises courageuses, de désigner par le sort cinq d'entre eux qui visiteraient les déserts de la Libye, et chercheraient à étendre la connaissance qu'on en avait. Il faut savoir, pour l'intelligence de ceci, que toute la partie de la Libye qui s'étend le long de la mer, à commencer du point où finit l'Egypte jusqu'au cap Soloïs où se termine la Libye, est habitée par les Libyens qui forment diverses nations, à l'exception de ce que les Grecs et les Phéniciens en occupent ; mais que toute la partie qui s'éloigne de la mer et des peuples qui vivent sur les côtes, c'est-à-dire la haute Libye, n'est habitée que par des bêtes féroces, et qu'au-delà de cette contrée sauvage, on ne trouve qu'un désert de sable dépourvu d'eau. Ceux entre les jeunes gens que le sort avait désignés, munis de vivres et d'eau, traversèrent d'abord le pays habité, ensuite la contrée sauvage, et entrèrent enfin dans le désert, où ils firent route en se dirigeant vers le couchant. Après avoir marché plusieurs jours dans des sables profonds, ils aperçurent des arbres qui s'élevaient au milieu d'un champ ; ils s'en approchèrent, et cueillirent des fruits que portaient ces arbres. A peine avaient-ils commencé à en goûter qu'ils furent surpris par un grand nombre de nègres d'une stature fort inférieure à la taille moyenne, qui les saisirent et les emmenèrent avec eux. Ces hommes parlaient une langue inconnue aux Nasamons. Ils conduisirent les jeunes gens à travers un pays coupé de grands marécages, dans une ville dont tous les habitants étaient noirs et de la même stature que leurs conducteurs. Auprès de cette ville coulait un grand fleuve, dont le cours était du

couchant à l'orient, et l'on y trouvait des crocodiles. »

Cette grande ville de noirs, voisine du Niger, paraît être la fameuse Tombouctou, si florissante au moyen âge, centre alors de tout le commerce du Soudan occidentale, aujourd'hui complétement déchue de son ancienne splendeur. En tous cas, le voyage des Nasamons, qu'Hérodote n'a connu que par les ouï-dire des Cyrénéens, porte dans son récit même, suivant la judicieuse remarque de Heeren, les caractères manifestes d'une exploration entreprise pour ouvrir une route commerciale. Il est bien peu probable que cet exemple n'ait pas été suivi par d'autres et que les caravanes n'aient pas profité des connaissances acquises par les hardis voyageurs.

§ 5. — Carthage hérite des colonies de Tyr dans l'occident de la Méditerranée.

(Première moitié du VIe siècle)

I. — Jusqu'alors Carthage avait dirigé presque exclusivement ses efforts vers l'établissement d'un empire territorial en Afrique. Elle laissait la domination des mers à sa métropole, à laquelle elle était encore rattachée par les liens de sujétion que marquait l'envoi de l'ambassade annuelle au temple de Melkarth. Sans doute ses habitants, d'origine phénicienne, n'avaient pas oublié les instincts, les aptitudes spéciales de leur race. Ils avaient leurs vaisseaux, et les villes tyriennes confédérées avec eux en possédaient également; ils faisaient déjà le commerce maritime. Mais ils n'avaient pas encore songé à s'emparer de la thalassocratie pour leur propre compte, à posséder des colonies au dehors. Leur commerce se confondait dans l'immense mouvement du commerce de Tyr, dont le siége de la ville par

Sargin et sa prise par Sennachérib n'avaient pas abattu là prospérité. C'était toujours Tyr qui possédait les colonies de Sicile, de Sardaigne, d'Espagne, qui tenait dans ses mains le riche négoce de l'occident de la Méditerranée et le monopole des navigations plus lointaines vers les Sorlingues et les Iles Britanniques. La ruine de Tyr par Nabuchodonosor, en 574, vint changer cet état des choses, ouvrant une carrière nouvelle à l'activité des Carthaginois, et fut le point de départ véritable de la prodigieuse prospérité de la république phénicienne d'Afrique.

Les Carthaginois virent arriver alors dans leur ville de nombreux essaims de fugitifs, qui en grossirent la population et fortifièrent surtout l'élément maritime. Dans le premier moment de stupeur, Carthage et les colonies d'Espagne, nous l'avons déjà raconté, reconnurent la suzeraineté du conquérant qui venait de subjuguer leur métropole et lui payèrent un tribut. Mais cette soumission ne fut que nominale et bientôt il n'en fut plus question.

Cependant la cité de Melkarth avait été réduite à un état d'abaissement tel qu'elle ne pouvait plus soutenir ses anciennes colonies. Abandonnées à elles-mêmes, celles-ci étaient trop faibles pour se défendre avantageusement et sauvegarder leur propre existence. Les populations indigènes au milieu desquelles elles se trouvaient jetées s'en aperçurent rapidement, et bientôt la situation des divers établissements phéniciens dans la Méditerranée occidentale devint on ne saurait plus critique. Les Turditains de la Bétique se soulevèrent en masse, égorgèrent les colons phéniciens ou libyphéniciens répandus dans leurs campagnes, et vinrent assiéger les villes du littoral. Les Grecs de Sicile menacèrent Motya, Solonte et Panorme, seules villes demeurées au pouvoir des Chananéens dans la contrée. Dans leur détresse, toutes ces cités, jadis fondées par Tyr, tournèrent leurs regards

vers Carthage, devenue la nouvelle Tyr depuis la ruine de la métropole, la seule ville d'origine phénicienne désormais assez puissante pour les protéger, et implorèrent son secours, en offrant de se donner à elle. C'est ainsi que Carthage fut amenée par la force des choses à devenir une puissance maritime de premier ordre et à hériter de l'immense développement colonial de Tyr, ainsi que du monopole du négoce dans toute la partie ouest de la Méditerranée.

II. — L'empire continental que les Carthaginois avaient su se créer en Afrique leur fournissait les moyens de lever et de nourrir de grandes armées, recrutées parmi les Libyens et les Libyphéniciens. Il leur était facile d'équiper dans leur propre port, et avec le concours des autres villes tyriennes du littoral africain, une flotte nombreuse. Aussi purent-ils en peu de temps fournir une protection efficace aux établissements de la Sicile, de Gaulos et de Malte, de Cossura, de Caralis et de Nora dans la Sardaigne, d'Ebusus dans les Baléares, qui passèrent en leur possession et devinrent les bases de leur nouvelle puissance. Une grande expédition fut dirigée sur l'Espagne; elle dégagea les villes du littoral et reconquit la vallée du Bétis, ainsi que les districts miniers dont la possession était d'une importance si capitale. Un très-grand nombre de Libyphéniciens furent portés dans le pays et établis dans les campagnes à titre de colons pour tenir en bride les habitants indigènes; sur la côte des Bastules particulièrement, ils furent si nombreux que leur mélange avec l'ancienne population du pays donna naissance à une race nouvelle, celle des Bastulo-phéniciens. On le voit, le système de gouvernement et de colonisation qui avait été mis en œuvre dans la Zeugitane et dans la Byzacène fut également appliqué à la Bétique.

Pour assurer leurs communications stratégiques et

commerciales avec l'Espagne par terre aussi bien que par mer, parant ainsi à toute éventualité possible, les Carthaginois s'occupèrent de fortifier soigneusement les villes appelées des Grecs Métagonites, qui formaient une chaîne non interrompue le long de la côte de la Numidie et de la Mauritanie jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Les principales de ces villes étaient Collops, Pithécusa, Iol, appelée plus tard Césarée (Cherchel) et Siga. Elles paraissent avoir été fondées originairement par les Tyriens pour fournir des points de relâche à leurs vaisseaux lorsqu'ils se rendaient à Gadès, et les princes indigènes les avaient laissé établir sans obstacle, car n'ayant point de marine ils n'attachaient aucune importance à la possession de la zone littorale, mais seulement aux fertiles campagnes de l'intérieur. Carthage s'allia, du reste, intimement avec les Numides pour obtenir d'eux qu'ils respectassent les villes Métagonites, auxquelles elle attachait le plus grand prix au point de vue stratégique, et àfin de pouvoir tirer de leurs tribus guerrières des corps de soldats mercenaires pour ses armées.

§ 6. — Guerres avec les Grecs de Sicile et les Phocéens.

(Milieu du VIe siècle)

I. — Il est impossible à un peuple d'entrer à moitié dans la voie des conquêtes. Quelque modération qu'il ait d'abord voulu y apporter, il est bientôt entraîné, du moment qu'il a mis le pied sur cette voie fatale, à y aller bien plus loin qu'il ne prévoyait d'abord. Les conquêtes appellent les conquêtes, et jusqu'au jour où leur excès même finit par amener la catastrophe, il faut toujours en accumuler de nouvelles, car on ne parvient

à maintenir celles qu'on a déjà faites qu'en en faisant d'autres.

Les Carthaginois ne tardèrent pas à éprouver l'effet de cette inévitable loi de l'histoire. Du jour où ils se résolurent à accepter l'héritage colonial de Tyr et à devenir une puissance dominante sur la mer, ils se virent condamnés à des conquêtes constantes et à des guerres qui ne cessèrent plus jusqu'au dernier jour de leur histoire. Les Tyriens avaient pu exercer paisiblement le monopole du commerce et de la navigation dans l'occident de la Méditerranée pendant plusieurs siècles, parce que les populations riveraines étaient encore barbares et que nuls rivaux ne s'étaient jusqu'alors montrés dans cette mer pour leur faire concurrence. Mais les conditions n'étaient plus les mêmes pour les Carthaginois. Les Grecs, qui avaient supplanté déjà les Phéniciens dans la domination politique et dans le commerce maritime de la partie orientale de la Méditerranée, commençaient à déborder dans sa partie occidentale. Maîtres de l'Italie méridionale et de la plus grande partie de la Sicile, ils dirigeaient désormais leurs navires vers l'ouest pour y fonder des colonies et y étendre leur commerce. Dès l'année 640, Coléus de Samos avait révélé à la Grèce les richesses de la Bétique, longtemps cachées par la politique jalouse des Tyriens. En 600 les Phocéens avaient fondé Marseille. Le mouvement de la colonisation hellénique commençait à se porter vers l'Espagne et la Gaule.

Si ce mouvement se développait et parvenait à réussir, c'en était fait de la puissance maritime et coloniale que Carthage avait désormais entrepris de fonder. La grande république phénicienne de la côte d'Afrique ne pouvait permettre les progrès d'une semblable concurrence dans la mer qu'elle avait entrepris de faire sienne et où elle transportait toute son activité. Il lui fallait à tout prix parvenir à exclure les Grecs de l'occident de

la Méditerranée. Aussi dès lors commença, sur terre et sur mer, ce grand duel des deux civilisations hellénique et carthaginoise, qui dura plusieurs siècles et dont les guerres puniques ne furent en réalité qu'une transformation et comme le dernier acte.

II. — Ce furent les Carthaginois qui engagèrent la lutte, dans les environs de l'an 550 ans avant l'ère chrétienne. Pour arrêter plus sûrement toute nouvelle extension des Grecs vers l'Occident, ils résolurent de porter la guerre en Sicile et d'essayer d'anéantir ou du moins d'abattre leur puissance dans cette île dont la situation merveilleuse commande à une grande partie du bassin de la Méditerranée.

Malchus, qui avait succédé dans le commandement des forces militaires de la république au premier Hannon, l'organisateur définitif de l'armée, le vainqueur des dernières résistances des tribus libyennes, débarqua en Sicile à la tête de nombreuses légions, composées de Carthaginois, de Libyphéniciens, de Libyens et de Numides. Malheureusement nous manquons de détails précis sur sa campagne. Nous savons seulement par quelques phrases de Justin qu'en peu de temps il parvint à se rendre maître d'une grande portion de l'île, c'est-à-dire très-probablement de la partie occidentale et du massif central, rejetant les Grecs sur les rivages de la portion septentrionale et orientale. Des indices positifs, que les érudits ont soigneusement recueillis, prouvent que les peuplades indigènes, Sicules et Sicanes, jalouses des progrès des Grecs, accueillirent les Carthaginois avec faveur. Il semble même que quelques villes grecques aient séparé leur cause de celle des autres et se soient montrées sympathiques à Malchus, particulièrement Sélinonte, où il était resté un fond notable de population phénicienne, du temps où les Tyriens dominaient sur toutes les côtes de l'île. C'est du moins l'opinion de M. Brunet de Presles, l'éminent historien des Grecs de Sicile.

III. — Mais les colonies phocéennes de la Corse, de la Gaule et de l'Espagne menaçaient la suprématie des Carthaginois d'une manière bien plus directe encore que les établissements grecs de la Sicile. Les récits de Coléus de Samos sur la fertilité de la vallée du Bétis, sur la prospérité commerciale de Gadès et sur les trésors des mines de l'Espagne méridionale avaient prodigieusement surexcité les imaginations et les convoitises des Grecs de l'Ionie. Le pays de Tartessus, le Tharsis phénicien, devint pour eux, dans les dernières années du VIIe siècle, un véritable Eldorado, que leurs navigateurs s'efforcèrent d'atteindre. En 600 avant Jésus-Christ, un marin de Phocée, nommé Euxène, cherchant la route d'Espagne, vint aborder sur les rivages de la Gaule méridionale, non loin de l'embouchure du Rhône, dans le pays des Ségobriges. Reçu amicalement par Nann, chef du pays, il épousa sa fille et fonda la ville de Massalie ou Marseille. Deux ans après, un nouvel essaim de colons, conduits par Protis, vint rejoindre Euxène, et Marseille se trouva dès ses débuts une cité considérable et populeuse. En 578, d'autres Grecs de l'Asie Mineure, les Rhodiens et les Cnidiens, tentant de suivre la même route, abordèrent sur la côte septentrionale d'Espagne et y bâtirent Rhoda (aujourd'hui Rosas).

Toute l'activité des Massaliotes se dirigea d'abord vers la Bétique, où ils espéraient supplanter les Phéniciens. Ils profitèrent du désastre de Tyr et de la révolte des habitants de la Bétique contre les colons chananéens. Arganthon, chef des Turditains, les accueillit alors avec une faveur marquée et leur ouvrit les marchés de son pays. Bientôt, il est vrai, quand les Carthaginois furent venus au secours de Gadès et eurent repris les anciennes possessions tyriennes, ils se virent fermer la vallée du Bétis; mais ils ne cessèrent pas pour cela de commercer avec le midi de l'Espagne, et sur la côte des Bastules, tout auprès de Carteïa, ils fondèrent la ville de

Mœnacé. Tout le trafic maritime de Phocée, qui était alors une des premières cités de l'Ionie, se dirigea désormais vers Marseille et les établissements marseillais. Une nouvelle colonie phocéenne, Emporiæ (aujourd'hui Ampurias), s'éleva sur le littoral du nord de l'Espagne, auprès des Pyrénées. En 556, les Phocéens, voulant assurer une station et un port de relâche à leurs navires entre la Sicile et Marseille, fondèrent sur la côte orientale de l'île de Cyrné, c'est-à-dire de la Corse, dans une situation particulièrement favorable, la ville d'Alalia ou d'Aléria, d'où ils commandaient toute la mer Tyrrhénienne et le golfe de Ligurie. La prise et la ruine de Phocée par Harpagus, en 542, lors de la conquête de l'Ionie par les Perses, au lieu d'ébranler les établissements phocéens dans l'occident, augmenta encore leur importance. Marseille, de colonie, devint une métropole. Ainsi que nous l'avons raconté plus haut, la majorité des habitants de Phocée, ne voulant pas se soumettre au joug étranger, s'expatria et vint se fixer, partie à Marseille, partie à Alalia. Les Massaliotes, dont la population se trouvait ainsi largement accrue, se virent en mesure de créer de nouvelles colonies pour faciliter et protéger leur commerce. Sur la côte d'Espagne, entre Emporiæ et Mœnacé, ils bâtirent Héméroscopium et Alonis. Au pied du revers gaulois des Pyrénées, dans le Roussillon actuel, ils bâtirent Pyrène (aujourd'hui Elne), après avoir ruiné la ville de Ruscino (aujourd'hui Castel-Roussillon, près de Perpignan), dont le nom indique assez clairement l'origine chananéenne, et qui avait été l'échelle où les Tyriens d'abord, puis les Carthaginois, allaient chercher les riches produits miniers de la région des montagnes, particulièrement ceux des lavages d'or des sables de l'Ariège (Auraria), alors d'un revenu considérable.

IV. — Le commerce si fructueux de l'Espagne menaçait

donc de passer tout entier entre les mains des Massaliotes. Là encore, c'est-à-dire au cœur même de leur nouvelle puissance, les Carthaginois rencontraient les Grecs comme rivaux. C'étaient pour eux un intérêt de premier ordre que d'arriver à éteindre cette concurrence; ils devaient faire les plus grands efforts pour ruiner la puissance de Marseille, encore à ses débuts, et pour effacer de la carte ses établissements. Dans cette entreprise, ils trouvèrent des auxiliaires naturels dans les Tyrrhéniens de l'Etrurie, qui possédaient une flotte considérable dans leur port de Populonia et dans leurs établissements de la Campanie. Les Etrusques maritimes nourrissaient une profonde jalousie contre les Phocéens d'Alalia, qui les gênaient dans leur commerce et dans leurs pirateries, et qui menaçaient de leur enlever la suprématie sur la mer Tyrrhénienne, ainsi que sur le golfe de Ligurie. Ils n'avaient pas moins d'intérêt que les Carthaginois à les abattre.

En 536 une flotte nombreuse d'Etrusques et de Carthaginois coalisés se présenta devant Alalia. Les Phocéens sortirent à leur rencontre, et une grande bataille navale, la première que l'histoire enregistre dans la partie occidentale de la Méditerranée, fut livrée dans les eaux de la Corse. Les Phocéens furent complétement défaits, et bientôt reconnurent l'impossibilité de se maintenir dans Atalia. Ils abandonnèrent donc la ville et se retirèrent, les uns à Marseille, les autres en Italie, où ils fondèrent la ville de Vélia. La stérilité des sauvages montagnes de la Corse ne tentait que médiocrement les Carthaginois; ils en laissèrent la possession aux Etrusques, en se bornant à garder sur la côte quelques stations pour leurs navires, entre autres Alalia, où l'on a découvert un sarcophage phénicien pareil à ceux qui sortent des nécropoles de Tyr, de Sidon et de Béryte, mais fait avec la pierre du pays.

Encouragés par ce premier et considérable succès, les

Carthaginois se mirent à donner activement la chasse à la marine marseillaise sur la côte d'Espagne et attaquèrent les établissements phocéens de cette région. Ils réussirent à les ruiner presque tous. En Espagne, Héméroscopium, Alonis et Mœnacé tombèrent successivement en leur pouvoir et furent rasées. Rhoda et Emporiæ parvinrent seules à se maintenir. Pyrène fut prise par les Ibères descendus de leurs montagnes et alliés aux Carthaginois; les Grecs en furent chassés et elle reçut dans la langue ibérienne, dont le basque est de nos jours un dernier débris, le nom d'Ili-berri, « la ville neuve. » Les Carthaginois se rendirent de nouveau maîtres du commerce de la Gaule méridionale, où ils favorisèrent le développement des Ligures Elésyces de Narbonne, pour les opposer aux Grecs, et de la vallée du Rhône. Les Massaliotes furent renfermés dans l'enceinte de leur ville et se virent même contraints de tolérer, sur le côté oriental du vaste port naturel de Marseille, là où s'élevait il y a quelques années la Bourse de la Marseille moderne, l'établissement d'un comptoir carthaginois. C'est là que se trouvait le temple de Baal dont le tarif de sacrifices, rédigé par l'autorité des suffètes de Carthage, a été découvert il y a quelques années, gravé sur un bloc de pierre de Cassis, c'est-à-dire gravé sur le territoire même de Marseille. Cet état de choses subsista jusqu'en 474, époque où Hiéron, tyran de Syracuse, par sa victoire navale de Cumes, détruisit la marine étrusque, rétablit la supériorité des Grecs dans la mer Tyrrhénienne, le golfe de Ligurie et le golfe du Lion, et permit ainsi à Marseille de recommencer une nouvelle ère de prospérité.

§ 7. — Désastre en Sardaigne. — Tentative révolutionnaire de Malchus. — Magon rétablit les affaires de la République.

(535-515)

I. — Les Tyriens s'étaient bornés à posséder quelques comptoirs sur la côte de Sardaigne. Les Carthaginois, qui avaient au contraire adopté le système de se créer un vaste empire colonial, résolurent de s'emparer complétement de cette grande île, facile à conserver au moyen de leur flotte, dont les fertiles campagnes leur promettaient un véritable grenier d'abondance et dont les mines d'argent excitaient leur convoitise. Malchus, vainqueur de la Sicile, fut chargé de cette expédition. Mais elle échoua, et le désastre par lequel elle se termina fut l'occasion de graves événements politiques à Carthage même, dont le souvenir nous a été conservé par Justin.

II. — Suivant cet abréviateur du judicieux et érudit Trogue-Pompée, la joie qu'avait répandue à Carthage le succès de ses armes en Sicile fut bientôt troublée par une peste terrible, qui fit de nombreuses victimes dans leur ville et dans tout son territoire africain. Les Carthaginois, voyant dans ce fléau un signe non équivoque de la colère des dieux, crurent les fléchir par des sacrifices humains, suivant le monstrueux usage de la Phénicie, qui avait été transporté dans ses colonies. Justin, en rapportant ce fait, est d'avis qu'une semblable atrocité, loin de rendre le ciel favorable à Carthage, lui attira de nouveaux malheurs.

« La haine des dieux, dit-il, vint punir de tels forfaits. Vainqueurs en Sicile, les Carthaginois portèrent leurs

armes en Sardaigne. Ils y perdirent, dans une cruelle défaite, la plupart de leurs soldats. Ce revers fut attribué à Malchus, et le général, injustement accusé, fut banni avec les débris de son armée vaincue. Indignés de ces rigueurs, les soldats envoient des députés à Carthage, d'abord pour solliciter leur retour et le pardon de leurs revers, et bientôt pour déclarer qu'ils obtiendraient par la force des armes ce que l'on refuserait à leurs prières. Prières et menaces sont également dédaignées. Aussitôt ils s'embarquent et paraissent en armes devant la ville. Là, ils jurent au nom des dieux et des hommes qu'ils ne viennent point asservir mais recouvrer leur patrie, et montrer à leurs concitoyens que c'est la fortune, non le courage, qui leur a manqué dans le dernier combat. Les communications sont coupées, et la ville assiégée est réduite au désespoir.

« Cependant Carthalo, fils du général exilé, à son retour de Tyr, où les Carthaginois l'avaient envoyé pour offrir à Hercule (Melkarth) la dîme du butin que Malchus avait fait en Sicile, passe près du camp de son père, et, appelé devant lui, fait répondre qu'avant d'obéir au devoir particulier de fils, il satisfera au devoir public de la religion. Indigné de ce refus, Malchus ne voulut cependant pas outrager dans son fils la majesté même des dieux. Mais peu de jours après, Carthalo, ayant obtenu du peuple un congé, retourna vers son père, et se montra à tous les regards couvert de la pourpre du sacerdoce et des bandelettes du sacrifice. » Malchus le prit à part, lui reprocha de venir insulter, par le luxe de ses ornements, à ses malheurs et à ceux de ses concitoyens, lui rappela son refus outrageant de comparaître devant lui quelques jours auparavant, et, oubliant qu'il était père pour ne se souvenir que de sa qualité de général, il fit attacher son malheureux fils, revêtu de ses ornements, à une croix très-élevée, en vue de la ville.

Au bout de quelques jours, Malchus s'empara de Carthage, assembla le peuple, se plaignit de son injuste exil qui l'avait forcé à recourir aux armes, et déclara que, content de sa victoire, il se bornait à punir les auteurs de ces désastres et pardonnait à tous les autres de l'avoir injustement banni. Il fit donc mettre à mort dix sénateurs, et rendit ensuite la ville à ses lois. Mais bientôt, accusé lui-même d'aspirer au pouvoir absolu et de vouloir renverser la constitution, il fut arrêté et exécuté par les ordres du Sénat, expiant ainsi le double parricide commis contre son fils et contre sa patrie.

III. — Magon, qui paraît avoir été fils du premier Hannon et que plusieurs historiens antiques ont confondu avec lui, fut alors chargé du commandement des troupes. Il les réorganisa complètement et y rétablit la discipline. Magon fut à la fois un grand politique et un grand homme de guerre; ses descendants, pendant plusieurs générations de suite, héritèrent de ses talents, et nulle famille ne contribua plus à la grandeur de Carthage.

En quelques années Magon rétablit les affaires de la république. Il commença par dompter les mouvements qui avaient éclaté dans quelques-unes des tribus libyennes pendant la révolte de Malchus et par raffermir ainsi l'empire de Carthage en Afrique. Attaquant ensuite la Sardaigne, il y vengea l'échec éprouvé quelques années auparavant par les armes puniques. Les Sardones furent vaincus et la plus grande partie de l'île conquise. Un petit nombre de peuplades, qui occupaient des parties montueuses et inaccessibles, parvinrent seules à se maintenir indépendantes encore pour quelque temps et nécessitèrent plus tard de nouvelles campagnes avant d'être entièrement soumises. Carthage mit aussitôt son régime colonial en pratique dans la Sardaigne et y encouragea les progrès de l'agriculture parmi les indigènes.

Grâce à un gouvernement habile et sagement conçu, elle y développa une prospérité que jamais cette contrée n'a connue depuis lors. La Sardaigne, aujourd'hui si peu peuplée, si sauvage, si malsaine, était, après trois siècles de domination carthaginoise, quand les Romains s'en emparèrent, couverte d'habitants et de villes, admirablement cultivée, riche et florissante.

Pour compléter le système de positions stratégiques qui assuraient à Carthage la domination exclusive dans toute la partie occidentale du bassin de la Méditerranée, Magon occupa les différentes îles du groupe des Baléares, où la république n'avait jusqu'alors possédé qu'Ebusus (aujourd'hui Iviça), héritage des Tyriens. Les Baléares devaient désormais fournir à Carthage des troupes légères d'un précieux secours, et particulièrement des frondeurs renommés pour leur habileté. Dans l'île de Minorque, le général carthaginois fonda une ville qui devint une des principales stations des flottes de la république et porte encore de nos jours le nom de son fondateur, à peine altéré, le Port de Magon, actuellement Mahon.

§. 8 — Progrès de colonisation et de commerce au-delà des Colonnes d'Hercule. — Grandes expéditions de découvertes. — Périples d'Hannon et d'Himilcon.

(515-510)

I. — Les guerres de Sardaigne avaient été contemporaines de la destruction des établissements phocéens de la côte d'Espagne. Grâce aux luttes armées qu'elle venait de soutenir, grâce surtout aux exploits de Magon, Carthage avait atteint le point culminant de sa puissance, un degré de prospérité qu'elle ne devait jamais surpasser et dont le seul maintien allait bientôt lui demander

les plus pénibles efforts. Elle dominait sans rivaux et en souveraine incontestée sur la moitié de la Méditerranée. Le trafic de l'Afrique septentrionale, de l'Espagne, de la Sardaigne et du midi de la Gaule était tout entier concentré dans ses mains.

Un prodigieux essor de commerce et de navigation fut la conséquence immédiate des événements qui avaient créé cet état de choses. La partie de la Méditerranée où dominait Carthage ne parut même pas un théâtre suffisant à l'activité de ses marchands et de ses matelots. Les vaisseaux de la cité punique franchirent les Colonnes d'Hercule et se mirent à naviguer sur l'Atlantique, où déjà les Tyriens les avaient précédés, mais avec moins de hardiesse. C'est alors qu'il faut placer la colonisation de la côte occidentale du Maroc actuel, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au cap Noun, la reprise plus active que jamais du commerce avec les Iles Britanniques, et les grandes découvertes maritimes des Carthaginois, qu'inaugurèrent les fameux voyages d'Hannon et d'Himilcon, deux personnages qu'il importe de ne pas confondre, comme ont fait certains érudits, avec leurs homonymes, fils du premier Hamilcar et petit-fils de Magon.

II. — La relation officielle du voyage d'Hannon sur la côte d'Afrique, déposée dans le temple de Baal-Hamon à Carthage, nous a été conservée en entier dans une version grecque. Elle a donné lieu de la part des savants à de nombreux commentaires, et les opinions les plus diverses ont été produites pour déterminer le point jusqu'où l'amiral carthaginois s'était avancé vers le sud. Celui qui nous paraît avoir le mieux réussi dans cette question est M. Charles Müller, dont nous admettons pleinement les déterminations. Il nous a semblé, du reste, qu'il y avait intérêt à reproduire ici cette précieuse narration, le seul document historique carthaginois de quelque étendue qui soit parvenu jusqu'à nous.

« Les Carthaginois décrétèrent qu'Hannon naviguerait au-delà des Colonnes d'Hercule, et qu'il fonderait des colonies avec les Libyphéniciens. Il partit, emmenant avec lui une flotte de soixante grands vaisseaux, une quantité d'hommes et de femmes, au nombre de trente mille, des provisions et toutes les choses nécessaires à la colonisation.

« Après avoir franchi le détroit, nous naviguâmes durant deux jours, et fondâmes une première ville du nom de Thymiatérium (aujourd'hui Mamoura); il y avait à ses pieds une grande plaine. De là nous fîmes voiles vers l'ouest, vers le cap libyen de Soloïs (cap Cantin), garni d'arbres de toutes parts. Après y avoir élevé un temple à Neptune, nous nous dirigeâmes vers l'est pendant une demi-journée, et trouvâmes alors des marais qui bordaient le rivage de la mer et étaient remplis de grands roseaux. On y voyait des éléphants et d'autres animaux herbivores en grand nombre. Après une journée de navigation, les marais cessèrent, et à partir de ce point nous construisîmes sur le littoral plusieurs villes, que nous nommâmes le Mur des Cariens (Agouz), Gytté (Mogador), Acra (Agader)[1], Mélite (Ouady Messa) et Arambys (Araouas).

« En partant de ces lieux, nous arrivâmes au grand fleuve Lixus (Ouad Draah), qui descend de la Libye. Sur ses bords habite un peuple nomade, les Lixites, qui faisaient paître leurs troupeaux; nous y fîmes quelque séjour en contractant avec eux alliance. Au-dessus d'eux vivaient des nègres sauvages, occupant un pays montagneux et rempli de bêtes féroces, où le Lixus prend sa source. Dans les montagnes habitent aussi des hommes

1 Nous avons ici, comme dans le plus grand nombre des cas dans ce périple, la traduction grecque du nom carthaginois donné par Hannon à la ville qu'il fondait; mais pour cette cité Polybe nous fait connaître l'appellation originale : Rus-addir.

d'une figure étrange (probablement de grands singes anthropomorphes, tels que les chimpanzés ou les gorilles), troglodytes, que les Lixites dépeignaient comme plus légers à la course que des chevaux.

« Nous prîmes des interprètes parmi les Lixites, et nous rangeâmes pendant douze (?) jours une côte où s'étendait le désert. De là (du cap Blanc) nous nous portâmes vers l'est et après une journée nous rencontrâmes au fond d'un golfe une petite île ayant cinq stades de circuit (l'île d'Arguin). Nous y établîmes des colons, en lui donnant le nom de Cerné..... Il fallait le même temps de navigation pour aller des Colonnes d'Hercule à Cerné que de Carthage au détroit.

« Nous arrivâmes ensuite à une lagune où se déverse un grand fleuve appelé Chrétès (la rivière de Saint-Jean) et où sont trois îles plus grandes que Cerné.... Le rivage était dominé par de hautes montagnes, remplies d'hommes sauvages et vêtus de peaux de bêtes, qui nous lancèrent des pierres et nous empêchèrent d'aborder. En continuant notre route, nous parvînmes à un autre fleuve, grand et large (le Sénégal), rempli de crocodiles et d'hippopotames. Nous rebroussâmes chemin, et nous retournâmes à Cerné.

« Repartant de ce point dans la direction du sud, nous longeâmes la côte pendant douze jours. Toute la contrée était habitée par des nègres qui, en nous voyant arriver, prenaient la fuite. Ils parlaient un langage inintelligible, même pour les Lixites qui nous accompagnaient. Le dernier jour, nous abordâmes à des montagnes élevées, couvertes de forêts de diverses espèces de bois odoriférants (le cap Vert). Nous naviguâmes deux journées plus loin, et nous vînmes dans un très-grand golfe (l'estuaire de la Gambie), ayant des deux côtés un terrain plat, sur lequel nous vîmes brûler partout, la nuit, des feux à une certaine distance, et à une élévation plus ou moins grande. » Le voyage d'Hannon

avait lieu vers le commencement de l'été ; à cette époque, les habitants de la côte d'Afrique ont l'habitude d'incendier les herbes desséchées par le soleil pour fertiliser leurs terres. Ces incendies se propagent rapidement et sur d'immenses espaces. Nous allons désormais les voir mentionnés presque constamment dans la relation; les navigateurs carthaginois n'en connaissaient pas la cause, et ils leur parurent un phénomène terrible.

« Ayant fait de l'eau, nous côtoyâmes encore les rives pendant cinq jours, et nous entrâmes dans un vaste golfe, que nos interprètes appelaient la Corne de l'Ouest (le golfe où se déversent le Rio Geba et le Rio Grande). Il y avait, dans ce golfe, une grande île dans laquelle se trouvait une lagune, qui, à son tour, renfermait une petite île (l'île de Harang).

« Nous abordâmes en ce lieu, où nous ne vîmes, le jour, que des forêts, mais la nuit beaucoup de feux; et nous entendîmes le son de flûtes, de cymbales, de tambourins et un bruit effroyable. La terreur s'empara de nous, et nos devins nous ordonnèrent de quitter l'île. » Tous les voyageurs ont constaté la passion des populations noires pour le chant, la danse et les réjouissances bruyantes ; mais elles ne s'y livrent que la nuit, à cause de l'ardeur du soleil dans leurs contrées. Toutes ces circonstances incomprises des explorateurs carthaginois, et qui leur inspiraient une terreur superstitieuse, mais qu'ils ont notées avec une extrême précision sur leur journal de bord, sont la meilleure garantie de la parfaite véracité de la relation d'Hannon, sans contredit la plus précieuse relation de voyage maritime que nous ait léguée l'antiquité. Elle fait grand honneur à l'esprit et au soin d'observation des marins de Carthage.

« Nous mîmes à la voile, et nous passâmes près d'une contrée brûlante, nommée le pays des Aromates (la côte des Bissagos); elle était pleine de feux qui descendaient comme des fleuves jusqu'à la mer. Cette terre était inac-

cessible à cause de la chaleur. La crainte nous fit encore quitter promptement ces parages.

« Pendant quatre jours en mer, nous aperçûmes, la nuit, les côtes couvertes de feux. Nous vîmes, au milieu de ce pays, un feu énorme qui semblait toucher jusqu'aux étoiles. Au jour, nous y distinguâmes une montagne très-élevée, qu'on appelle le Char des Dieux (le mont Sagrès à l'entrée de la côte de Sierra Leone). Durant trois jours encore, nous longeâmes les incendies, et nous arrivâmes, enfin, dans un golfe nommé Corne du Sud (le golfe de Sherboro). Dans ce golfe était une île, pareille à celle que nous avions déjà rencontrée, avec une lagune, et dedans une autre île remplie d'hommes sauvages. La plupart étaient des femmes aux corps velus, que nos interprètes appelaient des Gorgones. Nous ne pûmes pas attraper les hommes; ils s'enfuirent dans les montagnes et se défendirent avec des pierres. Quant aux femmes, nous en prîmes trois, qui mordirent et égratignèrent leurs conducteurs et ne voulurent pas les suivre. Nous les tuâmes et nous leur ôtâmes la peau, que nous apportâmes à Carthage; car nous ne pûmes aller plus loin, faute de provisions. » Les hommes sauvages qu'Hannon et ses compagnons trouvèrent dans l'île de Sherboro étaient de ces grands et redoutables singes anthropomorphes, si nombreux encore aujourd'hui au Gabon, que nos naturalistes appellent gorilles, par suite d'une leçon erronée, qui s'est substituée au nom de Gorgones ou Gorgades dans le manuscrit du périple.

III. — Tandis qu'Hannon explorait ainsi la côte occidentale d'Afrique jusqu'au 8e degré de latitude, Himilcon, également envoyé par le Sénat de Carthage, franchissait les Colonnes d'Hercule et naviguait aussi sur l'Atlantique, mais dans la direction opposée, car il allait reconnaître les côtes occidentales de l'Espagne et

de la Gaule jusqu'aux Iles Britanniques. Les Carthaginois voulaient, en effet, reprendre avec activité le commerce avec cette contrée productrice de l'étain, que les Tyriens avaient jadis fréquentée, mais où ne se rendaient plus qu'un petit nombre de vaisseaux de Gadès, et sur la route de laquelle on manquait de renseignements suffisamment précis et complets. Ce n'était pas, à proprement parler, un voyage de découvertes, mais une exploration hydrographique et commerciale, comme les nations de l'Europe moderne en envoient encore sur les côtes des pays avec lesquels elles veulent nouer des relations.

Le rapport d'Himilcon n'a malheureusement pas été préservé, et nous devons déplorer cette perte, car il nous eût fourni les données les plus précieuses sur l'état d'une notable portion de notre pays à une époque pour laquelle les renseignements relatifs à la Gaule font totalement défaut. Quelques rares fragments seulement en ont été traduits et insérés dans un poëme latin de Festus Avienus.

Le voyage avait duré quatre mois, car on n'osait pas se lancer dans la pleine mer et y prendre la route directe des Iles Britanniques; on longeait constamment les côtes, et de si près, que la marche des navires était souvent retardée par les bas-fonds et les roseaux. On rencontrait fréquemment, dans ce trajet, des baleines, alors abondantes dans le golfe de Gascogne, d'où elles n'ont été chassées qu'au commencement du moyen âge par les pêcheurs basques.

Depuis Gadès jusqu'au Promontoire Sacré (le cap Saint-Vincent), il y avait un grand nombre d'établissements phéniciens fondés au temps de la prospérité de Tyr. Sur la côte occidentale et septentrionale d'Espagne, on n'en rencontrait plus, mais les habitants se montraient sympathiques aux Carthaginois, dont les navires trouvaient de nombreux ports où relâcher. Il

n'en était pas de même sur la côte inhospitalière du golfe de Gascogne; la navigation y était fort dangereuse, et il fallait la faire tout d'une traite jusqu'au pays des Namnètes (Nantes). Là les bâtiments partis de Gadès ou de Carthage trouvaient, à l'embouchure de la Loire, un port sûr, où ils pouvaient se mettre à l'abri, se ravitailler et faire les préparatifs nécessaires à la suite du voyage. De plus, les produits de toute la Gaule centrale, baignée par la Loire et par ses affluents, arrivaient en foule par la voie du fleuve chez les Namnètes. Leur cité était donc le siége d'un très-grand commerce, et avait pris une importance exceptionnelle par la fréquentation des trafiquants chananéens et gaditains, dès le temps où la suprématie des mers appartenait encore à Tyr même.

De chez les Namnètes, on se rendait, en rasant la côte de l'Armorique, chez les Vénètes (Vannes), où l'on faisait une dernière relâche avant de quitter le rivage et de se lancer enfin dans la pleine mer. Là encore avait lieu un trafic considérable, et l'exemple des Tyriens, puis des Carthaginois, y apprit bientôt aux habitants l'art de la navigation. Aussi les Vénètes possédaient-ils de grandes richesses, et plus tard César trouva chez eux une flotte considérable et bien exercée, comme n'en pouvait montrer aucune autre nation gauloise. De la baie du Morbihan, les vaisseaux gagnaient la pointe de Batz, et de là piquaient directement sur les îles Œstrymiques ou Cassitérides, les Sorlingues de nos jours, voisines de la côte de Cornouailles, si riche en mines de toutes sortes de métaux et particulièrement d'étain. Les habitants de ces îles, nombreux, fiers et industrieux, s'occupaient exclusivement du commerce et passaient la mer dans des canots de cuir. En deux jours, on gagnait de ces parages l'Ile Sainte, habitée par les Hiberniens (l'Irlande), et en moins de temps encore, les côtes de l'île d'Albion (l'Angleterre). Les avantages de cette situation, presque

également à portée de l'Irlande et de l'Angleterre, et le désir d'éviter la navigation, toujours si difficile, de la Manche, avaient fait choisir, par les Tyriens, les Sorlingues, comme dernier terme de leurs voyages dans cette direction; il en était encore ainsi du temps d'Himilcon. Les canots des indigènes y apportaient les métaux des contrées voisines, et les marchands chananéens donnaient en échange diverses sortes de marchandises, principalement des tissus, des armes de bronze, des poteries et du sel.

IV. — Le voyage d'Himilcon fut le signal d'une reprise du commerce avec les Iles Britanniques, qui se développa sur une échelle beaucoup plus grande que par le passé, et dont la route, désormais bien connue, fut sillonnée par de nombreux vaisseaux. Ce trafic ne se ralentit que lorsque les désastres commencèrent pour Carthage, par suite de ses luttes avec les Grecs de Sicile. Bientôt les Carthaginois ne se contentèrent plus, comme leurs prédécesseurs tyriens ou gaditains, de s'arrêter aux îles Cassitérides. Ils allèrent chercher directement les métaux sur la côte de Cornouailles, et Strabon dit que des contacts avec les marchands étrangers y devinrent si habituels qu'ils influèrent sur les mœurs des habitants de la contrée. Ils se mirent aussi à fréquenter les ports de l'Irlande, car toutes les traditions de cette île parlent d'établissements phéniciens considérables qui s'y fondèrent, et les relations commerciales introduisirent l'alphabet chananéen de vingt-deux lettres dans les usages des Hiberniens.

L'expédition d'Hannon n'eut pas de moindres résultats. Aussitôt après son retour, de nouvelles troupes de Libyphéniciens furent transportées dans la région fertile où il avait fondé ses établissements, et toute la contrée du détroit au cap Noun fut colonisée. On y bâtit près de 300 villes sur le littoral et même dans les terres. Mais

ces villes n'eurent pas une très-longue durée. Ne recevant plus de secours de la métropole pendant les guerres de Sicile, elles furent presque toutes prises et détruites par les indigènes. Les plus importantes, avec les villes fondées par Hannon, étaient Tingis (Tanger), Zilis (Azila), Lixus (El-Arisch), Moulelacha (Moulla Bou-Sallam), Sala (Rabat), Hermæum (Fedala), Pæna (Dar el Beida), Rusibis (Mazaghan) et Gannarium (Aglaou), toutes localités qui appartiennent actuellement au Maroc.

L'établissement de Cerné ou de l'île d'Arguin devint fort considérable. Tous les ans une flotte de marchands s'y rendait et une grande foire se tenait sur le rivage du continent, en face de l'île. Les indigènes de la contrée, que Scylax décrit comme des pasteurs au teint noir, à la longue chevelure, à la taille élevée, cavaliers et tireurs exercés, traits auxquels on ne saurait méconnaître des Touaregs, y accouraient en foule. Le commerce se faisait par échanges. Les Carthaginois apportaient des parures de femmes, des harnais, des coupes de métal ciselées, des poteries, du vin et du lin d'Egypte; les indigènes donnaient en retour des dents d'éléphants, des cuirs, de la laine et des peaux d'animaux féroces. Le contact avec les marchands de Carthage finit par les civiliser à ce point qu'ils abandonnèrent la vie nomade et se bâtirent une ville dans le voisinage de Cerné. Le comptoir fondé par Hannon joignait à ce commerce des pêcheries extrêmement lucratives. Les poissons étaient salés et portés à Carthage, où on les estimait tellement qu'il était, dit-on, défendu de les transporter plus loin.

Les vaisseaux et les marchands de Carthage se mirent même à fréquenter régulièrement des parties de la côte plus éloignées que l'île d'Arguin, au moins le Sénégal, où commencent les districts aurifères, sinon Sierra Leone ou le Dahomey. C'est en effet à ces régions équatoriales de l'Afrique que se rapporte un curieux pas-

sage d'Hérodote. « Les Carthaginois affirment qu'en dehors des Colonnes d'Hercule, sur les côtes de la Libye, il existe des pays habités. Ils ajoutent qu'ils y abordent avec des navires de commerce, et que, lorsqu'ils sont arrivés, ils déposent sur le rivage leurs marchandises; ils remontent ensuite dans les vaisseaux et font paraître de la fumée. Les naturels du pays, avertis par ce signal, accourent au bord de la mer, placent à côté des marchandises la quantité d'or qu'ils offrent en échange, puis se retirent dans l'intérieur. Les Carthaginois reviennent, et si l'or qui leur est offert leur paraît payer la valeur de la marchandise, ils la laissent et emportent l'or. Si le prix ne leur semble pas convenable, ils remontent dans leurs vaisseaux et attendent tranquillement de nouvelles offres. Les indigènes reparaissent et ajoutent une certaine quantité d'or, jusqu'à ce que l'on soit satisfait de part et d'autre. » Ce singulier mode de commerce est encore celui que l'on emploie avec certaines peuplades nègres.

V. — Fréquentant ainsi les côtes occidentales de l'Afrique, les Carthaginois ne pouvaient manquer de découvrir sur leur route les îles Canaries. Le nom de Junonia que Lancerotte porte dans Ptolémée suffit à prouver qu'ils y avaient un établissement, car c'est à Junon que les Grecs et les Romains assimilaient Tanith, la grande déesse de Carthage. Mais ils se plaisaient à répandre les bruits les plus étranges et les plus effrayants sur ces îles, comme sur tous les pays avec lesquels ils étaient seuls à commercer, pour en éloigner la concurrence. On le reconnaît dans la description fantastique que Festus Avienus, d'après les sources carthaginoises, donne de Ténériffe, de son volcan et de ses tremblements de terre. « En dehors des Colonnes d'Hercule, dit-il, est une île flottant au milieu de l'Océan, riche en herbes, et consacrée à Saturne (le Baal-Hamon de

Carthage); la nature s'y montre d'une manière redoutable, car, lorsqu'un vaisseau en approche, les vagues de la mer qui l'environne se déchaînent avec impétuosité, ébranlent l'île elle-même et la font tressaillir d'épouvante, tandis que l'Océan conserve le calme d'un lac.» Il résulte même d'un passage formel de Scylax que les Carthaginois essayèrent de pousser plus loin dans l'ouest et parvinrent jusqu'à la Mer des sargasses ; mais la masse énorme d'herbes dont la surface des flots était couverte leur fit croire qu'il y aurait péril à s'y aventurer, et ils rebroussèrent chemin, laissant à Christophe Colomb la gloire de découvrir le Nouveau Monde.

Diodore fournit des détails très-précis sur une grande île, admirablement fertile, arrosée par des cours d'eau considérables, que les navigateurs carthaginois découvrirent aussi à la même époque, antérieurement aux guerres de Sicile, dans l'Océan occidental. Il en donne, d'après leurs historiens, une longue et poétique description, dans laquelle plusieurs traits caractéristiques ont fait reconnaître avec certitude Madère. Le bruit de la découverte de cette île heureuse étant parvenu jusqu'à d'autres peuples, les Etrusques tentèrent de s'en emparer; mais les Carthaginois ne le souffrirent pas et en surveillèrent les abords avec leur jalousie ordinaire. Ils la considéraient, dit-on, comme un asile où ils pourraient se retirer si jamais leur cité succombait dans quelque guerre, comme les Tyriens s'étaient retirés à Carthage. En attendant, comme elle était inhabitée, ils y envoyèrent des colons, qui y prospérèrent. Après la ruine de Carthage, Gadès continua à commercer avec cette île jusqu'au temps de Sertorius. On raconte même que ce grand homme, dans la période de ses revers, ayant vu un navire qui en revenait, songeait à y chercher un refuge, lorsqu'il fut frappé par le poignard de Perpenna.

§. 9 — Asdrubal fils de Magon. — Premier traité de Carthage avec Rome. — Préparatifs de la guerre de Sicile.

(535-500)

I. — Magon était mort peu de temps après la soumission de la Sardaigne, laissant deux fils, Asdrubal et Hamilcar, qui furent les continuateurs de sa gloire. L'aîné, Asdrubal, lui succéda dans le commandement général des troupes. Il fut onze ans comme suffète à la tête des forces militaires de la république, en compléta l'organisation, s'empara de l'île de Lipara, qui dominait le détroit de Messine et le littoral du midi de l'Italie; enfin il fut tué, vers 520, dans la Sardaigne, où il achevait la conquête des parties de l'île demeurées encore indépendantes. Son frère Hamilcar fut investi du généralat.

Pendant le cours des exploits d'Asdrubal, Carthage fut un moment menacée par un grand péril extérieur. Cambyse, vainqueur de l'Egypte, voulut tenter une expédition pour soumettre à son sceptre la florissante république dont les richesses tentaient son insatiable cupidité. Nous avons déjà raconté comment le refus de la portion de sa flotte fournie par les cités de la Phénicie de marcher contre la fille de Tyr vint arrêter la réalisation de son projet.

II. — Les Carthaginois entretenaient un commerce actif avec l'Italie et exerçaient sur ses côtes, suivant l'usage des peuples maritimes de l'antiquité, de fructueuses pirateries. Tout devait les y inviter : la position, la fertilité du sol, et la richesse des habitants. Mais ils n'étaient pas parvenus à y former d'établissements. Du nord au midi de la péninsule italique, les rivages étaient

occupés par des peuples navigateurs et commerçants, Etrusques, Romains ou Latins et Grecs, qui connaissaient trop bien leur intérêt pour souffrir que les Carthaginois y prissent pied. Comme ils guettaient toujours avidement l'occasion de s'y glisser et en attendant infestaient de leurs rapines les localités riveraines, Etrusques et Romains cherchèrent à conclure avec eux des traités, par lesquels on s'engageait à renoncer à la piraterie et à ne pas essayer de former d'établissements sur le territoire les uns des autres.

Les traités en grand nombre passés avec les Etrusques, et dont parle Aristote, n'ont pas été conservés. Mais Polybe rapporte le texte du premier traité conclu entre les Carthaginois et les Romains, en 509 av. J.-C., un an après l'expulsion des Tarquins, sous le consulat de Junius Brutus et de Marcus Horatius. Polybe l'a traduit en grec sur l'original latin le plus exactement qu'il lui a été possible; « car, dit-il, la langue latine de ces temps est si différente de celle d'aujourd'hui que les plus habiles ont bien de la peine à entendre ce vieux langage. »

« Entre les Romains et leurs alliés, d'une part, et les Carthaginois et leurs alliés, d'autre part, il y aura alliance aux conditions suivantes :

« Ni les Romains ni leurs alliés ne navigueront au-delà du Beau Promontoire (le cap Bon), s'ils n'y sont poussés par la tempête, ou contraints par leurs ennemis. En cas qu'ils aient été poussés malgré eux, il ne leur sera permis d'y rien acheter ni d'y rien prendre, sinon ce qui sera précisément nécessaire pour le radoub de leurs vaisseaux ou pour offrir des sacrifices aux dieux, et ils en partiront au bout de cinq jours. Ceux qui y viendront faire le commerce ne pourront conclure aucune négociation, si ce n'est en présence d'un crieur et d'un greffier. Il en sera de même pour tout ce qui se vendra en Afrique ou dans la Sardaigne. Si quelques Romains abordent dans la partie de la Sicile qui est sou-

mise aux Carthaginois, ils y jouiront des mêmes droits que les Carthaginois.

« Les Carthaginois, de leur côté, n'inquiéteront en aucune manière les Antiates, les Ardéates, les Laurentins, les Circéens, les Terraciniens et aucun des peuples latins qui obéissent aux Romains. S'il y en a même quelques-uns qui ne soient pas sous la domination romaine, les Carthaginois n'attaqueront pas leurs villes. S'ils en prennent quelqu'une, ils la rendront intacte aux Romains. Ils ne bâtiront aucune forteresse dans le pays des Latins. S'ils y entrent à main armée, ils n'y passeront pas la nuit. »

Ce traité, dont la simplicité et la précision sont remarquables, montre que, sous le consulat du premier Brutus, il y avait déjà des Romains qui s'appliquaient au commerce, que la marine ne leur était pas inconnue, que l'usage des vaisseaux marchands était commun chez eux, et qu'ils faisaient des voyages d'assez long cours, puisqu'ils allaient jusqu'à Carthage. La proue de navire empreinte sur les premières monnaies de Rome n'était donc pas un vain symbole, et M. Momensen a eu raison de dire que le négoce maritime eut beaucoup plus de part qu'on ne le croit généralement au premier développement de Rome sous les rois. En même temps les précautions méticuleuses prises pour fermer aux Carthaginois l'accès du Latium prouvent combien était grande la crainte de les voir s'y établir.

III. — Les dernières années du VI[e] siècle furent pour Carthage des années de paix. Ce fut alors que la république, voyant la manière dont Aryandès, satrape d'Égypte, avait traité Barcé et craignant une attaque de sa part, se hâtèrent d'envoyer un tribut à Darius fils d'Hystaspe et de reconnaître la suzeraineté du roi de Perse, qui, vu la distance, était purement nominale et ne les engageait à rien.

Mais ces années de paix furent employées en immenses préparatifs de guerre sous la direction d'Hamilcar. Les Carthaginois méditaient de compléter la conquête de la Sicile et d'en expulser complétement les Grecs. Aussi, lorsqu'à l'aurore des guerres médiques les monarques achéménides leur proposèrent de combiner leurs opérations dans ce pays avec celles qu'ils allaient eux-mêmes entreprendre en Grèce, d'attaquer ainsi la race hellénique de deux côtés à la fois et de l'écraser sous la coalition de toutes les forces du monde oriental, les Carthaginois répondirent avec empressement à ces propositions, et les grandes guerres de Sicile commencèrent en même temps que les guerres médiques.

Mais le plan d'après lequel nous avons établi les bornes de ce manuel nous oblige à nous arrêter ici, au moment où s'ouvre la période la mieux connue de l'histoire de Carthage. Il faut nous contenter d'avoir raconté l'époque généralement la plus ignorée de ses annales et d'avoir montré comment se forma graduellement une puissance que l'on voit d'ordinaire apparaître tout d'un coup dans l'histoire, déjà complétement constituée et en possession d'énormes rèssources.

§ 10. — Gouvernement de Carthage.

I. — Nous ne connaissons le gouvernement de Carthage que par les écrivains grecs et latins. Les notions qu'ils fournissent sont bien incomplètes, et surtout ils ne nous ont conservé aucune des appellations originales des différentes institutions de cette grande cité, à part celle des suffètes; aussi est-on contraint d'y tout désigner par des noms grecs. Mais sous ce vêtement étranger on peut se rendre compte des principaux rouages du mécanisme gouvernemental, et de l'esprit qui avait présidé à son organisation.

Fondée par l'émigration du parti aristocratique de Tyr, Carthage demeura toujours fidèle dans son gouvernement aux principes de ses premiers auteurs. C'était, comme Rome au temps où elles entrèrent en lutte, une grande république aristocratique. Toutefois, l'aristocratie de Carthage ne formait pas une noblesse héréditaire fondée sur de vieux souvenirs de gloire et de conquête ; elle tirait, en général, son origine et son éclat de l'étendue de la fortune. « On pense à Carthage, dit Aristote, que celui qui veut exercer une fonction publique doit avoir non-seulement de grandes qualités, mais encore de grandes richesses. » D'ailleurs, les magistratures n'étant point rétribuées, et entraînant naturellement de grandes dépenses, les riches étaient à peu près les seuls qui pussent y aspirer. Et comme, dans un État essentiellement commerçant, les fortunes étaient très-mobiles, l'aristocratie carthaginoise devait se renouveler sans cesse. Mais le pouvoir et l'influence politiques se perpétuaient là où les richesses, honorées par de grands talents et par de grandes vertus civiques, assuraient à certains noms le crédit et la popularité. C'est ainsi que la famille de Magon, celles de Hannon le Grand et des Barca furent en possession de fournir à la république, pendant plusieurs générations, des administrateurs, des magistrats et des chefs d'armée.

Néanmoins, quels que fussent le pouvoir et l'influence de ces maisons, la constitution de Carthage ne fut jamais complétement aristocratique; l'élément monarchique et l'élément populaire s'y trouvaient représentés, l'un par les deux suffètes, l'autre par l'assemblée du peuple.

II. — Les suffètes (*schophetim*), que l'on a comparés avec assez de raison aux rois de Sparte et aux consuls de Rome, différaient des uns et des autres en ce que cette dignité n'était point héréditaire dans deux familles

comme à Sparte, et qu'elle n'était point annuelle comme à Rome. Ils étaient, en général, choisis dans les grandes familles de la république, parmi les membres les plus influents du sénat; mais il fallait que leur élection fût ratifiée par le peuple. Les suffètes exerçaient une haute influence et avaient une grande autorité. Quoique parfois on les voie prendre en main le commandement des armées de terre et de mer, ce commandement n'était point inhérent à leurs fonctions; et tout porte à croire, au contraire, que l'on abandonnait plus volontiers aux suffètes ce qui concernait l'administration civile. C'étaient eux qui présidaient le sénat et qui dirigeaient ses délibérations. Du reste, leurs attributions exactes nous sont assez mal connues. La durée de leur magistrature ne l'est pas davantage; il paraît, toutefois, que le pouvoir des suffètes était viager.

Après les suffètes, les généraux occupaient le premier rang dans la république. C'était ordinairement le sénat, et quand le conseil des cent eût été organisé, cette section du sénat, qui nommait les généraux; mais un vote populaire ratifiait ensuite l'élection. Quelquefois l'armée se permettait de proclamer un général, mais cette nomination irrégulière était soumise à la sanction du sénat et du peuple.

Les Carthaginois adjoignaient à leurs généraux quelques membres du sénat, qui, munis de pleins pouvoirs, traitaient ensemble des affaires d'État, contractaient des alliances, etc., mais laissaient le général en chef maître absolu des opérations militaires. La plus grande responsabilité pesait sur lui, et il n'était pas rare de le voir, après la campagne, expier par la mort les fautes qu'il avait commises et les revers qu'il avait éprouvés. « Dans les nominations des généraux comme dans celles des suffètes, dit Aristote, les Carthaginois s'attachent à deux choses, au crédit et aux richesses. »

III. — Mais la réalité du pouvoir appartenait au sénat, c'est-à-dire à une assemblée permanente composée des hommes qui atteignaient un certain degré de fortune. C'était le sénat qui avait en fait toute la haute direction des affaires publiques. Formé sur le type de l'ancien sénat de Tyr, il se composait de même de 300 membres, représentant les trois tribus entre lesquelles les citoyens étaient répartis. Ce sénat exerçait le même pouvoir que le sénat romain. Toutes les transactions avec l'étranger lui étaient confiées. Les suffètes, qui le présidaient, y faisaient des rapports; il recevait les ambassadeurs; il délibérait sur toutes les affaires de l'État, et son autorité était si grande qu'il décidait même de la guerre et de la paix, quoique, pour la forme, la ratification dépendît quelquefois du peuple.

Le sénat de Carthage avait donc toutes les attributions des assemblées souveraines, le pouvoir législatif et la direction suprême du gouvernement; mais de plus, par ses comités, il exerçait, en droit et en fait, la part la plus considérable du pouvoir exécutif. Un premier comité permanent de trente membres, dix des sénateurs de chaque tribu, réglait l'ordre du jour du sénat, préparait les délibérations et soumettait à un examen préalable les projets présentés, avant qu'ils n'arrivassent à l'assemblée générale. C'était d'ordinaire ce comité qui était délégué pour les négociations internationales les plus importantes. Au dessus siégeait un conseil des dix, élu par le sénat dans son propre sein, qui contrôlait les actes des suffètes, veillait à toutes les parties de l'administration et constituait la véritable autorité constamment dirigeante, à côté de laquelle le pouvoir des suffètes, nominalement très-étendu, n'était dans la réalité que très-peu de chose. Ce sont bien évidemment les membres de ce conseil que Malchus fit mettre à mort après être entré de vive force dans Carthage.

Telle était l'organisation première apportée de Tyr

par les fondateurs de Carthage. Plus tard l'existence du comité des trente et du conseil des dix ne parut pas encore suffisante à l'ombrageuse jalousie des aristocrates. « La famille de Magon, dit Justin, menaçant la liberté par sa trop grande puissance, on choisit parmi les sénateurs cent juges, qui eussent à demander compte de la conduite des généraux à leur retour, pour que ceux-ci se conduisissent de manière à ne pas se commettre avec les lois et les tribunaux du pays. » Le conseil des cent, qui devint désormais permanent et compta parmi les rouages essentiels du gouvernement, est appelé par les écrivains grecs *gérusia*, par opposition à l'assemblée générale du sénat. C'était un tribunal suprême, chargé de faire la police de l'Etat, de juger les magistrats et les généraux prévaricateurs; les suffètes eux-mêmes étaient soumis à sa juridiction. « Un tel tribunal, dit Heeren, est tout à fait conforme à l'esprit d'une république aristocratique, où la police est le principal soutien du gouvernement; mais il ne dégénère que trop facilement en espionnage et en tyrannie, comme on l'a vu à Venise. » C'est aussi ce qui arriva à Carthage. Le conseil des cent finit par se réserver la connaissance des affaires les plus importantes et par s'arroger le droit de décider dans les grandes circonstances. Dans les derniers temps de la république, il était devenu un instrument d'insupportable oppression, qu'Annibal dut réformer violemment.

Heeren cite l'exemple de Venise comme analogue à celui de Carthage; il y aurait en effet un parallèle des plus curieux à faire entre ces deux grandes républiques marchandes et guerrières, l'une dans l'antiquité, l'autre dans le moyen âge. Elles eurent des rôles semblables, une puissance maritime et coloniale toute pareille; le même esprit dirigeait leur constitution. Aussi les mêmes conditions de vie et les mêmes principes aristocratiques y produisirent-ils des gouvernements organi-

sés exactement de la même manière. Venise nous offre dans son doge, souverain viager surveillé et annulé par les précautions minutieuses de la jalousie aristocratique, dans son sénat, dans son conseil des dix, investi de l'autorité suprême et dictatoriale, supérieur au doge lui-même qui tremblait devant lui, enfin dans son inquisition d'Etat, la reproduction fidèle et complète du gouvernement de Carthage, à tel point qu'on l'en croirait soigneusement copié si l'on ne savait pas que ceux qui constituèrent la reine de l'Adriatique n'étaient pas en mesure de connaître l'organisation de la rivale de Rome.

IV. — Il y avait cependant aussi à Carthage des assemblées populaires, non de tout le peuple, mais seulement des *timuques*, c'est-à-dire des citoyens possédant le degré de fortune auquel était attachée la jouissance des droits politiques. Dans certains cas l'intervention de cette assemblée était nécessaire. Quand les pouvoirs supérieurs, le sénat et les comités d'un côté, les suffètes de l'autre, n'étaient pas d'accord, c'était le peuple qui décidait. L'assemblée populaire ne pouvait donc qu'approuver ou rejeter les propositions qui lui étaient faites; mais on ne voit nulle part qu'elle ait eu, en quoi que ce soit, le droit d'initiative.

Il se forma, il est vrai, dans les derniers temps un parti populaire, nombreux, puissant, qui avait ses représentants dans le sénat, exerça une grande influence sur les affaires, soutint les Barcas contre leurs adversaires et les maintint longtemps au pouvoir. Mais ce parti ne put consommer la révolution qu'il paraît avoir rêvée. Aussi, loin de consolider la fortune de Carthage en assurant l'intervention régulière du peuple dans le gouvernement, il n'ajouta qu'une nouvelle cause de désordre à celles qui existaient déjà; il ne fit que hâter la décadence de la république.

V. — En parlant du gouvernement de Carthage, il n'est guère possible de passer sous silence ces réunions politiques, ordinairement suivies de festins, que les écrivains grecs désignaient sous le nom de *syssities*. « Les Carthaginois, dit un ancien historien, traitent leurs affaires de nuit, et à cet effet se réunissent en société le soir. » Qui ne reconnaît, dans cette institution, des associations politiques à peu près semblables aux clubs modernes de l'Angleterre? Il est probable que c'était dans ces réunions que se préparaient d'avance les projets de loi et de décrets qui devaient être ensuite soumis aux délibérations de l'assemblée. Ce qui est certain, c'est que, d'après Polybe, les grands prenaient assez souvent des résolutions en secret et en dehors des assemblées régulières. A plusieurs reprises dans l'histoire on voit les clubs de Carthage exercer une influence considérable sur les affaires politiques.

VI. — Ce qui fit la force de l'organisation romaine, ce qui assura sa longue durée, ce fut la politique que le sénat adopta à l'égard des peuples vaincus, et la manière dont il régla leurs rapports avec la métropole. Ce fut en les constituant dans une vaste hiérarchie où chacun d'eux jouissait de certains droits, de certains avantages qui les rapprochaient plus ou moins de la condition du peuple-roi, qu'il parvint à créer cette puissante unité où résidaient la grandeur et la solidité de l'empire. Carthage aurait pu rattacher ainsi les unes aux autres, et toutes à la métropole, les nations qu'elle avait soumises; mais il semble, au contraire, qu'elle n'ait vu dans ses sujets que des peuples à exploiter, qu'une source plus ou moins abondante, non de puissance, mais de revenus.

Loin de leur conférer des droits, des priviléges, elle les traitait, en général, avec une extrême rigueur. Elle leur faisait payer de lourds impôts, qu'elle per-

cevait durement. Les gouverneurs qu'elle déléguait pour administrer les villes et les provinces sujettes, et qui réunissaient d'ordinaire entre leurs mains le pouvoir militaire et le pouvoir civil, devaient avant tout faire entrer de grosses sommes dans le trésor. Les habitants des campagnes ne trouvaient pas beaucoup plus de douceurs dans leurs maîtres; en plusieurs circonstances, on enleva aux cultivateurs jusqu'à la moitié de leurs revenus. Un historien moderne dit avec raison que, pour comprendre tout ce que cette tyrannie mercantile avait d'oppressif, il faut regarder le gouvernement de Venise, lire les statuts des Inquisiteurs d'Etat et connaître la manière despotique et bizarre dont s'exerçait au Pérou le monopole espagnol, lorsqu'on y portait les marchandises de luxe rebutées de l'Europe et que l'on forçait les pauvres Indiens d'acheter tout ce dont Madrid ne voulait plus. Il n'y a plus alors à s'étonner si, dès qu'un ennemi mettait le pied sur le sol de l'Afrique, les villes et les campagnes se soulevaient immédiatement et passaient de son côté. Les succès d'Agathocle en Afrique, ceux des Romains au commencement de la première guerre punique, s'expliquent aisément par cet état d'hostilité permanent auquel étaient, pour ainsi dire, condamnés les peuples soumis à la république.

Le gouvernement de Carthage était tout aussi dur, aussi tyrannique à l'égard des colonies. Elle les obligeait tantôt d'acheter et tantôt de vendre; elle les condamnait à fermer leurs ports aux marchands étrangers, à venir chercher dans ceux de Carthage les produits des contrées lointaines, et c'est par cet odieux monopole qu'elle gagna les immenses richesses qui servirent d'abord à l'accroissement de sa puissance et qui furent ensuite la cause principale de sa ruine. « Rome, dit Heeren, avait assis sa grandeur sur un rocher, tandis que celle de sa rivale roulait sur un sable d'or. »

VII. — Le nombre des citoyens carthaginois qui servaient dans les armées n'était jamais considérable. Les peuples tributaires de l'Afrique, que Polybe appelle toujours Libyens, formaient l'élite des troupes. Ils combattaient à cheval ou à pied, et ils étaient le noyau de la grosse cavalerie et de la grosse infanterie. Ils portaient de longues piques, qu'Annibal changea, après la bataille de Trasimène, contre des armes romaines.

Mais la majeure partie de toute armée carthaginoise se composait de mercenaires étrangers, surtout d'Espagnols et de Gaulois. Les soldats ibériens étaient les plus disciplinés de tous; ils faisaient ordinairement le service de l'infanterie de ligne. Ils portaient des habits blancs de lin avec des ornements rouges; une grande épée, qui pouvait tout à la fois percer et couper, était la principale de leurs armes. Les Gaulois jouaient plutôt le rôle d'enfants perdus. Pour combattre, ils se mettaient nus jusqu'à la ceinture, portaient de grands boucliers et des épées de fer doux à la pointe arrondie. Les Liguriens fournissaient aussi des soldats, et de très-bonne heure Carthage eut des mercenaires grecs à son service. Elle tirait ses frondeurs des îles Baléares, et ils surpassaient toutes les autres troupes légères de l'antiquité.

La force principale des armées de Carthage consistait en cavalerie légère, que la république tirait des tribus nomades placées en Afrique sur les deux côtés de son territoire. Toutes ces tribus, depuis les Massyliens limitrophes jusqu'aux Maurusiens qui habitaient le Maroc actuel, avaient l'habitude de se battre dans les armées de Carthage et d'entrer à sa solde. La levée des troupes mercenaires était faite, en Afrique aussi bien qu'en Europe, par des sénateurs députés, qui pénétraient jusqu'aux contrées les plus lointaines. Les cavaliers numides couraient sur de petits chevaux non sellés, dressés aux évolutions les plus rapides. Une peau de lion ou de panthère leur servait à la fois de vêtement et de

couche pour la nuit; et, lorsqu'ils combattaient à pied, un morceau de peau d'éléphant était leur bouclier. Leur attaque était terrible, à cause de l'agilité de leurs chevaux; et la fuite n'avait rien de honteux pour eux, puisqu'ils fuyaient seulement pour faire une nouvelle attaque.

La grosse cavalerie se composait de Carthaginois, de Libyens, d'Espagnols et de Gaulois. Ce ne fut que tard, à l'exemple des successeurs d'Alexandre, que les Carthaginois eurent des éléphants dans leurs armées, dont ils devinrent un des moyens d'attaque les plus redoutables.

§ 11. — Commerce, industrie, agriculture.

I. — Nous avons indiqué déjà les principales directions du commerce de Carthage par mer ou par caravanes dans l'intérieur de l'Afrique. Ce commerce se faisait suivant la méthode phénicienne, exclusivement au moyen d'échanges. Aussi Carthage n'eut-elle de monnaies que fort tard, vers le IVe siècle, à l'imitation des Grecs. Les premières furent frappées en Sicile, pendant les grandes guerres dont cette île fut le théâtre, et pour la solde des corps de mercenaires.

Pour alimenter son commerce, Carthage avait d'immenses manufactures, qui fabriquaient toute espèce de produits. Car elle ne portait que des objets manufacturés sur son propre sol dans les pays barbares où elle trafiquait, et elle n'admettait pas qu'on en introduisît d'autres dans ses colonies. En retour, elle recevait des céréales, des métaux et les diverses matières premières qui étaient mises en œuvre dans ses fabriques. Dans la Grèce et l'Italie, les Carthaginois vendaient surtout des esclaves noirs, de l'ivoire, des bois précieux, tels que l'ébène, des pierres fines et des tissus, qu'ils faisaient avec une grande supériorité.

Le gouvernement de la république était si jaloux du monopole du commerce avec ses colonies, et si résolu d'empêcher, par tous les moyens, la concurrence, que les vaisseaux carthaginois avaient l'ordre de couler tout navire étranger qu'ils rencontreraient dans les eaux de la Sardaigne et au-delà des Colonnes d'Hercule.]

II. — La passion de l'agriculture n'était pas, chez les Carthaginois, moindre que celle du commerce. Les hommes les plus considérables de la république tenaient à honneur de s'adonner à cet art dans leurs riches domaines de la Zeugitane et de la Byzacène, et ils avaient fait de sa théorie une véritable science. Le territoire carthaginois était partout couvert de magnifiques plantations de vignes, d'oliviers et autres arbres fruitiers. On y voyait d'immenses prairies où paissaient de nombreux troupeaux de bœufs, de chevaux et de brebis. Enfin, de tous les côtés, le sol, bien cultivé, sillonné par de nombreux canaux d'irrigation, offrait l'aspect de la richesse unie à la beauté.

§ 12. — Littérature et arts.

I. — Les Carthaginois avaient une littérature nombreuse, mais presque toute pratique, telle que les instincts du peuple avaient dû l'inspirer. Après la destruction de la ville, la bibliothèque fut répartie entre les différents princes africains alliés des Romains. Mais une exception fut faite pour le fameux traité de Magon sur l'agriculture et l'économie rurale, qui fut porté à Rome et traduit en latin par Décimus Silanus. Il était divisé en vingt-huit livres. Tous les auteurs romains d'agronomie, Caton, Pline, Columelle, entre autres, ont fait de cet ouvrage le plus grand éloge, et ils en ont extrait de nombreuses citations, qui en donnent en effet la plus favo-

rable idée, prouvent beaucoup de connaissances et de bon sens.

Carthage avait des historiens nationaux, que Salluste put consulter dans la bibliothèque du roi Hiempsal. Malheureusement rien n'en a été conservé jusqu'à nous. Elle eut aussi un philosophe, Asdrubal, qui alla étudier en Grèce et y porta le nom de Clitomaque.

II. — Les arts ne furent jamais en honneur chez ce peuple de marchands, avant tout préoccupé de la prospérité matérielle et de la richesse. Ses premiers édifices, ses premières œuvres durent être conformes à la tradition phénicienne et en reproduire tous les caractères distinctifs avec plus de grossièreté. Plus tard, le contact avec les Grecs introduisit à Carthage les arts de la Grèce, qui y régnèrent bientôt sans partage, mais exercés presque exclusivement par des artistes grecs. C'est seulement alors que l'histoire enregistre l'érection d'édifices considérables dans la cité punique et l'exécution de statues de quelque mérite. Les monnaies de Carthage sont aussi de travail purement grec.

§ 13. — Religion.

I. — La religion de Carthage, que la république porta dans toutes ses colonies, était celle de la Phénicie. Le couple des deux *Baalim* principaux, de ceux que l'on regardait comme veillant spécialement à la protection de la cité, se composait de Baal-Hamon, « Baal le brûlant, » dieu essentiellement solaire et igné, comme son nom l'indique, et de Tanith, la déesse céleste, l'une des formes de la déesse phénicienne dont le caractère lunaire et sidéral était le plus marqué. Les deux temples les plus considérables de la citadelle de Byrsa leur étaient consacrés. Les Grecs et les Romains les appelèrent Sa-

turne et Junon. Un culte important était aussi rendu à Melkarth, assimilé par les Grecs à Hercule, le dieu protecteur de Tyr, qui avait un temple dans la ville basse, et dont l'adoration fut répandue dans tous les établissements carthaginois à l'étranger, comme elle avait été répandue antérieurement dans tous les établissements tyriens. Enfin, Esmoun, le huitième et le principal des *Cabirim*, dont les Grecs faisaient leur Esculape, avait un sanctuaire considérable sur la colline de Byrsa.

Plus tard cette religion s'altéra par le contact incessant des Carthaginois avec les Grecs dans les guerres de Sicile. Apollon eut un temple sur la place publique de Carthage, et la statue colossale en fut apportée à Rome après la prise de la ville. La république envoya même une fois des offrandes officielles au sanctuaire de Delphes. Après le désastre d'Himilcon devant Syracuse, les Carthaginois, attribuant leur malheur au courroux de Cérès et de Proserpine, les deux grandes divinités des Grecs de Sicile, en adoptèrent le culte et leur élevèrent un temple. Ce culte devint assez important pour que toutes les monnaies frappées à Carthage, à partir du IVe siècle, aient été marquées de la tête de Proserpine.

Il n'y avait pas en Afrique, comme en Asie, de corps particulièrement chargé du dépôt des traditions religieuses et de la célébration du culte. Les fonctions sacerdotales étaient remplies par les premiers personnages de l'Etat, qui les recherchaient pour les honneurs extérieurs dont elles étaient environnées. Elles étaient surtout ambitionnées par les fils des suffètes, qui y voyaient un premier échelon pour parvenir plus tard à la haute dignité de leurs pères.

II.— Diodore de Sicile fournit de curieux détails sur la statue de Baal-Hamon, statue colossale placée extérieurement en avant du temple de ce dieu. « Elle était de bronze, avec les bras étendus en avant et abaissés;

ses mains, dont la paume était en dessus, étaient inclinées vers la terre, afin que les enfants qu'on y plaçait tombassent immédiatement dans un gouffre plein de feu. »

Toutes les atrocités du culte phénicien s'étaient en effet naturalisées à Carthage, et particulièrement l'horrible usage de l'immolation des enfants par le feu. Ces immolations barbares se renouvelaient tous les ans, et se développaient surtout sur une effrayante échelle dans les occasions de calamités publiques, quand on croyait avoir à fléchir le courroux des dieux. Partout où les Carthaginois portèrent leur commerce et leurs armes, non-seulement à des époques déterminées, mais dans toutes les conjonctures critiques, leur fanatisme exalté célébra ces horribles sacrifices. En vain, Gélon de Syracuse, avec l'autorité de la victoire; en vain, par une pacifique influence, les Grecs eux-mêmes, fixés à Carthage pour le commerce, tentèrent d'y mettre un terme, l'antique barbarie reparut sans cesse et se maintint même dans la Carthage romaine. Au commencement du troisième siècle de notre ère, on découvre encore des vestiges de ce culte affreux, tout au moins alors pratiqué en secret. Dès l'an 655 de Rome, tous les sacrifices humains avaient été prohibés; mais plus d'une fois les empereurs se trouvèrent dans la nécessité de répéter cette défense, et nous devons ajouter que, pendant longtemps, la sévérité des lois romaines ne put mettre fin à ces hideuses immolations; il fallut le christianisme pour achever définitivement d'en déraciner l'usage.



FIN DU SECOND VOLUME.

ERRATA

TOME PREMIER

Page IX, ligne 12, *au lieu de* l'assurance, *lisez* l'influence.

Page XVI, ligne 21, *au lieu de* feuilles, *lisez* fouilles.

Page 170, lignes 19 et 20, *rétablissez le texte :* dont la capitale s'était déjà vue à la veille d'être prise par les Mèdes.

Page 293, ligne 26, *au lieu de* XXI[e] dynastie, *lisez* XX[e] dynastie.

Page 437, ligne 26, *au lieu de* Teglathphalasar, *lisez* Teglath-Samdan.

Page 437, ligne 33, *au lieu de* Teglatphalasar III, *lisez* Teglath-Samdan II.

Page 455, ligne 24, *au lieu de* Belpatisassour, *lisez* Enémassar.

Page 476, ligne 6, *au lieu de* Saosdoukin, *lisez* Samasdaroukin, frère du roi.

Page 476, ligne 14, *au lieu de* Antiochus, *lisez* Démétrius-Soter.

Page 516, ligne 22, *au lieu de* Teglathphalasar II, *lisez* Assour-idilili II.

TOME SECOND

Page 3, ligne 4, *au lieu de* Assouridinakhé, *lisez* Assourdanipal.

Page 105, ligne 17, *au lieu de* 788-810, *lisez* 788-710.

Page 176, ligne 13, *au lieu de* 525-422, *lisez* 525-522.



TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LES ISRAÉLITES

CHAPITRE I

HISTOIRE PRIMITIVE JUSQU'A LA DISPERSION DES PEUPLES.

CHAPITRE II

LE PEUPLE DE DIEU. — VOCATION D'ABRAHAM. — LES ISRAÉLITES EN ÉGYPTE. — MOÏSE.

CHAPITRE III

ÉTABLISSEMENT DES HÉBREUX DANS LA TERRE PROMISE. — LES JUGES. — LES ROIS : SAUL, DAVID, SALOMON. — CHUTE DE SAMARIE ET DE JÉRUSALEM.

DEUXIÈME PARTIE

LES ÉGYPTIENS

CHAPITRE IV

L'ÉGYPTE. — LE NIL ET SES INONDATIONS. — PRINCIPAUX ROIS.

CHAPITRE V

CIVILISATION, MŒURS ET MONUMENTS DE L'ÉGYPTE.

TROISIÈME PARTIE

LES ASSYRIENS

CHAPITRE VI

LES ASSYRIENS. — NINIVE ET BABYLONE. — DYNASTIES PRIMITIVES. — PREMIER EMPIRE CHALDÉEN. — LES DEUX EMPIRES D'ASSYRIE. — PRINCIPAUX ROIS.

CHAPITRE VII

CIVILISATION, MŒURS ET MONUMENTS DE L'ASSYRIE.

QUATRIÈME PARTIE

LES BABYLONIENS

CHAPITRE VIII

L'EMPIRE BABYLONIEN. — NABUCHODONOSOR. — MŒURS ET MONUMENTS DE BABYLONE.

CINQUIÈME PARTIE

LES MÈDES ET LES PERSES

CHAPITRE IX

LES MÈDES ET LES PERSES. — SOUVENIRS PRIMITIFS DE LA RACE ARYENNE. — LES IRANIENS. — ZORASTRE. — EMPIRE DE MÉDIE. — EMPIRE ET AVÉNEMENT DE CYRUS.

CHAPITRE X

CONQUÊTES DE L'EMPIRE PERSE JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES. — CYRUS. — CONQUÊTES DE L'ASIE MINEURE ET DE BABYLONE.

SIXIÈME PARTIE

LES PHÉNICIENS

CHAPITRE XI

LES PHÉNICIENS. — SIDON ET TYR. — COLONIES PHÉNICIENNES. — COMMERCE, INFLUENCE ET MŒURS DES PHÉNICIENS.

CHAPITRE XII

CARTHAGE. — ORIGINE ET PREMIERS DÉVELOPPEMENTS DE SA PUISSANCE. — NAVIGATIONS ET COMMERCE DES CARTHAGINOIS.



Paris. — Imprimerie JULES BONAVENTURE,
quai des Augustins, 55.